U d'/ of Ottawa
39003002858230

4. 1.66

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/saintetryphineet00tryp

SAINTE TRYPHINE

ET LE ROI ARTHUR.

SAINTE TRYPHINE

ET LE ROI ARTHUR

MYSTÈRE BRETON

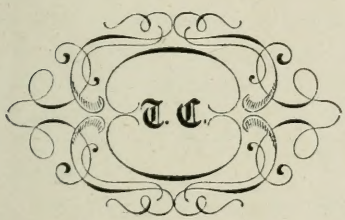
En deux Journées et huit Actes

Traduit, publié et précédé d'une introduction

PAR F.-M. LUZEL.

Texte revu et corrigé d'après d'anciens manuscrits

PAR M. L'ABBÉ HENRY.



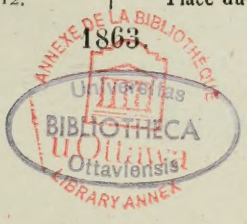
QUIMPERLÉ

TH. CLAIRET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ÉDITEUR.

PARIS
SCHULZ ET THUILLIÉ
Rue de Seine, 12.

NANTES
V. FOREST ET E. GRIMAUD
Place du Commerce, 1.

1863.



PB
2889
.T79
1863

INTRODUCTION.

I.

De savants critiques ont cherché a déterminer l'époque précise à laquelle il faudrait faire remonter les origines du Théâtre en France. Est-ce aux *Mystères*, représentés pour la première fois en 1402, dans l'hôtel de la Trinité, par les confrères de la Passion ; ou aux réjouissances qui eurent lieu en 1389, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière dans Paris ; ou bien encore aux divertissements mimiques donnés en 1313, aux fêtes de la Pentecôte, par ordre de Philippe-le-Bel, en présence d'Edouard II, roi d'Angleterre, lorsque fut fait chevalier le jeune Louis, alors roi de Navarre, et plus tard roi de France, sous le nom de Louis Le Hutin.

Dans un livre plein d'intelligente érudition (1), M. Charles Magnin a rendu cette question inutile, puisqu'il prouve surabondamment que le génie dramatique, parfois voilé ou assoupi, ne s'est jamais éteint en Europe, et qu'il y a laissé partout, et à toutes les époques, quelques traces de son existence ; enfin, que les représentations théâtrales se rattachent par une chaine non interrompue à la civilisation romaine. Sans doute il n'a pas existé de tout temps un théâtre

(1) *Origines du théâtre moderne*, par M. Ch. Magnin.

officiel, légalement organisé ; mais, après les derniers jeux du cirque payen, il n'y a pas eu tout à coup solution de continuité complète dans les représentations dramatiques. Il est vrai que le christianisme avait anathématisé tous les théâtres, et confondu presque dans une haine commune la pureté payenne de Sophocle avec les licences grossières d'Aristophane et les souillures des *Mimes* romains ; mais la résistance fut longue et opiniâtre, quoique sourde et dissimulée ; on ne supprime pas si facilement une des formes éternelles sous lesquelles s'est toujours manifestée la pensée humaine.

Le genre dramatique se perpétua à travers tout le moyen-âge dans les *Agapes*, les dialogues funéraires, sur les tombeaux des abbés, les drames liturgiques des processions et des églises, dans les *entremets* et *jeux partis* des repas féodaux, enfin dans toutes les singulières coutumes sacerdotales, populaires ou chevaleresques que nos aïeux avaient empruntées, en les altérant, au monde romain, ou dont ils avaient trouvé la source dans leur propre imagination. On pourrait citer, pour chaque siècle, quelques essais de jeux scèniques qui sont autant de chaînons qui attestent la continuité de la tradition.

Le théâtre, proscrit et anathématisé par le christianisme, se réfugie dans l'église même, sous la protection de ses persécuteurs, et y revêt une nouvelle forme. Désormais, au lieu de célébrer les fêtes, on les représente, on les joue, si je puis parler ainsi. On substitue aux symboles, à la prière, la représentation dramatique et détaillée. S'agit-il de la fête de Noël, on figure dans l'église tout ce que raconte l'évangile,

la crêche, les bergers, l'adoration des mages (1). Puis on introduisit bientôt dans ces *tragédies* toutes faites, que la religion donnait, un mélange de comique. Ainsi un évêque de Constantinople avait attaché un théâtre à son église. Les cérémonies saintes étaient pour lui mêlées d'intermèdes comiques, où figurait une troupe de mimes, auxiliaires des prêtres. De là, sans doute, les abus qui passèrent dans nos églises d'occident, la *fête de l'âne*, la *procession du renard*, et autres folies semblables.

Cependant a côté des ces grossièretés barbares, il y avait quelques études, quelques essais solitaires qui remontaient directement aux modèles antiques. Au XIe siècle, par exemple, une religieuse du monastère de Grandesheim, en Allemagne, nommée Hroswitha, avait lu Térence, et sur ce modèle elle eut la pensée d'écrire, dans la même langue, de petits drames consacrés à des sujets religieux : elle a fait dans ce genre six pièces qui, suivant toute probabilité, furent représentées, (peut-être même dans l'église du monastère), par les nonnes de la communauté, en présence de l'évêque diocésain d'Hildesheim, assisté de ses chanoines. Cela rappelle la tragédie à Saint-Cyr, avec Racine et Mme de Maintenon.

Il est difficile de préciser, quand pour la première fois, une représentation d'une pièce en langue vulgaire devant une foule qui comprend et qui s'émeut, s'est vue en Europe. Les troubadours n'eurent pas de littérature dramatique : il faut remonter jusqu'au milieu

(1) Voir *Tableau de la Littérature au Moyen-Age*, de M. Villemain.

du XIVe siècle pour trouver trace évidente de composition dramatique en langue vulgaire. A cette époque toutes les fois qu'il survenait quelque solennité, un mariage royal, la présence d'un prince étranger, on donnait des spectacles dans les rues. Une vieille chronique du temps de Philippe-le-Bel dit que le jour où ce prince arma son fils chevalier, il y eut un spectacle où paraissait « la personne de Notre Seigneur, qui « mangeait des pommes avec sa mère, et disait des « patenôtres. On entendit les bienheureux chanter « dans le Paradis, en la compagnie d'environ quatre-« vingt-dix anges; on entendit les damnés gémir dans « un enfer noir et puant, au milieu de cent diables « qui riaient de leurs supplices. On vit aussi un « renard habillé en clerc, etc. »

Ces jeux allèrent se modifiant et se perfectionnant. Ce n'est que vers 1402 que le théâtre fut, en quelque sorte organisé et autorisé par un édit royal de Charles VI, rendu en faveur de quelques pèlerins qui jouaient des *Mystères* à Paris et dans la Banlieue, et que le prévost de Paris menaçait d'interdire.

A côté des *confrères de la Passion*, qui ne représentaient que des *Mystères*, s'élevèrent et prospérèrent bientôt les frères de la Basoche, avec leurs *sotties* et leurs *moralités*. La farce de l'*avocat Pathelin*, est restée le chef-d'œuvre de ce genre. Cela présage dignement Molière.

Si nous résumons en quelques mots la marche et le progrès naturel du *Mystère*, ou jeu dialogué et par personnages de sujets religieux et sacrés, voici ce que nous trouvons : d'abord il se passe dans le sanctuaire et dans l'église, et est tout latin ; puis, dans son premier

mélange, à l'état de drame *Farci*, c'est-à-dire dans son latin entrelardé de français, il se tient dans l'église encore; puis tout en français, mais encore timide, s'écartant peu des textes sacrés, et, pour ainsi dire, attenant à l'église, il se joue tout contre et devant; puis enfin il s'émancipe, il s'écarte des textes sacrés, il les parodie, il devient licencieux et immoral, il s'attire les persécutions du clergé et de l'autorité civile, et finit par succomber sous les arrêts du parlement et les amendes.

Ainsi nous voyons que, dès l'année 1541, le parlement rendit un arrêt qui intimait défense aux maîtres et entrepreneurs du mystère des *Actes des Apôtres*, d'ouvrir leur théâtre à certains jours de fêtes solennelles, et même le jeudi de certaines semaines. Vers le commencement de décembre, comme les confrères se disposaient à monter et à jouer, pour l'année 1542, le mystère du *Vieil Testament*, avec la permission du roi et du prévôt de Paris, le procureur-général s'y opposa, par une violente invective, dont voici quelques traits.

Il s'élève amèrement contre « ces gens non lettrez « ni entenduz en telles affaires, de condition infime, « comme un menuisier, un sergent à verge, un tapis- « sier, un vendeur de poissons, qui ont fait jouer les « *Actes des Apôtres*, et qui ajoutant, pour les allon- « ger, plusieurs choses apocryphes, et entremettant à « la fin ou au commencement du jeu farces lascives « et momeries, ont fait durer leur jeu l'espace de six « à sept mois, d'où sont advenues et adviennent « cessation de service divin, refroidissement de « charitez et d'aumônes, adultères et fornications

« infinies, scandales, dérisions et mocqueries. »

Selon le respectable magistrat, « tant que les dicts « jeux ont duré, le commun peuple dès huit à neuf « heures du matin, ès jours de festes, délaissait sa « messe paroissiale, sermons et vespres, pour aller « ès dicts jeux garder sa place, et y estre jusqu'à « cinq heures du soir : ont cessé lesprédications « car n'eussent eu les prédicateurs qui les eussent « escoutez. Et retournant desdicts jeux, se moc- « quyoient hautement et publicquement par les « rues des dicts jeux des joueurs, contrefaisant quel- « que langage impropre qu'ils avaient ouï des dicts « jeux, ou autre chose mal faite, criant par dérision « que le *Saint-Esprit n'avait pas voulu descendre*, « et autres mocqueries. Et le plus souvent les prestres « des paroisses, pour avoir leur passe-temps d'aller « ès dictz jeux, ont délaissé vespres les jours de festes, « ou les ont dictes tout seuls, dès l'heure de midy, « heure non accoutumée, et mesme les chantres ou « chapelains de la saincte chapelle de ce palais, tant « que les dictz jeux ont duré, ont dit vespres les jours « de festes à l'heure de midy, et encore les disoyent « en poste et à la légère, pour aller ès dictz jeux. »

Concluant de tous ces désordres à l'abolition des mystères, en général, il remarquait, sur celui du *Vieil Testament*, en particulier, « qu'il y a plusieurs choses « au *Vieil Testament* qu'il n'est expédient de dé- « clarer au peuple, comme gens ignorants, et imbé- « cilles qui pourroyent prendre occasion de judaïs- « me, à faute d'intelligence (1). »

(1) Voir *Tableau de la littérature au moyen âge*, par Villemain, et *Tableau de la poésie et du théâtre français au XVIe siècle*, par Sainte-Beuve.

II.

Le *mystère*, mort en France vers la fin de la première moitié du XVIe siècle, s'est continué et maintenu en Basse-Bretagne jusqu'à nos jours. A l'époque où ce genre de jeux scéniques avait disparu partout ailleurs, il était cultivé et florissait encore chez les Bretons armoricains. Partout des échafaudages en plein air s'élevaient, sous le nom de théâtres, sur les places publiques de leurs villes et de leurs moindres villages, et l'on y représentait *la Passion de Notre-Seigneur*, *Sainte Tryphine*, les *Quatre fils Aymon*, ou quelque autre épisode de l'Ecriture sainte, quelque légende nationale d'un saint venu d'Hibernie, comme la plupart de nos saints bretons, ou une imitation d'un roman de chevalerie du cycle de Charlemagne. Le peuple s'était passionné de bonne heure pour ces représentations, il s'y portait en foule, en masse, et bientôt ce fut pour lui un véritable besoin et comme un enseignement national.

C'est surtout dans l'ancien évêché de Tréguier, la terre classique de notre littérature nationale, de ce côté du détroit, l'Attique de la Basse-Bretagne, si je puis m'exprimer ainsi, que ces représentations devinrent fréquentes et passèrent dans les mœurs et les habitudes du peuple. C'est là aussi que l'on trouve encore aujourd'hui, précieusement conservés au fond des vieux bahuts de chêne, ces volumineux et intéressants manuscrits, enfumés, tachés de suif et de résine, usés et salis par les mains des générations de laboureurs qui les ont feuilletés successivement, et qui dénotent un degré de culture intellectuelle et littéraire

qu'on est d'ordinaire peu disposé à accorder au paysan breton.

Le paysan Trécorois est intelligent, spirituel, frondeur volontiers, curieux de voir et désireux d'apprendre : il a d'autres besoins que ceux de la vie matérielle ; il aime la poésie et le merveilleux, et sa mémoire est ordinairement bien fournie de vieux *gwerz* et de *sônes* nouveaux, de contes fantastiques et de fragments de vieux *mystères*, qu'il chante ou déclame à haute voix, le soir, en menant ses chevaux au pâturage, ou sur les chemins des *Pardons*. Guiklan, le barde-prophète, et Riwal le satirique étaient de l'ancien évêché de Tréguier.

A quoi faut-il attribuer chez nous cette persistance d'un genre, d'une forme littéraire disparue partout ailleurs ? Serait-ce parce qu'en Bretagne le *mystère* n'aurait pas été inquiété, et que là il aurait échappé aux prohibitions du clergé et de l'autorité civile ? Nullement : en Bretagne, comme en France, le *mystère*, d'abord bien accueilli et patronné par l'Eglise, fut bientôt en butte aux attaques les plus vives et les plus opiniâtres de la part de ces deux pouvoirs, comme nous allons le voir bientôt. Ce n'est donc qu'à la ténacité bien connue du caractère breton, et à sa fidélité inaltérable aux souvenirs et aux coutumes de ses pères, que nous devons d'avoir conservé jusqu'à nos jours des représentations de mystères.

Le peuple a été toujours et partout avide de spectacles et de jeux publics : à Rome il ne demandait que du pain et les jeux du cirque, — *panem et circenses;* — en Bretagne il lui fallait ses représentations de *mystères* Mais l'Eglise s'alarma bientôt; elle prétendit

que les exercices du culte souffraient de cette passion pour le théâtre qui s'était emparée des Bretons, et que souvent les curés des communes durent chanter les vêpres, sinon la grand'messe, devant une assistance considérablement réduite, et prêcher presque dans le désert : le théâtre faisait concurrence à l'église. — Le mal était grave, ou menaçait de le devenir, et il était urgent d'y porter remède. Alors on déclara profanes et coupables des exercices d'abord acceptés et encouragés, comme des auxiliaires utiles pour expliquer et populariser l'enseignement religieux et les dogmes de la foi. De nombreux mandements d'évêques et des arrêts du parlement furent lancés pour défendre les représentations de *comédies* ou *tragédies*, sous peine de fortes amendes. De leur côté, les curés des communes menaçaient de refuser leurs pâques, non seulement aux acteurs qui joueraient dans un *mystère*, mais même à tous ceux qui assisteraient à un spectacle de ce genre. Menace terrible, menace suprême pour ces populations si croyantes et si religieuses de nos campagnes bretonnes !

Voici comme un de nos vieux acteurs se plaint des défenses du clergé :

« Tout ici-bas trouve sa fin, tout excepté la grâce de Dieu : notre *tragédie* aussi touche enfin à son terme. — En l'année 1763 nous avons donné une représentation de la vie de saint Jean-Baptiste, *copiée sur le cahier écrit à Pluzunet par un jeune homme du pays.*

« Nous eussions bien désiré continuer d'en donner des représentations ; mais, hélas ! un ordre de monseigneur l'évêque de Saint-Brieuc défend les représentations de *tragédies* bretonnes dans toute l'étendue

de son évêché. Il y est même dit que représenter des vies de saints *est un cas réservé :* et cependant interrogez l'histoire, feuilletez les livres saints, les plus anciens du pays, vous n'y trouverez nulle part que ce soit même un péché véniel que de réciter des vies de saints.

« Non, mon Dieu, je ne puis croire que ce soit un péché exécrable ; je crois, au contraire, que c'est une action méritoire et agréable à Votre Majesté divine, et que ces représentations *contribuent souvent à la conversion des pauvres pécheurs.*

« Il n'y a rien dans cette pièce qui soit le moins du monde *profane ;* d'un bout à l'autre elle est remplie de la grâce de l'Esprit-Saint, et il serait plus dur et plus cruel qu'un tigre, le pécheur qui l'entendrait sans renoncer au péché pour faire pénitence (1). »

A ces attaques de l'Eglise vinrent bientôt se joindre celles de l'administration civile, comme nous le voyons dans un arrêt curieux de la cour de Rennes. — Le 24 septembre 1753, cinq jours avant la Saint-Michel, époque où une grande représentation devait avoir lieu à Tréguier, l'ordonnance suivante fut publiée à son de trompe et de tambour dans tous le pays (2).

Arrest de la cour rendu sur les remontrances et conclusions de monsieur le procureur-général du Roi, qui fait défense à tous artisans, laboureurs, etc... de représenter des tragédies ou comédies. — Du 24 septembre 1753.

Le substitut de monsieur le procureur-général du Roi, entré dans la cour, a dit, que dans quelques paroisses de la Basse-

(1) Cette citation est tirée de l'épilogue de la vie de *Monsieur saint Jean-Baptiste*, dont je possède un vieux manuscrit.

(2) Dans le *Bulletin archéologique de l'association bretonne,* année 1851, 1re livraison, M. de la Villemarqué a donné une copie incomplète de ce curieux document.

Bretagne, et surtout dans l'évêché de Saint-Brieuc, des gens oisifs ont imaginé, ou plutôt *renouvellé* un divertissement public, qui, bien qu'il semble indifférent en soi, est très-dangereux dans ses suites. Les jeunes gens de la campagne veulent représenter dans les places publiques des comédies et des tragédies en breton; ce sont des farces ridicules, mêlées de paroles et de figures indécentes, et souvent obscènes : quarante ou cinquante enfants de famille, de différent sexe, s'attroupent pour cet effet, et abandonnent, pendant un temps assez considérable, leur devoir et les travaux de la maison paternelle, pour se mettre en état de jouer leurs rôles. Le jour de la représentation est annoncé publiquement aux foires et aux marchés, et à l'issue des grand'messes des paroisses voisines du lieu. Les acteurs tirent en cachette de la maison tout ce qui est nécessaire pour les mettre en état de paraître sur le théâtre; les curieux, pour se montrer avantageusement au spectacle, emploient les mêmes moyens, et tel de ces spectacles dure quelquefois trois ou quatre jours. A chaque représentation les acteurs ont soin de *faire courir un plat dans toute l'assemblée,* et chacun s'empresse d'y donner des marques de sa générosité, et le produit de ces quêtes est employé à *entretenir la débauche de ceux qui en ont le goût, et à le faire naître en ceux qui ne l'ont pas encore.* Outre ces abus, la cour sent bien les inconvénients qui résultent nécessairement de ces assemblées; le mélange d'une jeunesse de différent sexe, et de différentes paroisses, qui, pour se rendre au lieu de l'assemblée, voyage pendant une partie de la nuit, et qui séjourne pendant plusieurs jours, ne peut que causer beaucoup de désordres dans les paroisses et dans les familles. Les représentations des pères et mères sont inutiles; les *recteurs et les curés ont beau crier* contre ces spectacles et les spectateurs, l'attrait ou le désir du plaisir l'emporte, et les assemblées *n'en sont pas moins nombreuses.* — Un arrêté du 7 novembre 1714, arrêta ce désordre dans la ville de Guingamp et les paroisses circonvoisines; il paraît nécessaire de le répéter, de le renouveler et d'étendre même les peines qu'il prononce. A ces causes, ledit substitut a requis qu'il y fut pourvu; et sur ce, ouï le rapport de maître

de Caradeuc, conseiller en la chambre de vacation, et tout considéré : — La cour faisant droit sur les remontrances et conclusions du procureur-général du Roi, fait défenses à tous *artisans*, *laboureurs* et autres personnes semblables, de quelque âge et sexe qu'elles soient, de s'attrouper et s'assembler pour représenter des tragédies ou comédies en *français* ou en *breton*, soit dans les *places publiques*, soit *dans les maisons*, à la peine de 50 *livres* d'amende contre *chacun des auteurs*, et de pareille peine contre *les ouvriers qui travailleront à dresser le théâtre*, et de *confiscation des bois au profit des fabriques des églises des lieux*, et à toutes personnes de prêter ou louer leurs maisons ou leurs hardes pour ces sortes de représentations, sous pareilles peines; — enjoint aux juges des lieux, et, en cas d'absence ou d'éloignement, aux trésoriers en charge, de tenir la main à l'exécution en présent arrêt, et de faire démolir les théâtres que l'on se proposerait de faire élever; et à ce que personne n'en ignore, ordonne que ledit arrêt sera imprimé, lu et publié dans les paroisses de l'évêché de Saint-Brieuc, et autres de la Basse-Bretagne où ces spectacles sont en usage.

Fait en parlement, à Rennes, le 24 septembre 1753.

Signé : L. Picquet.

Je ne prétends pas donner à entendre que ces mesures fussent toujours arbitraires et injustes, et que partout ces jeux et ces réunions étaient à l'abri de tout blâme ; je sais que dans certaines corporations les mœurs étaient fort licencieuses et fort dissolues ; mais je suis convaincu que de semblables reproches ne pouvaient être adressés que bien rarement aux acteurs bretons. C'étaient presque toujours des hommes laborieux et de mœurs paisibles, aimant la poésie et les vieilles traditions, des artisans, des menuisiers, des tailleurs, des tisserands, des couvreurs, des meuniers, qui passaient à étudier leurs rôles et à copier des manuscrits les moments de loisir dont ils pouvaient disposer ; et bien que l'arrêt de la cour de Rennes parle

d'*enfants de famille de différent sexe*, je crois qu'il était très-rare de voir des femmes sur les théâtres en Bretagne; tous les vieux acteurs ou amateurs que j'ai pu consulter, m'ont affirmé que tous les rôles, sans exception, étaient remplis par des hommes.

Ainsi le théâtre breton eut aussi ses mauvais jours, ses jours de persécution et de proscription, tout comme l'ancien théâtre français. Mais il a résisté, il a protesté, et n'a jamais complétement disparu. Chassé de la place publique, il se réfugia au foyer de la famille; il devint un enseignement oral, une école nationale, en quelque sorte : à partir de ce moment chaque foyer fut comme un théâtre domestique, celui de la chaumière, aussi bien que celui du manoir féodal, et, la nuit venue, dans les longues veillées d'hiver, pendant que le vent et la pluie faisaient rage au dehors, ou que la neige tombait drue et silencieuse sur les les campagnes, toute la maisonnée se réunissait autour d'un feu joyeux de chêne ou de landier sous le manteau de la vaste cheminée. Alors le *tad coz* (l'aïeul) tirait mystérieusement du fond du vieux bahut sculpté quelque antique manuscrit, recouvert d'un parchemin jaune et crasseux, précieux héritage légué par les pères, et pour lequel la famille avait une grande vénération, car elle le croyait doué de certaine puissance inconnue, d'une *vertu* secrète, d'où dépendait ou son bonheur ou son malheur. Il l'ouvrait gravement, se signait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, puis déclamait d'un ton solennel un acte ou deux de la *Passion de notre maître Jésus*, de *Sainte Tryphine*, ou de tout autre œuvre populaire du même genre.

Il faut avoir assisté à une de ces réunions de famille, auxquelles on admet difficilement les étrangers, pour comprendre combien ces lectures faites dans le silence et le mystère, excitent d'enthousiasme et d'émotion, et comme ces vers bretons, graves et solennels, s'incrustent facilement dans les mémoires.

La tradition orale, fortifiée par la persécution, voilà, si je ne me trompe, sinon l'unique, du moins la principale cause de la persistance du *mystère* en Basse-Bretagne. Les vieux *mystères* français se trouvent dans les bibliothèques et les archives, où quelques rares savants vont de temps en temps secouer la poussière séculaire sous laquelle ils dorment ensevelis; nos mystères bretons, au contraire, ne se trouvent dans aucune bibliothèque, mais ils sont un peu dans toutes les mémoires, ces bibliothèques vivantes, et se transmettent de père en fils par la tradition et l'enseignement oral du foyer domestique.

Il faut voir aussi comme on ne manque jamais de saisir toute occasion favorable pour *risquer* une représentation, si je puis parler ainsi; par exemple, dans les moments de transition et de révolutions politiques, alors que la surveillance de l'autorité se relâche quelque peu, ou semble vouloir ignorer certaines infractions peu graves aux règlements. Ainsi sous la première république, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, et après la révolution de 1848, de nombreuses représentations eurent lieu dans diverses localités de l'évêché de Saint-Brieuc, mais principalement dans l'arrondissement de Lannion. Aujourd'hui encore, si le clergé et l'administration civile levaient l'interdit qui pèse sur le théâtre breton,

on verrait des représentations s'organiser de tous les côtés dans nos villes et dans nos bourgs, et les vieux manuscrits qui, depuis tant d'années peut-être, n'ont pas vu la lumière du jour, seraient partout exhumés et étudiés par une nouvelle génération; tant ces peuples d'origine celtique gardent obstinément les vieilles traditions, et ont le culte de tout ce qui s'est nationalisé chez eux.

Ce n'est pas seulement dans notre Bretagne-Armorique que ces représentations se naturalisèrent et prirent, en quelque sorte, un caractère national; elles florissaient aussi chez les Bretons d'Angleterre, dans la Cornouailles et dans le pays de Galles, et M. Jenkins, savant gallois, m'a affirmé avoir souvent rencontré dans les chaumières galloises de vieux manuscrits de la passion et résurrection de Notre-Seigneur, et d'autres encore, dialogués et arrangés pour la scène, dans la langue du pays, et ressemblant beaucoup à ceux que nous avons recueillis dans l'ancien évêché de Tréguier.

En 1859, M. Norris a publié, à Oxford ou à Londres, deux volumes in-8° contenant quatre *mystères*, avec texte breton, et traduction anglaise en regard. Ces *mystères*, nous assure-t-il, se représentaient encore dans la Cornouailles anglaise vers la fin du XVIIe siècle. Quoique l'ouvrage de M. Norris ne contienne que quatre pièces, il affirme qu'il en existe un grand nombre dans le comté de Cornouailles, et que les représentations en durent être fréquentes dans les XVIe et XVIIe siècles.

III.

Le *mystère breton* diffère-t-il essentiellement du mystère français du XVe siècle et du commencement du XVIe siècle?

Il faut l'avouer, le théâtre n'est pas le côté le plus brillant et le plus original de notre ancienne littérature nationale; je ne crois pas ce genre indigène; les représentations scéniques ont été presque toujours chez nous une imitation plus ou moins directe des mystères français, et nos drames ne sont, le plus souvent, qu'un reflet de ce qui se faisait ailleurs. En effet, il faut remarquer qu'à partir du XIVe siècle les peuples bretons, qui jusque là avaient donné des sujets de poésie au monde entier, en reçoivent à leur tour du monde entier, mais surtout de la France. C'est ainsi que les *Quatre fils Aymon*, les *Douze pairs de France, Orson et Valentin*, et presque tout le cycle carolingien, qui certainement est d'origine française, sont populaires dans notre Bretagne.

La légende de *Robert le Diable* aussi a été traitée par un poète breton et arrangée pour la scène. Ici encore il n'est pas douteux que l'original ne soit français ou normand. Ces sortes de sujets couraient le monde au moyen-âge, avec une rapidité qui étonne. Presque tous les poèmes français du XIIe et du XIIIe siècles ont été traduits en allemand, en anglais, en irlandais, en scandinave, en italien, en espagnol, quelquefois même en grec et en géorgien! Et cela avant l'invention de l'imprimerie!

L'introduction de *Robert le Diable* en Bretagne n'a donc rien de surprenant, et comme le sujet est très-

dramatique et très-propre à agir sur l'imagination des populations des campagnes, il est tout naturel qu'un poète breton l'ait porté sur la scène.

Un de mes manuscrits les plus curieux porte le titre de *Louis Ennius* ou le *Purgatoire de Saint-Patrice*. Cette pièce présente des ressemblances frappantes avec un drame de Caldéron, intitulé aussi *le Purgatoire de Saint-Patrice*, et dont le héros se nomme, comme dans le drame breton, *Ludovic Ennius*. La légende ici est certainement celtique; mais elle a couru le monde, et, oublieux de leur passé littéraire, plusieurs fois les peuples celtiques ont reçu d'autrui leur propre bien transformé et remanié Je suis donc porté à croire, tant les ressemblances sont grandes et nombreuses, que le mystère breton est une imitation de Caldéron. D'abord l'altération *Ennius* pour *Euuen* ou *Ouuen*, ne se comprendrait pas de la part d'un Breton pour qui *Ewen* ou *Owen* devait être un nom national. J'en dis autant du nom de *Louis*, quoique je ne puisse dire à quoi il correspond. Et pourtant il serait bien curieux et bien étrange que l'auteur breton eût eu sous les yeux l'ouvrage de Caldéron. N'est-il pas plus probable que l'auteur breton et l'auteur espagnol ont puisé à une même relation les aventures du chevalier Owen? — Une très-ancienne tradition voulait qu'au VIe siècle l'apôtre Patrice eût, pour convaincre les Irlandais, ouvert, près de Dungal, une caverne miraculeuse qui menait à l'autre monde. C'est dans cette caverne que s'avisa de descendre, six siècles plus tard, un soldat converti nommé le chevalier Owen. Il faudrait ici, pour décider la question, avoir sous les yeux le texte breton, celui de Caldéron et les anciennes

relations du Purgatoire de Saint-Patrice, recueillies par M. Thomas Wrigth.

Je ne parlerai pas de mes autres manuscrits, qui tous sont curieux sous plus d'un rapport, cela me mènerait trop loin.

Mettant donc de côté toute question d'originalité, d'antiquité et même de mérite littéraire, je n'en persiste pas moins à croire que la publication de notre ancien théâtre serait une œuvre à la fois nationale et profitable pour la science, et fournirait un curieux chapitre d'histoire littéraire, qu'on pourrait intituler : *Du Mystère en Bretagne aux XVIIIe et XIXe siècles.*

Loin de moi la pensée de vouloir donner pour des chefs-d'œuvre et des modèles ces naïves productions du génie de nos pères ; je ne sais que trop que nos auteurs bretons, qui ne connaissaient ni Aristote, ni l'*Art poétique* d'Horace, ni même celui de Boileau, se soucient peu des trois unités, que le jeu de la scène laisse beaucoup à désirer, que l'histoire et la géographie sont on ne peut plus maltraités, enfin, que toutes ces compositions sont remplies de détails prosaïques et communs, et de scènes grossières et souvent grotesques. Je conviens de tout cela, et n'en reparlerai pas ; mais je sais aussi qu'à la même époque (XVe et XVIe siècles), nos *mystères* et nos *moralités* du pays de France n'étaient pas plus irréprochables sous ce rapport ; j'ose même affirmer qu'à part la *Farce de Pathelin* (ce vif éclair au milieu des ténèbres, qu'il faut toujours excepter quand on parle du vieux théâtre français), notre théâtre breton, bien étudié, offrirait un plus grand nombre de beautés vraies et originales.

Comme tous les autres théâtres, le théâtre breton a

une origine hiératique, pour me servir de l'expression du savant M. Magnin, c'est-à-dire qu'il est né dans l'Eglise, qu'il en fut d'abord comme une annexe, enfin qu'il a grandi, qu'il s'est développé et perfectionné sous sa protection spéciale. Nous voyons que dans certaines localités, dans la Cornouaille anglaise, par exemple, comme nous l'apprend M. Norris, chaque mystère s'appelait *ordinale*. En effet les représentations théâtrales n'étaient alors qu'un exercice religieux, un complément et un auxiliaire de l'enseignement de la chaire : les fidèles, en sortant de l'église, se rendaient en masse sur le *lieu du jeu* (*plenen ar c'hoari*), et là des acteurs représentaient sous leurs yeux les principaux épisodes de l'ancien et du nouveau testament, les dogmes et les mystères de la foi, ou la vie des saints et des martyrs ; en un mot, ces représentations populaires n'étaient, à vrai dire, que les prédications et les enseignements de l'église joués et mis en action, pour frapper d'une manière plus directe et matérielle, en quelque sorte, les yeux et l'imagination du peuple (1). Les *mystères*, comme l'a fort bien dit M. Saint-Marc-Girardin, ne sont pas une œuvre littéraire, mais une institution liturgique.

M. Onésime Leroy, dans son intéressant ouvrage intitulé : *Études sur les mystères*, cite un procès-verbal curieux de la représentation du mystère de Saint-Martin, donnée en la ville de Seurre, en Bourgogne, le 9 mai 1496. Nous y voyons qu'un vicaire de l'église de

(1) *Segnius irritant animos demissa per aurem*
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus et quæ
Ipse sibi tradit spectator. (Horace, *Art poétique.*)

Saint-Martin, de Seurre, et plusieurs honorables bourgeois de ladite ville s'assemblèrent et marchandèrent un poète nommé maître Andrien de Lavigne, « de leur faire et composer ung régistre, auquel « serait couchée et déclarée par personnaiges, la vie « de monseigneur Saint-Martin, en façon que, *à la* « *voir jouer*, le commun peuple pourroit voir et « entendre facilement comment le noble patron du « dict Seurre, en son vivant, a vescu sainctement et « dévotement. » Cette représentation avait pour but d'apprendre au peuple la vie de Saint-Martin, et de lui prêcher la loi chrétienne, par l'exemple des saints. Malheureusement une grande pluie survint pendant la représentation qui avait lieu en plein air, et « tous « les joueurs dudict jeu, dit le procès-verbal, s'en « vinrent en ladicte église monseigneur Saint-Martin, « devant Notre-Dame, chanter un salut moult dévos- « tement, affin que le beau temps vint, pour exécuter « leur bonne et dévoste entencion, et l'entreprise « dudict mystère, laquelle chose Dieu les octroya, « car le lendemain, qui fut lundi, le beau temps se « mist dessus, dont commandement fut fait à son de « trompecte par mes sieurs les maire et eschevins du « dict seurre que tout le monde cloyst bon, et que nul « ne fut si osé ni si hardy de faire euvre mecquanique « en la dicte ville, l'espace de troys jours ensuyvant, « esquelz on debvoit jouer le mystère. »

Ainsi la représentation des mystères était une fête solennelle et toute religieuse, qui obligeait les habitants à ne point travailler, et à *s'amuser pendant trois jours.*

Ailleurs nous voyons que pour laisser aux fidèles le

loisir d'assister à la représentation des mystères, les curés, les jours de fête, avançaient l'heure des vêpres. « Lors de la représentation de la *Passion* qui eut lieu « à Angers en 1486, on célébra une grande messe « *au milieu du parterre*, afin que les chanoines pus- « sent assister au spectacle. »

L'église alors touchait partout au théâtre. Les choses ne se passaient pas autrement en Bretagne qu'à Angers, à Paris et à Seurre, en Bourgogne. Là comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, ces représentations avaient un caractère éminemment religieux ; c'était le plus souvent l'église qui les organisait, et en faisait presque tous les frais; et plus tard, quand elles furent proscrites, il ne faut pas oublier que les auteurs et les acteurs protestèrent constamment de leurs bonnes intentions, et de leur profond respect pour la religion et pour ses ministres. Toute représentation commençait par un *Veni Creator*, chanté en chœur par les acteurs, et les spectateurs. Dans les beaux jours du théâtre breton, les prêtres et les clercs copiaient les manuscrits, les composaient même parfois, distribuaient les rôles aux acteurs, les leur faisaient réciter, donnaient des conseils pour le débit et la mise en scène, et les ornements que portaient les saints, les martyrs, les évêques, Dieu le père, les anges, etc. comme chasubles, chapes, étoles, mitres, crosses, sortaient tous de la sacristie, ou du palais épiscopal.

Le théâtre, construit grossièrement avec des planches posées les unes transversalement, les autres perpendiculairement sur des madriers et des barriques, s'élevait ordinairement au milieu de la place publique

ou du champ de foire, à l'endroit le plus en vue, souvent il s'adossait au mur du cimetière, ou même à l'église. Quelquefois, à coté du théâtre principal, on en construisait un second, plus petit, un peu plus bas et destiné à jouer les intermèdes. Des deux côtés il y avait des coulisses, reliées entre elles par un corridor circulaire; au fond existait un escalier, par où les acteurs pouvaient descendre sous la scène, pour attendre leur tour de reparaître, pour repasser leurs rôles ou se rafraîchir.

Chacun contribuait dans la mesure de ses moyens à la construction du théâtre. Les menuisiers, charpentiers, forgerons, donnaient une ou deux journées de travail, les aubergistes fournissaient des barriques, les bourgeois et les paysans, des planches et des charrettes, l'église, des ornements, comme nous l'avons déjà dit, et les nobles fouillaient leurs garde-robes, et y trouvaient de vieilles rapières rouillées, des perruques et des habits de marquis et de marquises, des tentures à personnages, enfin des costumes de gardes nationaux, pour orner la scène et habiller les acteurs. Une quête, que l'on faisait à la fin de chaque représentation, était destinée à couvrir les autres frais, ainsi que ceux d'un banquet qui réunissait tous les acteurs, à la fin de la dernière journée.

Je ne connais aucune construction dans notre Bretagne qui paraisse avoir été spécialement faite en vue des représentations théâtrales. Les Bretons de la Cornouailles, en Angleterre, semblent avoir été plus avancés que nous sous ce rapport. Ainsi on rencontre chez eux, dans différentes localités, par exemple à Saint-Just, à Gweunap et à Saint-Piran, des amphi-

théâtres en terre, à ciel ouvert, avec plusieurs rangs de gradins, qui ont été toujours considérés dans le pays comme ayant été établis pour la représentation de drames religieux. Le nom Cornouaillais de *plan ar guare* (lieu du jeu) que conservent encore ces restes, indique le but pour lequel on suppose qu'ils ont été construits. Celui de Saint-Piran, un des plus curieux, a 135 pieds anglais de diamètre intérieur. Il était garni de 7 rangées de siéges. Vers le milieu de l'arène existait un trou circulaire, sur lequel le théâtre provisoire était construit : c'était là l'*Infernum* mentionné dans les drames, une galerie souterraine s'étendait de ce trou au retranchement, sans doute dans un but ayant rapport aux mouvements de la scène. Deux mille personnes pouvaient trouver place soit sur les gradins, soit sur le sol de l'enceinte. Ces monuments singuliers servent actuellement à des meetings religieux.

En 1602, M. Richard Carew dit avoir assisté à la représentation d'un *mystère* breton, dans une enceinte de ce genre.

Le docteur Borlas, dans *ses antiquités de Cornouailles*, parle aussi de représentations auxquelles il aurait assisté dans des amphithéâtres semblables (1).

Les *mystères bretons* (je comprends sous cette dénomination tout notre théâtre) sont tous en vers et généralement en vers de douze syllabes, à rimes plates. Je ne connais pas d'exemple d'un *mystère* breton en prose. Chacun d'eux se divise en journées et en actes.

(1) Je dois à l'obligeance de M. Le Men, archiviste du département du Finistère, la communication de tout ce qui a rapport aux représentations de Mystères Bretons en Angleterre.

On entend par journée la portion qui doit être représentée en un jour. Il y en a ordinairement deux, quelquefois trois, et même quatre. Le nombre des actes est illimité ; il varie entre quatre et huit ; quelquefois pourtant il dépasse cette limite et peut aller jusqu'au chiffre exorbitant de quinze, comme dans *Orson et Valentin*. Il est vrai que cette œuvre n'est qu'une imitation dialoguée et rimée du roman de chevalerie du cycle de Charlemagne, connu sous le même nom, et qu'elle dût être composée non en vue de la représentation, mais pour charmer les longues veillées d'hiver, au foyer domestique.

Les actes se subdivisent en scènes. Pourtant dans plusieurs manuscrits je ne vois pas figurer cette subdivision, dont les acteurs ni les auteurs bretons semblent n'avoir pas toujours bien compris la signification.

Toute représentation, avons-nous déjà dit, commence ordinairement par une invocation à l'Esprit-Saint ; puis un des acteurs, le plus habile et le mieux au fait des usages et des vieilles traditions, s'avance seul sur la scène, salue profondément, et, d'un ton lent et grave, moitié chantant, moitié déclamant, il récite une sorte de discours rimé, où il réclame d'abord le silence et l'attention de l'auditoire, *clergé, nobles et commun*, et les prie de se montrer bienveillants et indulgents pour ses fautes et pour celles de ses camarades, *pauvres gens qui ne sont pas instruits, et qui n'ont jamais été à l'école, comme les fils des nobles et des riches bourgeois*. Ensuite il donne le résumé de ce que contient l'acte qui va être représenté. C'est ce qu'on nomme le *Prologue*. Ces morceaux sont jugés importants et indispensables,

pour que l'auditoire prévenu, ne soit pas surpris et dérouté par les mouvements trop brusques de la scène, et puisse suivre et comprendre sans effort l'action qui se déroule sous ses yeux. Tous les manuscrits que j'ai consultés portent à la marge des prologues, à tous les quatre vers, un *M* ou le mot *Marche*. C'est qu'en effet un usage bizarre, et dont nous ignorons le motif et l'origine, voulait que l'auteur qui récitait le *Prologue* fît, de quatre vers en quatre vers, une évolution autour du théâtre, suivi de tous ses compagnons. C'est ce qu'on appelait la *Marche*. « Pendant ce temps, dit « M. Souvestre, rebecs et binious doivent sonner, « comme le porte, ajoute-t-il, une note d'un vieux « manuscrit que nous avons sous les yeux. » Ces prologues renferment presque toujours quelques particularités intéressantes. A chaque représentation donnée dans une localité, on y ajoute ordinairement quelque détail d'actualité, quelques renseignements sur la représentation, sur les acteurs, sur les obstacles ou les encouragements qu'ils avaient rencontrés ; toutes choses qu'on chercherait vainement ailleurs. Les *épilogues* aussi présentent souvent le même intérêt.

Il est superflu de dire que presque toujours le jeu de la scène laisse beaucoup à désirer, que les acteurs sortent et rentrent sans que toujours ces sorties et ces rentrées soient ménagées avec quelque habileté, ou motivées par la marche naturelle de l'action. Quelquefois il suffit de faire une ou deux évolutions sur la scène, ou de sortir par une coulisse, de rentrer aussitôt par une autre, du côté opposé, pour avoir accompli un long voyage. Dans le mystère de *Sainte-Geneviève*, Charles

Martel est général en chef des armées de Henri IV; dans *Saint Guillaume*, le Poitou est situé entre la Turquie, la Perse et l'Hibernie : je n'insisterai pas sur ce point; c'est l'enfance de l'art, qui a aussi sa poésie et ses beautés.

Chaque journée se termine par un *épilogue*, où l'on remercie l'auditoire de sa bienveillance et de sa sympathie, où on lui adresse force flatteries et compliments plus ou moins bien tournés, en le priant toujours d'être indulgent, et surtout de s'abstenir de *critiques* et de mauvaises plaisanteries. On finit en l'invitant à revenir le lendemain, *sans faute*, et on lui promet plus d'émotions et d'intérêt que dans ce qui a été représenté, attendu que le plus beau est encore à jouer. La première journée de *Louis Ennius* finit par un de ces épilogues, curieux sous plus d'un rapport, et que l'économie matérielle de ce volume, m'empêche de donner ici.

La seconde journée commence, et l'affluence des spectateurs est plus grande encore que la veille. Le *Prologue* parait, aux applaudissements de la foule, et débite son discours, avec les flatteries et les compliments ordinaires à l'adresse de l'assistance. Quelquefois, pour mettre les spectateurs qui n'ont pu assister à la première journée au courant de ce qui a été joué, on a recours à un expédient qui ne manque pas de produire un excellent effet, et auquel plus d'un naïf paysan se laisse prendre. Une *belle demoiselle*, une étrangère, parait tout à coup, à l'extrémité de la place, sur une haquenée blanche; elle traverse les rangs pressés de la foule toute surprise, et pousse jusqu'au théâtre, où le *Prologue* est en train de débiter

son discours. Elle s'arrête, adresse la parole à l'orateur et lui demande la raison d'un si grand rassemblement, et pourquoi il pérore et gesticule de la sorte, comme un *comédien* sur le théâtre? Le prologue, en galant *artiste*, lui tend la main, la fait monter près de lui, et lui expose un résumé fidèle de ce qui a été représenté la veille, ainsi que de ce qui va suivre. La *belle demoiselle*, satisfaite, le remercie de la complaisance et témoigne de son regret de ne pouvoir assister à la représentation; mais il faut qu'elle soit à Tréguier avant la nuit; elle remonte donc sur sa haquenée blanche, fait ses adieux, et disparait par la route qui mène vers la ville de Tréguier.

Un de mes manuscrits de sainte Tryphine, celui de Jean Le Ménager, de Pluzunet, contient cette particularité curieuse.

La représentation est terminée, et le soleil s'abaisse à l'horizon, derrière la flèche de granit du clocher du village. Gardez-vous cependant de vous retirer trop tôt, car voici le meilleur acteur de la troupe, le plus applaudi et le plus aimé du public, qui reparait sur la scène, le sourire sur les lèvres, et en faisant force salutations : il vient réciter l'*épilogue* final ou *bouquet*. Ceci est un morceau capital; le poëte y doit déployer toute son adresse et sa science, et y répandre à pleines mains toutes les fleurs de sa rhétorique naïve et pittoresque. Et pourquoi tant d'efforts? vous le voyez; c'est pour stimuler la générosité, et faire délier les cordons des bourses paresseuses. En effet, pendant qu'il déclame, un ou deux de ses confrères, circulent dans les rangs pressés de la foule, et recueillent les fruits de l'éloquence intéressée de l'orateur. Cet appel fait à

la générosité du paysan Breton ne reste jamais stérile; presque toujours la collecte est abondante; les écus de six livres, de trois livres, de trente sols, de vingt et quinze sols pleuvent de tous côtés dans l'escarcelle des quêteurs, pêle-mêle avec le gros billon et les sols verdegrisés. Le produit de cette quête est destiné à couvrir les frais de toute sorte nécessités par la représentation; l'excédent est consacré à un banquet qui doit réunir tous les acteurs. Aussi, la nuit venue, pendant que la foule se disperse, en devisant de la pièce et des *artistes*, ces derniers se rassemblent dans la meilleure et la plus confortable auberge de la localité, autour d'une table copieusement servie : et là ils se livrent jusqu'au matin à de nombreuses libations et à une gaieté aussi bruyante qu'expansive; ils chantent, ils rient, ils déclament des tirades de leurs rôles, s'interrogent sur la manière dont ils se sont tirés de telle ou telle situation, se dispensent loyalement l'éloge et la critique. Et cependant les ombres de leurs aïeux, des acteurs d'autrefois et des vieux bardes qui ne sont plus, rôdent, comme dans les poëmes d'Ossian, autour de la table du festin, sous le toit enfumé du sombre cabaret, et plus d'un convive, chez qui le cidre et l'hydromel ont développé une *seconde vue*, prétend les avoir vus sourire, comme s'ils étaient contents de leurs fils.

Je donne ici la traduction d'un de ces épilogues dont je viens de parler, bien qu'il soit long. Il est tiré du mystère de *Moïse*, dont je possède un vieux manuscrit. On y verra, entre autres curiosités, que les acteurs bretons aussi redoutaient les *plaisanteries* et

les *caquets* qui, chez eux, remplaçaient les sifflets et les journaux.

ÉPILOGUE.

« Réunion de chrétiens, gens vertueux et loyaux,
« je vous salue humblement, et viens, du fond de mon
« cœur, vous faire mon *compliment*. — Hélas! que
« n'ai-je le talent nécessaire pour le faire comme je
« l'aurais désiré!

« Vous savez tous, gens dévots et pieux, que toute
« *tragédie* doit se terminer par un *épilogue*. — Hélas!
« pauvre ignorant, j'ai été désigné par tous les acteurs
« réunis pour composer cet épilogue et venir le
« réciter devant vous.

« Ce qui fait que je n'ai accepté cette mission qu'en
« tremblant, hélas! c'est que je suis bien léger d'esprit
« et de science, n'ayant jamais été aux écoles, comme
« les fils des bourgeois et des nobles.

« Quoiqu'il en soit, plein de confiance en votre
« sagesse et votre indulgence, j'ose espérer que vous
« aurez la bonté et la patience d'écouter les compli-
« ments et les remerciements que nous vous devons.

« C'est à vous d'abord que je m'adresse, *prêtres et*
« *nobles*, autant que vous êtes ici présents, et aussi à
« ceux qui sont restés chez eux, pour nous avoir
« permis, avec bonté et douceur,

« De représenter notre *tragédie* sur votre terre;
« nous vous en remercions bien sincèrement, et prions
« la sainte Trinité, les anges et les saints, de répandre
« sur vous toutes sortes de prospérités dans ce monde.

« Nous vous souhaitons des biens en abondance
« dans ce monde, et les joies éternelles dans l'autre,

« pour vous récompenser de votre bienveillante « attention.

« Et vous, jeunes clercs, nous vous remercions « aussi de bon cœur de nous avoir *prêté le secours « de votre science et de vos talents*, et d'être venus « nous écouter.

« Nous remercions encore les bourgeois, et tous « ceux qui travaillent avec la plume, de nous avoir « prêté le secours de leurs lumières, et d'être venus « nous écouter, pauvres gens qui n'avons pas reçu « d'instruction.

« Mais je sens mon cœur oppressé d'un pesant « fardeau de ce que je ne puis vous remercier comme « vous le méritez, de l'honneur que vous nous faites.

« Je ne saurais remercier trop tous les gens du « canton de nous avoir secondés, *chacun suivant ses « moyens, en nous prêtant des charrettes, des « planches, des soliveaux et des barriques, pour « construire notre théâtre :* — Nous leur sommes « reconnaissants de tant d'obligeance, et les prions « de recevoir nos bien sincrèes remerciments.

« Nous vous sommes encore très-obligés, à vous « tous, gens de toute condition, qui êtes ici présents, « hommes et femmes, jeunes et vieux.

« Et vous, jeunes femmes et jeunes filles, qui avez « abandonné vos ménages pour venir nous écouter, « nous vous souhaitons toutes sortes de prospérités.

« Je dois encore des remerciments aux maitres « et aux maitresses de maison, tant séculiers que « réguliers, pour avoir permis à leurs pauvres servi- « teurs de venir aussi nous écouter.

« Enfin, je vous remercie tous en général, autant

« que vous êtes ici présents, prêtres, nobles, bour-
« geois, et gens du commun, enfants mineurs et gens
« de peu d'aisance; je vous remercie tous du fond du
« cœur.

« Mais, hélas! je crains de m'être mal acquitté de
« ma mission, et je sens mes cheveux se dresser sur
« ma tête, tant *je redoute les critiques et surtout*
« *les commérages*.

« Il y a sans doute ici des gens qui s'amuseront
« tantôt à tourner en ridicule les mauvais acteurs;
« vous savez pourtant que la détraction est chose
« défendue par le Seigneur.

« Parmi ceux qui m'écoutent présentement, il s'en
« trouve qui, tantôt, quand ils seront ensemble occu-
« pés à vider leur écuelle (à souper), riront et diront
« que jamais ils n'avaient vu tant de fous réunis.

« Cependant si ceux qui parleront de la sorte étaient
« ici à ma place, je crois qu'ils auraient fort à faire
« de se défendre eux-mêmes, sans critiquer personne.

« Mais je ferais aussi bien de me taire, les *caquets*
« iront toujours leur train, et les critiqueurs trouve-
« ront une ronce à attacher à chacun; je crois voir,
« déja la mienne qui traîne derrière moi.

« Ce qui me console et me donne quelque joie,
« c'est l'espoir de vous entendre, vous, hommes
« sages et prudents, leur imposer silence et leur dé-
« fendre les médisants propos.

« *C'est votre devoir*, à vous, pères et maîtres de
« maison, et à vous aussi, nobles et riches, de dé-
« fendre à vos domestiques les *caquets* et les critiques;
« Dieu vous en récompensera dans son royaume.

« Enfin, je voudrais ressembler à *Plœbus*, ou à

« *Gorant Triomphor*, ou bien encore à *Nostradamus ;*
« alors je connaitrais l'opinion de chacun, et ses
« pensées les plus secrètes.

« Avant de vous retirer , honorables assistants,
« ayez encore la patience d'écouter un point impor-
« tant de mon discours : nous nous recommandons à
« votre générosité, et vous rappelons *votre devoir*,
« dans la crainte que vous ne veniez à l'oublier.

« Deux des acteurs vont maintenant descendre
« parmi vous, avec un plat chacun, et tous, j'en suis
« persuadé, *vous ferez votre devoir*, et les verrez sans
« déplaisir.

« Car comptant sur vos libéralités, et pleins de
« confiance en votre générosité, nous espérons nous
« *asseoir ce soir à une table bien servie, et faire un*
« *peu de bonne chère.*

« Ceux d'entre vous qui sont libres de cœur (géné-
« reux), donneront des écus de six livres, d'autres
« donneront des écus de trois livres et de cinquante
« sols, car nous serons nombreux, quand nous serons
« tous réunis.

« J'en vois là d'autres qui font mauvais ménage
« avec l'argent ; mais les cœurs sont excellents, et
« ils ne manqueront pas de nous donner aussi des
« pièces de dix sols.

« Enfin, gens vertueux, *c'est votre devoir à tous :*
« vous savez aussi bien que nous que ce n'est pas sans
« frais que nous avons construit notre théâtre, car il
« nous revient *déja à plus de trente livres.*

« Quoi qu'il en soit, quand vous ne donneriez rien,
« nous ne vous en serions pas moins obligés de nous

« avoir fait l'honneur de nous écouter en silence du-
« rant ces deux jours.

« Que personne ne se formalise de la liberté que
« j'ai prise de vous parler avec tant de franchise; je
« vous demande pardon pour toutes mes fautes.

« Et, avant de vous faire mes adieux, je vous prie
« encore d'oublier toutes les sottises que vous avez
« pu entendre ici; oubliez-les toutes, et Dieu vous en
« récompensera.

« Je vous fais donc mes adieux, en vous priant
« *d'être tous exacts et attentifs à l'office divin*,
« et d'implorer tous les matins la sainte Vierge
« pour qu'elle daigne intercéder pour nous auprès
« de son fils.

« Qu'aucun de *vous surtout ne soit assez sim-*
« *ple de s'imaginer qu'il y ait rien de profane*
« *dans tout ce que vous avez vu représenter*, car
« durant toute l'année, vous en entendrez parler
« dans les sermons.

« Si vous ne voulez croire ce que je vous dis,
« cherchez la sainte Bible, le plus vrai de tous les
« livres, ou bien encore le *livre des Proverbes*, ou
« les Évangiles, et vous pourrez vous en convaincre.

« Ainsi, je vous en prie, au nom de Dieu, prions
« tous les uns pour les autres dans ce monde, tant je
« redoute une chose qui doit arriver infailliblement :
« hélas! jamais nous ne devons nous retrouver tous
« en vie dans un même lieu!

« Si ce n'est pourtant dans ce jour triste et redou-
« table où nous nous réunirons une dernière fois dans
« la vallée de Josaphat. Ah! puissions-nous nous
« rencontrer à la droite du Seigneur!

« Hélas! je vous quitte à regret; et il faut cependant vous quitter, car les larmes qui débordent de « mes yeux m'empêchent de parler.

« Adieu donc, encore une fois! que Dieu vous protége et vous comble de prospérités jusqu'à la fin de « vos jours. Je prie Jésus et sa sainte Mère de vous « recevoir dans le Paradis après cette vie terrestre.

« Et quand les anges sonneront les redoutables « trompettes, puissions-nous nous relever de nos « tombeaux pour remonter au ciel et habiter, durant « l'éternité, le lieu destiné aux justes par le Père « Éternel. »

Amen! répondirent tous les assistants.

IV.

Quels furent les auteurs de ces naïves et intéressantes productions de la science et de l'imagination de nos pères?

Ici encore les documents historiques nous font complétement défaut, et pour suppléer au silence des livres et de la tradition, nous n'avons que les très-rares indications de quelques Prologues et Épilogues de nos vieux manuscrits. Les quelques imprimés des Mystères Bretons qui existent ne remontent pas au-delà du XVIe siècle. A cette époque (de 1498 à 1530), vivait à Paris, rue de la Bûcherie, un imprimeur breton du nom de Quillévéré, qui a imprimé quatre ou cinq pièces de de genre, presque introuvables aujourd'hui. Quant aux manuscrits que j'ai eus entre les mains, tous, si l'on en excepte celui de sainte Nonn, que j'ai consulté à la Bibliothèque impériale, à Paris, sont

relativement modernes. Il est vrai que ce ne sont que des copies prises sur d'autres copies, et auxquelles chaque nouveau copiste a fait subir quelque altération plus ou moins notable. Il est ainsi très-difficile aujourd'hui, sinon impossible, de retrouver un manuscrit original. La langue de ces manuscrits n'est ordinairement pas un guide plus certain pour fixer l'époque où devait vivre l'auteur, car il est généralement reconnu qu'un manuscrit en langue vulgaire n'atteste ordinairement que la langue contemporaine de celui qui l'a copié. Quoiqu'il en soit, d'après les inductions que l'on peut tirer de ces manuscrits, tels qu'ils nous sont arrivés, on peut affirmer que l'ensemble de notre théâtre appartient aux XVe et XVIe siècles.

Quelque défectueuses que soient ces productions, comme art et comme science, encore fallait-il que ceux qui s'y consacraient eussent une certaine instruction élémentaire, qu'ils sussent au moins lire et écrire et un peu de français. Or les savants d'alors dans nos campagnes (car souvent cela suffisait pour passer pour tel), ceux qui lisaient le latin dans les grands *in-folios*, étaient les prêtres et les clercs qui avaient quitté le séminaire ou le cloître, avec un léger bagage d'histoire sacrée, de mythologie et d'histoire légendaire. Je crois donc que c'est à eux qu'il faut attribuer une grande partie de nos Mystères Bretons. Il est cependant hors de doute que d'autres personnes, des laïques, se piquant d'émulation, dialoguèrent et arrangèrent aussi, pour être représentés sur un théâtre, des vies des saints, des romans de chevalerie et des légendes nationales, ou même étrangères. Malheureusement leurs noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Quelquefois pourtant le poëte profitait des libertés des *prologues* et des *épilogues* pour faire connaître son nom, le lieu de sa naissance, et déplorer avec amertume la décadence du théâtre, l'indifférence du peuple et les tracasseries de l'autorité. Dans le quatrième prologue de la *vie de saint Pierre,* dont je possède un manuscrit, je trouve cette particularité d'autant plus curieuse qu'elle est plus rare. Voici ce passage : c'est le *prologue* qui parle :

« Gens d'église, nobles et bourgeois, et vous « aussi, gens du commun, je vous prie de réfléchir « à ce que nous voulons représenter devant vous, si « l'Esprit-Saint répand sur nous ses lumières.

« Nous représenterons sous vos yeux des choses « dignes de fixer votre attention ; ainsi, je vous prie « d'observer un religieux silence.

« Ce n'est pas, croyez-le, le *profit que l'on trouve « aujourd'hui à composer des tragédies* qui nous a « donné le courage d'entreprendre une pièce aussi « longue que l'est celle-ci.

« Mais en examinant attentivement notre théâtre, « j'ai été frappé de voir que tant de saints aient déjà « fourni des sujets de *tragédies,*

« Pendant que saint Pierre, le premier des apôtres, « le premier des papes, et la colonne de la chrétienté, « n'avait encore inspiré aucun poëte breton. Enfin « Dieu a inspiré à un de ses plus humbles serviteurs « d'écrire sa vie, sous forme de *tragédie.*

« D'autres motifs l'y ont encore poussé : c'est que « grand nombre d'églises et de chapelles en Bretagne « sont dédiées à saint Pierre, et que beaucoup de

« gens ignorent les supplices et le martyre qu'il a « soufferts.

« Toutes ces considérations, et d'autres encore, « ont déterminé Henri Congar, de la paroisse de « Servel (1), à traiter ce sujet, et à le rimer en *lan-* « *gage naturel.*

« Je prie tous ceux qui liront ou entendront réciter « ses vers, d'être indulgents pour les fautes qu'ils « pourront y remarquer. »

Les noms des auteurs dramatiques bretons nous sont donc inconnus, comme celui de l'auteur de *maître Pierre Pathelin*, comme ceux de la plupart des auteurs de mystères et de moralités en France aux XIVe, XVe et XVIe siècles.

Dresser la liste générale des productions du théâtre breton est encore chose très-difficile, sinon impossible, dans l'état imparfait de nos connaissances actuelles sur ce sujet intéressant d'histoire littéraire. Depuis bientôt vingt ans je fais des recherches sur la matière, et je chasse, si je puis m'exprimer ainsi, aux vieux manuscrits poudreux et enfumés, à travers les campagnes de l'arrondissement de Lannion, cette terre classique des mystères bretons. Mes recherches n'ont pas été infructueuses, et je possède la collection la plus nombreuse, je pense, qui existe en Bretagne de notre ancien théâtre, quoiqu'elle soit encore loin d'être complète. Voici la liste des pièces dont je possède des manuscrits ou des imprimés :

IMPRIMÉS.

Saint Guillaume, comte de Poitou. (Guilmer, à Morlaix, 1815). — *Les quatre fils Aymon.* (Lédan, à Morlaix, 1818).

(1) Près Lannion.

MANUSCRITS.

La Création du monde. (Très-rare). — *La Passion de Notre Seigneur* (Incomplet). — *Le Jugement dernier.* — *Moïse.* — *Jacob et ses fils.* — *Saint Jean-Baptiste.* (2 manuscrits). — *Sainte Anne.* — *Saint Pierre et saint Paul.* — *Sainte Geneviève de Brabant* (2 manuscrits). — *Sainte Tryphine* (3 manuscrits). — *Saint Gwénole.* — *Saint Garan, saint Clément et saint Denis* (Dans un même manuscrit). — *Sainte Hélène.* — *Sainte Cécilia.* — *Louis Ennius, ou le Purgatoire de saint Patrice.* — *La Destruction de Jérusalem par Titus.* — *Les quatre fils Aymon* (2 manuscrits). — *Robert le Diable.* — *Les douze pairs de France.* — *Meurlarges* (Carnaval-farce.)

AUTRES PIÈCES EXISTANTES
(Mais dont je ne possède pas d'exemplaires) :

La Vie de sainte Nonn (Imprimée en 1837). — *Le Mont du Calvaire* (Imp. en 1517). — *La Passion de Jésus-Christ* (Imp. en 1517). — *La Vie de l'Homme* (Imp. en 1530). — *La Mort de la Vierge* (Imprimée en 1530). — *La Vie de sainte Barbe* (Imprimée en 1550). — *Le comte de Goëlo.* (Manuscrit). — *Huon de Bordeaux* (Manuscrit). — *Orson et Valentin* (Manuscrit).— *Saint Gildas* (Manuscrit). — *Saint Melars, prince de Bretagne.* (Manuscrit). — *Louis Le Jeune,* (Cité par M. de Fréminville). — *Pierre de Provence.* (Cité par M. de Fréminville). — *Elogius martyr.* (Cité par M. de Fréminville). — *Le Sacrifice d'Abraham.* (Cité par M. Joubioux). — *La Vie de saint Alexis.* (Cité par M. Joubioux). — *Le Martyr de sainte Julienne.* (Cité par M. Joubioux).— *Marie Stuart.* (Cité par M. Joubioux).

Le R. P. Dom. Louis Le Pelletier, dans la préface de son Dictionnaire breton, parle encore d'une comédie intitulée : les *Amourettes du Vieillard.*

Enfin M. Norris a publié en Angleterre, en 1859, deux volumes in-8° qui contiennent les pièces suivantes :

Origo mundi. — *Passio domini nostri.* — *Resurrectio et Ascensio.* — *La mort de Pilate.*

M. Norris, parle dans son introduction, de nombreuses représentations de *mystères bretons*, dans la Cornouaille Anglaise, mais sans donner d'autres titres.

Cette liste est déja assez longue, et pourtant je suis convaincu que de sérieuses recherches, faites avec intelligence et par une personne compétente, auraient pour résultat de permettre d'y ajouter plus d'un titre nouveau.

Nous avons choisi sainte Tryphine comme type d'un *mystère breton* : non pas que nous croyions cette pièce supérieure à toutes les autres dont nous possédons des manuscrits, soit au point de vue littéraire, soit comme importance historique ; mais parce qu'elle est, avec les *quatre fils Aymon*, la plus populaire et la plus répandue dans la Domnonée, de toutes les pièces du théâtre breton.

Nous savons peu de chose sur sainte Tryphine, et l'on en a même contesté l'existence historique. Tout ce qui la concerne se réduit, ou à peu près, à ce qu'en dit le R. P. Albert Le Grand, dans la vie de saint Gildas, encore devons-nous reconnaître qu'il n'y a pas le moindre rapport entre le récit du naïf hagiographe, de la crédulité duquel se moque Dom Lobineau lui-même, tout en la copiant, et la fabulation du drame breton (1).

Constatons encore l'existence d'une commune dans l'arrondissement de Guingamp, placée sous le patronage de Sainte Tryphine, et portant son nom ; ce qui

(1) Je regrette que la longueur du passage consacré à Sainte-Tryphine par Albert Le Grand, dans sa vie de Saint-Gildas, ne me permette pas de le donner ici.

Quelquefois pourtant le poëte profitait des libertés des *prologues* et des *épilogues* pour faire connaître son nom, le lieu de sa naissance, et déplorer avec amertume la décadence du théâtre, l'indifférence du peuple et les tracasseries de l'autorité. Dans le quatrième prologue de la *vie de saint Pierre,* dont je possède un manuscrit, je trouve cette particularité d'autant plus curieuse qu'elle est plus rare. Voici ce passage : c'est le *prologue* qui parle :

« Gens d'église, nobles et bourgeois, et vous « aussi, gens du commun, je vous prie de réfléchir « à ce que nous voulons représenter devant vous, si « l'Esprit-Saint répand sur nous ses lumières.

« Nous représenterons sous vos yeux des choses « dignes de fixer votre attention ; ainsi, je vous prie « d'observer un religieux silence.

« Ce n'est pas, croyez-le, le *profit que l'on trouve* « *aujourd'hui à composer des tragédies* qui nous a « donné le courage d'entreprendre une pièce aussi « longue que l'est celle-ci.

« Mais en examinant attentivement notre théâtre, « j'ai été frappé de voir que tant de saints aient déjà « fourni des sujets de *tragédies,*

« Pendant que saint Pierre, le premier des apôtres, « le premier des papes, et la colonne de la chrétienté, « n'avait encore inspiré aucun poëte breton. Enfin « Dieu a inspiré à un de ses plus humbles serviteurs « d'écrire sa vie, sous forme de *tragédie.*

« D'autres motifs l'y ont encore poussé : c'est que « grand nombre d'églises et de chapelles en Bretagne « sont dédiées à saint Pierre, et que beaucoup de

« gens ignorent les supplices et le martyre qu'il a « soufferts.

« Toutes ces considérations, et d'autres encore, « ont déterminé Henri Congar, de la paroisse de « Servel (1), à traiter ce sujet, et à le rimer en *lan-* « *gage naturel.*

« Je prie tous ceux qui liront ou entendront réciter « ses vers, d'être indulgents pour les fautes qu'ils « pourront y remarquer. »

Les noms des auteurs dramatiques bretons nous sont donc inconnus, comme celui de l'auteur de *maître Pierre Pathelin.* comme ceux de la plupart des auteurs de mystères et de moralités en France aux XIVe, XVe et XVIe siècles.

Dresser la liste générale des productions du théâtre breton est encore chose très-difficile, sinon impossible, dans l'état imparfait de nos connaissances actuelles sur ce sujet intéressant d'histoire littéraire. Depuis bientôt vingt ans je fais des recherches sur la matière, et je chasse, si je puis m'exprimer ainsi, aux vieux manuscrits poudreux et enfumés, à travers les campagnes de l'arrondissement de Lannion, cette terre classique des mystères bretons. Mes recherches n'ont pas été infructueuses, et je possède la collection la plus nombreuse, je pense, qui existe en Bretagne de notre ancien théâtre, quoiqu'elle soit encore loin d'être complète. Voici la liste des pièces dont je possède des manuscrits ou des imprimés :

IMPRIMÉS.

Saint Guillaume, comte de Poitou. (Guilmer, à Morlaix, 1815). — *Les quatre fils Aymon.* (Lédan, à Morlaix, 1818).

(1) Près Lannion.

MANUSCRITS.

La Création du monde. (Très-rare). — *La Passion de Notre Seigneur* (Incomplet). — *Le Jugement dernier.* — *Moïse.* — *Jacob et ses fils.* — *Saint Jean-Baptiste.* (2 manuscrits). — *Sainte Anne.* — *Saint Pierre et saint Paul.* — *Sainte Geneviève de Brabant* (2 manuscrits). — *Sainte Tryphine* (3 manuscrits). — *Saint Gwénole.* — *Saint Garan, saint Clément et saint Denis* (Dans un même manuscrit). — *Sainte Hélène.* — *Sainte Cécilia.* — *Louis Ennius, ou le Purgatoire de saint Patrice.* — *La Destruction de Jérusalem par Titus.* — *Les quatre fils Aymon* (2 manuscrits). — *Robert le Diable.* — *Les douze pairs de France.* — *Meurlargez* (Carnaval-farce.)

AUTRES PIÈCES EXISTANTES
(Mais dont je ne possède pas d'exemplaires) :

La Vie de sainte Nonn (Imprimée en 1837). — *Le Mont du Calvaire* (Imp. en 1517). — *La Passion de Jésus-Christ* (Imp. en 1517). — *La Vie de l'Homme* (Imp. en 1530). — *La Mort de la Vierge* (Imprimée en 1530). — *La Vie de sainte Barbe* (Imprimée en 1550). — *Le comte de Goëlo.* (Manuscrit). — *Huon de Bordeaux* (Manuscrit). — *Orson et Valentin* (Manuscrit).— *Saint Gildas* (Manuscrit). — *Saint Melars, prince de Bretagne.* (Manuscrit). — *Louis Le Jeune,* (Cité par M. de Fréminville). — *Pierre de Provence.* (Cité par M. de Fréminville). — *Elogius martyr.* (Cité par M. de Fréminville). — *Le Sacrifice d'Abraham.* (Cité par M. Joubioux). — *La Vie de saint Alexis.* (Cité par M. Joubioux). — *Le Martyr de sainte Julienne.* (Cité par M. Joubioux).— *Marie Stuart.* (Cité par M. Joubioux).

Le R. P. Dom. Louis Le Pelletier, dans la préface de son Dictionnaire breton, parle encore d'une comédie intitulée : les *Amourettes du Vieillard.*

Enfin M. Norris a publié en Angleterre, en 1859, deux volumes in-8° qui contiennent les pièces suivantes :

Origo mundi. — *Passio domini nostri.* — *Resurrectio et Ascensio.* — *La mort de Pilate.*

M. Norris, parle dans son introduction, de nombreuses représentations de *mystères bretons*, dans la Cornouaille Anglaise, mais sans donner d'autres titres.

Cette liste est déja assez longue, et pourtant je suis convaincu que de sérieuses recherches, faites avec intelligence et par une personne compétente, auraient pour résultat de permettre d'y ajouter plus d'un titre nouveau.

Nous avons choisi sainte Tryphine comme type d'un *mystère breton* : non pas que nous croyions cette pièce supérieure à toutes les autres dont nous possédons des manuscrits, soit au point de vue littéraire, soit comme importance historique ; mais parce qu'elle est, avec les *quatre fils Aymon*, la plus populaire et la plus répandue dans la Domnonée, de toutes les pièces du théâtre breton.

Nous savons peu de chose sur sainte Tryphine, et l'on en a même contesté l'existence historique. Tout ce qui la concerne se réduit, ou à peu près, à ce qu'en dit le R. P. Albert Le Grand, dans la vie de saint Gildas, encore devons-nous reconnaitre qu'il n'y a pas le moindre rapport entre le récit du naïf hagiographe, de la crédulité duquel se moque Dom Lobineau lui-même, tout en la copiant, et la fabulation du drame breton (1).

Constatons encore l'existence d'une commune dans l'arrondissement de Guingamp, placée sous le patronage de Sainte Tryphine, et portant son nom ; ce qui

(1) Je regrette que la longueur du passage consacré à Sainte-Tryphine par Albert Le Grand, dans sa vie de Saint-Gildas, ne me permette pas de le donner ici.

serait, peut-être, une raison suffisante pour nous défendre de reléguer l'existence de notre sainte dans le domaine de l'imagination et des fables. Voici du reste ce qu'en dit Dom Lobineau dans sa vie de saint Tremeur ou Tromeur, fils de Sainte Tryphine.

« Elle (Sainte Tryphine) et son fils sont honorés « dans une église du nom de la Sainte, qui est située « entre Corlai et l'abbaïe de Coëtmaloën. Il y a, à la « porte de l'église, dans le cimetière, une pyramide « très-ancienne, sur laquelle on voit des caractères « inconnus, tels qu'il s'en rencontre sur quelques « autres monuments anciens répandus en quelques « endroits de la Province; et ces caractères semblent « avoir été ceux des anciens Bretons et Gaulois, que « l'on aura abandonnés peu à peu, pour s'attacher « aux caractères romains, dont l'usage était plus « étendu. Les réformations de la noblesse de l'évêché « de Tréguier font mention d'une église paroissiale « de ce diocèse dédiée à Sainte Tryphine. » (1).

Je ne dirai rien de ma traduction, si ce n'est que, sans m'astreindre toujours à un mot-à-mot rigoureux, j'ai souvent sacrifié l'élégance et l'harmonie de la phrase à la fidélité au texte breton.

Je ne veux pas finir cette introduction, déja bien longue, sans constater les obligations que j'ai à M. l'abbé Henry, aujourd'hui le doyen et le chef, avec M. de la Villemarqué, de l'école celtique Armoricaine, depuis la mort de M. Le Gonidec. S'il n'a été pour rien dans l'idée de cette publication, il l'a du moins hâtée, et m'a rendu un inappréciable service,

(1) Dom Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne. Saint-Tremeur.*

en voulant bien se charger de revoir et de collationner les vieux manuscrits que j'ai mis à sa disposition, ainsi que de corriger les épreuves du texte breton.

Je dois aussi des remercîments à mon ami le docteur Bijon, et à M. Le Men, archiviste du département du Finisterre, tous les deux hommes de goût et de savoir, et dont les conseils m'ont été souvent utiles.

Il y a longtemps que les *Mystères français* ont disparu (et il n'y a pas de mal a cela), pour faire place aux chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière : mais le *Mystère* breton vit encore, ou s'il est bien mort, il ne l'est que de hier. Faut-il applaudir à ce résultat? Pour moi je regrette ces représentations auxquelles toute une population était convoquée, ces jeux si naïfs, si inoffensifs, et qui, quoiqu'on en ait dit, étaient après tout un exercice intellectuel, presque toujours religieux et moral. Je crains fort que les cabaretiers seuls n'aient plus gagné aux proscriptions dont elles ont été frappées que la religion et la morale.

V.

Une des tendances du siècle est le besoin d'exhumer le passé, et de reconstruire, à l'aide de ces débris fossiles, les civilisations perdues et les littératures oubliées qu'ils nous rappellent encore. Toute une armée de savants et d'éminents critiques s'est mise en campagne, voyageant, comme le dit si bien Sophocle, « à travers les sentiers nombreux et les diverses voies « de la pensée, »

POLLAS D'ODOUS ELTHONTAS PHRONTIDOS PLANOÏS (1).

(1) OEdipe-Roi.

à la recherche des monuments disparus, des formes et des pensées englouties dans le grand naufrage des temps, et jusqu'aux essais les plus informes, jusqu'aux moindres rêveries de l'imagination de nos pères. Ce travail de renaissance, ou plutôt de résurrection, a été entrepris avec succès pour l'Égypte, la Grèce, l'Inde, la Syrie et d'autres civilisations anciennes. N'est-il pas enfin temps de l'essayer sérieusement pour les *Bas-Bretons* de la France, et pour tous les autres peuples d'origine Celtique? Est-il donc indigne de l'intérêt des savants et des critiques, ce peuple dont un des siens a dit, avec un sentiment patriotique si noble et si élevé.

« On ne réfléchit pas assez à ce qu'a d'étrange ce « fait d'une antique race continuant jusqu'à nos « jours et presque sous nos yeux sa vie propre dans « quelques îles perdues de l'occident, de plus en plus « distraite, il est vrai, par les bruits du dehors, mais « fidèle encore à sa langue, à ses souvenirs, à ses « mœurs et à son esprit. On oublie surtout que ce « petit peuple, resserré maintenant aux confins du « monde, au milieu des rochers et des montagnes où « ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession « d'une littérature qui a exercé au Moyen-Age une « immense influence, changé le tour de l'imagination « européenne et imposé ses motifs poétiques à presque « toute la chrétienneté. Il ne faudrait pourtant qu'ou- « vrir les monuments authentiques du génie Gallois, « pour se convaincre que la race qui les a créés a eu « sa manière originale de sentir et de penser, et que « nulle part l'éternelle illusion ne se para de plus « séduisantes couleurs, et que, dans le grand concert

« de l'espèce humaine, aucune famille n'égale celle-ci « pour les sons pénétrants qui vont au cœur. Hélas! « elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant! Arthur ne reviendra « pas de son île enchantée, et saint Patrice avait raison « de dire à Ossian : — Les héros que tu pleures sont « morts; peuvent-ils renaître? — Il est temps de « noter, avant qu'ils passent, les tons divins expirant « ainsi à l'horizon devant le tumulte croissant de « l'uniforme civilisation. Quand la critique ne servirait qu'à recueillir ces échos lointains et à rendre « une voix aux races qui ne sont plus, ne serait-ce « pas assez pour l'absoudre du reproche qu'on lui « adresse trop souvent, et sans raison, de n'être que « négative? » (1).

M. Émile Souvestre, qui, lui aussi, connaissait et aimait bien sa Bretagne et son ancienne littérature nationale, dont les destinées ont été si lamentables, a dit :

« Une traduction complète du théâtre breton serait « un ouvrage historique. Il appartiendrait aux académies d'exécuter une pareille publication. » (2).

Il appartiendrait, ajouterons-nous, à un ministre, ami éclairé des lettres, de provoquer et d'encourager les recherches entreprises pour recueillir les derniers lambeaux épars, *disjecti membra poetæ*, d'une littérature et d'une langue qui vont s'éteindre sur le sol de la France Mais il faut se hâter, car je crains que demain il ne soit déjà trop tard, lorsque le *Dragon*

(1) Ernest Renan. — *La Poésie des races celtiques*, dans les essais de morale et de critique, 1 vol. in-8°.

(2) Le Finistère en 1836, Michel Lévy, par *Émile Souvestre*.

rouge annoncé par Merlin, quand les wagons de la civilisation viendront écraser, inexorablement et pour jamais, toutes ces fleurs de nos landes et de nos montagnes, un peu sauvages, mais qui exhalent des arômes si pénétrants, et une poésie si douce à tout cœur breton !

Je dirai donc, en finissant : *Sparsa matris.... collige membra tuæ !* De peur que demain nous ne puissions plus dire avec notre Brizeux :

Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons;
Non, nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes.

F.-M. LUZEL.

Keramborgne, septembre 1862.

SAINTE TRYPHINE

ET LE ROI ARTHUR.

SANTEZ TRYPHINA.

HAG AR ROUE ARZUR.

KENT-LAVAR KENTA.

Enn hano ann Drindet, Tad, Mab ha Speret-glan,
Me ho ped, kristenien, da daol evez breman ;
Bucz santez Trephin, hag he breur Kervoura
Hon euz, epad daou zeiz, ar c'hoant da ziskleria.

Er bloaz pemp kant hag eiz, eur prinz vaillant ha fur
A oa roue e Breiz, hag he hano Arzur :
Oc'h penn ma kommande war ann oll Vretoned,
E touge ar gurun enn brô ann Islanted .
Ma tibab eur brinsez eveuz ann Hiberny
Da veza he bried, da zont gant-han d'he-d'y :
Ar verc'h-man oa iaouank hag euz ar re vrava,
Oc'h-penn-se eur santez, hi hâno Tryphina.
Mes Kervoura, den fall, mar boa war ann douar,
A gemer gwarizi ouz eurusted he c'hoar,
Eun trôn hag eur gurun a renk da gaout ive,
Hag he speret gant-se na bad na noz na de.
Abacarus, roue enn douar ar Soazon,
A zo klanv da vervel gant lornez ha kountron,

SAINTE TRYPHINE

ET LE ROI ARTHUR.

PREMIER PROLOGUE.

Au nom de la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous prie, chrétiens, de nous prêter votre attention. La vie de sainte Tryphine et celle de son frère Kervoura, voilà ce que, pendant deux jours, nous voulons représenter.

En l'année cinq cent huit, un prince vaillant et sage était roi de Bretagne; son nom était Arthur. Outre qu'il commandait à tous les Bretons, il portait encore la couronne au pays des Irlandais.

Il fait choix d'une princesse d'Hibernie pour être sa femme, et vivre avec lui dans son palais : c'était une jeune fille des plus belles, et de plus une sainte ; son nom était Tryphine.

Mais Kervoura, homme méchant, s'il en fut jamais sur la terre, devient jaloux du bonheur de sa sœur; il lui faut aussi un trône et une couronne, et cette pensée le préoccupe nuit et jour.

Abacarus, roi au pays des Anglais, est malade à en mourir, dévoré par la lèpre et les vers ; il a une jeune

Eur verc'h iaouank en deuz ha n'en deuz nemet hi,
Ma sonch Kervoura mont d'ober al lez d'ezhi.
Komz a reaz eno gant kement a furnez,
Ma plijaz d'ar roue, hag ive d'ar brinsez :
Ma lavaraz d'ezho e kavje, marteze,
Louzou enn Breiz-Izel, ouz klenved ar roue.
Ar roue, p'hen c'hlevaz en deuz bet lavaret :
« — Mar em grit eur wech iac'h, e viot kurunet ! »
Ha Kervoura da Vreiz da gaout eur zorcerez,
P'hini a roaz d'ezhan ali eun diaoulez.

Ann traou-ze a welfet ebars ann act kenta,
Ha madelez Doue e kenver Tryphina :
Na livirin ken d'ehoc'h war ann traou c'hoarvezet,
Rak brasoc'h plijeadur ho pezo o welet.
Mes kent evit koumans dizkleria ar vue,
E renkomp a galon goulenn sikour ann Ec,
Hag evit reï grasou da Zoue, hag enor,
E fell d'in ve kanet ar *Veni Creator.*

(Aman e kaner ar *Veni Creator.*)

Breman e c'houlennan ouz-hoc'h, tud a bep stad,
Ma talc'hfet oll ar peoc'h, ma rofet evez mad ;
Ha c'houi, aktored, it d'ann telt d'en em wiska ;
Da goumans hep dale, grit ma vo prest pep tra.

Kenavo d'ehoc'h, c'houi oll, me en em denn brema ;
Setu arru Arzur, hag he c'hreg Tryphina,
Hag ive ann noblans, prinsed ha baroned,
Kenavo, ma teuin adarre d'ho kwelet.

DIVEZ AR C'HENT-LAVAR KENTA.

fille, et n'a qu'elle ; l'idée vient à Kervoura d'aller lui faire la cour.

Il parle avec tant de sagesse, qu'il plait au roi et aussi à la princesse. Et il leur dit qu'il trouvera peut-être, en Basse-Bretagne, un remède à la maladie du roi.

Le roi, en l'entendant, a dit : « Si vous me remettez « une fois en bonne santé, vous serez couronné ! » Et aussitôt Kervoura de partir pour la Basse-Bretagne, et d'aller trouver une sorcière, qui lui donna un conseil de diablesse.

Vous verrez tout cela dans le premier acte, et la bonté de Dieu à l'égard de Tryphine : je ne vous en dirai pas davantage sur tout ce qui arriva, et vous n'en aurez que plus de plaisir à le voir représenter.

Mais avant de commencer la représentation de cette vie, nous devons de bon cœur implorer l'assistance du ciel, et, pour rendre à Dieu grâces et honneur, je veux qu'on chante le *Veni Creator*.

(Ici l'on chante le *Veni Creator*.)

Maintenant je vous demande, à vous, hommes de toute condition, de vouloir bien garder le silence et de nous prêter votre attention : et vous, acteurs, rentrez dans la tente pour vous habiller, et faites que tout sois prêt pour commencer sans délai.

Je me retire à présent, et vous dis adieu à tous ; voici Arthur qui arrive, avec sa femme Tryphine, accompagnés de la noblesse, princes et barons ; adieu donc, spectateurs, jusqu'à ce que je revienne vous voir.

FIN DU PREMIER PROLOGUE.

PENNAD KENTA.

C'HOARIEL I.

AR ROUE ARZUR, TRYPHINA, AR GOUARNER, ANN DEMEZEL A GAMPR, EUR MEVEL, EUR C'HANNADER, EUR PACH.

AR ROUE.

Me eo ar roue Arzur, ann aotrou souverenn,
Breiz-Izel a zo oll dindan ma gourc'hemenn ;
Ia, me eo, à dra sur, roue ar Vretoned,
Ar gwir vestr hag aotrou d'ann noblans, d'ar brinsed.
Da genta, Brest so d'in, Mogeriou ha Kestel,
Landerne, Lezneven, Montroulez ha Kastel,
Sant-Briec, Sant-Malo, ar gear goz a Wened,
Raozon, kear-benn ar vro, hag ive ann Naoned.
Lannuon, Landreger, Karaës, Castellin,
Ar Pont hag ar Faouet, ha Kemper-Kaourantin :
C'hoaz am euz goude-ze, Moncontour ha Corlay,
Lamball, ar C'hoz-Varc'had, Rostrenen, Kemperle ;
Lanveur, ar Roc'h-Derrien, Castelaudren, Pontre,
Pempoul, Guengamp, Callac, Hennebont hag Alré,
Pontivy, Guerlesquin, Dinam ha Colline,
Ha Loc-Mikaël-an-Trez, ar Goz-Iaudet ive.
Ar gear-hont a Raozon, eno ema bepred
Parlamant Breiz-Izel, hag ar presidanted :
A-daleg penn-ar-bed, tre beteg Pontorson

ACTE Ier.

SCÈNE I.

LE ROI ARTHUR, TRYPHINE, LE GOUVERNEUR, LA FEMME DE CHAMBRE, UN MESSAGER, UN PAGE.

LE ROI.

Je suis le roi Arthur, le seigneur souverain, et toute la Basse-Bretagne est sous mes ordres ; oui, je suis bien le roi des Bretons, le vrai maître et seigneur des nobles et des princes.

Pour commencer, Brest m'appartient, avec ses murs et ses châteaux, ainsi que Landerneau, Lesneven, Morlaix et Château-Pol (Saint-Pol-de-Léon), Saint-Brieux, Saint-Malo et la vieille ville de Vannes, Rennes, la capitale du pays, et aussi Nantes ; Lannion, Tréguier, Carhaix, Châteaulin, le Pont (l'Abbé) et le Faouet et Kemper-Corentin ; puis j'ai encore Moncontour et Corlay, Lamballe, le Vieux-Marché, Rostrenen, Kemperlé ; Lanmeur, la Roche-Derrien, Châteaulaudren, Pontrieux, Paimpol, Guingamp, Callac, Hennebont et Auray ; Pontivy, Guerlesquin, Dinan et Collinée, Saint-Michel-en-Grève et aussi le Coz-Iaudet. La ville de Rennes, c'est là qu'est toujours le parlement de Bretagne, avec ses présidents ; et depuis le *bout du monde* (cap Saint-Mathieu) jusqu'à Pontorson,

E tiz ma oll c'halloud, e pad ma levezon.
C'houi brema, Tryphina, ma gwir bried fidel,
Setu c'houi rouanez, itron e Breiz-Izel :
Ia, rouanez oc'h war ann oll geriou-man,
Setu ma oll c'halloud ha ma madou aman.
Me am euz ho choaset da veza ma fried,
Ha rouanez e Breiz, war ann oll Vretoned.
Ha c'houi oll, tud ma zi, prinsed ha baroned,
Da Dryphina vo red douja, plega bepred.

TRYPHINA.

O ma fried Arzur, a-boë ma 'zoun aman,
En em gavan kountant, dre ar pez a glevan ;
Mar bezit d'in fidel, tre ma vinn e bue,
E vezimp evurus ann eil hag egile ;
Rak me am euz kuitaet ma bro ha ma c'herent,
Ma zad ha ma ligne, ha greet kalz braz a hent,
Paneved m'ho karenn gant eur wir garante,
Bikenn na guitajenn ma bro na ma c'hontre.
Hag evel-se am euz ann esperanz bepred,
Enn keit ha ma vinn beo, da vout ive karet ;
Dizanav oûn aman, bete hirio ann de,
E mesk tud ho palez, ho kerent, ho ligne.

AR ROUE.

A douetanz hoc'h eus-hu na vezo ket douget
Respet hag enor d'ehoc'h, kerkouls a d'ho pried ?
Evel ma 'z eo dleet, respet, gloar ho pezo
Digant oll dud ma zi, hag er vro tro-war-dro.

AR GOUARNER.

Itron, hor rouanez, n'ho pet neb ambloari,

s'étendent mon pouvoir et mes droits. — Et vous, Tryphine, ma véritable et fidèle épouse, vous voilà reine et dame de Basse-Bretagne ; oui vous êtes reine de toutes ces villes, et voilà ma puissance et mes biens. Je vous ai choisie pour être ma femme, et pour être en Bretagne reine de tous les Bretons. — Et vous tous, gens de ma maison, princes et barons, il faudra toujours obéir et vous soumettre à Tryphine.

TRYPHINE.

O mon époux Arthur, depuis que je suis dans ce pays, je me trouve contente de tout ce que j'entends ; si vous m'êtes fidèle, ma vie durant, nous serons heureux l'un et l'autre. J'ai quitté mon pays et mes parents, mon père et ma famille, et si je ne vous aimais d'un amour sincère, jamais je n'aurais quitté mon pays. Aussi j'ai bien l'espoir d'être aimée pendant que je vivrai. Je suis jusqu'aujourd'hui inconnue dans ce pays, parmi les gens de votre cour et dans votre famille.

LE ROI.

Et doutez-vous qu'on vous respecte et qu'on vous honore aussi bien que votre époux ? Le respect et les honneurs qui vous sont dus vous seront rendus dans mon palais, ainsi que dans tout le pays.

LE GOUVERNEUR.

Madame notre reine, n'ayez aucun souci, tous les

Setu oll dud ho ty prest ouz-hoc'h da zenti,
Sellit tro-war-dro d'ehoc'h hag e welfet er-fad,
Ho kerent, tud ho ty, a zo tud diread.
Setu aze, Itron, eun demezel iaouank
Hag a zento ouz-hoc'h e pep tra, hag heb mank,
Chentil ha kalounek, ebars en pep termen,
Noz ha deiz e vezo dalc'h-mad en-ho kichen.

TRYPHINA.

Kountant oun e-leal, pa glevan ho komzo,
A-raok ma vezo pell, gant gras Douc c'houi welo.
Ha me vezo fidel ha mad ouz tud ma zy,
Birviquen ouz ma ferz na vo nec'het hini.
Ha c'houi, ma demezel, gant feiz ha karante
Me a fio enn-hoc'h hag enn noz hag enn de,
Anaoudeghez hoc'h euz ouz doareou ann ti,
Hag ar pez na ouzon, c'houi deuio d'am deski.

ANN DEMEZEL.

Eleal, ma mestres, mad ec'h hellit kredi,
Kerkent m'ho pezo c'hoant, e teuin d'ho serviji;
Mar ho pe ambloari, dienez, neb seurt nec'h,
Laret d'in ho toare, me vezo fidel d'ec'h.

AR C'HANNADER.

Me a zo Kannader, anavezet er vro;
Pa ho pezo ezom da gass neb keelo,
Me zo prest, deiz ha noz, da gerzet evid-hoc'h.
Hag enn heur ma komzfet, me rento servich d'ehoc'h.

AR PACH.

Ha me, evel ho pach, kredit, ma rouanez,

gens de votre maison ne demandent qu'à vous obéir : regardez autour de vous et vous verrez que vos parents et les gens de votre maison sont tous gens honorables. Voici, madame, une jeune demoiselle qui vous obéira en toute chose, sans faillir jamais ; elle est douce et courageuse en toute circonstance ; nuit et jour elle sera près de vous.

TRYPHINE.

Je suis assurément contente d'entendre ces paroles ; avant qu'il soit longtemps, avec la grâce de Dieu, vous verrez si je serai fidèle et bonne pour les gens de ma maison ; jamais, de ma part, il n'arrivera de mal à personne. Et vous, mademoiselle, avec foi, avec affection, je me fierai à vous nuit et jour : vous connaissez les usages de la maison, et m'apprendrez ce que j'ignore.

LA DEMOISELLE.

Assurément, ma maîtresse, vous pouvez croire que je vous servirai selon vos désirs ; et si vous avez du chagrin, de la peine, de l'inquiétude, faites m'en part, je vous serai toujours dévouée.

LE MESSAGER.

Je suis messager, connu dans le pays ; quand vous aurez besoin de porter quelque nouvelle, nuit et jour, je suis disposé à marcher pour vous, et aussitôt que vous parlerez, je vous servirai.

LE PAGE.

Et moi, comme page, croyez-le, ma reine, je mets

Beza enn ho servich eo ma flijadurez ;
Evit eur paotr bihan, n'oufac'h ket kavout gwell,
Me vo enn ho servich den sioulik ha fidel.

TRYPHINA.

Me well arru ma breur d'am gwelet, pebez chanz !
Enn-han, enn ho koude, ema ma oll fizianz·
P'hon euz en em garet, en em garimp ato,
Hennez 'zalc'ho mad d'in tre beteg ar maro.

Kervoura, he bach hag he baotr a gampr a zigouez.

KERVOURA.

Ha d'ehoc'h, ma breur Arzur, ar zalud a zougan,
Ha d'am c'hoar Tryphina, aman pa hi gwelan.
Braz levenez ra d'in p'ho kafan enn iec'het,
Hag enn ho plijadur, ha gant ann oll karet.
Ma c'hoar ger Tryphina, c'houi c'heuz bet eur chanz [vad,]
Setu c'houi rouanez enn eur vro deread ;
C'houi a zo rouanez e douar Breiz-Vian,
Ha me vezo roue e Breiz-Veur, mar gellan.
Rak-se e c'houlennan, mar d-eo ho polonte,
E rofac'h konje d'in da ober eur bale,
Eun tri pe bevar miz, evit klask ma fortun,
Oblijet oun da ze, kerkouls hag ar gommun.

TRYPHINA.

Ma breur, ha c'hoant hoc'h euz ker buan d'am [c'huitad ?]
Me zonje e chomjac'h gan-comp eur pennad-mad !

mon bonheur à vous servir; pour petit que je sois, vous ne sauriez trouver mieux; je serai toujours près de vous un serviteur discret et fidèle.

TRYPHINE.

Je vois mon frère qui vient vers moi, quel bonheur! En lui, après vous (Arthur), je mets toute ma confiance, Puisque nous nous sommes toujours chéris, nous continuerons de nous aimer; celui-là me protégera toujours jusqu'à la mort.

Arrivent Kervoura, son page et son valet de chambre.

KERVOURA.

A vous, mon frère Arthur, je porte le salut, et aussi à ma sœur Tryphine, que je vois ici présente : grande est ma joie de vous trouver en bonne santé, heureux et aimés de tout le monde. Ma chère sœur Tryphine, grand a été votre bonheur; vous voilà reine dans un pays agréable, vous êtes reine en la petite Bretagne, et moi je serai roi de la Grande-Bretagne, si je le puis. Je vous demande donc, si c'est votre bon plaisir, de m'accorder un congé pour faire un voyage, trois ou quatre mois pour chercher fortune, puisque j'y suis obligé, tout comme les gens du commun.

TRYPHINE.

Mon frère, voudriez-vous déjà me quitter? je croyais que vous resteriez avec nous longtemps; si vous devez

Ma renkit ma c'huitad ha ma abandoni,
N'em euz den euz ma bro ama d'am frealzi.

KERVOURA.

Tryphina, ma c'hoar baour, piou ho frealzo-c'hui,
Ma na ra ho pried, ar mestr a dud ho ty?
Setu aman prinsed, hag ive baroned
Ho kar hag ho respet, evel m'az eo dleet.

AR ROUE.

Ma breur-kaer Kervoura, mar d-eo ho polonte,
Den na deui da viret, goud a rit ho toare;
Me ho ped, koulsgoude, n'hon ankonac'hit ket,
Ha digemennet d'comp, en pe lec'h ma vefet,

Ar roue hag he dud en em denn; Kervoura a lavar d'he re.

KERVOURA.

Ma zud, klevit breman, poent eo d'imp dilec'hia,
Evit mont da Londres, heb kammed dalea;
Hast am euz da welet gant eur wir garante
Ar roue Abacarus, zo klanv war he wele.
Ho pedi ran eta da veza d'in fidel;
Klevet am euz a zo eno eun demezel,
Eur brinsez ar gaëra, a dle bout rouanez,
Merc'h ar roue Bro-Saoz, hag a zo penn-herez.
Me am euz c'hoant monet evit hi saludi,
Rac-se deut oll d'am heul, evit ma enori;
Ma c'hoar e Breiz-Vihan e deuz kavet eun tron,
Ha me vo, mar gellan, Roue war ar saozon.

AR PAOTR A GAMPR.

E-leal, ma aotrou, kement-se a so mad;

me quitter et m'abandonner, je n'aurai plus près de moi personne de mon pays, pour me consoler.

KERVOURA.

Tryphine, ma pauvre sœur, et qui vous consolera, si ce n'est votre époux, le maître des gens de votre maison? Voici des princes, et aussi des barons, qui vous aiment et vous respectent, comme ils le doivent.

LE ROI.

Mon beau-frère Kervoura, si c'est votre volonté, nul ne s'y opposera, vous savez ce que vous devez faire; je vous prie, pourtant, de ne point nous oublier, et de nous faire connaître en quel lieu vous serez.

Le roi et ses gens se retirent; Kervoura parle aux siens.

KERVOURA.

Mes gens, écoutez maintenant, il nous est temps de partir, pour aller à Londres, et sans délai; j'ai hâte de voir, avec une amitié sincère, le roi Abacarus, qui est malade sur son lit: je vous prie donc de me garder votre fidélité: on m'a dit qu'il y a là une demoiselle, une princesse d'une grande beauté (et destinée à devenir reine), fille du roi des Anglais, fille unique; je veux aller la saluer; et, pour me faire honneur, je vous prie de m'accompagner tous; ma sœur a trouvé un trône dans la petite Bretagne, et moi je serai, si je le puis, roi des Anglais.

LE VALET DE CHAMBRE.

Assurément, mon seigneur, cela est bien; vous êtes

C'houi zo eun den iaouank a zo studiet mad,
Eur marc'heger vaillant, mar zo hini er vro,
Ha ni evel ho tud, bepred ho sikouro.

C'HOARIEL II.

AR ROUE ABACARUS, EUR PRINS SAOZ, EUR C'HANNADER SAOZ, EUR MEVEL.

ABACARUS.

Ma frinsed ha ma zud, evel màc'h euz gwelet,
Oun bet eun den vaillant, keit ha m'am boa iec'het;
Me am euz difennet ma bro a greiz kalon,
Na biskoaz, em amzer, na gollaz ar Zaozon.
Me'm euz lakeet brezel ebarz ann Hiberny,
A oa, n'euz ket pell c'hoaz, dindan ma demany:
Bet am euz goneet war ann holl Flamanted,
Kerkoulz ann Hollanted, plega ho deuz renket.
War vor ha war zouar am euz bet combatet,
En rouantelez Franz, ha bro ar Spagnoled.
Mes brema setu me, siouaz! e melkoni,
Klanv oun gant eur c'hlenved a vrae ma izili.
Klasket am euz sikour digant medecined,
Hag oll a lavaront n'euz'vid-oun neb remed:
Me a zo eur roue galloudek war ar bed,
Me garfe beza paour, ha kavout ar iec'het!
Prinsed, ma zud vaillant, pa'z oc'h en liberté,
Tud iaouank, evel d-hoc'h, a hell dre oll bale.
Pa'z it dre ar broïou, gwelit ha c'houi gavfe
Eur medecin gwiziek, p'hini ma gwellafe.

jeune, vous êtes instruit et cavalier vaillant, s'il en est dans le pays ; et nous, vos gens, nous vous prêterons toujours assistance.

SCÈNE II.

LE ROI ABACARUS, UN PRINCE ANGLAIS, UN MESSAGER ANGLAIS, UN VALET DE CHAMBRE.

ABACARUS.

Mes princes et mes gens, comme vous l'avez vu, j'ai été un homme vaillant, pendant que j'étais en bonne santé ; j'ai défendu mon pays avec courage, et jamais, de mon temps, les Anglais ne furent vaincus ; j'ai fait la guerre dans l'Hibernie qui, naguère encore, m'obéissait ; j'ai vaincu les Flamands, et les Hollandais aussi ont été forcés de se soumettre ; j'ai combattu sur terre et sur mer, dans le royaume de France et dans le pays des Espagnols. Et maintenant, hélas ! me voilà dans la douleur, malade d'un mal qui me tord les membres. Pourtant je suis soigné par des médecins, et tous me disent qu'il n'est pas de remède pour moi ! Je suis un roi puissant sur la terre ; je voudrais être un mendiant, et recouvrer la santé ! Mes princes, hommes vaillants et libres, des jeunes gens comme vous peuvent voyager partout : quand vous irez dans les pays lointains, voyez, si vous ne trouveriez pas quelque médecin savant, et capable de me guérir.

AR PRINS SAOZ.

Hon roue hag hon prins, oll hon euz ambloari
O welet ho klenved, ho poan, ho melkoni ;
Mad a hellit kredi, el lec'h ma vo kavet
Eur medecin capabl, e renk dont d'ho kwelet.
Me raï ma holl c'halloud d'eoc'h-hu na vankin ket
Evit ho soulaji, ha kavout d'eoc'h remed ;
Me rafe pemp kant leo, mar venn sur da gavet
Eur medecin goestl-mad d'ho lemel a glenved.

AR C'HANNADER SAOZ.

Me a zo kannader, o redek ar broïou,
Anaoudeghez am euz ouz noblanz ar c'heriou ;
Me raï ma oll c'halloud evit ho soulaji,
Hag evit nec'h ha poan, na espernin hini ;
Rak-se 'ta, me ho ped da gaout patianted,
E kreiz ar gloasiou braz hoc'h euz enn ho klenved,
Rak goût a rit er-fad evit en em nec'hi
Na rit nemet lakat ho poaniou da greski.

ABACARUS.

Re wir eo kement-se, amprou a ran ma nec'h,
Sulvui en em glemman, sulvui e kresk ma bec'h :
Birvikenn na glemjenn m'am bije assuranç
Da gavout ar iec'hed goude ma oll zoufranç.

C'HOARIEL III.

KERVOURA HAG HE DUD A ZIGOUEZ BREMAN.

KERVOURA.

Deiz-mad d'ehoc'h, Aotrone, pa 'z omp en em gavet,

LE PRINCE ANGLAIS.

Notre roi et notre prince, nous sommes tous peinés de voir votre maladie, votre douleur et votre tristesse ; vous pouvez penser qu'en quelque lieu que nous trouvions un médecin capable, il faudra qu'il vienne vous voir; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, vous étant toujours dévoué, pour trouver soulagement et remède à votre mal ; je ferais cinq cents lieues, si j'avais l'assurance de trouver un médecin capable de faire cesser vos douleurs.

LE MESSAGER ANGLAIS.

Je suis messager, parcourant les pays, et je connais la noblesse des villes ; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, et n'épargnerai ni peine ni souci pour vous procurer soulagement ; supportez donc patiemment, je vous prie, votre mal et vos souffrances, car vous savez bien qu'en vous alarmant vous ne faites que les augmenter.

ABACARUS.

Cela n'est que trop vrai, et plus je me chagrine, plus mon mal augmente : je ne me plaindrais pas, si j'avais l'assurance de recouvrer la santé, après avoir tant souffert.

SCÈNE III.

KERVOURA ET SES GENS ARRIVENT.

KERVOURA.

Salut à vous, Messieurs, puisque nous nous retrou-

Ar pez a c'houlennan a zo sur c'hoarvezet,
Rak gan-ehoc'h hoc'h-unan em boa c'hoant da glevet
Ha klanv eo ar roue, ha languissant bepred.

AR PRINS SAOZ.

Ia, me lavar d'ehoc'h, ez eo hen gwall-zalc'het,
Ha na gaver neb-lec'h louzou ouz he glenved ;
Nann, kaer hon euz bale pell-zo, na gredan ket,
A ve kavet soulach d'he boaniou diremet.

MEVEL KERVOURA.

Setu aman eur prins hag a zo den gwiziek,
Hag a garfe hep ken hen c'hlevet o prezek ;
Evel ma 'z eo eun den hag a zo studiet,
E rafe vad d'ezhan, mar galfe hen gwelet.

AR C'HANNADER SAOZ.

Na c'houlenn netra ken nemet kavout eun den
Hag a ve helavar ebars en pep termen,
Evit enn doare-se kaout berroc'h ann inou,
Hag ankounad he boan o klevet he gomzou.
Mes n'en d-eo ket ann oll, ret e d'ehoc'h diskleria
Piou en deuz bolonte da vont d'hen bizita ;
Rak-se, mar plij gan-ehoc'h, livirit he hano,
Ha me ia da c'houlenn hag hen a antreo.

AR MEVEL.

Ann dra-ze a zo mad, n'en d-eo ket permetet
Da eun den dianaf mont heb beza pedet ;
It eta diouc'h-tu-kaer, ha lavarit hardi
Ez euz deut d'he welet eur prins a Hiberny,

vons. Ce que je demandais est arrivé, car c'est de vous-même que je voudrais apprendre si le roi est toujours malade.

LE PRINCE ANGLAIS.

Oui, je vous l'assure, il est bien malade, et l'on ne trouve nulle part de remède à sa maladie; c'est en vain que nous voyageons depuis longtemps; je ne crois pas que l'on puisse trouver quelque soulagement à ses douleurs cruelles.

LE VALET DE KERVOURA.

Voici un prince qui sait beaucoup, et qui voudrait seulement l'entendre parler; comme c'est un homme qui a beaucoup étudié, il lui ferait du bien, s'il pouvait le voir.

LE MESSAGER ANGLAIS.

Je ne demande plus autre chose que de trouver un homme éloquent et qui sache par ses discours abréger ses ennuis et lui faire oublier ses douleurs; mais ce n'est pas le tout, il vous faut nous dire quel est celui qui désire lui faire visite; ainsi, dites-moi, s'il vous plaît, son nom, et je vais demander s'il peut entrer.

LE VALET DE KERVOURA.

Cela est juste, il n'est pas permis à un inconnu de se présenter sans en être prié; allez donc sur le champ, et dites au roi, avec assurance, qu'un prince d'Hibernie est venu pour le voir, qu'il est venu exprès

Hag a zo deut espres evit hen bizita,
Hag en deuz eur c'hoant braz da vont da gomz gant-ha.

AR PRINS SAOZ.

Me ho ped, gortozit eun neubeudik aze,
Me ia breman-souden da glevet he zoare,

(Komz a ra ouz Abacarus enn eur penn all.)

Roue Abacarus, digwet so d'ho kwelet
Eur prins a Hiberny, unan ho mignoned;
Kalz a enkrez en deuz, o klevet ez oc'h klân
Hag ioul braz d'ho kwelet, ma permetit d'ezhân.

ABACARUS.

Kountant oun, e leal, ha joa vraz a ra d'in
O tont d'am bizita, ha da brezeg gan-in;
Livirit mad d'ezhan n'am euz ket a glenved
Da ober poan da zen, evit dont d'am gwelet.

AR PRINS SAOZ,
da dud Kervoura, er penn-all.

Antreit, Aotrone, deut beteg ar roue,
Hast en deuz d'ho kwelet, pa'z-oc'h deut he vete,
Joa vraz en deuz memes o klevet lavaret
Oc'h deut euz a geït-all gant ar c'hoant d'he welet.

KERVOURA, o saludi ar Roue.

Peoc'h enn ho ty, roue, ha d'ehoc'h patiantet
Da zougenn ar poaniou hoc'h euz enn ho klenved;
P'am euz klevet e oac'h enn ker braz melkoni,
Em euz laket em zonj essaat ho frealzi.

pour lui faire visite, et qu'il désire ardemment lui parler.

LE PRINCE ANGLAIS.

Attendez-là un instant, je vous prie, je vais sur le champ demander son avis.

(Il parle à Abacarus, à l'autre extrémité du théâtre).

Roi Abacarus, il est arrivé pour vous voir un prince d'Hibernie, un de vos amis; il est très peiné de vous savoir malade, et désire beaucoup vous visiter, si vous le permettez.

ABACARUS.

Assurément je le permets, et il me fait grand plaisir en demandant à me voir et à s'entretenir avec moi; dites-lui bien que mon mal n'est pas de nature à se communiquer à ceux qui viennent jusqu'à moi.

LE PRINCE ANGLAIS,

à Kervoura et à ses gens, qui sont restés à l'autre bout du théâtre.

Entrez, Messieurs, venez près du roi; il a hâte de vous voir, puisque vous êtes venus jusqu'à lui ; il a même grand plaisir à entendre dire que vous soyez venus de si loin pour le visiter.

KERVOURA, saluant le Roi.

Que la paix soit dans votre palais, ô roi, et à vous, je vous souhaite la patience nécessaire pour supporter toutes les douleurs que vous cause votre maladie ; quand j'ai appris que vous étiez en si grande affliction, l'idée m'est venue d'essayer de vous consoler.

ABACARUS.

Deut mad ra vezet oll, c'houi ra d'in kalz dudi
Pa gemerit ar boan da zont bete ma zy :
Goude ar vaillantiz am euz bet er bed-màn,
Setu me reuzeudik, ha war ma gwele klân.

KERVOURA.

Sir, gwir a livirit, hoc'h inou a zo braz,
Mes esperanz am euz e saofet eur wech c'hoaz ;
Ret eo kemer kalon, n'en em zifiziet ket,
Goude hoc'h oll boaniou, e kafet ar iec'het ;
Gwelet am euz kalz tud gant pep seurt klenvejou,
Hag ho deveuz kavet remed d'ho ankeniou.

ABACARUS.

Mignon, c'houi a vale hag en Breiz hag en Franz,
Anaoudegez hoc'h euz gant tud a gonsekanz ;
E Breiz-Isel pell-zo e klevan lavaret
E kaver remejou d'ar re a zo lovret ;
C'houi zo eun den iaouank, eskuit, mar 'z euz nikun,
Ha me gred ez oc'h c'hoaz o pourvei ho fortun ;
C'hoant am euz d'ho pedi, mar kavit agreab,
Da glask d'in enn ho pro eur medecin capab.

KERVOURA.

Diskleriet, ma aotrou, penn-da-benn ho klenved,
Hag en Breiz hag en Franz mar kavan neb remed,
M'en em lakaï e poan evit ho soulaji,
Me anav tud subtil, hag a raï d'in ali.

ABACARUS.

Soyez tous les bienvenus; vous me faites beaucoup de plaisir en prenant la peine de venir me voir chez moi; après mes vaillantises dans ce monde, me voici aujourd'hui malheureux, et malade sur mon lit.

KERVOURA.

Sire, vous dites vrai, vos douleurs sont grandes, et pourtant j'espère vous voir en bonne santé encore une fois; il faut prendre courage, ne désespérez point; après toutes vos peines vous retrouverez la santé; j'ai vu bien des gens atteints de toute sorte de maladies, et ils ont trouvé remède à leurs maux.

ABACARUS.

Mon ami, vous voyagez en la Petite-Bretagne et en France, et vous connaissez des gens de distinction: Depuis longtemps j'entends dire qu'en Basse-Bretagne on trouve remède pour les gens attaqués de la lèpre; vous êtes jeune et beau, s'il en est, je crois que votre fortune est encore à faire; je veux vous prier, si vous le trouvez agréable, de me chercher dans votre pays un médecin capable.

KERVOURA.

Faites-moi connaître tout au long votre maladie, et si je trouve quelque remède, soit en Bretagne, soit en France, je ferai tous mes efforts pour vous procurer soulagement; je connais des gens bien habiles, qui me conseilleront.

ABACARUS.

Ma c'hlenved zo dispar, diez da ziskleria,
Kalz a vedicined zo bet bourdet gant-ha.
Rak em penn, da genta, ez euz eun tan garo
A strafuill ma speret, am c'hass bete'r maro ;
Ha goude, ma c'halon zo leun a fallente,
N'e gav blaz da netra, hervez ma bolonte ;
Ha gant ma oll boaniou, ar pez a ra nec'h din,
Ma izili a zo evel maro ouz-in.

KERVOURA.

Me bromet d'ehoc'h, aotrou, daoust d'hoc'h oll an-
Me oar pelec'h ez euz remed d'ho klenvejou ; [keniou ;]
Eun den gwir ho kavan, ha pa viot sâvet,
C'houi a recompanso neb a raï d'ehoc'h iec'het.

ABACARUS.

Prins vaillant e pep gîz, kredi mad a hellet
E paein deread nep a raï d'in iec'het ;
Ha pa 'z oc'h den iaouank, m'em-euz eur benn-herez,
Me o lakaï ho taou roue ha rouanez.
Ma zikourit eta, n'euz forz en pe feson,
Hag e viot, em plas, roue war ar saozon.

KERVOURA.

Na vezit ket e poan, ho pet patiantet,
Me ia da Vreiz-Izel, heb dalea kammet ;
Abars nemeur aman c'houi glevo ma doare,
Me gavo d'choc'h remed kent evit pemzek de.

ABACARUS.

Mon mal est sans pareil, et difficile à expliquer; beaucoup de médecins y ont été trompés. Dabord, je sens dans la tête un feu cruel, qui me trouble l'esprit, et qui me conduit à la mort; ensuite mon cœur est plein de faiblesse, il ne trouve de goût à rien, selon mes désirs; et ce qui m'inquiète plus que toutes mes douleurs, c'est que tous mes membres sont comme frappés de mort.

KERVOURA.

Quelque cruels que soient vos maux, je vous promets que je sais où trouver remède à votre maladie; je vois en vous un homme sincère, et quand vous serez guéri, vous saurez récompenser celui qui vous aura rendu la santé.

ABACARUS.

Prince vaillant de toute façon, vous pouvez être assuré que je payerai généreusement quiconque me rendra la santé; et puisque vous êtes jeune homme, j'ai une héritière, et je vous ferai tous les deux roi et reine; venez donc à mon secours, n'importe de quelle manière, et vous me succèderez comme roi des Anglais.

KERVOURA.

Ne soyez pas en peine, prenez patience, je vais me rendre sur le champ en Basse-Bretagne; et avant qu'il soit longtemps vous aurez de mes nouvelles, je vous aurai trouvé remède avant quinze jours.

C'HOARIEL IV.

KERVOURA HE-UNAN.

Orsa! p'emaon enn hent, ha pa n'euz nemed-on,
N'ouzon petra a rinn, n'ouzon penaos emaon.
Penaos 'ta koulskoude, ha na oufenn-me ket,
Dre zent pe dre vaji, rei d'ar roue iec'hed?
Gwelet ez eo kountant da lakat war ma fenn,
Gant hi verc'h da bried, ar gaëra kurunen!
En em gavout eun deiz enn eur stad ken huël!
He zikour a renkan, na pa dlefenn mervel.
Hogen, tavit nebon, me oar pelec'h monet,
Me anve sorcerrien ha n'int ket urlouet;
Ar re-ze, a gredan, am lakaï war ma hent,
Mar klefent ma doare, me gred em zikourfent.
Me ia enn ho bete, didrouz hag e sekret,
Abars ma oufe den ar pez so em speret.

C'HOARIEL V.

AR ZORCEREZ HEC'H UNAN.

Me eo ar zorcerez galloudek em ardou;
Me eo sur ar c'hreg fin, hag a oar sekrejou.
Me oar lakât ann traou er stad ma em be c'hoant,
Ar loened mut kerkouls hag ann dud a skiant.
Ha c'hoas ouzon kaëroc'h, anaout ann amzer,
Dre c'halloud ha dre c'hraç ma doue Jupiter;
Me oar dioc'h ar stered, dioc'h ann heol hag al loar,

SCÈNE IV.

KERVOURA SEUL.

Or ça ! puisque me voici en route et que je suis seul, je ne sais ce que je dois faire, ni où j'en suis. Comment donc, ne pourrais-je pas, au moyen des saints ou de la magie, rendre la santé au roi ? Songer qu'il consent à me mettre sur la tête la plus belle des couronnes, et à me donner sa fille pour épouse ! — Me trouver un jour dans un rang si élevé ! — Je lui viendrai en aide, quand je devrais mourir ! Mais, silence ! Je sais où m'adresser ; je connais des sorciers qui ne sont pas des sots ; ceux-là, je pense, me mettront sur mon chemin, et s'ils connaissaient mon embarras, je crois qu'ils viendraient à mon secours ; je vais les trouver en secret et sans bruit, dans la crainte que quelqu'un ne vienne à pénétrer mes intentions.

SCÈNE V.

LA SORCIÈRE SEULE.

Je suis la sorcière puissante par mon art ; je suis la femme subtile, qui connaît les secrets. Je sais mettre toute chose sous la forme qu'il me plaît, les animaux sans raison, comme les gens d'esprit : je sais mieux encore, je sais prédire le temps, grâce au pouvoir de mon dieu Jupiter ; je connais les influences des étoiles, du soleil et de la lune ; je puis faire avorter le blé et corrompre les fruits de la terre. Les astrologues me

Me oar gwalla ann ed, ha koll frouez ann douar.
Hanvet oun greg soutil gant ar steronided,
Ha dre ma sekrejou m'em euz ho sikouret;
E meur a wall affer kelennet a nezho,
Pa na ouient penaoz dont a-ben a-nezho.
Me am euz studiet pell ar philosophi,
Lennet enn *Agripa*, hag el levriou maji;
Me oar c'hoaz, pa garan, komz e pep seurt ieziou,
Medecinerez oun ouz ann oll glenvejou.
Rak-se, merc'hed iaouank, pa ho pezo ezomm,
Diredit d'am c'havout en treutder hag en fromm;
Ha kerkoulz ar baotred, tud a bep kalite,
Rak me a oar ann tu da astenn ar vuhe.
Me am euz baleet dre ar bed e pep tu,
Hag a valeo c'hoas, dre ma kavin ma zu.
Mes ar marv zo eun dra hag a ra d'in krena,
Pa renkomp oll mervel, eur wech da vihana.
Mes n'en deuz ket a gaz, ret eo d'in kenderc'hel
D'am brud ha d'am enor, na pa dlefenn mervel;
Daoust penaos a vezo pa vezinn tremenet,
Ret eo rên ar vicher, pa eo bet kemeret.
Mes grik! arru zo tud, me glev ho c'hammejo,
Eun dra bennag nevez a renk beza er vro.

C'HOARIEL VI.

KERVOURA HAG AR ZORCEREZ.

KERVOURA, o tont war ann theâtr.

Ha d'ehoc'h, greg dereat, ker brudet dre ar vro,

nomment la femme subtile, et, grâce à mes secrets, je leur fus souvent utile, et je les ai conseillés en plus d'une mauvaise affaire quand ils ne savaient comment s'en tirer.

J'ai longtemps étudié la philosophie, et j'ai lu dans *l'Agrippa* et autres livres de magie. Je puis encore, quand je le veux, parler toutes sortes de langues; je connais des remèdes contre toutes les maladies. Ainsi, jeunes filles, quand vous aurez besoin du secours de mon art, que vous soyez maigres ou replettes, venez me trouver ; et vous aussi jeunes gens, hommes de toute condition, car je sais la manière de prolonger la vie. J'ai voyagé de tout coté dans ce monde, et je voyagerai encore, quand j'en trouverai l'occasion. Mais la *mort* est une chose qui me fait trembler, puisque nous devons tous mourir, au moins une fois. N'importe, il faut persévérer, pour mon honneur et ma réputation, dussè-je y mourir et quoiqu'il doive arriver de moi après ma mort, il faut continuer le métier, puisque je l'ai pris. Mais silence! il vient du monde, j'entends des pas, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau dans le pays.

SCÈNE VI.

KERVOURA ET LA SORCIÈRE.

KERVOURA, arrivant sur le théâtre.

Salut à vous, femme complaisante, si renommée

Dre ho spered soutil, hag ho finesseo.
C'houi rafe plijadur ha vad dre ho fentiz?
Paeamant ho pezo diouc'h ma vezo rekiz

AR ZORCEREZ.

Ann aotrou Jupiter, ann dou a adoromp,
Zo prest d'hon serviji, enn heur ma c'houlennomp.
Livirit d'in ho kaoz, ar pez a c'houlennet,
War benn neubeud amzer e viot sikouret;
Mes ret eo beza pront da reï d'in paëmant,
Rak kent m'ho servijin, e renkan bout kountant.

KERVOURA.

E-vit aour nag arc'hant ne vânin e nep lec'h,
Par le vantre bie! na pa c'houlfac'h ho pec'h.

AR ZORCEREZ.

Laret ho rezon d'in, ha neuze me welo
Hag hen vezo gallet ho sikour e nep tro.

KERVOURA.

Me hen lavaro d'ehoc'h, enn eur gomz berr ha freaz,
Ma c'hefridi a zo a dalvoudeghez vraz.
Abacarus, roue e douar ar Zaozon,
Zo eun heûz he welet gant laournez ha kountron.
Bet oun en he vete, komzet am euz gant-han,
Hag en deuz ma fedet da glask louzou d'ezhan;
Hag a renkan kavout, koustet sur pe gousto!
C'houi a renk ma zikour, dre c'halloud hoc'h ardo.

AR ZORCEREZ.

Chomit aze, ma den, ha me ia d'am c'havarn,

dans le pays, pour vos finesses et votre esprit subtil. Voudriez-vous me faire plaisir, et me rendre service par le moyen de votre art ? Vous serez payée comme il conviendra.

LA SORCIÈRE.

Monseigneur Jupiter, le dieu que nous adorons, est toujours disposé à nous servir, du moment que nous l'invoquons. Apprenez-moi ce que vous désirez, et sans tarder, vous serez satisfait : — Mais il faudra être prompt à me payer, car avant de vous servir je veux être contente.

KERVOURA.

Quant à l'or et à l'argent, je ne faillirai pas, par *le Vantrebié !* dussiez-vous en demander votre charge.

LA SORCIÈRE.

Contez-moi votre affaire, et je verrai alors si l'on pourra vous venir en aide.

KERVOURA.

Je vous le dirai en une parole brève et claire, mon affaire est de grande importance : — Abacarus, roi au pays des Anglais, est horrible à voir, dévoré qu'il est par la lèpre et les vers. Je suis allé jusqu'à lui, je lui ai parlé, et il m'a prié de lui chercher un remède : ce remède il faut que je le trouve, coûte que coûte ! Il est donc nécessaire que vous me veniez en aide, par le pouvoir de votre art.

LA SORCIÈRE.

Restez-là, mon gentilhomme, je vais me retirer un

Warbenn ma retornin, me laro d'ehoc'h eun darn.

Ar zorcerez en em denn enn he c'havarn.

C'HOARIEL VII.

AR SORCEREZ hec'h-unan er c'havarn.

Pa zellan barz em skrid, hag em mellezourou,
E krenan, hag e verv ar goad em goaziou.
Mes n'en deus ket a gâz, ret a vezo goulenn.
Mar 'z euz tra infernal, deuz brema d'am c'helenn !
Tolleront in corde infantis stropiom
Deuz bremâ d'am zikour, d'euz 'ta, p'am euz ezom.

Eun taol kurun. — Dont a ra da gavout Kervoura.

Aotrou, gwelet a ran traou hag a zo spontuz ;
Ho henvel na rin ket, dre ma 'z int re heuzuz.
Sonjall enn-ho heb ken a ra d'in saouzani,
Mes p'am euz koumanset, eo ret d'in achui.

Mont a ra d'he c'havarn, hag e kri :

Kounsorted iffernal, laret ar wirione,
Ha galloud a ran-me rei zikour d'ar roue ?

Ann diaoulou en em ziskouez.

ASTAROTH.

Haro ! haro ! grac'h vil, aounik ha digalon,
Pe-tra res-te aze gant kement a spouron ?
Pa n'ec'h euz ket a nerz da glevet tempestou,

peu dans ma caverne, et quand je reviendrai, je vous dirai quelque chose.

La sorcière se retire dans sa caverne.

SCÈNE VII.

LA SORCIÈRE seule dans sa caverne.

Quand je consulte mes livres, quand je regarde dans mes miroirs, je tremble, et le sang bout dans mes veines : — N'importe, il faut faire l'évocation, s'il existe une puissance de l'enfer, qu'elle vienne en ce moment me conseiller ! *Tolleront in corde infantis stropiom.* Venez à mon secours, venez, car j'ai besoin.

Un coup de tonnerre. — La sorcière vient à Kervoura et lui dit :

Seigneur, je vois des choses épouvantables ! Je ne puis les nommer, tant elles sont horribles ; rien que d'y penser me fait frémir ; mais puisque j'ai commencé, il faut aller jusqu'à la fin.

Elle retourne à sa caverne et s'écrie :

Mes frères de l'enfer, dites-moi la vérité, puis-je être utile au roi Abacarus ?

Les diables envahissent la scène.

ASTAROTH.

Haro ! haro ! vile sorcière, peureuse et sans courage ! D'où te vient cette frayeur ? Puisque tu n'as pas la force d'affronter les tempêtes, tu n'es guère puis-

Ne d-out ket c'hoas gwall gren gant da finesseou.
Ar remed a glaskez a zo diez meurbed,
Mes ret eo he gavout, pe chom heb ar iec'hed.
Ret vo d'ehoc'h beza sur a eun dophin bihan,
Ker-kent ma vo ganet, ha deut war ar bed-man.
A vo mab eur roue, ha galvet da zougenn
Ar gurunen eun deiz, mar bevfe da vout den.
Hag he vezur c'houec'h miz gaillarta ma c'halfet,
Ha goude a renko en beo bout divoadet,
Neuze rosta he gik, hag her c'hass war eur plad
D'ar roue a Vro-Saoz, da zibri kik ha gwad.

BERITH.

Goude ann dibri-se e teui d'ezhan iec'het,
Ma vezo ken gaillard ha ma oa biskoas bet.
Kerz brema, serpantez, gra gwella ma helli,
Evel-se vezo ret d'he dud he zamanti.

AR ZORCEREZ a ia da gavout Kervoura.

Setu aman ma den, ar wirione sklera :
Biskoas n'em boa klevet komzou seurt d'ar re-ma :
Ret vo d'ehoc'h pourveï eur c'houadur bihan,
Kenta mab eur roue, hag ha dle he-unan
Bout roue enn he lec'h pa vezo hen marvet ;
Ha da-benn he c'houec'h miz e renk bout divoadet,
Rostet he izili, ha kasset d'ar roue
Da zibri kik ha gwad ; — neuze 'vezo pare.

KERVOURA.

Jarnebie ! pelec'h e c'hallin me kavet

santé, malgré tous tes artifices. Le remède que tu cherches est difficile à trouver ; et pourtant il te le faut, à moins de renoncer à la santé (pour Abacarus). Il faudra t'assurer d'un jeune dauphin, dès sa naissance et sa venue au monde, d'un dauphin, fils de roi, et appelé lui-même à porter un jour la couronne, s'il vivait jusqu'à devenir homme. Il sera nourri pendant six mois le plus gaillardement possible, et, ce temps écoulé, il faudra le faire mourir en le saignant, puis en retirer la chair, et la servir au roi des Anglais, pour qu'il la mange cuite dans son sang.

BÉRITH.

Après ce repas il se trouvera aussi bien portant et aussi dispos qu'il le fut jamais. — Va-t'en maintenant, vipère, fais de ton mieux, mais c'est ainsi que ses gens devront le traiter.

LA SORCIÈRE va trouver Kervoura.

Voici, mon ami, la vérité toute claire : jamais je n'entendis semblables paroles. Il faudra vous procurer un jeune enfant, premier né d'un roi, et appelé à lui succéder à sa mort ; au bout de six mois vous le ferez mourir en le saignant, vous rôtirez ses membres, et les servirez au roi, pour qu'il les mange, chair et sang ; à ce prix il recouvrera la santé.

KERVOURA.

Jarnabié ! où pourrais-je trouver cet enfant ? Dans

Hevelep krouadur? Er vrò-ma n'edi ket.
Me a renonç a grenn, mar gounn petra d'ober,
Ma n'hellan he gavout, ez-ann en dizesper.
Orsa! me ia d'ar gear, ha neuze me welo :
Ken n'am bo ar mab-se n'e gredin d'hoc'h ardo.

C'HOARIEL VIII.

AR ROUE ARZUR, TRYPHINA, KERVOURA.

KERVOURA.

Ha d'ehoc'h, ma breur Arzur, ha d'am c'hoar Try-
Setu me'n em gavet d'ho kwelet ar wech-ma; [phina!]
Prometet em boa d'ehoc'h, pa guitaïs ho ty,
E vijenn, em distro, deuet d'ho saludi.

ARZUR.

O ma breur Kervoura, deuet mad ra vezet!
Kalz a joa hon euz oll brema ouz ho kwelet,
Aoun vraz em boa bepred n'ho pije gwall rankont,
Rak n'heller ket fiziout er saozon divergont.

TRYPHINA.

Oh! e-leal, ma breur, evit na ouzoc'h ket,
Me am euz eur joa vraz pa deuan d'ho kwelet; [goar,]
N'em euz den nemed-hoc'h, koulz ha me c'houi her-
Hag e fell d'in brema e talc'hfac'h mad d'ho c'hoar.

ce pays il n'en est pas de semblable. Je renonce nettement (à Dieu) si je sais ce que je dois faire, et si je ne viens à bout de le trouver, je tombe dans le désespoir. Or ça ! je retourne à la maison, et là j'aviserai. Je ne croirai à votre art que lorsque j'aurai trouvé cet enfant.

SCÈNE VIII.

LE ROI ARTHUR, TRYPHINE, KERVOURA.

KERVOURA.

Je vous salue, mon frère Arthur, et vous aussi, ma sœur Tryphine ! Me voici revenu vous voir. Je vous avais promis, en quittant votre palais, qu'au retour de mon voyage, je viendrais vous saluer.

ARTHUR.

Soyez le bienvenu, mon frère Kervoura ! Nous éprouvons tous beaucoup de plaisir à vous revoir ; je craignais sans cesse que vous ne fissiez quelque mauvaise rencontre, car on ne peut se fier à l'insolence des Anglais.

TRYPHINE.

Assurément, mon frère, quoique vous l'ignoriez peut-être, grande est ma joie de vous revoir ; je n'ai que vous, vous le savez comme moi, et je désire que vous ne quittiez plus votre sœur.

KERVOURA.

N'ho pezet ket morc'hed, n'hoc'h abandonnin ket,
Sonj am boa ac'hanoc'h, evit n'ho kwelen ket,
Ha pa ho po ezom, daoust peger braz e vo,
Mar kirit ma goulenn, nebaon m'ho sikouro.

Ar rouc ha Triphina a ia kuit.

C'HOARIEL IX.

KERVOURA HAG HE BAOTR A GAMPR.

KERVOURA.

Ma speret zo en nec'h : me am be bolonte
Da ziskuill diraz-hoc'h petra zo kaoz da se ;
Mes setu petra zo, ret eo beza sekret,
Rak ar pez a zonjan a renk chom goloet.

AR PAOTR A GAMPR.

Ha sonjal a rit-hu ez ân-me ker bûan !
Na ven ket ker sekret ha ma 'z oc'h hoc'h-unan ?
Diskleriet diraz-oun daoust petra ra ho nec'h,
Ha, mar be em galloud, m'ho lâmo deuz a vec'h.

KERVOURA.

Ma c'hoar a zo klanvuz, drouk-livet ha diez,
Hag e karfenn gouzout hag hi a zo brazez :
Rak-se 'ta ho pedan, gant hoc'h adres brassa,
Kemerit, mar ghellit, heb n'oufe den netra,

KERVOURA.

N'ayez nulle inquiétude, je ne vous abandonnerai pas ; quoique ne vous voyant plus, je pensais toujours à vous, et quand vous aurez besoin de moi, de quelque manière que ce puisse être, faites-le moi savoir, je promets de vous venir en aide.

Le roi et Tryphine se retirent.

SCÈNE IX.

KERVOURA ET SON VALET DE CHAMBRE.

KERVOURA.

Mon esprit est inquiet, et je voudrais vous en dire la raison. Mais, sachez-le bien, il faut être discret, car ce que je médite doit rester ignoré.

LE VALET DE CHAMBRE.

Me croyez-vous donc si étourdi et incapable de garder un secret comme vous-même ? Quelle que puisse être la cause de votre inquiétude, faites m'en part, et, si je le puis, je vous débarrasserai de ce fardeau.

KERVOURA.

Ma sœur est maladive, pâle et indisposée, et je voudrais savoir si elle est enceinte ; je vous prie donc d'y mettre toute votre adresse, et de faire en sorte de vous emparer, sans que personne en sache rien, des

Rapport ar rouanez, hag it gant-han timad,
Beteg ar zorcerez, da glevet hi mennad.
Ma c'hoant eo c'hoas gouzout pe vab pe verc'h e ve,
Mar deu eur mab bihan, me en em laouenfe.

AR PAOTR A GAMPR.

Oh ! evit ann dra-ze ne vin ket pell e poan ;
Ha kent ma vezo pell, m'ho lamo meaz a zoan,
Me ielo ma-unan da gaout ar zorcerez,
Mes a-c'han da neuze paouezit enn hoc'h ez.

C'HOARIEL X.

AR PAOTR A GAMPR, gant eur vured enn he zorn.

Setu tiet gan-en *Rapport* ar Rouanez,
Me ia raktal gant-han beteg ar zorcerez
Da c'hout hag hi laro d'in-me ar wirionez,
Ma frealzo ar prins dre hi oll wiegez.

Mont a ra kuit.

C'HOARIEL XI.

AR ZORCEREZ hec'h-unan enn he c'havarn.

Evel ma'z oun eur c'hreg hag a oar he micher,
Ez oun impliet kalz, war ar meaz hag en ker.
N'ez euz war ann douar ann neb seurt nation,

eaux de la reine, et de les porter aussitôt à la sorcière, pour avoir son avis. — Je voudrais encore savoir si ce doit être fils ou fille ; si c'était un fils, je m'en réjouirais.

LE VALET DE CHAMBRE.

Oh ! quant à cela, vous n'attendrez pas longtemps, et avant peu je vous tirerai d'inquiétude : j'irai moi-même trouver la sorcière ; en attendant soyez tranquille.

SCÈNE X.

LE VALET DE CHAMBRE tenant une fiole à la main.

Me voilà en possession des *eaux* de la reine; je vais sur le champ chez la sorcière, pour savoir si elle me dira la vérité, et, grâce à son savoir, elle réjouira le prince.

Il sort.

SCÈNE XI.

LA SORCIÈRE seule dans sa caverne.

Comme je suis une femme qui connait son métier, je suis beaucoup employée à la campagne et à la ville. Il n'y a pas de pays au monde d'où l'on ne vienne me

Na deuer d'am c'havout, n'en d-eo ket heb rezon.
N'ez euz a neb seurt tud na'z oun-me goulennet,
Ken gant ar Fransijenn vel gant ar Spagnolet,
E bro ann Islantet, memes enn Italy,
E Bro-Saoz, enn Holland, ivez enn Hiberny ;
Me ia enn eur momet bet' ann *Douar-Neve*,
Hag enn eur momet all me retorn a-c'hane.
Me lamm enn Allamagn, enn Spagn, hag enn Flandres,
Evel ma c'houlennan me ia bete Londres.
Me oar hag a anve ann oll blanedennou,
Ann avanturiou mad, hag ar gwall fortuniou ;
Rak-se, merc'hed iaouank, m'ho pefe bolonte
Da c'hout ho planeden hag ho fortun ive,
Deut timad d'am c'havout, ha me a laro d'ac'h ;
Hou-nez eo ma micher, na c'houlennan ket nac'h.
Mes ma brassa labour, ha ma impli brassan,
A-boë ma 'z oun digwet da zont barz er vro-man,
Eo monet ha donet evit gwelet tud klan,
Da reï d'ezho iec'het, en ho ezom brassan.
Me zo medecinez ouz pep seurt klenvejou,
Hag a wella ann dud gant pep seurt remejou.
Pa ve digasset d'in dour eun d'en 'n eur voerenn,
Me raï d'ezhan remed, p'an defe ar vossenn.
Neb en defe drouk penn, pe poan'n he izili,
Ar gwentr, pe ar langhiz, drouk-korf, paralisi,
Ar c'hal, pe ann naplez, pe ann derzien gartier,
Me ho gwellaio oll, rak me oar ma micher.
O ho ! mes petra zo ? — Eun trouz braz a glevan,
Me gred ez euz arru eur re d'am bizitan.

PAOTR A GAMPR Kervoura a zigouez.

Ha d'choc'h, medecinez ; ha c'houi a ve ezet

consulter, et ce n'est pas sans raison. Je suis employée par tous les peuples connus, tant par les Français que par les Espagnols, au pays des Islandais, et même en Italie, en Angleterre, en Hollande et aussi en Hibernie : je vais en un moment jusqu'à la *Terre Neuve*, et en un autre moment je suis de retour; je saute en Allemagne, en Espagne, en Flandre, et vais comme je veux jusqu'à Londres. Je sais et je connais toutes les planètes et peux prédire les bonnes aventures et les mauvaises aussi; ainsi, jeunes filles qui désirez connaître ce que vous réservent votre planète et votre fortune, venez vite me trouver, et je vous le dirai, car c'est là mon métier, et je ne veux point le cacher. Mais mon plus grand emploi et ma plus grande occupation, depuis que je suis dans ce pays, consistent à visiter les malades, pour leur rendre la santé, dans leur plus pressant besoin. Je suis médecin et sais guérir toutes sortes de maladies; je procure la santé au moyen de différents remèdes. Quand on m'apporte dans un verre les eaux d'une personne, je puis lui rendre la santé, dût-elle avoir la peste : quiconque a des maux de tête ou des rhumatismes, des maux de nerfs ou de langueur, des dérangements de corps, la paralysie, la gale, le mal de Naples ou la fièvre quartaine, je puis le guérir de tous ces maux, car je connais mon métier. Eh! eh! mais qu'y a-t-il donc? J'entends un grand bruit; quelqu'un vient, sans doute, me consulter.

LE VALET DE CHAMBRE de Kervoura arrivant.

Je vous salue, femme habile dans l'art de la méde-

Da zellet eur *rapport* a zo gan-en deuet,
Rapport eur glanvourez a c'hoanta ar iec'hed,
Mar hoc'h euz louzou mad da wellat d'he c'hlenved.

AR ZORCEREZ.

Diskouezit d'in aman, roït d'in ho puret,
Ha kent monet a-c'han e vefet kelennet.
Pe seurt klenved e deuz, a gorf pe a galon?
Me roï d'ezhi louzou, na p'e defe poëzon.

En eur heja ar vuret.

Laret d'in, ma mignon, piou e-fe ar verc'h-ma;
Ha demezet e ve nep a zoug ann dour-ma?
Eur mab hihan, em feiz, a zo enn-hi krouet,
Ha kent tri miz ama e tle beza ganet.
Me ia da skriva d'ehoc'h war baper kement-ma
Evit lemel a boan neb a zoug ann dour-ma;
E-barz tri miz ama ec'h hallo skler gwelet
Hag hen a vezo gwir ar pez am bo laret.

Skriva ra.

Dâlit, kassit gan-heoc'h brema al lizer-se,
Evit ober goût skler pez zo ar wirione;
Me renonç d'Apollon, ann doue a adoran,
Mar 'z euz ger gaou ebed a gement zo enn-han.

AR PAOTR A GAMPR.

Me garfe laret d'ehoc'h, mar be d'in permetet,
A-raok monet em hent, eur gerik en secret:
Me a garfe diski unan ho sekrejo,
Ha mar hen disket d'in, kredet, me ho paëo.

cine ; seriez-vous disposée à examiner les eaux que j'apporte ? ce sont celles d'une femme malade qui soupire après la santé ; vous avez peut-être remède à son mal.

LA SORCIÈRE.

Voyons, donnez-moi votre fiole, et, avant que vous ne partiez, vous serez bien renseigné. Est-ce mal de corps ou mal de cœur ? Je vous donnerai un remède, la malade fut-elle empoisonnée.

Elle secoue la fiole.

Dites-moi, mon ami, qui est cette personne. Est-elle mariée, celle à qui appartiennent ces eaux ? Elle a, ma foi, conçu un fils, qui doit venir au monde avant trois mois. Je vais vous écrire tout ceci sur du papier, afin de tirer de peine celle de qui viennent ces eaux. Dans trois mois elle verra clairement si j'aurai dit vrai.

Elle écrit.

Tenez, emportez cette lettre, pour dévoiler la vérité ; je renie Apollon, le dieu que j'adore, s'il s'y trouve un mot qui ne soit vrai.

LE VALET DE CHAMBRE.

Avant de partir, je voudrais vous dire, si vous le permettez, un mot, secrètement : je voudrais apprendre un de vos secrets, et si vous me l'enseignez, je vous paierai, n'en doutez pas.

AR ZORCEREZ.

Ma sekrejou, ma den, zo diez da zeski :
Mes c'houi zo speret vad, hag a hell compreni
P'enaoz ez eo rekiz goût a bep seurt iezou,
D'an neb a fell d'ezhan deski ma sekrejou.
Rak me a oar dre-oll kement zo war ar bed,
Hag evit gouzout se am euz kalz studiet.
Ret vezo d'ehoc'h anaout, gant ann dud desket kaer,
Ann daouzek planeden hag ar pevar amzer,
Flamantach, Almantach, Italian, Saozneg,
Ha kalz a iezou-all, latin, ha spagnoleg ;
Me a oar komz en turk evel ma c'hoantaan,
E barz er iez a Franz, hag en iez ar vrô-man.
Ret vo d'ehoc'h studian ebarz enn Agrippa,
Hag enn Cornelius, ann daou auteur kenta ;
Neuze e renkfet kaout levriou Arabadel,
Er re-ze e kaofet penn-da-benn ho kentel.
N'euz netra er bed-ma hag a ve ker doujet
Evel ar zorcerien hag ar zorcerezed :
Ar re-ze ia dre-oll, a anavez pep tra,
Kement finesseou a zo war ar bed-ma.
Ar bed-ma so rannet en tre peder loden,
Hanvet pevar c'hlimat, gant ann dud a bluen :
M'ho hanvo ho feder, mar kirit ho deski :
Ann Afric, Americ, ann Europ, ann Asy.
Evel ma 'z eo rannet ar bed-man en peder,
Ez euz pevar seurt tra a zo meurbed lijer,
Evel ma eo speret mab an den war ar bed,
Brema ema aman, ha brema n'ema ket ;
Neuze 'ma ann avel, hennez a ia buan,
Brema ema enn Spagn, brema ema aman,

LA SORCIÈRE.

Mes secrets, mon ami, sont difficiles à apprendre; mais vous avez de l'esprit, et vous comprendrez qu'il faut savoir différentes langues pour bien les connaître. Je connais tout ce qui est au monde, et pour en arriver là, il m'a fallu beaucoup étudier. Il vous faudra apprendre des savants à distinguer les douze planètes et les quatre temps, puis à parler Flamand, Allemand, Italien, Anglais, et beaucoup d'autres langues encore, comme le latin et l'espagnol; je sais encore parler le turc quand cela me fait plaisir, ainsi que le Français, et aussi la langue de ce pays. — Il vous faudra ensuite étudier l'*Agrippa* et *Cornelius*, qui sont les deux premiers auteurs; puis vous devrez vous procurer les livres d'*Arabadel*, car c'est là que vous trouverez tout au long votre leçon. Il n'y a rien dans ce monde qui soit aussi redouté que les sorciers et les sorcières; ceux-là vont partout, connaissent tout, et n'ignorent aucune des finesses connues sur la terre.

Ce monde est partagé en quatre parties appelées les quatre climats par les gens de plume : je vais vous les nommer, si vous voulez les connaître : l'Afrique, l'Amérique, l'Europe et l'Asie. Et de même que le monde se partage en quatre parties, de même il existe aussi quatre choses excessivement légères. Ainsi, l'esprit de l'homme; tantôt il est ici, et tantôt il n'y est plus; puis le vent, celui-là encore est bien rapide; il est tantôt en Espagne, et tantôt ici; en troisième lieu vient la mort, qui est encore bien rapide; elle frappe sur la terre, comme sur la mer immense; et

D'ann trede, ar maro a zo gwall vuan c'hoaz,
Skei a ra enn douar, ha kerkoulz er mor braz ;
Neuze, d'ar pevare, ema ar zorcerien,
A ia gant ann avel, ker skanv hag eur bluen ;
Ar re-ze ia dre-oll, heb na hell den er bed
Ho gwelet, ho c'hlevet, ho ziout e neb pred.
Setu 'ta, den iaouank, mar kirit profita,
Ar pez hoc'h euz klevet a-boë ma 'z oc'h ama.

AR PAOTR A GAMPR.

Pell a-zo am boa c'hoant da glevet kement-se,
Hogen n'oun ket hardiz evit komz er giz-se,
Mes p'hoc'h euz c'houi komzet, hellet kredi, nebaon,
Ho selaouin ervad euz a greiz ma c'halon :
Eur plac'hik a garan euz a greiz ma c'halon,
Ma 'z eo ma rouanez hac ive ma itron ;
Me garfe goût ann tu, ha kavet ar feçon,
D'hi lakat d'am c'haret euz a greiz hi c'halon.

AR ZORCEREZ.

Ma mignon, mar fell d'ehoc'h deski ar secret-se,
En em dennomp a-chann, eun tammik a goste,
Demp d'evfa boutaillad enn eun hostaliri
Hag eno ec'h hellfomp neuze n'em intenti.

Mont a reont kuit. — (Divez ar zorcerez.)

C'HOARIEL XII.

KERVOURA HAG HE BAOTR A GAMPR A DEC PEP HINI DRE EUR C'HOSTE.

AR PAOTR A GAMPR.

Deiz mad d'ehoc'h, ma aotrou, gret eo gan-en pep tra.

enfin les sorciers, qui voyagent sur le vent, légers comme une plume; ceux-là vont partout, sans que personne au monde puisse les voir, les entendre ou les arrêter. Voilà, jeune homme, si vous voulez profiter, ce que vous avez entendu depuis que vous êtes ici.

LE VALET DE CHAMBRE.

Depuis longtemps je voulais apprendre tout cela; hélas! je n'ai pas assez de hardiesse pour parler de la sorte, mais, puisque vous avez parlé, vous pouvez croire que je suivrai vos conseils sans hésiter. J'aime de tout mon cœur une jeune fille; elle seule est ma ma reine et ma dame, et je voudrais connaître un moyen, avoir un secret pour me faire aimer d'elle comme je l'aime.

LA SORCIÈRE.

Mon ami, si vous désirez connaître ce secret-là, retirons-nous un peu à l'écart; allons boire une bouteille à l'auberge, et là nous pourrons nous entendre.

Ils sortent. — (Fin du rôle de la sorcière.)

SCÈNE XII.

KERVOURA ET SON VALET DE CHAMBRE ARRIVENT CHACUN PAR UN CÔTÉ DE LA SCÈNE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je vous salue, mon maître, j'ai exécuté vos ordres:

Setu aze ar skrid, rak-se sellit enn-ha ;
Ar pez a c'houlennec'h zo gwir, dre ma welan :
Me 'm euz gret ma dever, grit a garit breman.

KERVOURA, goude lenn al lizer.

Palejarny morghe! setu ama eun tol!
Mes penaos a rin-me, evit kement-ma oll?
En em droit a goste, ma loskit ma-unan,
Rak gant kement-se oll, ez oun terripl e poan.

Ar paotr a gampr a ia kuit.

KERVOURA he-unan.

Anu torfet a zonjan a zo eun dra spontuz ;
Hogen beza roue zo eur stad enoruz :
Er giz-se e renker kuitât ar goustianz,
Hag heuil ar gruelded, evit en em avans.
Me a oar petra rin ; me raï sevel bûan
Eur c'hastel e Lanveur, evid-oun ma-unan ;
Me raï kement neuze ma teui ma c'hoar d'am zi,
War zigarez eno essoc'h gouilioudi ;
Me a glasko ma zud, hag a vo d'in segret,
Da dapout ar bugel, evel ma vo ganet.

Ar pach a zigoucz. — KERVOURA d'ezhan :

Ha! Ha! pachik bihan, didostaït ama ;
Klaskit micherourien da lakat batissa ;
Ha grit d'ezho dont prest da glevet ma rezon ;
Evit ma roin d'ezho ma urz ha ma feson.

AR PACH.

Ma mestr, p'her goulennit, n'em euz nemet senti.
Hogen evit petra it-hu d'ober eun ti?

voici l'*écrit*, veuillez l'examiner : ce que vous désiriez doit arriver, d'après ce que je vois : j'ai fait mon devoir, agissez maintenant comme il vous plaira.

KERVOURA, après avoir lu la lettre.

Palejarny morghé ! voici un coup ! et comment faire dans tout ceci ? retirez-vous et laissez-moi seul, car tout ceci me tourmente beaucoup.

Le valet de chambre se retire.

KERVOURA seul.

Le crime que je médite est épouvantable ; mais aussi, être roi, quel honneur ! Il faut renoncer à la conscience et être cruel, pour monter en grade. Je sais comment je dois m'y prendre, je me ferai bâtir un château à Lanmeur, puis je ferai en sorte que ma sœur y vienne habiter avec moi, sous le prétexte d'y accoucher plus à son aise ; je choisirai des gens qui me seront dévoués, et qui sauront s'emparer de l'enfant, dès qu'il sera né.

Arrive le page. — KERVOURA lui dit :

Ha ! Ha ! mon petit page, approchez un peu ; Cherchez-moi des ouvriers maçons, et dites leur de venir me trouver sur le champ, pour que je leur donne mes ordres.

LE PAGE.

Mon maître, puisque vous commandez, je n'ai qu'à obéir. Mais pourquoi faire bâtir une maison ! je ne

N'em boa klevet netra ganehoc'h war gement-se;
Eur chanz ve ho c'havout, pa na ouzon doare.

KERVOURA.

Orsa! it alesse, terrupl oc'h curiuz,
Hag ho curiosite ho kraio gwalleuruz;
Na d-it ket da lakàt ho fri em afferio,
Gouezit e paëan mad an neb em zervicho.

Kervoura a ia kuit.

AR PACH.

Guell eo d'in mont enn hent, heb lezel ma fedin,
Evit kavout drouk-c'hraz an neb a rò boed d'in;
Me ia diwar he drò, terrupl ez eo fachet,
Na c'hounezin netra evit beza pilet;
Me a gred koulskoude ez euz eun dra-bennag
Oc'h hel lakat diez, na ouzon ket perag;
'Boë eur pennad amzer her gwelan gwall chenchet,
Eun diaoulerez bennag a zo enn he speret.

Mont ra kuit.

C'HOARIEL XIII.

DAOU VASOUNER o LABOURAT. — AR PACH A DEU D'HO C'HAVOUT.

AR PACH.

Ha d'ehoc'h, pikoterien, micherourien barfet,
Gant ar prins Kervoura me a zo digasset;
Gourc'hemenn a ra d'ehoc'h donet da gomz gant-han,
Heb ober neb dale; hastit, deuit buan,

vous avais jamais entendu parler de cela, et j'aurai bien du bonheur si je trouve des ouvriers, car je n'en connais pas.

KERVOURA.

Or ça, partez vite! je vous trouve bien curieux, et cette curiosité vous rendra malheureux; n'allez pas mettre le nez dans mes affaires, et sachez que je sais récompenser qui me rend service.

Kervoura sort.

LE PAGE.

Je ferais bien de partir sans me laisser prier et de ne pas m'exposer à encourir les mauvaises grâces de celui qui me fait vivre; je vais m'éloigner de lui, car il est fort en colère, et je ne gagnerai rien à me faire battre. Il me semble que quelque chose le tourmente; je ne sais ce que ce peut être, depuis quelque temps je le trouve bien changé; il faut qu'il ait quelque mauvais diable dans l'esprit.

Il part.

SCÈNE XIII.

DEUX MAÇONS TRAVAILLANT. — LE PAGE VIENT A EUX.

LE PAGE.

Salut à vous, picoteurs, ouvriers adroits; je suis envoyé vers vous par le prince Kervoura: il vous ordonne de venir lui parler sans délai: faites donc diligence, venez sur le champ, et apportez tous vos

Ha digassit gan-ehoc'h dioc'h-tu ho pinvio,
Rak ret vo batissa el lee'h ma lavaro.

AR MASOUNER KENTA.

Ober goab a rit-hu? Na vo brema souden;
Ha sonjall ra d'ezhan na c'hortoomp-ni ken?
M'hel lavar d'ehoc'h a grenn, na oufemp ket mònet,
Hag hor be digant-han hon daou peb a gant skoed.

AR PACH.

Allas! deut alesse gwell a ve d'ehoc'h senti,
Ma oufac'h he zoare, ne glaskfac'h ket stourmi;
M'hoc'h ali, pa c'houlenn, da zont beteg enn-han,
Pe ho pezo keun-braz, m'hen lavar d'ehoc'h aman.

ANN EIL MASOUNER.

Na petra fell d'ezhan? N'en d-eo ket evel-se
Ve komzet ouz ann dud, n'ouzoc'h ket marteze?
It d'ar gear pa garfet, ha lavaret d'ezhan
Ez aimp d'hen zervicha, pa vo achu aman.

AR PACH.

Taolit evez, goërsed, na gavfac'h ket ho kont,
Rak mar deu 'n ho pete, ho pezo sur affront.

KERVOURA a zigouez. — AR PACH d'ezhan :

Aotrou, setu me bet, m'ho deuz lavaret d'in
Pa vo achu eno e teuint d'ho servijin.

KERVOURA.

Penaos pa vo achu? *Par le ventre-bic!*

outils, car il vous faudra bâtir dans le lieu qu'il désignera.

LE PREMIER MAÇON.

Vous moquez-vous de nous? nous ne partirons pas ainsi. Et croit-il donc que nous n'attendons que ses ordres? Je vous le dis nettement, nous ne saurions aller, dût-il donner à chacun de nous cent écus.

LE PAGE.

Hélas! vous feriez mieux en obéissant; venez avec moi, car si vous connaissiez cet homme, vous ne songeriez pas à résister : Je vous conseille de venir le trouver, puisqu'il vous demande, autrement vous vous repentirez, je vous le dis franchement.

LE SECOND MAÇON.

Et que lui faut-il? ce n'est pas ainsi qu'on parle aux gens, vous ne le savez peut-être pas? Retournez quand vous voudrez, et dites à votre maître que nous irons travailler pour lui quand nous aurons terminé ici.

LE PAGE.

Prenez garde, mes amis, que vous n'y trouviez pas votre compte, car s'il vient jusqu'à vous, il vous arrivera malheur.

KERVOURA survient. — LE PAGE lui dit :

Monseigneur, je suis allé trouver ces gens, et ils m'ont dit qu'ils viendront travailler pour vous, quand ils auront fini où ils sont.

KERVOURA.

Comment, quand ils auront fini! *Par le vantrebié!*

Ma na d-an ma-unan brema enn ho bete?
Kollet eo ar bed-ma gant ar seurt canaillez,
Ma renker ho fedi pa hon euz brassa prez.

Mont a ra da gavout ar vasouncrien.

Tostait aman, goersed, kontit d'in ho rezon,
Terrupl, war a glevan, e komzit difeson;
Me a renk goût brema ha c'houi zo ken hardiz,
E-vit stourmi ouz-in, komz en hevelep giz :
Penaoz, mipien gisti, ma 'z oc'h ken effrontet
Da respont ouz ma fach er feson ma c'heuz gret?
Ha sonjal a rit-hu e pado ma spered
Da c'houzanv insolanz gant ar seurt kokined!

KENTA MASOUNER.

Aotrou, hon iskuzit demeuz hon ignoranz,
N'e oa ket enn hor zonj ober d'ehoc'h neb offanz,
Mes lavaret hon euz e oamp ama presset
D'achui al labour hon euz-ni commanset.

KERVOURA.

Hoc'h iskuzi kokin! evel ma veritet;
P'ho pezo bet ar vaz, neuze em anafet,
E tougfet resped d'in el lec'h na vezin ket;
Mar commansan gan ehoc'h, me ho kraï glac'haret.

Skeï a ra gant-han.

Dal ato, mec'hiek, ha sonj enn da spered
Da zont gan-en d'ioc'h-tu, heb digarez ebed.

KENTA MASOUNER.

Me ia! me ia! aotrou, lec'h ma c'hourc'hemenfet;

je vais moi-même jusqu'à eux : le monde est aujourd'hui perdu par cette canaille, et il nous faut les prier, quand nous en avons le plus grand besoin.

Il va trouver les maçons, il leur dit :

Approchez, mes gars, et dites-moi vos raisons; d'après ce qu'on m'a rapporté, vous parlez insolemment : je veux savoir à l'instant si, en parlant de la sorte, vous seriez assez hardis pour me vouloir résister : quoi, fils de p....., vous avez l'insolence de parler en ces termes à mon page? Croyez-vous donc que je pourrai supporter l'outrecuidance de pareils coquins?

LE PREMIER MAÇON.

Mon seigneur, excusez notre ignorance; notre intention n'était, en aucune manière, de vous offenser; nous avons dit que nous étions pressés d'achever l'ouvrage que nous avons commencé ici.

KERVOURA.

Vous excuser, coquins! oui, comme vous le méritez. Quand vous aurez eu du bâton, alors vous apprendrez à me connaître et vous me porterez respect, là même où je ne serai pas; malheur à vous si je commence à vous châtier!

Il frappe le premier maçon.

Tiens, morveux, et songe à me suivre sur le champ, et sans hésiter.

LE PREMIER MAÇON.

J'y vais! j'y vais! mon seigneur, partout où vous

Ma iskuzit, aotrou, mar em euz gwall gomzet;
Me ho ped, ma loskit, hag hep ken amzeri,
E-lec'h m'ho pezo c'hoant, e vo savet ho ti.

KERVOURA a sko gant egile, hag ha lavar :

Ha te, mab ar goz c'hast, te dremeno merrad,
Kerkoulz ha da gonsort, gant ar memes marc'had :
Dal eta war da chouk, ar vaz-ma zo pounner.
Ha deuz d'am zervicha, enn heur m'az koulenner.

ANN EIL MASOUNER.

Forz! forz! misericord! hag ama varvin-me?
Truez! truez, aotrou, list gan-en ma buc.

KERVOURA a ziskouez d'ezho al lec'h.

Sellit, setu ama al lec'h ma fell gan-en,
E ve sâvet ma zi, rak-se mezurit-hen;
Grit d'in eun dourell vrao, kegin, sâl ha kampro,
Ha pa vint achuet, marteze m'ho paëo.

Ar vasounerien a gommanz labourat.

KENTA MASOUNER.

Digass d'in meign ha pri, ha me a gommanso
Ober ann diazez, e douar ann Aotro;
Pa omp bet kenteliet, labourat a zo ret,
Evit ar gwin-kenta ez omp bazateet.

EIL MASOUNER.

Oh ia! ar c'hoz fallakr! ann traitour divergont!

commandérez ; excusez-moi, mon seigneur, si j'ai mal parlé ; lâchez-moi, je vous prie, et sans plus tarder, nous vous bâtirons un palais où vous voudrez.

KERVOURA frappe l'autre maçon, et dit :

Et toi, fils de vieille p....., tu y passeras aussi, comme ton camarade, et par le même marché ; tiens donc sur ton dos ! trouves-tu mon bâton lourd, et viendras-tu désormais me servir aussitôt que je te demanderai.

LE SECOND MAÇON.

Au secours ! au secours ! miséricorde ! faudra-t-il donc mourir ici ? pitié, pitié, mon seigneur, laissez-moi la vie !

KERVOURA leur montrant l'endroit.

Voyez, c'est ici l'endroit où je veux qu'on me construise un palais, ainsi prenez vos dimensions. Vous me ferez une belle tourelle, une cuisine, une salle et plusieurs chambres, et quand tout sera terminé, je vous payerai peut-être.

Les maçons se mettent au travail.

PREMIER MAÇON.

Apportez-moi des pierres et de l'argile, et je vais commencer à faire les fondements dans la terre de mon seigneur ; puisqu'on nous a fait la leçon, il faut travailler ; notre premier pour-boire a été des coups de bâton.

SECOND MAÇON.

Oui ! le vieux scélérat, le traitre, l'insolent ! ce

Evit hor bazatâ, n'e gavo ket he gont;
Me a renons a-grenn! evit ma labour-me,
Na vezo ket gwelloc'h, d'am pilàt er ghiz-se.
Ni vernió meign d'ezhan, non-paz dre he garet.
Da ober labour-vad ni n'omp ket ken dalc'het;
Aviz a ra gant-han, war mac'h hallo pilat,
Kavout tud dre zoujanz d'he zervicha erfad!

KENTA MASOUNER.

Tao! komz dous, mar kerez, mar klevfe hor c'hom-
E teufe d'imp arre, da derri hor pennou. [zou],
Nebaon! te a welo, kent ma vo pell-amzer,
E vezo fallan den e vo barz er c'harter.

Teurel a ra he vorzol d'ann douar.

Ah ia! mab ar goz-c'hast, ar c'hi-fall divroët,
Pa zonjan e pe giz oun bet gant-han pilet!
Piou en defe kalon da ober labour-vad?
Ho lezel oll gant-han a gafenn a ve mad.

ANN EIL MASOUNER.

N'en d-euz moyen ebed da ober se bremà,
Pa hon euz commanset, a renkomp finissa;
Kemer da loa-vasoun, ha taolomp hor spered
War enn dra bennag all, ha labouromp bepred.

KENTA MASOUNER a gàn (1).

N'euz den ebed war ann douar, latira la la, latira
N'euz den ebed war ann douar [la le].
Na gav enn tu bennag he bar.
Rak-se, daoust d'he oll finesseou, latira la la, latira
[la le].

(1) War ann ton: *Kalzik amzer am euz kollet.*

n'est pas en nous donnant des coups de bâton qu'il se fera bien servir. Je renonce à Dieu, pour mon travail, à moi, il n'en sera pas meilleur après avoir été battu de la sorte. Nous lui entasserons des pierres, mais non pour l'amour de lui, et quant à faire de bon ouvrage, nous n'y sommes pas si tenus ; croit-il donc que c'est en distribuant ainsi des coups de bâton qu'il trouvera des ouvriers disposés à lui obéir et à le bien servir.

LE PREMIER MAÇON.

Tais-toi ! ou parle bas si tu veux, car, s'il nous entendait, il reviendrait pour nous casser la tête. Crois-moi, tu verras avant qu'il soit longtemps, que ce sera le plus méchant homme de tout le pays.

Il jette son marteau à terre.

Oui, le fils de Ribaude, le mauvais chien d'étranger, quand je songe comme il m'a battu ! qui aurait, après cela, le courage de faire bon ouvrage ? Je suis d'avis que nous ferions bien de lâcher tout.

LE SECOND MAÇON.

Cela ne se peut maintenant, puisque nous avons commencé, il faudra finir. Prends ta truelle, songeons à quelqu'autre chose, et travaillons.

LE PREMIER MAÇON chante.

Il n'est personne sur la terre, latira la la latira la le.
Il n'est personne sur la terre
Qui ne trouve quelque part son égal.
Aussi, malgré toutes ses finesses,

Rak-se, daoust d'he oll finesseou,
E renk plegà a-wechigou.

ANN EIL MASOUNER a gàn.

Etre-zomp-ni micherourien, latira la la, latira la le.
Etre-zomp-ni micherourien,
Ni zo henvel ouz sônerien.
Pa labouromp ez omp grognet, latira la la latira la le.
Pa labouromp ez omp grognet,
Ha grognet c'hoaz pa na reomp ket.

KENTA MASOUNER.

Gant tud kounaret, divergont, latira la la latira la le.
Gant tud kounaret, divergont,
Ne gav neb micherour hi gont.
Elec'h beza satisfiet, latira la la, latira la le.
Elec'h beza satisfiet
E vezont aliez pilet.

ANN EIL MASOUNER.

Neb a oar reiz ar wirione, latira la la, latira la le,
Neb a oar reiz ar wirione,
A hell hi laret gwell a-ze;
Hag an neb a ve baleet, latira la la, latira la le,
Hag an neb a ve baleet,
Ve skanvoc'h a-ze da gerzet.

KENTA MASOUNER.

Setu savet ar vatimant, latira la la, latira la le,
Setu savet ar vatimant,
Gant pri ha meign, ha gant cimant.

Aussi, malgré toutes ses finesses, latira la la, latira
Lui faut-il plier parfois. [la le.]

LE SECOND MAÇON.

Nous autres ouvriers, latira la la, latira la le.
Nous autres ouvriers,
Nous ressemblons aux ménétriers. [la la, latira la le].
Quant nous travaillons nous sommes blâmés, latira
Quand nous travaillons nous sommes blâmés,
Et blâmés encore quand nous ne travaillons pas.

LE PREMIER MAÇON.

Avec des gens endiablés, insolents, latira la la, latira
Avec des gens endiablés, insolents, [la le].
Nul ouvrier ne trouve son compte.
Au lieu d'être récompensés, latira la la latira la le.
Au lieu d'être récompensés,
Ils sont souvent battus.

LE SECOND MAÇON.

Celui qui connaît bien la vérité, latira la la, latira
Celui qui connaît bien la vérité [la le,]
Peut bien la révéler aussi ;
Et celui qui a voyagé, latira la la, latira la le,
Et celui qui a voyagé
N'en est que plus léger pour marcher.

LE PREMIER MAÇON.

Voilà le bâtiment élevé, latira la la, latira la le,
Voilà le bâtiment élevé,
Avec des pierres, de l'argile et du ciment.

Daoust brema, pa 'z eo achuet, latira la la, latira la le,
Daoust brema, pa 'z eo achuet,
Petra gant-han a vezo gret.

ANN EIL MASOUNER.

Tud fin ha soutil zo er vro, latira la la, latira la le,
Tud fin ha soutil zo er vro,
Daoulagad lemm, ha fri tano;
Hag a ziougan, me hen assur, latira la la, latira la le,
Hag a ziougan, me heu assur,
Eur goalleur braz d'eur c'hrouadur.

KENTA MASOUNER.

Ti nevez, pa 'z out achuet, latira la la, latira la le,
Ti nevez, pa 'z out achuet,
N'e ket heb abek out savet;
Tavomp, ha loskomp peb-unan, lalira la la, latira
Tavomp, ha loskomp peb-unan, [la le,]
Da heuill he chanz war ar bed-man.

KERVOURA a zigouez. — AR C'HENTA MASOUNER a lavar.

Aotrou, pa 'z oc'h ama arri,
Da welet ho sal hag ho ti,
Setu int oll peur-achuet,
E-vel m'ho poa gourc'hemennet;
Avizit mad ha sellit plen,
Grit ann dro d'ezho penn-da-benn,
Gwelit hag hen zo faot ebed,
Na gredan ket e ve kavet.

Et maintenant qu'il est achevé, latira la la, latira
Et maintenant qu'il est achevé, [la le,]
Quelle en peut être sa destination ?

LE SECOND MAÇON.

Des gens avisés et subtils sont dans le pays, latira
[la la, latira la le,]
Des gens avisés et subtils sont dans le pays,
Aux yeux perçants et au nez fin ;
Et ils prophétisent, je l'assure, latira la la, latira
Et ils prophétisent, je l'assure, [la le,]
Un grand malheur à un jeune enfant.

LE PREMIER MAÇON.

Maison neuve, puisque te voici achevée, latira la
[la, latira la le,]
Maison neuve, puisque te voici achevée,
Ce n'est pas sans motif que tu as été construite.
Mais taisons-nous, et laissons chacun, latira la la,
Mais taisons-nous, et laissons chacun [latira la le,]
Suivre sa fortune dans ce monde.

KERVOURA arrive. — LE PREMIER MAÇON lui dit :

Mon seigneur, puisque vous voilà venu pour visiter votre salle et votre palais, voyez, ils sont entièrement achevés, conformément à vos ordres. Examinez et regardez bien, faites le tour du bâtiment, cherchez s'il y a quelque défaut ; je ne pense pas que vous en trouviez.

KERVOURA.

Oll ho c'havan gret mad, plijout a reont d'in,
Setu aman eur zal, ha du-ze ar gegin;
Ar c'hamprou-man ive zo er-fad divizet,
Plijout a reont d'in, n'euz man da lavaret.

KENTA MASOUNER.

Breman eta, aotrou, pa gavit int gret mad,
Roët d'eomp hon daou hor paë, vel ma 'ze deread;
Laket hon euz hor poan, al labour n'e ket fall,
Ha mall eo d'eomp monet da greghi e lec'h-all.

KERVOURA.

Rezon ve, ma mignon, setu aze presant
Pevar-c'hant loeiz-aour : ha c'houi a zo kountant?
Setu aze, mignon, ne c'houlennan neb giz
Da neb ma zervicho ober dishonestiz,
Mar d-oc'h breman kountant, enn hoc'h hent, pa garfet,
Mes pa ho koulennin, em zervijfet bepred.

Mont a reont kuit.

C'HOARIEL XIV.

KERVOURA HAG HE GANNAD.

KERVOURA.

Dont a râ ann amzer, ann tri mìz a dosta,
Poent eo en em zonjal, poent eo ober eun dra;
Mes ar roue a zo er gear gant he bried,

KERVOURA.

Le travail me paraît bon, et tout me plaît : voici une salle et voilà la cuisine ; ces chambres sont aussi bien distribuées ; elles me plaisent, il n'y a rien à redire.

LE PREMIER MAÇON.

Maintenant donc, mon seigneur, puisque vous trouvez que tout est bien, veuillez nous payer, comme il est juste ; le travail est bon, nous y avons mis notre peine, et nous avons hâte d'aller travailler ailleurs.

KERVOURA.

Vous avez raison, mon ami, et voilà quatre cents louis d'or : Êtes-vous content ? Voilà, je ne veux, en aucune manière, faire tort à ceux qui me servent. Si cela vous agrée, vous pouvez vous mettre en route quand vous voudrez, mais quand je vous demanderai, soyez toujours prêts à me servir.

Ils partent.

SCÈNE XIV.

KERVOURA ET SON MESSAGER.

KERVOURA.

Le temps arrive, les trois mois approchent, et il faut songer à prendre un parti : mais le roi est dans son palais avec son épouse, et pendant qu'il y sera, je

Ha keit ha ma vezo, na welan tud ebed
Da hellout dont a-benn eveuz ma zekrejô;
Ret eo kavout ann tu d'he gass diwar he zrô.

Gervel a ra he gannad.

Klevit, ma c'hannader, it timad da Londrez,
Heb n'oufe den netra e ti ar rouanez.
D'ar roue Abacarus grit ma gourc'hemenno,
Ha livirit d'ezhan en berr me hen gwelo,
Dâlit, setu aze am euz skrivet d'ezhan
Goulenn ma breur Arzur da vont beteg en-han ;
Hennez zo eun den mad, a brezeg gant dudi,
Kalz a gountantamant a lakaï enn he di ;
Mar be enn he balez, e kichen he wele,
E ve berr ann amzer d'ann eil ha d'egile.

AR C'HANNAD.

Aotrou, pa livirit, rezon e ve mònet,
Ar pez a c'houlennit, m'hen graï, heb mank ebed ;
Evel eur c'hannader, me oar reiz ar gisio,
Gant enor ha respet me oar komz e peb brô.

C'HOARIEL XV.

KANNADER KERVOURA E PALEZ ABACARUS.

Roue Abacarus, me zo deut d'ho kwelet,
Ar prinz a Hiberny en deuz ma digasset ;
Euz a greiz he galon en em c'hourc'hemen d'ehoc'h,
Kent ma vo pell ama, en em gavo gan-ehoc'h :

ne vois aucun moyen de mettre à profit nos secrets : il faudra faire en sorte de l'éloigner du pays.

Il appelle son messager.

Ecoutez bien, mon messager : vous irez à Londres, sans que personne en sache rien, vous irez dans la maison de la reine; vous souhaiterez le bonjour de ma part au roi Abacarus, et lui direz que je l'irai voir prochainement. Tenez, voici une lettre que je lui ai écrite, pour lui dire d'engager mon beau-frère Arthur à se rendre auprès de lui. Arthur est un homme instruit, dont la conversation est agréable, et qui portera la joie dans sa maison ; s'il était dans son palais, près de son lit, tous les deux trouveraient le temps court.

LE MESSAGER.

Seigneur, puisque vous l'ordonnez, il faut partir ; j'exécuterai fidèlement vos ordres : comme messager, je connais les coutumes, et sais parler en tout pays avec honneur et respect.

SCÈNE XV.

LE MESSAGER DE KERVOURA DANS LE PALAIS D'ABACARUS.

O roi Abacarus, je viens à vous, envoyé par le prince d'Hibernie; il vous souhaite cordialement le bonjour, et avant qu'il soit longtemps, il sera près de vous; en foi de quoi voici des lettres de lui; li-

Setu d'ehoc'h lizeriou, evit gwir desteni,
P'ho pezo ho lennet, c'houi raï ho fontazi.

ABACARUS.

Deut-mad ra viot-hu, em palez, ma mignon;
O c'hortoz kement-ma, oa poaniet ma c'halon;
Pozit eun neubeudik, ma lennin al lizer,
Da c'hout ka kelou mad a zo war ar paper.

Lenn a ra ar lizeriou.

Kelou mad a welan bars ar lizeriou-ma,
Sonj en deuz Kervoura bepred, d'am skoazia.

D'he gannad he-unan :

Ha c'houi, ma c'hannader, da Vreiz eo ret monet,
Da bedi ar roue da zonet d'am gwelet;
Livirit d'ezhan dont eun nebeudik deisiou,
Da gaozeal gan-en, da verrat ma foaniou.

AR C'HANNAD.

Ma roue, me zo prest da vont en Breiz-Vihan,
Hervez ho kourc'hemenn, da lavaret d'ez-han
Ar c'hoant hoc'h euz pell-zo da hellout komz gant-han;
Me gred, pa glevo se, e teuï beteg aman.

KANNAD KERVOURA.

M'ho ped, taolet evez na deufac'h da laret
Ve den a dud he vreur er gear-man digasset,

sez-les, puis vous agirez selon votre bon plaisir.

ABACARUS.

Mon ami, soyez le bien venu dans mon palais : mon esprit était inquiet, dans l'attente de ce que vous m'annoncez ; demeurez un peu, pendant que je lirai les lettres, pour voir si elles m'apportent de bonnes nouvelles.

Il lit les lettres.

Ces lettres ne m'annoncent rien que de bon ; je vois que Kervoura songe toujours à me secourir.

A son messager.

Il faut retourner en Bretagne, messager, pour prier le roi de venir me voir ; dites-lui de venir quelques jours causer avec moi, pour abréger mes douleurs.

LE MESSAGER.

Mon roi, je suis prêt à retourner dans la petite Bretagne, conformément à vos ordres, pour informer le roi Arthur du désir que vous avez depuis longtemps de pouvoir lui parler : je suis persuadé qu'en l'apprenant il accourra près de vous.

LE MESSAGER de Kervoura au messager Anglais.

Prenez garde, je vous prie, de faire savoir à Arthur que personne des gens de son frère ait été envoyé dans cette ville.

AR C'HANNAD SAOZ.

Oh! n'oun ket ker buhan, ive ken diskiant,
Da lavaret netra eneb d'ho santimant.

C'HOARIEL XVI.

AR C'HANNAD SAOZ E PALES ARZUR.

Ha d'ehoc'h, Arzur a Vreiz, roue braz evurus,
Me zoug d'ehoc'h ar zalut, a-berz Abacarus;
Setu al lizeriou pere a zigass d'ehoc'h;
C'hoant braz en deuz ma mest da hellout komz gan-
Hag ho pedi a ra, dre al lizeriou-man, [ehoc'h];
Da gemerout ar boan da zont beteg en-han,
Evit hen frealzi, en he affliction;
Ho pedi a ra stard, euz a greiz he galon.

AR ROUE ARZUR.

Kannader roue saoz, ar pez a c'houlennet,
Mar 'medi em galloud, a vezo d'ehoch roët;
It d'ar gear pa garfet, ha livirit d'ho mest
Ha me ha ma oll dud, d'he servicha omp prest;
Traou a dalvoudegez am euz da ziluia,
Pa vezint achuet, me 'n em gavo gant-han.

AR C'HANNAD SAOZ.

Ho trugarez, aotrou, brema ez oun laouen;
P'am euz eur c'helou mad, me ia d'ar gear abenn
Da lavaret d'am mest ez eo ho polonte,
War a glevan gan-ehoc'h, da zont en he vete.

LE MESSAGER ANGLAIS.

Rassurez-vous ; je ne suis pas peu discret, ni assez simple pour rien dire qui vous déplaise.

SCÈNE XVI.

LE MESSAGER ANGLAIS A LA COUR D'ARTHUR.

Salut à vous, Arthur de Bretagne, roi puissant et heureux ; je vous salue au nom d'Abacarus : voici des lettres qu'il vous envoie : mon maître désire beaucoup s'entretenir avec vous, aussi vous prie-t-il, dans ses lettres, de vouloir bien vous rendre près de lui, pour le consoler dans ses malheurs : sa prière est instante et cordiale.

LE ROI ARTHUR.

Messager du roi des Anglais, ce que vous demandez, si cela est en mon pouvoir, vous sera accordé ; retournez dans votre pays quand vous voudrez, et dites à votre maître que je suis prêt à le servir, avec tous mes gens ; j'ai des affaires importantes à démêler ; aussitôt terminées, je me rendrai près de lui.

LE MESSAGER ANGLAIS.

Merci, mon seigneur ; maintenant je suis heureux, puisque j'ai de bonnes nouvelles. Je vais partir aussitôt et dire à mon maître que, d'après ce que j'ai entendu de votre bouche, votre intention est de vous rendre près de lui.

C'HOARIEL XVII.

AR ROUE ARZUR HA PRINSED HE LEZ, TRYPHINA, KERVOURA.

ARZUR.

Gan-choc'h-hu, ma frinsed, ha c'houi, oll dud
Ha gan-choc'h, ma fried, am euz da gonferi : [ma zi,]
Digemennet so d'in mont d'ar gear a Londrez
Da gavout ar roue, a zo klanv ha diez.
Ouz-oc'h-hu, ma fried, eo d'in goulenn konje
Eun daou pe eun tri miz da ober eur bale ;
Ann den-ze a garan, braz eo he velkoni,
Hag am euz bolonte da vont d'hen frealzi.

TRYPHINA.

Penaoz, ma fried ker, a oufac'h ober-ze,
Ha c'houi ouz ma gwelet o tougenn bugale ?
Piou am damanto-me, mar na rit, ma fried,
Pa vezo ret genel, p'ho pezo kuitaët ?
Allas ! me zo aman, siouaz, ha n'am euz den,
Ha diouz ma c'hoarvezfe, n'ho kwelfenn mui biken.
Gouzout a rit er-fad e varv kalz a c'hroage
War ar c'hinivelez dimeuz a vugale ;
Rak-se 'ta me ho ped da bellat ho peach,
Ha neuze c'houi he grai gant muioc'h a gourach.

ARZUR.

Gourzeza ma beach, ann dra-ze na rin ket ;
Eun den a enor oun, d'am ger na vankin ket,
Laret am euz kemenn ez ajenn heb dale

SCÈNE XVII.

LE ROI ARTHUR ET LES PRINCES DE SA COUR, TRIPHINE ET KERVOURA.

ARTHUR.

Mes princes, et vous tous, gens de ma maison, et vous aussi mon épouse, je veux vous consulter : on me prie de me rendre à Londres pour visiter le roi qui est malade, et dans la peine. A vous, Tryphine, je vous demande de me permettre de m'absenter pendant deux ou trois mois pour faire ce voyage : j'aime cet homme, son affliction est grande, et je voudrais le consoler.

TRYPHINE.

Ah ! mon époux bien-aimé, quoi, vous pourriez me délaisser et vous savez que je suis sur le point de devenir mère ? Et qui me consolera si ce n'est vous, mon époux, quand le moment sera venu, et lorsque vous m'aurez quittée. Hélas ! je suis ici loin de tous les miens, et s'il m'arrivait malheur, je ne vous reverrais jamais. Vous savez bien que beaucoup de femmes meurent en mal d'enfant ; ainsi, je vous en supplie, retardez votre voyage, vous pourrez partir d'un esprit plus tranquille.

ARTHUR.

Retarder mon voyage, cela n'est pas possible, je suis homme d'honneur, et je n'y manquerai pas ; j'ai dit de prévenir le roi Abacarus que j'irais sans tarder

Da gaout Abacarus, da c'houzout he zoare.
Mes setu c'houi aman enn hoc'h oll assuranz,
N'en d-euz merc'h koulz ha c'houi nag en Breiz nag en
Hogen, gant gras Doue, me'n em gâvo aman [Franz];
Kent evit penn ar miz, ker sur ma lavaran.
Ma breur-kaer Kervoura, c'houi, pa'zoc'h breur d'ezhi,
Ho pedi a ràn stard, taolet pled anezhi,
Mar gwelit e vezo ezomp euz ma distrô,
Digassit lizer d'in, ha me en em gâvo.

KERVOURA.

Ma breur, pa livirit, ann dra-ze vezo gret,
Koulz ha pa vec'h er gear e vezo prederiet;
Bet heb nec'h gant ho ti, koulz ha gant ho pried,
Evel pa vec'h aman e vezint diouallet.

ARZUR.

Tryphina, ma fried, setu ho preur aman;
Dirag ann oll brinsed m'ho losk en karg gant-han,
N'oufac'h ket kavout gwell, da veza d'ehoc'h fidel,
Pa'z eo ho preur-gompez, n'e deui ket d'ho lezel.

TRYPHINA.

Evit nebeut amzer kontant oun e iafet,
Pa'z eo dre vignounach e c'houlennit monet;
Ma vije d'eur brezel ho pije da vonet,
E vijenn noz ha deiz en poan hag en morc'hed;
Mes enn hâno Doue c'hoaz eur wech ho pedan
D'en em gavout er gear war benn eur miz aman;

le visiter, pour connaître par moi-même son état. — Vous êtes ici en sûreté, autant que qui que ce soit en Bretagne ou en France. S'il plait à Dieu, je serai de retour avant la fin du mois, je vous en donne ma parole. Et vous, mon beau-frère Kervoura, qui êtes son propre frère, je vous prie instamment de veiller sur elle. Si vous voyez que ma présence soit nécessaire, écrivez-moi et j'arriverai.

KERVOURA.

Mon frère, il sera fait comme vous dites, et Tryphina sera aussi bien protégée que si vous étiez auprès d'elle: n'ayez nulle inquiétude au sujet de votre maison et de votre femme, car l'une et l'autre seront gardée comme si vous étiez présent.

ARTHUR.

Tryphina ma femme, voici votre frère: devant tous mes princes je vous laisse sous sa protection; vous ne sauriez trouver personne qui vous soit plus dévoué, car c'est votre propre frère, qui ne vous abandonnera jamais.

TRYPHINE.

Si c'est pour peu de temps, je consens à vous voir partir, puisque l'amitié vous appelle; si c'était pour aller à la guerre, je serais inquiète et tourmentée nuit et jour: mais je vous en supplie encore, au nom de Dieu, soyez revenu pour la fin du mois; vous connaissez mon état, ne m'oubliez donc pas, car je

Pa ouzoc'h ma doare, n'am ankounac'hit ket,
Ken m'ho kwelin arre, na vin ket divorc'hed.

ARZUR.

Prinsed, mall braz eo d'in ober ann disparti,
Enn ho karg a loskan ma stadou ha ma zi ;
Ho pezet sonj bepred a gomzou ho roue
Ha grit evel pa venn ous ho kwelet bemde.

AR GOUARNER.

Roue, gouzout a rit, biskoas ne d-omp manket
Da netra a gement ho pe gourc'hemennet,
Enn hoc'h oll afferiou oun bet fidel ato,
Hag evel ma oun bet, bepred me a vezo.

AR C'HANNAD SAOZ.

It hardiz, ma Aotrou, n'ho pezet neb morc'hed,
Fidel omp ha leal enn ho servich bepred;
Eun Doue ho miro, ho talc'ho en iec'hed,
Gras d'ehoc'h da zont d'ar gear heb melkoni ebed !

AR PACH.

Diblasomp, ma roue, na gollomp ket amzer;
Sul kent ez eer enn hent, sul kent e tistroer,
Na zaleomp kammed, pa'z eo ret d'eomp monet,
Ann amzer a dremen, ha ni a chôm bepred.

Mont a reoint kuit.

C'HOARIEL XVIII.

KERVOURA HE-UNAN.

Mont mad a ra peb tra, n'am euz bec'h na rouden,

ne serais tranquille que lorsque je vous reverrai.

ARTHUR.

Mes princes, il est grand temps que je vous quitte; je confie à votre garde mon royaume et ma maison : rappelez-vous toujours les recommandations de votre roi, et agissez comme si je pouvais continuer de vous voir chaque jour.

LE GOUVERNEUR.

Mon roi, vous savez que jamais je n'ai manqué de me conformer à vos ordres; dans toutes vos affaires je vous ai toujours servi fidèlement, et tel j'ai été, tel je serai toujours.

LE MESSAGER ANGLAIS.

Allez sans crainte, seigneur, n'ayez nulle inquiétude, nous sommes toujours vos fidèles et loyaux serviteurs; Dieu vous garde et vous conserve en bonne santé; puissiez-vous revenir exempt de tout chagrin.

LE PAGE.

Partons, mon roi, ne perdons pas de temps; plus tot l'on part, plus tot l'on revient; ne retardons pas d'avantage, puisqu'il faut partir, le temps se passe, et nous, nous restons.

Ils partent.

SCÈNE XVIII.

KERVOURA SEUL.

Tout va bien ; je n'ai plus ni fardeau ni tourment ;

Ha Breïz-Izel a zo brema em gourc'hemenn,
Pa'z eo et ar roue d'ar gear hont a Londrez,
Me a zo Gouarner en Lanveur hag en Brest.
Me ia da vont bremâ da bedi ar Rouanez
Da zonet da Lanveur, d'am zi ha d'am palez;
Eno am euz ma zud, hag a raï penn-da-benn
Kement a livirin, hervez ma gourc'hemenn.

Mont a ra da gaout Tryphina.

Ma c'hoar, gwelet a ran, en em gâvit diez,
Hag ho stad a c'houlen kalz frealzidigez;
Deut d'am c'hastel nevez, d'ar gear-hont à Lanveur,
Me gred n'em gavfet gwell e-bars e ti ho preur;
M'em euz eur maner kaër, hag a zo goarnisset
Gant ar c'haëra metal er vrô am euz kavet,
Kaëreet eo gant labour ar c'henta peinterien,
Ken n'ho pe he welet, na gretfac'h birviken.

TRYPHINA.

Ma breur, pa laret d'in, kountant oun da vonet,
Na refuzin morse mont el lec'h ma karfet,
C'houi eo ma breur henan, c'houi vezo ma skoazel,
Pa n'am euz nemed-hoc'h, e vezin d'choc'h fidel.

Kervoura a gemer he c'hoar dre he dorn, hag he c'hass d'he gastel.

KERVOURA he-unan.

Gret eo brema ann taol, deut eo ar rouanez
D'am c'hastel ha d'am zi, ha setu me em ez.
Mes ret eo d'in breman klask eun amiegez
Evit dont hep dale da-ved ann dougerez,

la Bretagne est maintenant à ma discrétion : puisque le roi est à Londres, me voila maître dans Lanveur et dans Brest. Je vais prier la reine de m'accompagner à Lanveur, dans mon palais ; j'ai là nos gens, qui exécuteront de point en point tous nos ordres.

Il se rend auprès de Tryphine.

Ma sœur, je vois que vous êtes indisposée, et votre état demande beaucoup de distraction : venez avec moi à mon nouveau château, dans la ville de Lanmeur, vous vous trouverez mieux, je pense, dans la maison de votre frère : j'ai un beau manoir, garni et paré des plus beaux métaux que j'ai pu trouver dans le pays, décoré et embelli par le travail des meilleurs peintres ; jusqu'à ce que vous l'ayez vu, vous ne sauriez croire combien il est beau.

TRYPHINE.

Mon frère, puisque vous me le conseillez, je consens à y aller ; je ne refuserai jamais d'aller où vous me direz, car vous êtes mon frère aîné, vous me protégerez, et, comme je n'ai que vous, je vous obéirai toujours.

Kervoura prend sa sœur par la main et la conduit à son château.

KERVOURA seul.

Le tour est joué ; me voilà satisfait, puisque la reine est dans ma maison. Mais il faut à présent chercher une sage-femme pour se rendre sans délai près de la

Mont a rin ma-unan d'he zi, buan ha pront,
Evit laret d'ezhi penaoz ema ar gont.

KERVOURA d'ann amiegez.

Deiz-mad d'ehoc'h-hu, grëg fur, ha c'houi a zo [dispoz]?
Da gaout ar rouanez c'houi a renk dont fenoz :
Me gred ema e poan demeuz a vugale,
Hag ez oc'h goulennet; rak-se 'ta grit difre.

ANN AMIEGEZ.

Aotrou, setu aman sur ho servicherez
Ha prest oun da zikour ho c'hoar, ar rouanez;
Mes me zo souezet o welet ez eo c'houi
En defe bet ar boan da zont bete ma zi.

KERVOURA.

Eun affer-all a zo, rak-se ma selaouet
Ha me he c'honto d'ehoc'h, mar bezit d'in segret.
Eur mab bihan a zoug, hag em euz ann dezo,
Heb reï da c'hout d'ezhi, d'he gass e meaz ar vro;
Rak-se e laran d'ehoc'h, mar hen klev o voela,
Na chomo ket vit-se da goza er vro-ma.
Kerkent ma vo ganet, en eun dro skanv ha lampr,
Roït-hen d'ar vagerez a vo e dôr a gampr.

ANN AMIEGEZ.

O Doue! p'ho klevan e chôman souezet!
Mar be tud war ar lec'h, na vo netra segret,
Hag hennez zo eur c'hrim, mar be dizoloet,
Em grafe reuzeudik, hag e venn distrujet.

mère : — J'irai moi-même la trouver dans sa maison, et je la mettrai au courant de tout.

KERVOURA à la sage-femme.

Bonjour, femme sage, êtes-vous en bonne santé? Il vous faudra vous rendre cette nuit même auprès de la reine; je crois qu'elle est en mal d'enfant, et elle vous demande; faites vite vos préparatifs.

LA SAGE-FEMME.

Mon seigneur, je suis assurément votre servante, toute disposée à secourir votre sœur la reine : pourtant je suis surprise que vous ayez vous-même pris la peine de venir jusqu'à ma maison.

KERVOURA.

Il y a autre chose : écoutez-moi et je vous conterai l'affaire, si vous me promettez de la discrétion. La reine est enceinte d'un fils, et mon intention est de l'enlever et de le transporter hors du pays, sans que personne en sache rien : aussi je vous promets que si sa mère l'entend pleurer, il ne restera pas vieillir dans le pays. Aussitôt qu'il sera né, adroite et légère, vous le confierez à la nourrice, qui sera à la porte de la chambre.

LA SAGE-FEMME.

O Dieu! je reste interdite en entendant vos paroles! s'il y a du monde présent, rien ne sera secret, et c'est là un crime qui, s'il venait à être découvert, me rendrait malheureuse et me conduirait à la mort.

KERVOURA.

Na vezo nemed-hoc'h, n'ho pezet nec'h ebed;
Kemerit ar bugel, 'vel ma vezo ganet.

ANN AMIEGEZ.

Mar goulenn ann itron, pa vo he mab ganet,
Gwelet ar c'hrouadur, petra a vezo gret?

KERVOURA

Roit d'ezhi da gredi ne vo bugel ebed,
Hag a vo eur c'hollad eo e devezo gret.

ANN AMIEGEZ.

Na goude kement-se, Arzur pa arruo,
Mar goulenn ar bugel, p'es respont a vezo?
Terrubl ez oun e doan, ha kouls dindan ma bec'h,
Ann torfet a laret ma laka oll e nec'h.

KERVOURA.

Klevit, randonen goz, n'en em nec'hit ket re,
Rak na c'houlennan ket disputal er ghiz-se.
Sentit ouz ma c'homzou, ha dalc'hit ho sekret,
Rak mar mankit da se, me d'ehoc'h na vankin ket.

ANN AMIEGEZ.

Aotrou, ma iskuzit, me raïo penn-da-benn
Ar pez a livirit, p'eo c'houi a c'hourc'hemenn,
Me gred da vihana m'ar c'hoarvez drouk gan-in
Evel ma 'z oc'h den brao, e reot sikour d'in.

KERVOURA.

List gan-en-me hardis ann drouk a arruo

KERVOURA.

Soyez sans crainte, il n'y aura que vous : emparez-vous de l'enfant aussitôt qu'il sera né.

LA SAGE-FEMME.

Et si la reine demande à le voir, comment faudra-t-il faire?

KERVOURA.

Persuadez-lui qu'elle n'a rien mis au monde, et qu'elle aura fait une perte.

LA SAGE-FEMME.

Mais après cela quand arrivera Arthur, s'il demande l'enfant, que faudra-t-il lui répondre? Je suis fort en peine et je me sens sous un pesant fardeau, car le crime dont vous me parlez m'accable de tourment et d'inquiétude.

KERVOURA.

Écoutez, vieille radoteuse, et ne vous tourmentez pas tant, car je n'aime pas à entendre raisonner de la sorte. Exécutez nos ordres, et surtout soyez discrète, car si vous y manquez, moi je ne vous manquerai pas.

LA SAGE-FEMME.

Mon seigneur, excusez-moi, j'exécuterai ponctuellement vos ordres, puisque vous commandez. Je pense que s'il m'en arrive quelque mal, vous me viendrez en aide, car je vous sais généreux.

KERVOURA.

Reposez-vous sur moi du mal qui pourrait arriver

Ha gan-ehoc'h ha gan-en ; nebaon m'ho tiouallo.

C'HOARIEL XIX.

KERVOURA D'AR VAGEREZ.

Deiz-mad d'ehoch, greg iaouank, ha c'houi a oblijfe
Eun den keaz gant ezom deuet en ho pete ?
Da vezur eur bughel em euz c'hoant e teufet
A-c'han da eur c'houec'h miz, paeet mad a vefet.

AR VAGEREZ.

Aotrou, c'houi zo eun den eveuz a gonsekanz,
N'en d-eo ket en-oun-me e ve ann dizoujanz
Da refusi eun den euz ho condition,
Me rento servich d'ehoch e pep occasion.

KERVOURA.

Ho komzou a blij d'in, me gred e vec'h fidel
Hag ho pezo, hep mar, soursi euz ar bughel ;
Mes setu petra zo, ret vo monet gant-han
Da vrô an Hiberni, pa vo deut er bed-man.

AR VAGEREZ.

Penaoz d'an Hiberni e vo ret d'in monet ?
Kuitaat ma c'houtre, ma zi ha ma fried !
M'hen lavar, war ma feiz, n'en d-eo ket permetet
Mont keit-all ouz ar vro, pa vezeur dimezet.

KERVOURA.

M'hen lavar d'ehoc'h a grenn e vô ret d'ehoc'h
[mont di,]

soit à vous, soit à moi ; mon appui ne vous fera pas défaut.

SCÈNE XIX.

KERVOURA A LA NOURRICE.

Bonjour, jeune femme ; voudrez-vous obliger un pauvre homme que le besoin a conduit jusqu'à vous ? Je désire que vous serviez de nourrice pendant six mois à un enfant nouveau-né, vous serez généreusement payée.

LA NOURRICE.

Monseigneur, vous êtes un homme puissant, et ce n'est pas moi qui oserai refuser un homme tel que vous ; je suis prête à vous servir quand vous voudrez.

KERVOURA.

Ce langage me plait, je suis convaincu que vous serez fidèle et que vous soignerez bien l'enfant ; mais il y a autre chose : il faudra vous rendre avec lui en Hibernie, dès qu'il sera venu au monde.

LA NOURRICE.

Quoi ! aller en Hibernie ! quitter mon pays, ma maison et mon mari ! sur ma foi, je le dis, il n'est pas permis d'aller si loin de son pays quand on est marié.

KERVOURA.

Je vous le dis clairement, il faudra y aller, en dépit

Enn despet d'hoc'h oll zent, hep dont da enebi ;
Evit nebeud amzer na c'houi nag ho pried
Na dle ma refusi ; me dle beza klevet.

AR VAGEREZ.

Aotrou, pa livirit, gant pep fidelite,
Ha gant pep honestiz, me iell enn han' Doue.

C'HOARIEL XX.

ANN AMIEGEZ HA TRYPHINA.

ANN AMIEGEZ.

Peoc'h Doue enn ti-man ! ha d'ehoc'h, rouanez vad !
Deuet oun d'ho kwelet, mar kavit e ve mad ;
Gant ho preur oun pedet dre wir fidelite,
Dre ma ho kav chenchet, da zont enn ho pete.

TRYPHINA.

Oblijet oun d'am breur, sonj enn deuz a-chanon ;
Evel ma livirit, chenchet ha diez onn.
Tostat ra ann amzer, rak-se gan-en chomet,
Me ho paëo er-fad euz ar boan ho po bet.
Trist oun, oh ! ia, trist oun, lec'h am euz da veza,
Pa nema ket er gear neb a garan muia,
O ma fried Arzur, enn-hoc'h a esperenn,
Hag a vijec'h distro kent ma willioudjenn.

ANN AMIEGEZ.

Ho pet kalon, itron, na sonjit ket enn se ;

de tous vos saints, et sans murmurer : c'est pour si peu de temps, que ni vous, ni votre mari ne devez me refuser; il faut qu'on m'obéisse.

LA NOURRICE.

Seigneur, puisque vous le commandez, en toute fidélité et honnêteté j'irai, au nom de Dieu.

SCÈNE XX.

TRYPHINE ET LA SAGE-FEMME.

LA SAGE-FEMME.

La paix de Dieu soit dans cette maison! Je vous vous salue, ma bonne reine : votre frère, qui vous croit indisposée, m'a priée de me rendre près de vous.

TRYPHINE.

Je suis bien obligée à mon frère, qui pense toujours à moi : comme vous le dites, je suis indisposée et mal à mon aise. Le terme approche; restez près de moi, je saurai bien récompenser votre peine et vos services. Je suis triste, oh! oui, bien triste, et ce n'est pas sans raison, car celui que j'aime le plus n'est pas près de moi! O mon époux Arthur, en vous j'ai confiance, et j'espérais que vous seriez de retour pour l'heure de ma délivrance.

LA SAGE-FEMME.

Du courage, madame, ne songez plus à cela; votre frère vous consolera, et moi je le ferai aussi : venez

Ho preur ho frealzo, ha me a raï ive :
Deut enn ho plijadur d'ar gampr a zo aozet,
Hag eno, pa vo pred, e vefet sikouret.

C'HOARIEL XXI.

KERVOURA D'AR VARTOLODED.

Deiz-mad d'ehoch, tud a vôr, martoloded dispont,
Dalc'hit eur vag fardet da gass, didrous ha pront,
Eur c'hrouadur bihan da vro ann Hiberny,
He vagerez hag hen klevit, Merdaïdi.

KENTA MARTOLOD.

Setu ni prest, aotrou, vel ma c'hourc'hemenfet :
Ann avel zo a du, brema eo brao monet.
Pe-lec'h ema o tud? ha prim e tiblasfomp :
Mes kent vit mont enn hent c'houi baëo ac'hanomp.

KERVOURA.

Dalit eta, ma den, hag ho daou kassit-ho
Enn eur lec'h assuret, en-berr me ho gwelo.
Brema-souden ama e vint d'ehoc'h digasset :
Na livirin ken d'ehoc'h, dilec'hiit pa garfet.

C'HOARIEL XXII.

ANN AMIEGEZ, AR VAGEREZ, AR VARTOLODED.

ANN AMIEGEZ.

Orsa! gret eo ann taol! setu ar c'houadur

avec moi dans la chambre qui vous a été préparée, et là, quand le moment en sera venu, je vous donnerai mes soins.

SCÈNE XXI.

KERVOURA aux matelots.

Je vous salue, gens de mer, intrépides marins, tenez une barque prête, pour transporter en silence et promptement au pays d'Hibernie, un enfant nouveau-né avec sa nourrice, entendez bien, matelots.

LE PREMIER MATELOT.

Nous sommes prêts, mon seigneur, dès que vous commanderez! Le vent est bon, et il fait beau partir à présent. Où sont vos gens, et nous partirons : mais avant de démarrer, vous nous payerez sans doute?

KERVOURA.

Tenez mon ami, et transportez-les tous deux dans un lieu sûr; je vous reverrai bientôt : on vous les amènera ici dans un moment. Je n'ai pas autre chose à vous dire, partez quand vous voudrez.

SCÈNE XXII.

LA SAGE-FEMME, LA NOURRICE, LES MATELOTS.

LA SAGE-FEMME.

Allons, c'est fait! l'enfant est né, il est venu au

Ganet ha deut er bed ; sellit p'ez avantur !
Ha c'houi ar vagerez a dle dont da vit-han ?
D'ehoc'h a roan ar gark, taolit pled anez-han.
It gant-han enn ho hent, na zaleït ket aze,
Gant aoun n'arrufe den, it d'ann aod alesse,
Ha me ia war ma c'hiz da ved ar rouanez
A zo enn he gwele, — meurbed ez eo fallez.

AR VAGEREZ d'ar vartoloded.

Ha c'houi ann dud a vor a zo laket aman
Da gemeret eur c'hreg hag eur bugel bihan ?
Dre c'hourc'hemenn ar prins e tleomp bout kasset
Da vro ann Hiberny, gant ar vartoloded.

ANN EIL MARTOLOD.

Ha c'houi eo ann hini p'hini a dle monet
Gant eur bugel bihan d'ar vro-ze enn sekret ?
Ni zo aman hon daou pell-zo ouz ho kortoz,
Hastit 'ta dont er vag, ma tilec'himp fenoz.
Stignomp ar wel vrassan, pa 'z eo mad ann avel.
Evit ma kerzimp pront ; oh na vezimp ket pell.
Troubli ra ann amzer, aoun am euz n'hor bezo
Mor divergont en-berr, marteze tempesto.

Mont a reont kuit.

ARZAO KENTA.

monde : voyez quelle aventure! Est-ce vous la nourrice qui doit venir le prendre? Je vous le confie, ayez-en bien soin. Emportez-le, sans plus tarder, de peur qu'il n'arrive quelqu'un; courez vite au rivage de la mer; moi je retourne près du lit de la reine; elle est bien faible!

LA NOURRICE aux matelots.

Êtes-vous les gens de mer postés ici pour recevoir une nourrice et un enfant nouveau-né? D'après les ordres du prince nous devons être transportés par des matelots au pays d'Hibernie.

LE SECOND MATELOT.

Êtes-vous celle qui doit être transportée secrètement dans ce pays, avec un petit enfant! Il y a longtemps que nous vous attendons ici tous les deux; entrez vite dans notre barque, et nous partirons cette nuit même : puisque le temps est beau, déployons la grande voile, pour aller plus vite : oh! nous ne serons pas longtemps. Mais le ciel se trouble et je crains que nous n'ayons bientôt mauvaise mer, peut-être une tempête.

Ils partent.

FIN DU PREMIER ACTE.

KENT-LAVAR EVIT ANN EIL BENNAD.

Kompagnunez hegar, a zo ker sioul aman,
Selaouit c'hoas, m'ho ped, ar pez a lavaran.
Me ia, en hân Doue, da glask ar bugel-hont
Ambarket war ar mor gant ann dud divergont.
En avantur Doue e oë abandonnet,
Ni hon euz bolonte da c'houût pelec'h eo èt.
Me gred, em c'houstianz, dre holl c'halloud Doue,
Daoust d'ho sorcerezou, emâ c'hoas en buhe.
Pa oant dispartiet diouz kear Lanveur gant-ha
Er vrô a Hiberni e sonjent hen renta.
Eno bete c'houec'h miz e vije maget mad,
Ha goude-ze lazet, ha skuillet he oll wad.
Hogen gwelit aman ar wall-chanz ho devoe
Merdeidi Kervoura, pa bermetaz Doue :
Eur billardez Flamant a zeuaz d'ho attaki,
Evit n'ez ajent ket da vrô ann Hiberni.
Ar c'hrouadur bihan hag he vagerez fur
A ieaz da Zant-Malo, hep loman hag hep stur,
Hag ann Eskop santel, galvet gant ho El-mad,
A ziredaz d'ann aod e-kentel d'ho c'herc'had.

PROLOGUE DU SECOND ACTE.

Aimable compagnie, qui nous écoutez en silence, prêtez encore votre attention, je vous prie, à ce que je vais dire. Je vais, au nom de Dieu, à la recherche de cet enfant que des méchants ont emporté sur mer.

Il fut abandonné à la grâce de Dieu, mais nous voulons savoir ce qu'il est devenu. Je crois, en conscience, que, par la puissance de Dieu, et en dépit de leur sorcellerie, il est encore en vie.

Quand ils partirent de la ville de Lanmeur, leur intention, en l'emmenant, était de se rendre au pays d'Hibernie. Là l'enfant devait être nourri jusqu'à l'âge de six mois, puis on voulait le faire mourir, en répandant tout son sang.

Mais voyez la mésaventure qui arriva aux matelots de Kervoura, par la permission de Dieu ! des pirates Flamands les attaquèrent, et les empêchèrent de se rendre en Hibernie.

L'enfant et sa sage nourrice abordèrent à Saint-Malo, sans pilote et sans gouvernail, et le saint évêque de cette ville, averti par leur bon ange, accourut au rivage pour les recevoir.

EIL BENNAD.

C'HOARIEL I.

ANN DAOU VARTOLOD HAG AR VAGEREZ.

KENTA MARTOLOD.

Charni vantrebie ! ne d-a ket al lestr-man
Elec'h ma tle monet, hervez war a welan.
Penaoz penn asotet, na zalc'hez ket ar stur ?
Ma na gherez dioual hor bezo gwalleur sur.

EIL MARTOLOD.

Harz erfad aze, te, taol evez mar kerez,
Ret eo, d'in roevia kaer p'emaomp o vont er mëz.
Roeviomp a bouez hor c'horf, distroomp enn tu-hont,
Pa ez a eeun hag eeun elec'h n'e dle ket mont.
N'hellan ket he zerc'hel, mont râ gant an diaoul,
Distro gant ar stur ze, pe hor bezo gwall daol.

KENTA MARTOLOD.

Koulz eo gan-en paouez, pa'z a araog he fenn ;
Ann tempest a zo braz, deuz ama d'am c'hichen :
Taolomp ann heor er mëz, da c'hoût hag hi chomfe,
Pe'vezimp eet da goll, kent ma vezo dâle.
Diskennomp ar gweliou, rak ann avel fol-man
A zo kounnaret holl, hag hor c'hasfe gant-han.

SECOND ACTE.

SCÈNE I.

LES DEUX MATELOTS ET LA NOURRICE.

LE PREMIER MATELOT.

Charnie vantrebié! D'après ce que je vois, notre embarcation ne va pas dans la bonne direction! comment tête folle, tu ne tiens pas bien le gouvernail! si tu ne prends garde, il va nous arriver malheur.

LE SECOND MATELOT.

Travaille bien de ton côté, et prends garde toi-même! je suis obligé de ramer rudement, pour n'être pas entraîné par le courant. Ramons de toutes nos forces, tournons de l'autre côté, car notre embarcation va tout droit où elle ne doit pas aller. Je ne puis plus la gouverner, elle s'en va au diable! tourne le gouvernail, ou nous essuyons un rude coup.

LE PREMIER MATELOT.

Autant y renoncer, elle n'en fait qu'à sa tête; la tempête est terrible. Viens ici près de moi : mouillons l'ancre, pour voir si elle pourra nous retenir; autrement, nous sommes perdus en un moment : amenons les voiles; ce vent est fou et enragé, il nous entraîne-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

N'e deu na n'e da ken, nag ouz traon nag ouz krec'h!
N'em euz bet em buez biskoaz kement a vec'h.

EIL MARTOLOD.

Me gred, war ma ene, omp sorcet el lec'h-man!
Biskoas ker braz tourmant na weliz er bed-man.
Achu eo ann affer, kaer hon euz labourat,
Gweledi a reomp, ann dra a zo hanad.

AR VAGEREZ.

O Doue pebez reuz! na petra a rìn-me!
Ann innoçantik-man a gollo he vuhe,
Mar dalc'h ann tourmanchou, a zo war-n-omp kouezet;
O Gwerc'hez a druez, m'ho ped, hor zikouret.

KENTA MARTOLOD.

Gwelet a ràn eur lestr o tont da gaout aman,
Terrupl oun souezet, pa zellan mad out-han.
Eun douetanz vraz am euz ez eo eur Flamantez,
Ma na hellomp achap, e kolfomp hor buez.

C'HOARIEL II.

AR LESTR PREIZER A DOSTA.

EUR MARTOLOD FORBAN.

Arsa'ta! konsorted, dalc'hit prest hoc'h armou,
Me wel eur lestr du-hont ha pleget hi weliou,
Ret vo rei eunn taol dorn, ma vezint kemeret,
Ar pez a zo gant-ho a renkomp da gaouet.

rait. Elle ne va plus ni en avant ni en arrière ! Jamais de ma vie, je n'ai eu tant de mal !

LE SECOND MATELOT.

Sur mon âme, je crois que nous sommes *charmés* sur place ! Jamais au monde je ne vis une pareille tourmente. C'en est fait, nous avons beau travailler, nous nous perdons, la chose est visible.

LA NOURRICE.

Mon Dieu quelle situation périlleuse ! et que dois-je faire. Ce pauvre innocent perdra la vie si la tempête continue ! Notre-Dame de Pitié, daignez nous secourir.

PREMIER MATELOT.

Je vois un navire qui fait route vers nous ; mais grand est mon étonnement, quand je l'observe bien ; je me doute fort que c'est un Flamand, et si nous ne pouvons l'éviter, nous perdrons la vie.

SCÈNE II.

Le navire PIRATE approche.

UN MATELOT FORBAN.

Allons ! camarades, apprêtez vos armes, je vois là-bas un navire qui a plié ses voiles ; il faut le capturer par un coup de main, et lui enlever tout ce qu'il possède.

KENTA FORBAN.

Kargomp hor c'hanoniou hag hor mousketiri,
Rak me a wel er-fad e vo ret d'eomp c'hoari ;
Na vezomp ket poltron, pa n'ez omp biskoaz bet,
N'euz forz en pet assaill ez omp en em gavet.
Allon ! deomp war-n-ezhi, rak na hell ket tec'hel.
Evit hounez hor bô, na vezimp ket gwall bell.
Kemeromp hon armou, hag hon oll glezeier,
Evit ho difoeltra, ho zroc'ha dre'n anter.

EIL FORBAN.

Oh ! m'em euz artifis, mar be ret, m'ho c'havo
D'ho diskarr enn ho c'houen, neuze m'ho zouezo ;
Deomp a goste d'ezhi, da c'hoût, dre finessa,
Ha marc'hadourien int, hag hen zo peadra.

KENTA MARTOLOD.

Kenavezo, ma zud, arru ar Flamantet !
Ma na gheromp difen ez omp siouaz lazet !
Arru ar breizerien, emaomp enn danjer braz
Da vout strinket er mor gant paotred ken divlaz.

EIL MARTOLOD.

Harzomp dre ma hellomp, ha dresomp hon armou,
Ret eo en em zifenn bete fin hon deisiou :
Rabat eo bout poltron ; pa na hellomp kuitâd,
Eo ret en em nerza, hag kavout kalon vad.

KENTA FORBAN.

Orsa ! avanturomp, madou a zo gant-he,

LE PREMIER FORBAN.

Chargeons nos canons et nos mousquets, car je vois bien qu'il y aura beau jeu ; pas de poltronnerie ! nous n'en avons jamais montré dans aucune rencontre. Allons ! courons sus, cette embarcation ne peut nous échapper, et nous en serons les maîtres avant qu'il soit longtemps ; prenons nos épées et nos autres armes pour les exterminer et les couper par la moitié.

SECOND FORBAN.

Oh ! j'ai ici des artifices, et, s'il en est besoin, je les emploierai pour les renverser ; ils seront bien surpris. Abordons l'embarcation par le flanc, afin de savoir adroitement si ce sont des marchands, et s'ils ont du butin.

LE PREMIER MATELOT.

Adieu, mes gens, voici les Flamands ! si nous ne nous défendons, nous périrons tous ; les Pirates arrivent sur nous, et nous courons grand risque d'être jetés à la mer par des gens si barbares.

LE SECOND MATELOT.

Résistons tant que nous pourrons, apprêtons nos armes, et défendons-nous jusqu'à la mort : soyons braves, et, puisque nous ne pouvons leur échapper, puisons des forces dans notre courage.

LE PREMIER FORBAN.

Voyons ! tentons l'aventure, la prise est bonne ;

Na bardonnomp pelloc'h d'ann Hibernied-se,
Tennomp prompt war-n-ezho eur bordad kanoniou,
Hag eun tan artifis, da foëltra ho fennou.

(Tenna reont).

KENTA MARTOLOD.

Allon ! ma c'honsorted, ha c'houi a zo fardet
Da gass endro d'ezho ar bordad hon euz bet ?

EIL MARTOLOD.

Dre ma feiz, ma mignon, me gred oun gwall dizet ;
Mes n'en deuz ket a gâz, pa ne d'oun ket lazet ;
Foëltromp war-n-ho ive eur volead kanon,
Ha neuze ni welo mar d-int tud a feson.

Tenna reont.

KENTA FORBAN.

Me renous d'ann diaoul, ma n'en em zifennont !
Mes mar ho gounezomp ho defo gwall affront.
Allon ! kassomp d'ezho eur volead tribor,
Ha ni welo neuze piou en do ar victor.

EIL FORBAN.

Tennomp adarre 'ta, ken a foëltro, war-n-he,
Da c'hout hag hi a zeui d'en em renta neuze.

Tenna reont.

KENTA MARTOLOD.

O Doue ! ma zud keiz, emaomp o vont da goll !
Troc'het eo ar gwerniou, hag hi difoëltret holl :

n'épargnons pas plus longtemps ces Hibernieus; lançons leur vite une bordée de canon et un feu d'artifice, pour leur casser la tête.

(Ils tirent).

LE PREMIER MATELOT.

Allons! camarades, êtes-vous prêts à leur rendre la bordée qu'ils nous ont envoyée?

LE SECOND MATELOT.

Par ma foi, mon ami, je crois que je suis dangeureusement atteint; mais peu importe, puisque je ne suis pas encore mort; envoyons-leur une volée de coups de canon, et nous verrons alors si ce sont des gens comme il faut.

(Ils tirent).

LE PREMIER FORBAN.

Que je renonce au diable, s'ils ne se défendent! mais si nous sommes les plus forts, il leur arrivera malheur. Allons! envoyons-leur une volée de tribord, et nous verrons alors à qui restera la victoire.

LE SECOND FORBAN.

Tirons encore, tirons sur eux comme le diable, pour voir s'ils demanderont à se rendre.

(Ils tirent).

LE PREMIER MATELOT.

Hélas! mes pauves gens, nous sommes perdus! le mat est coupé en deux et mis en pièces : rendons-nous,

En em rentomp d'ezho, pe e vezimp lazet,
Ne d-omp ket evit-ho, hor poultr a zo gwastet.

EIL MARTOLOD.

Greomp van d'en em renta, ma teuint en hor c'hichen,
Mes pa vezint arru, vo ret en em zifenn.
Evid-oun, m'hen tou-ru, m'ar pâd d'in ma c'hleze,
Pa vezint em c'hichen, me raï labour d'ez-he.

Ar c'henta martolod a hinj eur mouchouer gwenn en he zourn.

AR C'HENTA FORBAN.

Deomp araog war-n-ezho, en em renta a reont,
Ma'n em zifennont c'hoaz, ne gâvint ket ho c'hont.

EIL FORBAN.

Orsa ! kamaraded, ha c'houi en em rento ?

EIL MARTOLOD.

Ia da ! ma mignon, war boëz hor c'hlezeio !

KENTA FORBAN.

Penaoz ? ho klezeier ! er ghiz-se oc'h fidel ?
Pe na d-ac'h gant ar foëltr, ma na renkit mervel.

KENTA MARTOLOD.

N'inn ket, gant gras Doue, hag ar Werc'hez Vari,
Taol evez mar kerez, pe me dizo da fri.
Tenn raktal da gleze evit en em zifenn ;
Ar mipien gisti-man zo evel bourevien.

ou nous perdrons la vie; nous ne pouvons résister, notre poudre est mouillée.

LE SECOND MATELOT.

Faisons semblant de nous rendre, pour qu'ils viennent sur nous, mais, quand ils seront arrivés, nous nous défendrons. Pour moi, je le jure rouge, si mon épée résiste, quand ils seront près de nous, je leur fournirai de la besogne !

Le premier matelot agite en l'air un mouchoir blanc.

PREMIER FORBAN.

Avançons sur eux, ils se rendent, et s'ils veulent résister encore, ils ne trouveront pas leur compte.

SECOND FORBAN.

Or ça ! camarades, vous rendez-vous ?

LE SECOND MATELOT.

Oui certes, mon ami, à la pointe de nos épées !

PREMIER FORBAN.

Comment, vos épées ! est-ce là votre bonne foi ? vous mourrez, et que le diable vous emporte !

PREMIER MATELOT.

J'espère bien que non, avec la grâce de Dieu, et de la Sainte-Vierge. Prends garde, ou je t'endommagerai le nez ! tire vite ton épée, et défends-toi ! ces fils de Ribaudes sont comme des bourreaux.

EIL FORBAN o stourmi.

C'hoari da baotr hardi ! nebaon me az tizo.

EIL MARTOLOD.

Te'z pezo da genta, dàl a dreuz da c'heno !

AR VAGEREZ.

O Doue, ma c'hrouer, m'ho ped, hor zikourit,
Ha c'houi, Gwerchez-Vari, m'hor bezo ar gonid ;
Mar bezomp kemeret, ez eomp da berissa,
Ha gwaz eo gan-en c'hoaz, ann innoçant paour-ma.

KENTA MARTOLOD.

Pardon ! pardon ! ma zud, me rô d'ehoc'h ma
En em renta a ran, list gan-en ma buhe. [c'hleze,]

EIL MARTODOD.

Ha me er memes tra, me ia war ma daoulin,
Enn hâno Jezuz-Krist, list ma buez gan-in !

Ann daou vartolod a daol ho armou d'ann douar.

ANN EIL FORBAN.

Ah ! bestiaded put, manket oc'h penn-da-benn ;
Pa na oac'h evid-omp, ne dleiac'h ket difenn ;
Mes brema, dre ma le, chetu c'houi kemeret.
Ho madou a zo d'eomp, ha c'houi boëd d'ar pesked.

KENTA MARTOLOD.

Gwir eo, d'ehoc'h hor madou, grit a gherit anhe,

SECOND FORBAN, résistant.

Va hardiment! je viendrai à bout de toi.

SECOND MATELOT.

A toi les premiers coups! tiens, à travers la face!

LA NOURRICE.

Mon Dieu, mon créateur, venez à notre secours, et vous aussi, Vierge Marie, donnez-nous la victoire. Si nous sommes pris, il nous faudra mourir, et, ce qui est plus malheureux encore, avec nous périra ce pauvre innocent.

PREMIER MATELOT.

Grâce! grâce! je vous rends mon épée! je me rends, laissez-moi la vie!

SECOND MATELOT.

Et moi aussi, me voici à vos genoux; au nom de Jésus-Christ, laissez-moi la vie!

Les deux matelots jetteut leurs armes à terre.

SECOND FORBAN.

Ah! animaux! vous avez on ne peut plus mal calculé; puisque vous n'étiez pas de force contre nous, il ne fallait pas résister : maintenant que vous êtes en notre pouvoir, vos biens sont à nous, et quant à vous, vous irez servir de nourriture aux poissons.

PREMIER MATELOT.

Vous avez raison, nos biens vous appartiennent,

Mes gant truez ouz-omp, list gan-eomp hor buhe,
Hol lakit d'ann douar, en noaz da vihanna,
Hag hol list e buhe, pa deuomp d'en em renta.

KENTA FORBAN.

Me renons d'ann diaoul mar d-euz misericord !
Pa na hellez difenn, e teuz da c'houll accord.

Ho skeï a ra ho daou.

Dalit a dreuz ho koug ma c'hleze, daou vilen.
Hag it pront da loja er mor braz war ho penn.

Ann daou vartolod o gouez maro.

EIL FORBAN.

Na c'houi, kourtizanez, gant ho lapouz bihan,
C'houi a zo eur c'hast fall enn servich ar re-man ;
Foeltret hennez er mor, ïa taoulit-hen prest,
Pe ho pezo ive aman ar memes fest.

AR VAGEREZ.

Allaz ! hennez a ve eun torfet re heuzuz,
Laza eur c'hrouadur ha n'en d-e ket kabluz !
Ma c'halon baour a zo leun a druez out-han,
Ha pa zellann he zremm, oun souezet gant-han.

KENTA FORBAN.

Taol-hen er mor timad, m'es lezo en buhe,
Rak ma'z out eur plac'h vrao d'am zervicha ive.
Mar ne d-out ket kontant da ober er ghiz-ma,
Kerkoulz hag ar re-all ez-ez da berissa.

disposez-en selon votre bon plaisir, mais par pitié, laissez-nous la vie; mettez-nous à terre, tout nus, si vous voulez, mais laissez-nous la vie, puisque nous nous rendons.

PREMIER FORBAN.

Que je renonce au diable si je fais grâce! tu demandes à traiter, quand tu ne peux résister.

Il les frappe tous deux.

Voilà mon épée à travers la gorge, doubles pendards, et allez, la tête la première, chercher un logement au fond de la mer.

Les deux matelots tombent morts.

SECOND FORBAN.

Et vous, courtisane, avec votre petit crapaud, vous êtes une ribaude au service de ces drôles; jetez votre marmot à la mer, et vite, ou nous vous régalerons aussi du même festin.

LA NOURRICE.

Ah! ce serait là un crime horrible, tuer une pauvre créature innocente! Mon cœur est plein de compassion pour cet enfant, et quand je contemple sa figure, je suis saisie d'étonnement.

PREMIER FORBAN.

Jette-le tout de suite à la mer, et je te laisserai la vie, car tu es une belle femme et tu peux me servir. Si tu ne veux pas m'obéir, tu vas mourir comme les autres.

AR VAGEREZ.

Gwell eo gan-en mervel eget hen taol er mor.
Birwiken k'ennebeut na rîn d'ehoc'h ma henor ;
Ma buez a zo d'ehoc'h, n'em euz den d'am zikour,
Mes biken na daolin ma c'hrouadur enn dour.

KENTA FORBAN.

Penaoz! tra effrontet, hoc'h euz ann hardisson
Da gomz en termen-se, el lec'h-ma diraz-on ?
Diskrogit tra iffam, diouc'h ar c'hoz marmouz-se,
M'hen troc'hin a besiou brema gant ma c'hleze.

AR VAGEREZ

O Doue, ma c'hrouer, ha c'houi a bermeto
Massakri eur bugel, c'hoaz enn he vailluro !
N'en deuz na tad na mamm, he-ma zo emzivad ;
Gwerc'hez, diouallit-hen diouc'h ann tirant divad.

KENTA FORBAN.

Petra' dalv da beden ? koulz az pezo hag he,
Brema souden ama e tanvaï ma c'hleze ;
M'es troc'ho gant ma sein, m'es lako a besiou,
Pa na gherez senti ; na selaou ma c'homzou.

Ann daou Forban a ia evit ho skei ; koueza a reont ho daou d'ann douar.

KENTA FORBAN.

Me renons d'ann diaoul, petra zo gret d'in-me ?
Kouezet oun var ar plas, ha ma c'hleze ive.

LA NOURRICE.

J'aime mieux mourir que jeter l'enfant à la mer; et quant à mon honneur, je ne consentirai jamais..... Je n'ai personne pour me protéger, et ma vie vous appartient, mais jamais je ne jeterai mon enfant à l'eau!

PREMIER FORBAN.

Comment, effrontée, osez-vous bien parler de la sorte en ma présence? Lâchez-nous votre singe, infâme ribaude, que je le mette en pièces avec mon épée.

LA NOURRICE.

O Dieu, mon créateur, permettrez-vous qu'on massacre un enfant encore dans ses langes? un pauvre orphelin qui n'a ni père ni mère! sainte Vierge protégez-le contre cet homme inhumain!

PREMIER FORBAN.

A quoi bon tes prières? tu seras traitée comme les tiens, et tu vas, à l'instant même, goûter mon épée; puis, avec mon poignard, je te couperai en petits morceaux, puisque tu ne veux pas obéir et écouter mes paroles.

Les deux forbans s'apprêtent à la frapper. — Ils tombent tous deux à terre.

PREMIER FORBAN.

Je renonce au diable! Que m'est-il donc arrivé! mon épée m'est échappée de la main, et moi-même

Postet eo ma diou vrec'h, ma daou droad zo rampet,
Ma diou vrec'h ha ma zreid a zo ouz-in reudet.

EIL FORBAN.

Ha me er memes tra, setu kouet ma c'hleze!
Kement-man a zo kalz da zonjal koulsgonde.
Loskomp-hi da veva, he c'hrouadur hag hi,
Me gred eo dre virakl ez omp gret seïzidi.

KENTA FORBAN.

Hou-man zo d'in eur chanz! sevel na hellan ket,
Gant gloaz em izili; ma venn estropiet!
Penaoz a rin-me 'ta? ar lestr zo enn he roll,
Ma na hellomp sevel, emaomp o vont da goll!

AR VAGEREZ.

O gwerc'hez c'hloriuz! deut oc'h d'hor bizita,
Ann innosant ha me, pa oamp arru goassa;
Me gred, heb ket a var, eo dre ho kras ez e.
Mar deu ann dud fall-man d'hol leuskel e buhe.

Ar forbaned a chom gourvezet evel tud varo, ar vagerez hag ar c'hrouadur en ho c'hichen.

C'HOARIEL III.

ANN ESKOP HAG ANN EL.

ANN EL, heb en em ziskouez.

Klevit, tad venerabl, eskop a Zant-Malo,
Eur vouez a berz Doue, a zeu euz ann Envo.

je suis tombé à la renverse, mes bras sont immobiles, et mes pieds ont glissé : mes bras et mes jambes sont roides.

SECOND FORBAN.

Et moi aussi, mon épée m'est tombée de la main. Ceci mérite qu'on y réfléchisse. Laissons vivre cette femme et son enfant, je crois que c'est par miracle que nous sommes ainsi paralysés.

PREMIER FORBAN.

Voici une triste aventure! Je ne puis me relever, tant je souffre de mes membres : si j'étais estropié! que faire? le navire va à l'aventure, et si nous ne pouvons nous relever, nous allons nous perdre.

LA NOURRICE.

O Vierge glorieuse! vous nous avez secourus au plus fort du danger, mon pauvre enfant et moi, car je ne doute pas que ce soit grâce à vous que ces méchants nous laissent la vie.

Les forbans étendus dans l'embarcation, comme s'ils étaient morts; — la nourrice et l'enfant près d'eux.

SCÈNE III.

L'ÉVÊQUE ET L'ANGE.

L'ANGE, sans se montrer.

Écoutez, père vénérable, évêque de Saint-Malo, écoutez une voix qui vous vient de la part de Dieu, du

C'houi zo eun den santel gant Doue approuvet,
Evel-se ez oun deut euz he berz d'ho kaouet.
Goude fin hoc'h offis, e kommand d'ehoc'h Doue
Mont da gichen ann aod, hep konta ho toare.
Eno ez euz eul lestr hag a zo eur preizer,
Zo bet dare d'ezhan paëa ker he vicher.
Beza ez euz enn-han eur c'hrouadur bihan,
Ret vo d'ehoc'h gant enor he vezur er bed-man.
Ar bugel-ze a zo huel meurbed a-wenn,
Doue c'hourc'hemenn d'ehoc'h mont d'he gerc'hat
El lestr preizer ema, he vagerez hag he. [a-benn.]
Na vezit ket kuriuz da c'houlenn digant-he
Piou a reer anezhan, kennebeut anezhi,
N'hag a belec'h e teu, na petra ra gant-hi.
Digassit-hi gan-ehoc'h hounnez hen sâvo mad,
Ken na deui eun devez da anaoud he dad.
Kassit eun den gan-ehoc'h hag a vezo segret,
Rak, hep n'oufe ar bed, e renk beza maget.

Ann el a ia kuit, ann eskop hag he segretour a erru.

ANN ESKOP.

Ha d'ehoc'h, ma segretour, dont a ran d'ho pedi
Da zont gan-en d'ann aod hirio heb differi.
Eur vouez a berz Doue e deuz d'in kemennet
Da vont d'ann aod d'ioc'h-tu, heb dalea kammed,
Mes setu petra zo, ret eo d'ehoc'h bout segret,
Rabad a oufe den ar pez zo em speret.
Eno, am euz klevet, ez euz eur mab bihan,
Eur paour-keaz emzivad, mes Doue zo gant-han.
Deomp hon daou da welet pez krouadur ef-hen,
Ha piou a zo gant-han, m'ho digassin gan-en.

haut du ciel. Vous êtes un saint homme, approuvé du Seigneur et c'est pour cela qu'il m'a envoyé vers vous. Aussitôt votre office achevé le Seigneur vous commande de vous rendre sur le rivage, sans rien dire à personne : là vous trouverez une embarcation de pirate, qui a failli payer cher son métier. Vous y verrez un petit enfant, que vous emmènerez et ferez élever avec soin. — Cet enfant est de haute origine et Dieu vous commande de l'aller chercher sans retard. Vous le trouverez, avec sa nourrice, dans l'embarcation pirate. N'ayez pas la curiosité de demander le nom de l'enfant, ni celui de la nourrice, ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils veulent. Emmenez la nourrice, qui élèvera l'enfant, jusqu'au jour où il pourra connaître son père. Faites-vous accompagner d'un homme d'une discrétion éprouvée, car cet enfant doit être élevé sans que personne en ait connaissance.

L'ange disparaît. — Arrivent l'évêque et son secrétaire.

L'ÉVÊQUE.

Bonjour, mon secrétaire. je viens vous prier de m'accompagner jusqu'au rivage aujourd'hui, et sans différer davantage. Une voix envoyée de Dieu m'a ordonnée de me rendre immédiatement sur le bord de la mer ; mais comprenez bien qu'il faut de la discrétion, car je ne veux pas que personne connaisse mon intention. D'après ce que j'ai entendu, nous trouverons là un petit enfant, un pauvre orphelin, mais Dieu est avec lui. Allons tous deux voir quel peut être cet enfant, et qui l'accompagne, afin de les amener. Je

Me raï hen diorren hag hen mezur er-fad,
Da c'hortoz ma ouezin piou a vezo he dad.

AR SEGRETOUR.

Aotrou, tad enoruz, diouc'h ar pez a glevan,
Ez oc'h e gras Doue ha kelennet gant-han.
D'ehoc'h eo, ha nann d'in-me, d'ober pep dilijanz;
Digant ar gwir Doue ho pezo recompanz.
Diblassomp, deomp hon daou, na chommomp ket aman,
Pa'z eo a berz Doue eo ez eomp da vit-han,
Hennez zo eun ober hag a vo paëet mad,
Rak se 'ta, pa gherot ez aïmp a galon vad.

Mont a reont d'ann aod.

ANN ESKOP.

Gwelet a ran al lestr, ha c'houi kerkoulz ha me;
He-man zo eul lestr brao, kempennet a zoare,
Eun hed terribl memes zo etre he zaou-benn;
Me ia d'hen bizita, p'am euz ar gourc'hemen.....

Mont a ra enn eur vag.

Sellit pes lodad tud zo aman gourvezet!
Eur c'hreg iaouank gant-ho, me gred ez eo kousket.

AR SEGRETOUR.

Gwelit c'hoaz, ma frelad, gant-hi war hi barlen.
Ar bugel a larec'h ho poa da ziorren.

ANN ESKOP.

Savit-c'houi, merc'h iaouank, petra rit-hu aze?
Ha ne ket eur bugel a zo enn hoc'h askre?

ferai élever et instruire l'enfant, jusqu'à ce que je découvre son père.

LE SECRÉTAIRE.

Seigneur, père vénérable, d'après ce que j'entends, vous êtes en la grâce de Dieu, et favorisé de ses conseils : c'est à vous, et non à moi, qu'il appartient de faire diligence, le vrai Dieu vous en récompensera. Partons, allons tous deux, ne tardons pas davantage, puisque c'est Dieu qui nous envoie pour recueillir cet enfant; c'est là un service qui sera bien payé, partons de bon cœur, quand vous voudrez.

Ils se rendent au rivage.

L'ÉVÊQUE.

Je vois le navire, et vous le voyez comme moi; c'est un beau navire, bien gréé; il est d'une longueur extraordinaire; je vais le visiter, puisque j'en ai reçu l'ordre.

Il monte dans une barque.

Voyez que d'hommes sont couchés ici! Et une jeune femme avec eux; je les crois endormis.

LE SECRÉTAIRE.

Voyez encore, mon prélat, sur les genoux de la femme, l'enfant dont vous parliez et que vous avez à élever.

L'ÉVÊQUE.

Levez-vous, jeune femme; que faites-vous là? n'est-ce pas un enfant que vous tenez là sur votre sein?

Livirit, greg iaouank, hag ho tud ar re-ze?
Hag ho pried memes e ve unan an-he?
Ha d'ehoc'h eo ar madou, hag al lestr-man kempenn,
Hag ar mabik a zo gan-ehoc'h war ho parlenn!

AR VAGEREZ.

Salv-ho-kras! ne d-int ket, n'em euz man an-he zur;
Nemed ma chenchemp brô, me ha ma c'hrouadur,
Hag omp bet kemeret gant ar breizerien-ma;
Mes kouezet int d'ann douar, po zonjent hol laza.
Ar re a oa gan-eomp ho deuz holl massakret,
Hag al lestr ho doughe, a besiou dispennet;
Kement mad o defoa a zo choumet gant-he,
Mes ni zo zikouret gant rouanez ann Ee.

ANN ESKOP.

Ha c'houi a zo kontant da zont gant ar mab-se?
Me ho lakaï ho taou enn eur gamp a goste,
Hag a bourveo d'ehoc'h kement a zo dleet
Da ober da zaou zen evit beza bevet.
Ar bugel-ze a ra oll breder ma speret,
Eur wec'h bennag, me gred, e vezo kurunet.
Dre ma vîn en buhe, d'ezhan me zalc'ho mad,
Ken n'am bezo gouiet pe lec'h ema he dad.

AR VAGEREZ.

Ar c'hennig a rit d'eomp, aotrou, a zo re vad
Da dud zo glac'haret, da dud zo emzivad;
Choum a reomp gan-ehoc'h, me hag ar bugel-ma,
Gan-ehoc'h hag enn ho ti evit mad da veva.

Dites-moi encore, sont-ce là vos gens? Un d'eux serait-il votre mari? Est-ce à vous ce beau navire, ainsi que toutes les richesses qu'il renferme.

LA NOURRICE.

Excusez-moi, rien de tout cela ne m'appartient; nous changions de pays, mon enfant et moi, lorsque nous avons été pris par ces pirates; mais ils ont été renversés à terre au moment où ils s'apprêtaient à nous donner la mort. Les gens qui nous accompagnaient ont été tous massacrés, et notre embarcation a été mise en pièces; tout ce que nous possédions est tombé en leur pouvoir; mais nous, la Reine du ciel nous a protégés.

L'ÉVÊQUE.

Voudriez-vous me suivre avec cet enfant? Je vous mettrai tous deux dans une chambre à l'écart, et vous fournirai tout ce qui est nécessaire pour vivre à deux. Cet enfant fait toute la joie de mon esprit, et un jour, je le crois, il portera la couronne. Aussi longtemps que je vivrai, je le garderai près de moi, jusqu'à ce que j'aie appris en quel lieu est son père.

LA NOURRICE.

La proposition que vous nous faites, Monseigneur, est trop avantageuse pour de pauvres gens dans la douleur, et privés de tout soutien; nous resterons près de vous, mon enfant et moi, et nous acceptons votre hospitalité.

AR SEGRETOUR.

Deomp gant-ho, ma frelad, d'ho lakat en repoz;
Pred eo d'eomp en em denn, me well arru ann noz.
Ar re-man a zo skuiz goude ann nec'hamant
Ho deuz bet war ar mor, pa'z eo Doue kontant.

Mont a reont kuit.

AR C'HENTA FORBAN, en eur zevel.

Sao, ma c'hamarad paour, evit mont adarre;
Hou-man a zo eun dro hon euz bet koulskoude!
Sao, sao, ma c'hamarad, ha zell mad war da dro,
Me gred e-maomp aman e kichen Sant-Malo.

EIL FORBAN, o sevel.

Orsa 'ta! ma mignon, kemer prompt ar stur-ze,
Evit ma 'z aimp a-raok enn hon hent adarre;
Klevet ec'h euz, ma den, alies lavaret,
Biskoaz n'euz bet chanz-vad o karet ar merc'hed.

DIVEZ ANN EIL BENNAD.

LE SECRÉTAIRE.

Emmenons-les, mon Prélat, et faisons leur prendre du repos; il est temps de se retirer, car la nuit arrive. Ils sont accablés de fatigue, après toutes les inquiétudes qu'ils ont éprouvées sur mer, puisque Dieu l'a voulu.

Ils s'en vont.

LE PREMIER FORBAN, en se levant.

Lève-toi, mon pauvre camarade, et remettons-nous en route : voilà pourtant une singulière aventure ! Debout, debout, mon camarade, et regarde autour de toi : il me semble que nous sommes ici près de Saint-Malo.

LE SECOND FORBAN, en se levant.

Allons! prends vite le gourvernail, mon ami, et remettons-nous en route : tu as souvent entendu dire qu'il n'arrive jamais que malheur à ceux qui aiment les femmes.

FIN DU SECOND ACTE.

KENT-LAVAR EVIT ANN TREDE PENNAD.

Distroomp, ma zud vad, brema etrezeg Brest,
Goude beza gwelet lazerez ha tempest,
Evit klevet kelou euz ar roue Arzur,
Pa eo saveteet ervad he grouadur.
Pa arruaz Arzur er gear gand he bried,
E c'houlennaz penaoz e oa gwelioudet.
Lavaret oe d'ezhan : Hep kavout bugale
E oa gwelioudet, hag hi iac'h adarre.
Pa glevaz e oa iac'h, en em gavaz kontant,
Evel eun den honest, hep ober nep zeblant.
Ar prins-hont Kervoura a gemeraz konje
Digant he vreur Arzur da ober eur bale.
Na helle ket kousket, ann traïtour miliget.
He venoz argazuz ato enn he spered.
Hag hen d'en em lestra da vont d'ann Hiberni,
Mes tromplet braz e oë gant he arwezinti.
Eno pa arruaz, e teu da valissa,
Ken a zonje ann dud ez ea d'en em laza.
Gant blasphemou euzuz hag gant leou ru-gwad,
En em ro d'an diaoul, korf, diou-vrec'h, penn ha troad.
Pa oa enn he gounnar, evel eur serpant klan,
E teuaz ann diaoul war-arfin da vet-han.
Tryphina hec'h-unan, hervez ann drouk-spered,
Eo a zalc'he kuzet ar bugel e doa bet.
Holl valis Kervoura a dro neuze d'he c'hoar,
En em venji a renk, hag he c'hass d'ann douar.....
Ni ia da ziskouez d'ehoc'h he iriennou ganaz,
Enkreziou Tryphina, ha penaoz e tec'haz.

DIVEZ ANN TREDE KENT-LAVAR.

PROLOGUE DU TROISIÈME ACTE.

Chers auditeurs, retournons maintenant jusqu'à Brest, après avoir vu massacre et tempête, allons, pour avoir des nouvelles du roi Arthur, puisque vous savez que son enfant est en sureté.

Quand Arthur arriva dans son palais, auprès de son épouse, il s'informa des suites de son accouchement ; on lui répondit qu'il n'y avait pas d'enfant, et que la reine était en bonne santé.

En apprenant que sa femme se portait bien, le roi, en honnête homme, éprouva une grande joie, sans le laisser paraître. Puis le prince Kervoura prit congé de son beau-frère, pour aller en voyage.

Il ne pouvait plus dormir, le traître maudit : son projet criminel tourmentait constamment son esprit. Il s'embarqua pour l'Hibernie : mais il fut trompé par ses indications.

Arrivé en Hibernie, il entra dans une telle fureur, que l'on crut qu'il se donnerait la mort : il blasphême, il jure par le feu et le sang, et se donne au diable des pieds à la tête.

Pendant qu'il exhalait sa fureur, semblable à un serpent enragé, le diable vint à son aide. C'était Tryphine elle-même, d'après l'esprit malin, qui tenait caché son enfant.

Toute la rage de Kervoura se tourne alors contre sa sœur, il se vengera, il la conduira en terre.....

Nous allons représenter devant vous ses trames perfides, les angoisses de Tryphine et sa fuite.

FIN DU TROISIÈME PROLOGUE.

TREDE PENNAD.

C'HOARIEL I.

KERVOURA, TRYPHINA, ARZUR, HE DUD.

ARZUR.

Eur-vad d'ehoc'h, ma fried, ha d'ehoc'h-hu aotronez,
Ha da oll dud ma zi, gant joa ha karantez!
Prometet em boa d'ehoc'h, e vijenn hep dale
En em gavet gan-ehoc'h, da c'houzout ho toare.
Eleal, ma fried, na oan ket en gortoz
Goude ho kwilioud, d'ho kavout ken dispoz,
Pelec'h 'ma ar bugel hoc'h euz lekeat er bed?
Digassit-hen d'he dad, hast am euz d'hen gwelet.

KERVOURA.

Ma breur kaër, ho koulenn hon laka nec'het braz :
Ann enep d'ho kortoz a zo digouet siouaz!
Ho pried, evit gwir, a zo gwilioudet,
Mes evit krouadur, hini n'ez euz ganet.
Goulennit digant-hi, hi oar ar wirionez,
Hag a zisklerio d'ehoc'h, hep klask nep digarez,
Penaoz, hag e pe ghiz, ez eo bet c'hoarvezet,
Elec'h eur c'hrouadur eur c'holl eo e deuz gret.

ARZUR.

Ann drouk, evel ar mad, a zeu digant Doue ;
Er pez zo c'hoarvezet plegomp d'he volonte.

TROISIÈME ACTE.

SCÈNE I.

KERVOURA, TRYPHINE, ARTHUR ET SES GENS.

ARTHUR.

Je vous souhaite le bonjour, ma femme, ainsi qu'à vous, Messieurs, et à tous les gens de ma maison ; je vous salue avec joie et avec amour. Je vous avais promis que je me retrouverais sans retard au milieu de vous ; certes, Tryphine, je ne m'attendais guère à vous trouver en bonne santé, à la suite de vos couches. Où est l'enfant à qui vous avez donné le jour ? Apportez-le à son père, j'ai bien hâte de le voir.

KERVOURA.

Mon cher beau-frère, ce que vous demandez-là nous embarrasse beaucoup : hélas ! tout a tourné contrairement à vos désirs : il est vrai que votre femme est accouchée, et pourtant il n'y a pas d'enfant. Interrogez Tryphine, elle connaît la vérité et vous la dira sans détour ; elle vous dira comment, au lieu de donner le jour à une créature, elle a fait une perte.

ARTHUR.

Le mal, comme le bien, vient de Dieu ; soumettons-nous à sa volonté en ce qui est arrivé ; je suis joyeux

Pa'z eo gret ho plavez, ne d-oun ket drouk-kontant ;
P'ho kwelan en iec'hed, em euz soulajamant.

TRYPHINA.

Gwir eo, trist oun meurbed, o sonjal en dra-ze ;
Petra lavarin-me, pa na ouienn doare ?
Mes brema da vihanna, enn amzer da zonet,
Pa'z oc'h gan-en er gher, en em gàvan ezet.

KERVOURA.

Arzur, roue a Vrest, chetu c'houi enn ho ti,
Enn ho plijadurez, ho pried ker ha c'houi :
Pa na oac'h ket er gher, ez oun bet d'ehoc'h fidel,
M'hen làr gant gwirionez, n'hallen ket ober gwell.
Mes me fell d'in breman kavout ma liberte
Ac'hann da eun tri miz, da ober eur bàle.

ARZUR.

Ho rezon a zo mad, it elec'h ma karfet,
Me ho trugareka, fidel braz d'in oc'h bet,
Ha ma em goulennit, me bromet d'ehoc'h ive
E vezin d'ehoc'h fidel epad ma oll vuhe.

KERVOURA.

Tud-chentil a henor, me ia em hent breman ;
Ha digant-ehoc'h, ma c'hoar, konje a c'houlennan,
Me zo eun den iaouank hag a zo oblijet
Da redek ma fortun ken am bò hi c'havet.

TRYPHINA.

Ma breur ker, ma hoc'h euz evid-oun karante,

et content de voir le danger passé, et de vous trouver en bonne santé.

TRYPHINE.

Il est vrai pourtant que ce n'est qu'avec une grande tristesse que je pense à tout cela ; mais que vous dirai-je, puisque je ne savais rien ; aujourd'hui au moins, j'éprouve un grand soulagement de vous avoir près de moi.

KERVOURA.

Arthur, roi de Brest, vous voici dans votre palais, heureux de retrouver votre femme bien aimée : pendant votre absence, je le dis en vérité, je vous ai servi avec toute la fidélité possible. Maintenant je voudrais jouir de ma liberté pour voyager pendant trois mois.

ARTHUR.

Vous avez raison, et vous pouvez aller où bon vous semblera ; je vous suis très reconnaissant de votre fidélité, et si vous avez besoin de moi, je vous promets aussi fidélité durant toute ma vie.

KERVOURA.

Gentilshommes dignes de tout honneur, je vais partir pour un voyage ; et vous, ma sœur, je prends aussi congé de vous, car je suis un jeune homme obligé de courir après la fortune, jusqu'à l'avoir rencontrée.

TRYPHINE.

Mon frère, si vous m'aimez, n'oubliez pas de de-

Na ankounac'hit ket da glevet ma doare ;
N'em euz na breur, na c'hoar nemed-hoc'h hoc'h-unan,
Mar bezit pell amzer, em lakafet e poan.

Mont a reont kuit.

C'HOARIEL II.

KERVOURA, D'AR VARTOLODED.

Ha d'choc'h, martoloded, dispont merdeïdi,
Ha c'houi a zo etro d'am c'hass d'ann Hiberni ?
Eun den oun euz ar re a verit pep respet,
Hag araog pep-hini a dle bout servichet.

KENTA MARTOLOD.

Aotrou, ni a zo prest, ambarkit pa garfet,
Ema'n avel a du, breman eo brao monet.
Orsa ! ma c'hamarad, kraog eta er stur-ze,
Ha lak-hi war he hent, na choumomp ket bete :
Savomp c'hoaz ar gweliou, ma kerzimp prim ha terr,
Me gare bout arru, evit distreï d'ar gher.

EIL MARTOLOD.

Chetu eun amzer vrao, seder ha flamm meurbed,
Eur blijadur eo d'comp beza en em lestret,
Mar n'hon euz ket tempest, ni ia e berr amzer
D'ho lakat er porz-mor elec'h hoc'h euz d'ober.

KERVOURA.

Klevit, martoloded, c'houi war ann doareou,

mander de mes nouvelles; je n'ai pas de sœur, je n'ai de frère que vous, et, si votre absence se prolonge, j'en aurai bien de l'inquiétude.

Ils s'en vont.

SCÈNE II.

KERVOURA AUX MATELOTS.

Bonjour, matelots, gens de mer intrépides; pouvez-vous me transporter en Hibernie. Je suis un de ces hommes qui méritent toute sorte de respects, et qui doivent être servis avant tout autre.

PREMIER MATELOT.

Monseigneur, nous sommes prêts, embarquez-vous quand vous voudrez; le vent est favorable, et il fait bon partir maintenant. Voyons, mon camarade, prend le gouvernail, donne à l'embarcation la direction convenable, et partons sans autre retard ; hissons les voiles pour aller plus vite ; je voudrais être déjà arrivé et prêt à retourner à la maison.

SECOND MATELOT.

Voilà un beau temps, clair et joyeux ; c'est un plaisir de s'embarquer par un pareil temps, et s'il ne survient quelqu'orage, nous vous débarquerons sans tarder au port où vous avez affaire.

KERVOURA.

Écoutez-moi, matelots, vous connaissez les routes

Hag ar roudennou vôr a gass d'ann oll vroïou,
Aman zo eun arroud, hag a dremen dre-z-han
Kement lestr a guita, pe a zeu er vrô-man?

KENTA MARTOLOD.

Evel ma livirit, ni oar ar roudenno,
Hag en lec'h ma karfet, gant paë, ni ho kasso.
Setu aze eur red, neb a zalc'ho gant-han,
A sigouezo en Spagn abars nemeur aman.
Ann nent-man a zalc'homp a gass eeun da Vro-Saoz,
Ha dre 'n hont ez eer d'ann Irland ha d'ar Skoz;
Ann neb a zalc'ho stard war ar c'hoste deo,
A iello en eur red d'ar porz a Zant-Malo,
Erfin aman e ten listri ar Flamanted,
Marc'hadourien dizarg, hag oc'hpenn, forbaned.

KERVOURA.

Me zouete er-vad e teue dre aman
Listri euz a vrô Spagn, koulz hag a Vreiz-Vihan;
Mes c'hoas am euz eun dra da c'houlenn digan-ehoc'h,
Mar rentit respont d'in, me hen talvezo d'ehoc'h.
Ha c'houi ho pe gwelet ha gallet remerki
Eur vag-lestrik vihan, daou zen d'he c'hondui,
Gant-ho eur vagerez hag eur bugel bihan,
Eur pevar miz a zo e tremenjont aman.

EIL MARTOLOD.

Aôtrou, na oufenn ket rei rezon d'ehoc'h a-ze,
N'hon euz ket remerket ann dremenidi-ze,
Na klevet gant nikun ho defe ho gwelet,
Evit e kement-ze ez omp innosanted.

et les courants qui mènent en chaque pays; il y a par ici un passage où passe toute embarcation qui va en Hibernie ou qui en revient?

PREMIER MATELOT.

Comme vous le dites, nous connaissons les routes, et, avec de l'argent, nous vous transporterons où vous voudrez. Voilà un courant, et celui qui voudra le suivre se trouvera bientôt en Espagne ; la route que nous suivons mène droit en Angleterre, et celle que vous voyez là-bas conduit en Irlande et en Écosse; celui qui naviguera constamment a droite, arrivera directement au port de Saint-Malo; enfin on rencontre par ici des navires flamands, rudes marchands, et de plus forbans.

KERVOURA.

Je me doutais bien qu'il venait par ici des navires de l'Espagne, aussi bien que de la petite Bretagne : mais j'ai encore une petite question à vous faire, et si vous y répondez, je vous tiendrai compte de ce service. N'avez-vous pas vu une petite embarcation conduite par deux hommes, et portant une nourrice avec un petit enfant? ils ont dû passer par ici il y a quatre mois.

SECOND MATELOT.

Mon seigneur, je ne saurais vous renseigner à ce sujet ; nous n'avons pas remarqué ces passagers là, ni entendu dire à personne qu'ils aient été vus; nous sommes parfaitement ignorants de cela. Mais

Mes setu ni arru en brô ann Hiberni,
Deomp da gichen ann aod da esaat dilestri;
Ha pa 'z omp arruet el lec'h ma ho poa c'hoant,
Diskennit d'ann douar da reï d'eomp hon arc'hant.

KERVOURA.

Dalit, setu aze evel ma'z eo dleet,
Birvikenn na vankin d'ar pez am euz laret.
It enn ho chanz breman, ha me reï ma hini,
Abars tri miz ac'hann e fell d'in distreï.

C'HOARIEL III.

KERVOURA, HE-UNAN.

Ma feiz! evit breman e teu d'in-me doëtanz;
Pa glevan ar re-man, e kresk ma difianz;
Mes me ia koulsgoude da benn ma c'hefridi,
Da c'hoût hag hi zo deut e douar Hiberni :

Ar paotr a gampr a zigouez : Kervoura d'ezhan.

Deiz mad d'ehoc'h, ma den kaer, ha n'euz ket deut
Eur pevar miz a zo, tud euz a Vreïz-Vihan. [aman],

AR PAOTR A GAMPR.

Evit ar wirionez ec'h hellit he zerc'hel,
N'euz diskennet aman nikun a Vreïz-Izel,

KERVOURA.

Me a renons a grenn! c'houi am laka e poan,

nous voilà arrivés au pays d'Hibernie; abordons, pour essayer de débarquer : et puisque nous voici rendus où vous vouliez aller, descendez à terre, et donnez-nous notre argent.

KERVOURA.

Tenez, voilà ce qui vous est dû; je ne manquerai jamais à ma parole. Poursuivez maintenant votre fortune, moi je poursuivrai la mienne de mon côté, et dans trois mois, je veux retourner dans la petite Bretagne.

SCÈNE III.

KERVOURA, SEUL.

Par ma foi; j'ai maintenant des doutes, et ma défiance s'est accrue aux réponses de ces matelots; je vais pourtant poursuivre mon projet, et m'informer s'ils sont débarqués sur la terre d'Hibernie.

Arrive le valet de chambre, Kervoura, s'adressant à lui.

Bonjour, mon cher homme; n'est-il pas débarqué ici, il peut y avoir de cela quatre mois, des gens de la petite Bretagne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous pourrez tenir pour vérité qu'il n'est descendu personne ici de la Basse-Bretagne.

KERVOURA.

Je renonce net à Dieu! Vous me mettez en peine.

Ha n'euz ket enn ho ti rentet eur mab bihan,
Eur vagerez hag hen, a oa en em lestret
Pevar miz zo, a Vrest, evit dont d'ho kaouet?

AR PAOTR A GAMPR.

Aotrou, n'ouzon doare, n'em euz ket ho gwelet,
Na biskoaz er vrô-man n'ho deveuz douaret.

KERVOURA.

En em droït euz ma fas, ha ma list ma-unan,
O klevet kement-ze oun karget a zoan.
Oh! gwalleur! gwalleur d'in! ar pez a ziskredenn,
Zo c'hoarvezet hep mar; prest oun da goll ma fenn.

Ar paotr a gampr en em denn, Kervoura, he-unan.

N'ouzon petra memes em dalc'h mui en buhe?
Pe derri, pe frika, pe grevi a rin-me?
Me ia d'en em veuzi, pe c'hoaz d'en em grouga,
Pa na deu war ann heur ann ifern d'am lounka.
Diaoulou euz ann ifern, klevit ouz-in breman,
Biskoaz n'oun bet ker gwaz ha ma 'z oun ar wech-man.
Petra 'meuz me goneet gant ma oll falloni?
Mont a ran en kounnar, siouaz! evel eur c'hi.
Me bed ar pevar foëltr da zont d'am bruzuna,
Me ia gant ar gounnar, na badan mui ama,
Ma na hellan gouzout doare ar c'hrouadur,
Pelec'h eo bet kasset, anaout he duadur.
Berith hag Astaroth, d'ehoc'h oll en em westlan,
M'en em ro evit mad d'ann ifern ha d'he dan,
Korf, ghenou ha diou skouarn, daoulagad, penn ha kap,
Mar kirit laret d'in pelec'h eo eet ar map.
Em hirrez, d'ehoc'h ho taou en em roan a-vreman,

N'est-il pas arrivé chez vous une nourrice avec un petit enfant, qui s'étaient embarqués à Brest, il y a quatre mois, pour venir vous trouver.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monseigneur, je n'en sais rien, je ne les ai pas vus, et ils ne sont pas débarqués dans ce pays.

KERVOURA.

Retire-toi de ma présence, et me laisse seul; tes paroles m'ont rempli de crainte. Oh! malheur! malheur à moi! ce que je redoutais est arrivé, sans doute; j'en perdrai la raison.

Le valet de chambre se retire, Kervoura seul.

Je ne sais ce qui m'attache plus longtemps à la vie : quelle mort choisir, être rompu, broyé ou crevé? Je vais me noyer ou me pendre, puisque l'enfer ne veut m'engloutir en l'instant! Diables de l'enfer, venez à mon secours! Jamais je n'ai été aussi malheureux que je le suis présentement. Et quel profit ai-je retiré de toutes mes méchancetés? J'enrage, hélas! comme un chien. Que les quatre tonnerres me pulvérisent! J'enrage, et ne me possède plus, de n'avoir des nouvelles de l'enfant, de ne savoir où il est, ni ce qu'il est devenu. Berith et Astaroth, je me voue à vous, je me donne pour toujours à l'enfer, corps, bouche, oreilles, yeux, des pieds à la tête, si vous voulez me dire où est l'enfant. Dans le tourment de mon attente, je me donne à vous deux, à l'instant même, puisque Lucifer n'entend pas mes paroles, puisqu'il n'accourt pas à mon aide

Pa na glev Lucifer ar c'homzou a laran,
Pa na zeu d'am zikour, na pa na zizrevel,
Pelec'h eo dizouget ar c'hreg hag ar bugel.

Berith hag Astaroth a zigouez.

BERITH.

Kleo aman, penn-diot, selaou mad ma respont,
Ha kent ma vezo fin e vezo gwell da gont.
Truflerez penn da benn zo grët en da ghenver,
Kuzet eo ar mab-se gand tud eveuz da gher :
Da c'hoar ar rouanez, ia, hounnez hec'h-unan
A ra d'id bout breman en enkrez hag e poan,
Hounnez, e gwirionez, e deuz hen distroët,
Ha da c'hra reuzeudik gant kement ec'h euz gret.

KERVOURA.

Ma c'hoar eo! d'ann taol-mann a-walc'h eo kement-
Na da c'hout pe seurt fin a vezo koulsgoude. [se]
Me a renons a grenn d'ann env ha d'ann douar,
Ma na dorran eur wech hi c'halon gant glac'har.
Tryphina milliget! te ra ma disesper,
Me am be da vuhe, mar venn gan-ez er gher.
Evit kement-se oll, ne ket a-walc'h kaout c'hoant,
Ret eo tenna venjanz kent ma vezin kontant;
Mont a ran da zonjal, n'ouzon pe-tra rafenn,
Evit en em venji euz a eur femellen.

ASTAROTH.

Oh! pa na ouzez ket, gorto, m'es kelenno;
Tamal-hi, gant eur gaou, d'he fried ann aotro.
Ro d'ez-han da gredi e doa ganet eur mab,

pour me faire connaître où se trouve la femme avec l'enfant.

Arrivent Berith et Astaroth.

BERITH.

Ecoute ici, imbécile, écoute bien ce que je vais te dire, et avant la fin ton affaire sera meilleure. Tu as été trompé complétement, l'enfant est tenu caché par des gens de ta maison. Ta sœur la reine, oui elle-même, est la cause de toutes tes peines et de tes inquiétudes; c'est elle, je l'affirme, qui a caché l'enfant, et qui t'a rendu malheureux en faisant échouer tes projets.

KERVOURA.

C'est ma sœur! Ah! pour le coup c'en est assez! Et pourtant, comment finira ceci? Je renonce net au ciel et à la terre, si je ne brise le cœur de ma sœur! Maudite Tryphine! tu fais mon désespoir! J'aurais ta vie, si j'étais près de toi. Mais il ne suffit pas de désirer, je ne serai content que lorsque je me serai vengé; je vais y réfléchir.... mais je ne sais comment m'y prendre, pour me venger d'une femme.

ASTAROTH.

Oh! si tu ne le sais pas, attends, je vais te l'indiquer. Mens et accuse-là près du roi, son mari. Donne lui à croire que Tryphine avait donné le

Ha laket hen laza gant malis ouz he dad.
Ro d'ezhan da gredi, dre galz a lizerio
E deuz malis out-han, ha memes a-bell-zo,
Hag ema war he souj da gavout he vuhe :
Heb dâle te glevo eur c'helou all neve.

KERVOURA.

Par le charni morghe! hennez zo d'in eun taol!
Ann ali a zo mad, m'em bezo ma digoll.
Me a ia da skriva d'he fried lizerio
Hag e vo souezet, a gredan, p'ho lenno.

C'HOARIEL IV.

KERVOURA, D'HE GANNADER.

Orsa! ma c'hannader, ret e vo d'choc'h monet
Bete ma breur Arzur, roue ar vretoned,
Da gass lizer d'ezhan, oh! ia! rentit-hen prest,
Warc'hoaz d'ann amzer-man e renkit bout en Brest.
Ha p'hen defo lennet penn-da-benn al lizer,
Klevit petra laro, abars distreï d'ar gher.

AR C'HANNADER.

Me zo d'choc'h servicher, hag a reï penn-da-benn
Kement a lavarfet dre urz ha gourc'hemenn;
Gant rezon me gomzo, m'ar be d'in aotreet,
Hag a reï d'choc'h respont evel ma 'z eo dleet.

Kervoura a ia kuit, ar c'hannader he-unan.

Me ia breman enn hent, hep feint na dieghi,

jour à un fils, et qu'elle l'a fait mettre à mort, parce qu'elle déteste son père. Fais-lui croire, par de nombreuses lettres, qu'elle le hait depuis longtemps, et qu'elle médite même de le faire mourir. Sans retard, tu apprendras du nouveau.

KERVOURA.

Par le charni morghé! c'est un coup à faire! Le conseil est bon, et je me rattraperai; je vais écrire des lettres à son mari, et quand il les lira, il sera bien surpris, j'espère.

SCÈNE IV.

KERVOURA, A SON MESSAGER.

Or ça, mon messager, il vous faut aller jusqu'à mon frère Arthur, roi des bretons, pour lui porter une lettre : oui, et faites diligence, car il faut que demain, à pareille heure, vous soyez à Brest. Et quand il aura lu ma lettre, d'un bout à l'autre, avant de vous en retourner, faites bien attention à ce qu'il dira.

LE MESSAGER.

Je suis votre serviteur, et je ferai de point en point tout ce que vous me commanderez. Je parlerai avec raison, si on me le permet, et je vous rapporterai la réponse, comme il convient.

Kervoura s'en va, le messager resté seul.

Je vais me mettre en route, sans feinte ni paresse,

Da gass all lizeriou, d'ober ma c'hefridi;
Innoçant oun dre oll euz ar pez zo enn-he,
Dre ma int siellet, n'ouzon ket ho doare;
Doëtanz vraz a zeu d'in e vin disc'hraciet
Mar 'z euz nep drouk enn ho, pa vezint digoret.
Mes a pez am c'honfort, ne d-oun nemed eun den
O servicha ma mestr, pa deu da c'hourc'hemen;
N'en de waz d'in monet, pa 'z e d'in kommandet,
Rak ann amzer a ia, ha me a choum bepred.

Bâle a ra, Arzur a arru war ann théâtr.

Oh! arru oun dija, me a well ann aotrou,
Me ia da reï d'ezhan raktal ma lizeriou :
« — Me zoug d'ehoc'h ar zalud, roue a Vreïz-Izell;
« Ar prins bras Kervoura a skriv d'ehoc'h euz a bell;
« Gourc'hemenou ra d'ehoc'h, ha da oll dud ho ti,
« Da c'hortoz ann amzer ma teui d'ho saludi. »

AR ROUE.

Deuet mad, ma mignon, enn hon ti ra vezet;
Penaoz a ra ma breur, hag hen zo en iec'het?

AR C'HANNADER.

Gaillard eo, m'hen assur, ema en liberte;
Donet a reï en Breïz kent ma vezo dâle.

AR ROUE.

Oh! p'am euz lizeriou, me a welo brema,
Eun darn euz he zoare, hag e pelec'h ema.

Lenn a ra al lizer.

pour porter les lettres qui m'ont été confiées; je ne sais rien de ce qu'elles disent; mais je crains qu'à leur ouverture je ne sois disgracié, si elles renferment quelque chose de mal. Je me console pourtant, en songeant que je ne suis qu'un homme au service d'un maître et qui exécute ses ordres : je ferais bien de partir, puisqu'on me le commande, car le temps passe, et moi je n'avance pas.

Il marche, Arthur arrive sur le théâtre.

Oh! me voici déjà arrivé, car je vois le maître; je vais lui remettre mes lettres sur le champ : « Je vous souhaite le bonjour, ô roi de Basse-Bretagne ; le grand prince Kervoura vous envoie cette lettre de loin; il vous fait ses compliments, ainsi qu'à tous ceux de votre maison, en attendant qu'il vienne lui-même vous saluer. »

LE ROI.

Soyez le bien venu, mon ami, dans ma maison. Comment va mon frère? Est-il en bonne santé?

LE MESSAGER.

Il est bien dispos, je vous assure, et se porte à merveille; il viendra en Bretagne sans tarder.

LE ROI.

Ah! puisque vous m'apportez des lettres, j'aurai de ses nouvelles, et je verrai où il est.

Le roi lit la lettre.

Laret d'in, kannader, hag hen 'deuz diskleriet,
Ar c'helou-ma d'ehoc'h-hu, kent ma oac'h dilec'hiet?
Rak aman a zo traou hag am grà souezet;
Biskoaz eur seurt lizer n'am boa c'hoaz digoret.

AR C'HANNADER.

Aotrou, ma iskuzit, rak me zo innoçant,
N'en deuz laret d'in gher eveuz he zantimant.
Mar 'z euz eun drouk bennag, ne d-oun ket kiriek,
Deut oun enn ho pete, hep gouzout ann abek.

AR ROUE.

It, ma list ma-unan, n'en d-eo ket c'houi ma nec'h;
Al lizer a lennan eo em laka en bec'h.
En em droït a goste ha ma list ma-unan,
Eun neubeud da zonjal war ar pez zo enn-han.

Ar c'hannader a ia kuit, ar roue a lavar :

Pa n'en deuz nemed-oun, me ia c'hoaz da zellet,
Rak o sonjal enn-han, e tivarc'h ma speret.
Ha possubl ve biken ec'h hallfenn-me kredi
Ar c'hèlou dinatur a zo em liziri!

Lenn a ra c'hoaz.

O gwalleur! ô gwalleur! Tryphina traitourez!
Hag hervez ma welan, ez eo c'hoaz muntrerez.
Pelec'h ema ann den a gement a oufe
Gouzanv ar zonj hep ken euz ann draitourach-se?
Sonjal e deuz kavet kalon da vassakri,
He gwad hag hi bugel kerkouls ha ma hini!
O torfetourez vraz! ô maouez dinatur!

Dites-moi, messager, vous a-t-il fait part de cette nouvelle avant votre départ? car je vois ici des choses qui me remplissent d'étonnement; jamais de ma vie je n'avais encore ouvert une pareille lettre.

LE MESSAGER.

Seigneur, excusez-moi, j'ignore tout, car le prince ne m'a pas dit un mot de ses intentions : s'il y a quelque mal, j'en suis innocent, je suis venu jusqu'à vous sans savoir pourquoi.

LE ROI.

Allez, et me laissez seul, ce n'est pas vous qui m'embarrassez, c'est cette lettre qui me pèse; retirez-vous à l'écart et me laissez seul un moment pour réfléchir sur ce qu'elle contient.

Le messager se retire, le roi parle.

Je suis seul; je vais encore lire cette lettre; mon esprit s'égare quand je songe à ce qu'elle dit. Et comment pourrais-je jamais croire la nouvelle barbare que m'apporte cette lettre?

Il lit encore.

O malheur! ô malheur! perfide Tryphine! D'après ce que je vois, elle aurait même commis un crime. Quel homme pourrait supporter seulement la pensée d'une telle trahison? Penser qu'elle a eu le cœur de faire mourir son enfant, son sang et le mien! O grande criminelle! ô femme barbare! Tu as trempé tes mains dans le sang de ton enfant! Je croyais trouver un fils,

Gwalc'het ec'h euz da zorn en gwad da grouadur!
Me zonje moa eur mab, pa erruiz em zi,
Ha te a respontaz n'as poa gànet hini.
Oh! m'am bije eur mab, evel ma esperenn,
Evit ma c'honzoli, pegher joaüs e venn!
Diaoul infernal, te eo a zo bet ar muntrer,
Hag ec'h euz-hi tentet da ober ar malheur.
Ha war-benn kement-se, em spered pa zonjan
E deuz ar volonte d'am laza va-unan.
Petra zo da zonjal, pa n'euz mui a respet
Etouez ar brinsezed hag ann dud kurunet!
Divroadez ingrat! goude kement a vad
A riz ato d'ezhi, hi ra d'in kalounad.
C'hoaz pa zonjan en ze, na hellan ket miret
Na vank d'in ma c'halon, na vrumen ma spered.....
Mes n'en d'eo ket a-walc'h a c'hanon ma-unan;
Ret vo 'n em guzulia d'am lemel meaz a boan;
Ghervel ma zrompiller, d'ober d'ezhan mônet
Brema dioc'h-tu en ker, da c'hervel ma frinsed.

Ann trompiller a zeu, ar roue d'ezhan.

Klevit, ma zrompiller, it buhan trô war drô,
Da c'hervel ma frinsed, ha livirit d'ezho,
Dont d'am c'havout dioc'h-tu, en heur-ma hep termen,
Eun nevezenti zo er vrô ha na oar den.

ANN TROMPILLER.

Me ia eta, aotrou, da c'hervel ho prinsed,
Dionc'h ma welan ho liou, rezon eo d'in monet.
Pa zono ma zrompill, en em gavint a-benn,
Da glevet ho toare koulz hag ho kourc'hemenn.

Sini a ra en eun tu, hag en em zastumer.

en arrivant chez moi, et tu m'as répondu que tu ne m'avais pas donné de fils! Oh! si j'avais un enfant, comme je l'espérais, un fils pour me consoler, que ma joie serait grande! Diable de l'enfer, c'est toi qui as été le meurtrier, c'est toi qui l'as poussée à commettre ce malheur! Et quand je songe qu'elle médite encore de me donner la mort, à moi-même! Et que doit-on penser, quand on ne trouve plus de respect parmi les princesses et les têtes couronnées? Étrangère perfide! Après tout le bien que je lui ai toujours fait, quel crève-cœur elle me donne? Ah! quand j'y songe mon cœur se resserre, et mon esprit se trouble!.... Mais ce n'est pas assez de moi seul, je veux prendre conseil sur les moyens de sortir de peine; je vais appeler mon trompette et lui commander d'aller snr le champ par la ville, pour assembler mes princes.

Le trompette arrive, — le roi lui dit :

Écoutez-moi, mon trompette, allez sur le champ, et faites le tour de la ville, pour rassembler mes princes, et les inviter à se rendre, sans délai, près de moi : il est arrivé dans le pays une nouvelle que personne ne connait encore.

LE TROMPETTE.

Oui, mon roi, je vais appeler vos princes, et je vois, à votre pâleur, qu'il me faut me hâter. Quand je sonnerai de la trompette, ils arriveront aussitôt pour avoir de vos nouvelles, et prendre vos ordres.

Il sonne d'un côté du théâtre, et on se rassemble.

Klevit oll, aotrone, hag en em zastumet,
Gant ar roue Arzur ez oc'h dighemennet,
D'en em gavout gant-han enn heur-ma penn-da-benn,
Er palez d'ar c'huzul, rabat e vankfe den.

Sini a ra e kreiz ann Théâtr, hag e lavar :

N'onn petra zo gant-han, terrupl ez eo nec'het,
N'ema ket en stad vad he gorf nag he speret,
Glac'haret eo meurbed, chenchet oll hen c'havan,
Eun neventi en deuz hag a ra d'ezhan doan.

Sini a ra enn tu-all, hag e lavar :

Rak-se grit oll difrae, da glevet he zoare,
Ma na hastit monet, marteze e fachfe :
Me am euz gret ma c'harg, me ia d'ar gher breman,
Deut pa blijo gan-ehoc'h, iskuz a c'houlennan.

C'HOARIEL V.

AR GOUARNER, AR PAOTR A GAMPR, AR C'HANNADER, AR PRINS SAOZ.

AR GOUARNER.

Aotronez, etrez-hoc'h, ha prest oc'h da vonet
Da gavout ar roue, p'en deuz gourc'hemennet?
Herve ann trompiller, ez euz arru gant-han
Eur c'helou trist bennag, hag a ra poan d'ezhan.

AR PAOTR A GAMPR.

P'en d'euz gourc'hemennet, sentomp buhan out-han,

Écoutez tous, mes seigneurs, et rassemblez-vous. Le roi Arthur vous ordonne de vous rendre à l'instant même près de lui, en son palais, pour tenir conseil, et que personne ne fasse défaut.

Il sonne au milieu du théâtre, et dit :

Je ne sais ce qu'il a, mais il est dans une terrible anxiété, son esprit et son cœur sont également bouleversés ; sa désolation est au comble, et je le trouve bien changé : il lui est arrivé quelque fâcheuse nouvelle.

Il sonne de l'autre côté, puis dit :

C'est pourquoi, hâtez-vous d'aller apprendre le sujet de son tourment, car si vous tardiez, il pourrait se fâcher ? Pour moi, j'ai fait mon devoir, et maintenant je m'en retourne au palais : venez quand il vous plaira, et excusez-moi.

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, LE VALET DE CHAMBRE, LE MESSAGER, LE PRINCE ANGLAIS.

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, êtes-vous prêts à vous rendre auprès du roi, puisqu'il l'ordonne ? D'après ce que dit le trompette, il lui est arrivé quelque triste nouvelle, qui lui cause de la peine.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il a commandé, pressons-nous d'obéir, car il ne nous

Rak n'hor goulenn neb-pred heb ezom ar brassan,
Na biskoaz n'hen gweliz, na pa vije fachet,
Hep en em laouenat, o welet he brinsed.

AR C'HANNADER.

Neizeur e oan gant-han, hag ez oa e penn-vad,
Laouen meurbed e oa, na gomze nemed mad!
Goudevez, ret e ve, ez euz deut chenchamant,
Pa glevan emedi en ker braz nec'hamant.

AR PRINS SAOZ.

Na chomomp ket pelloc'h, hast am euz da glevet
Petra zo a nevez, petra zo c'hoarvezet,
Diez oun ma-unan, ken na glevin gant-han
Ar c'hêlou trist a ra kement a boan d'ezhan.

C'HOARIEL VI.

AR ROUE, AR BRINSED.

AR PRINS SAOZ.

Deiz mad d'choc'h, hon roue, deut omp kenti-kenta
Da glevet ho toare, kement ma'z omp ama.
Klevet hon euz penaoz en em gavec'h nec'het,
Ha na bademp pelloc'h hep donet d'ho kavet.

AR ROUE.

Deut mad ra vezet oll! n'en d-eo ket hep rezon
Oc'h bet digemennet hirio endro d'am zrôn :

rassemble jamais que dans les grandes occasions, et quels que soient ses chagrins, j'ai remarqué que la vue de ses princes le réjouit toujours.

LE MESSAGER.

Hier soir, j'étais près de lui, et il était en bonne disposition, d'humeur joyeuse et ne disait que de bonnes paroles : il faut que dans la suite il y ait eu du changement, puisqu'on le dit si profondément attristé.

LE PRINCE ANGLAIS.

Ne tardons pas d'avantage ; je suis impatient de savoir ce qu'il y a de nouveau, ce qui est arrivé ; je serai moi-même mal à mon aise jusqu'à ce que j'aie appris du roi lui-même la triste nouvelle qui l'afflige tant.

SCÈNE VI.

LE ROI ET SES PRINCES.

LE PRINCE ANGLAIS.

Bonjour, notre roi ; nous nous sommes empressés de venir savoir de vos nouvelles, nous tous ici, réunis ; nous avons appris que vous étiez dans la peine et nous étions impatients de vous voir.

LE ROI.

Soyez tous les bien venus ! ce n'est pas sans motif que je vous ai appelés aujourd'hui autour de mon

Ar pez a ra nec'h d'in, p'ho pezo hen c'hlevet,
Ho lakaï war ar lec'h koulz ha me souezet.

AR GOUARNER.

Aotrou, kalz a c'hoarvez, pa zonjer nebeuta,
Hag a laka droulanz e mesk ann dud wella,
Rak-se mar 'z euz netra a gement ho flemfe,
Diskleriet diraz-omp hardiz ar wirionez.

AR ROUE.

Ma mignon, n'eo ket se a zo ouz ma doania;
Klevet oll etre-z'hoc'h komzou al lizer-ma,
Deut digant Kervoura, euz a vrô Hiberni,
A enep he c'hoar bropr, rezon eo he gredi.

Reï a ra al lizer da lenn d'ar paotr a gampr.

Dàlit, ma faotr ar gampr, lennit al lizer-man,
Ma klevo ma frinsed petra zo war-n-ezhan.

Ar paotr a gampr a lenn al lizer.

« Iskuz a c'houlennan, m'ar kemeran war-n-hon,
« Da lakat war baper ann traou zo em c'halon.
« Eun dalvoudegez vraz evel ma zo ama,
« A ro din hardisson ha kourach da skriva.
« Morc'hed am euz, ma breur, ma 'z eo ret d'in laret
« Ar pez bete vrema n'hoc'h euz gant den klevet,
« Diwar-benn ho pried, hag a zo c'hoar bropr d'in,
« N'en d-eo ket eun iskuz, tevel a ve indin.
« Muntrerez eo, siouaz! hag e tle bout laket
« Etre daouarn justis, da veza kastizet.
« Hounnez e deuz lazet he c'hrouadur kenta,

trône; ce qui cause ma douleur, vous étonnera vous-mêmes, quand vous en aurez connaissance.

LE GOUVERNEUR.

Maître, bien des choses arrivent quand on y pense le moins, et affligent les gens les meilleurs; aussi si quelque chose vous tourmente, dites-nous sans crainte la vérité.

LE ROI.

Mon ami, ce n'est pas là ce qui me cause de la peine; écoutez tous ce que contient cette lettre qui m'a été envoyée d'Hibernie par le prince Kervoura; et il faut le croire, car il parle de sa propre sœur.

Il donne la lettre à son valet de chambre.

Prenez cette lettre, mon valet de chambre, et lisez-la, afin que mes princes en connaissent le contenu.

Le valet de chambre lit la lettre.

« Je vous prie de m'excuser, si je prends sur moi « de mettre sur le papier ce que j'ai dans le cœur, l'im- « portance de la chose m'enhardit et m'encourage à « écrire. Il m'en coûte, mon frère, d'avoir à vous « dire, au sujet de votre femme, ma propre sœur, ce « que personne ne vous a dit jusqu'aujourd'hui; mais « ce n'est pas là une excuse suffisante, et mon silence « serait coupable. Elle a commis un meurtre, hélas! « il faut la livrer aux mains de la justice, pour qu'elle « soit punie. Cette femme a tué son premier né, des- « tiné à porter la couronne, s'il avait vécu. Bien plus,

« Hag a vije roue, mar chomje da veva;
« Oc'h-penn c'hoaz e deveuz lekeat enn he spered,
« Lakàt tud d'ho laza ha n'ho anavjec'h ket.
« Pell-zo e klask ann tu d'ho lakat en gwall-stad;
« Evessaït out-hi, hag a refet er-fad.
« Setu eo gret gan-en ma diskleration,
« Dre garantez ouz-hoc'h, rak ma 'z oc'h ma mignon.
« Ha kredit, mar kirit, d'ar pez a zo skrivet,
« Rak evel ma 'z oun den, kement-ze zo laret. »

AR PAOTR A GAMPR.

O roue ar stered! hema zo eur chelou!
Ha c'houi glevaz biskoaz heuzusoc'h torfejou?
Aotrou, lec'h hoc'h euz sur da veza glac'haret,
O klevet kement-se ni zo oll heuzuzet.

AR ROUE.

Kement-ma, aotronez, a ro d'in eun taol lanz,
Mar enn deuz biskoaz den paket dre nep offanz;
Rak-se, hep ober trouz, etrez-hoc'h, ma frinsed,
Me c'houlenn hoc'h ali, da c'houût petra vo gret.

AR PRINS SAOZ.

Me zo strafillet holl, ha n'e ket heb rezon,
Sponta a ra ma goad, kerkoulz ha ma c'halon :
Biskoaz bete vrema n'em boa klevet laret
E devoa ho pried bughel ebed ganet.

AR ROUE.

Erfin, ne larit gher, gant aoun na glevfe den;
Ar pez zo er lizer a gredan, netra ken,

« elle a résolu dans son esprit, de vous faire tuer par « des gens que vous ne connaissez point. Depuis « longtemps elle cherche l'occasion de causer votre « perte. Tenez-vous en garde contre elle, vous ferez « bien. Je vous ai tout révélé, parce que je vous aime, « et que vous êtes mon ami. Croyez, si vous voulez, « à ce qui est écrit, car aussi vrai que je suis un « homme, je n'ai dit que ce qui est. »

LE VALET DE CHAMBRE.

O roi des astres, l'horrible nouvelle! entendites-vous jamais parler de crimes plus épouvantables? Sire, c'est avec raison que votre cœur est navré, car nous mêmes, à ce récit, nous sommes saisis d'horreur.

LE ROI.

Oui, messieurs, c'est un coup de lance qui perce le cœur, et tel que personne n'en reçoit jamais de plus terrible : aussi, mes princes, je vous demande votre avis sur ce que je dois faire.

LE PRINCE ANGLAIS.

Je suis tout bouleversé, et ce n'est pas sans raison; mon sang et mon cœur se révoltent; jamais, jusqu'aujourd'hui, je n'avais entendu dire que Tryphine eut donné le jour à un enfant.

LE ROI.

Ne dites mot, de peur qu'on vous entende; je crois ce qui est écrit dans la lettre, et rien de plus; Kervoura

Kervoura a zo sur, ha feal em c'henver,
Ha n'en deuz ket savet ar pez zo el lizer.

AR GOUARNER.

Gwir eo, hep ket a var, ar pez a lavaret,
Kervoura zo eun den a dle bout selaouet;
Ha me, euz ma c'hoste, a ziskleri d'am ghiz,
Mar d-eo torfetourez, e tle mont d'ar justis.

AR PRINS SAOZ.

Ha mar d-à, dre justis, da veza distrujet,
E ve dismeganz vraz d'ar roue, d'ar brinsed.
Mad ve lakat evez; ha gwell en em glevet,
Rak diouc'h ma c'hoarvezo en em gavfemp doaniet.

AR ROUE.

Penaoz beza doaniet? n'en d-eo ket hep abek
E teuan d'en em glemm na da damall ma greg;
Ret a vo he lakat er prizon da viret,
Ha neuze ober klask war ar gwall e deuz gret.

AR PAOTR A GAMPR.

Tevel eta zo ret, heb ober re a vrud,
N'ez euz ezom ebed a wife ann oll dud.
Fenoz, goude hor c'hoan, heb konta hon doare,
Ez aï prisonierez enn eur gampr a goste.

AR ROUE.

Ma! me a losk gan-ehoc'h a garg a gemeret,
Ne d-in ket diraz-hi ken a vo prizoniet.

est un homme sûr et dévoué à mes intérêts, et il n'a pas inventé ce qui est écrit.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez certainement raison; Kervoura est un homme qui doit être cru; et moi aussi je le déclare, à ma manière, si la reine est coupable, il faut la livrer à la justice.

LE PRINCE ANGLAIS.

Et si la justice la condamne à mort, ce sera un grand déshonneur pour le roi et pour ses princes. Il serait bon de prendre garde, et le mieux serait de s'entendre, car d'après ce qui arrivera, nous pourrions nous en trouver mal.

LE ROI.

Comment nous en trouver mal? ce n'est pas sans motif que je viens me plaindre et accuser ma femme : il faudra la mettre en prison, et faire des recherches sur le crime qu'elle a commis.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il faut être discret, ne pas faire trop de bruit, car il n'est pas bon que tout le monde en soit instruit; ce soir, après souper, sans en rien dire à personne, nous l'enfermerons dans une chambre, à l'écart.

LE ROI.

C'est bien! Je me repose sur vous de ce soin, et je ne veux la revoir qu'en prison. Soyez sans pitié et

N'ho pet ket a druez, na nep misericord,
Rak mar d-eo muntrerez, biken n'e vimp accord.

C'HOARIEL VII.

PLAC'H A GAMPR TRYPHINA.

N'ez euz kalon en den na deufe da ouela,
O sonjal er c'huzul am euz klevet ama!
Dre eur spered fallakr en deuz bet invantet
Eur c'hrim faoz war eun den, hep beza meritet.
O ma mestrez karet, c'houi zo enn ho studi
Ker laonen hag eun El, ho kalon dizoursi;
Ma oufac'h r'pez a oar ho matezik vihan,
E tiskenfac'h d'an traon gant glac'har ha saouzan.
Me ia d'ho kelenni, pa na ouzoc'h doare,
M'em boa prometet d'ehoc'h pep seurt fidelite.

Tryphina a zigouez; ann demesel en eur ouela:

Tryphina, Tryphina, rouanez Breïz-Vihan,
Ma na garit diouall, siouaz, emaoc'h e poan;
Me zo bet en eur plas, elec'h em euz klevet
Eur c'helou zo heuzuz, e kuzul ar brinsed.
En em lekeat em boa elec'h n'am gwele den,
Eno, hep reï da c'hout, ho c'hlevenn penn-da-benn.

TRYPHINA.

Ma demezell a gampr, me ho ped a galon,
Ar pez hoc'h euz klevet diskleriet diraz-on,
En ho c'huzul eta ho deuz laret?

sans miséricorde, car si elle est coupable, nous ne pourrons jamais nous réconcilier.

SCÈNE VII.

LA FEMME DE CHAMBRE DE TRYPHINE.

Il n'aurait pas de cœur, l'homme qui ne verserait des larmes, en pensant à ce que j'ai entendu dans ce conseil ! C'est un esprit méchant et pervers qui a accusé d'un crime imaginaire une personne qui est innocente. O ma maîtresse bien aimée, vous êtes en ce moment dans votre cabinet d'étude, joyeuse comme un ange, et le cœur exempt de tout souci : ah ! si vous saviez ce que sait votre petite servante, vous descendriez, pleine de douleur et d'épouvante. Je vais vous en instruire, puisque vous ne savez rien, car je vous ai promis entière fidélité.

Arrive Tryphine ; la femme de chambre tout en larmes :

O Tryphine, Tryphine, reine de la petite Bretagne, prenez garde où il vous arrivera malheur ! J'ai assisté sécrètement au conseil des princes, et j'ai entendu des choses qui me font frémir. J'étais dans un endroit où personne ne me voyait, et de là, sans que nul en sût rien, j'ai tout entendu.

TRYPHINE.

Ma femme de chambre, dites-moi, je vous prie, ce que vous avez entendu ; qu'ont-ils dit dans leur conseil ?

ANN DEMEZELL.

Kent ma vo hanter-noz e viot prizouniet.

TRYPHINA.

Penaoz me prizouniet! petra zo c'hoarvezet?
A drugare Doue, n'em euz gret drouk ebed.

ANN DEMEZELL.

Klevit, ma itron vad, ar c'homzou a laran,
Rak ho preur Kervoura a ra oll kement-man.
Gant he zorn he-unan en deuz gret eul lizer,
Hag kasset d'ho pried buhan, hep koll amzer.
Enn-han enn deuz laket traou hag a zo ifam;
Oh! pa zonjan enn-han, ma c'halon a c'hourlam;
Eur mab bihan memes a lar hoc'h euz ganet,
Ha lekeat hen laza, gant drouk ouz ho pried.
Hag oc'h-penn kement-se en deuz laret dez-ha,
Kent ma vijac'h kontant, e renkjac'h he laza :
Hag int en em glevet, prinsed ha baroned.
D'ho lakat er prizon, goude m'ho do koaniet.
Rak-se en em zonjit petra c'heuz da ober,
Gouzout a rit brema petra zo el lizer.

TRYPHINA.

O Jezuz! ma c'halon zo skoët enn taol-ma;
Ne harzan mui em zao, mont a ran da fata.

Koëza ra d'ann douar.

O gwerc'hez ann Élez, ho pet truez ouz-in!
Rak enep ar rezon e klasker noazout d'in,

LA FEMME DE CHAMBRE.

Avant minuit vous serez en prison.

TRYPHINE.

Moi en prison! Et qu'est-il donc arrivé? Grâce à Dieu, je n'ai rien fait de mal.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ma bonne dame, écoutez ce que je vais vous dire; c'est votre frère Kervoura qui fait tout ceci. De sa propre main il a écrit une lettre qu'il a promptement envoyée à votre mari; il y a dans cette lettre des infamies, quand j'y pense, mon cœur bat précipitamment : il va jusqu'à dire que vous avez donné le jour à un fils, et que vous l'avez fait mettre à mort, par haine contre votre mari. Bien plus, il a encore dit au roi que vous ne seriez contente que lorsque vous l'auriez fait tuer : c'est pourquoi ils sont tous convenus, princes et barons, de vous faire mettre en prison, aussitôt après votre souper. Songez donc à ce que vous avez à faire, vous savez maintenant ce que contient la lettre.

TRYPHINE.

O Jésus! pour le coup, mon cœur est atteint! Je ne puis plus me soutenir, je m'évanouis.

Elle tombe à terre.

O vierge des anges, ayez pitié de moi; on me veut du mal, et je suis innocente!

ANN DEMEZELL.

Ma mestrez me ho ped, a berz ar gwir Doue,
Da gemeret kourach, da zevel a lec'h-ze,
Rak n'hoc'h euz ket amzer brema da c'hlac'hari,
Mar bezit kemeret, ho po da hirvoudi.

TRYPHINA.

Allaz! ma mignonez, petra fell d'ehoc'h a raenn?
N'ouzon e pe feson a lec'h-ze en em denn.
Pa n'ho deuz evid-on nep seurt bolonte-vad
Ez oun dign a druez, mar na hellan pellat.
O ma breur Kervoura, petra eo kement-ze?
Donet d'am zrahissa, ha me n'ouzon doare?

ANN DEMEZELL.

Hastit, hastit buhan, ma mestrez, da guitat,
Ha mar sentit ouz-in, e chenchfet ho tillad,
Gwiskit, heb mez ebed, dillad ar baourentez,
Hag ec'h halfet mont kuit e ghiz da eur vatez.
Setu aman raktal eur vroz hag eur c'horf-kenn,
Gwiskit-ho gant kourach, ha tec'hit kuit a-benn;
Hag en hano Doue na vinn ket diskuillet,
Ma oufet ma doare, allaz! e venn lazet!

Tryphina, gwisket gant hi ann dillad,

Hema zo eur gwisk trist a ghemer eur brinsez!
Ar re-man ar bordou a zoug eur rouanez!
Doue d'am c'honforto, pa eo ret d'in kuitaat,
E renkan mont breman erbed da glask ma mad.
Mes siouaz! ma-unan? na penaoz a rin-me?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ma maîtresse, je vous en prie, par le vrai Dieu, prenez courage et relevez-vous; vous n'avez pas le temps de vous abandonner à votre douleur; si vous vous laissez prendre, vous aurez lieu de vous désoler.

TRYPHINE.

Hélas! ma pauvre amie, que faire? Je ne sais comment me tirer de là, puisqu'ils n'ont pour moi aucune bonne volonté. Je suis bien à plaindre, si je ne puis m'éloigner. O mon frère Kervoura, que signifie ceci? Me trahir ainsi, quand je m'y attendais le moins!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Pressez-vous! pressez-vous de partir, ma bonne maîtresse, et, si vous voulez m'en croire, vous changerez d'habillement. Revêtez, sans honte, les habits de la misère, et vous pourrez vous échapper sous le déguisement d'une servante. Voici une jupe et un corset; prenez courage, revêtez-les, et fuyez promptement : et Dieu veuille que je ne sois pas dénoncée, car si l'on savait, il n'y aurait que la mort pour moi.

Tryphine revêtue de ces habits.

Triste habillement pour une princesse! sont-ce là les parures d'une reine? que Dieu me soutienne, puisqu'il faut partir! me voilà réduite à chercher ma vie par le monde! mais hélas! seule? que faire? pour une femme, il est dangereux d'aller ainsi la nuit. J'ai peur,

Da eur vaouez en noz eo fall mont evel-se;
Aoun am euz, ma Zalver! oh! ia, ken a grenan,
Mes en em zavetaï a fell d'in, mar ghellan.

ANN DEMEZELL.

Ma mestrez, pa eo ret en em zispartia,
Tostât a ra ann heur, poent e d'ehoc'h dilec'hia,
Ma c'halon zo mantret, pa welan eo ret d'in,
En em ranna diouz-hoc'h, war eun tamall indin.
Mar kretenn e ve mad monet d'ho kundui,
Ez ajenn prest gan-ehoc'h evit ho frealzi :
Mes Roue ann Elez zo eur messaër mad,
Hennez eo a bedan da vont d'hoc'h evessaad,

TRYPHINA.

He-man ann dizparti da eur c'hreg a henour,
Deut euz a rouanez da vout eur vatez baour!
Kimiad d'am flijadur, d'am madou, d'am brazder!
Ha d'am rouantelez, ho c'huitat a renker!

Poket a ra d'ar vogher ha d'ann ôr.

Kimiad d'ehoc'h, palez kaër, lec'h e choum ma fried,
Kimiad d'ehoc'h, ma c'hroaz aour, test euz ma eurusted,
Brema ar c'hroasiou mein, savet er c'hroaz-henchou.
A vezo aliez glebiet gant ma daëlou :
Kimiad, ma demezell,.... ann Drindet vennighet
Hag ar Werc'hez Vari, r'ho sikouro bepred!
Kimiad evit bikenn, kimiad d'ehoc'h a laran,
Birvikenn mui siouaz! n'ho kwelin er bed-man?

ANN DEMEZELL.

Birviken? nann, itron, evid-oun me, me gred

mon sauveur! oh! oui, je tremble de frayeur! pourtant je ferai mon possible pour me sauver.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ma maîtresse, puisqu'il faut se séparer, l'heure approche, il est temps de partir. Mon cœur est navré de voir qu'il faut me séparer de vous, sur une accusation infâme! Si je pensais qu'il fût bon de vous suivre, je vous accompagnerais, pour vous donner quelque consolation : mais le roi des anges est un bon gardien, et je le prie de vous prendre sous sa garde.

TRYPHINE.

O séparation cruelle pour une femme d'honneur! De reine devenir une simple servante! Adieu, plaisir, richesses et grandeurs; adieu mon royaume, il faut vous quitter.

Elle embrasse les murailles et la porte de sa chambre.

Adieu, beau palais, où mon mari demeure! adieu, ma croix d'or, qui fûtes témoin de mon bonheur! Désormais les croix de pierres élevées dans les carrefours seront souvent mouillées de mes larmes! adieu, ma femme de chambre, puissent la sainte Trinité et la vierge Marie vous protéger toujours! Adieu, adieu, pour jamais, car, hélas! je ne vous reverrai plus dans ce monde!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Non pas adieu, madame, car, grâce à Dieu, je crois

Dre vadelez Doue, c'halfemp en em gavet;
Hennez a zisklerio eun deiz ar wirionez,
Hag ho lakaï en gras, goude hoc'h oll enkrez.

Tryphina a ia kuit, ann demezell a lavar :

O Doue, pa zonjan pegher braz melkoni
E deuz ar rouanez, o pellat diouc'h he zi,
Na hellan ket miret ma-unan da ouela.
Doue ra gaztio nep a ra kement-ma!
Me ia brema d'am c'hampr, ne vo ket diskredet,
E venn bet kiriek d'ezhi da vout kuiteet.

C'HOARIEL VIII.

TRYPHINA, EC'H-UNAN.

Aman e-tal ar groaz me ia da ziskuiza,
Skuiz eo ma divesker, ma c'halon a wanna.
Ma c'halon gant glac'har, a gredan, zo mantret,
Ha n'em euz mui a nerz, na hellan mui kerzet,
Petra a zonjes-te, Tryphina, paourez kez?
Enep pep gwir abek out great emzivadez.
Petra a dal dide breman da vrasderiou?
Kollet ec'h euz bete da oll wiskamanchou.
Ha pa zellan ouz-in, en em welan guisket
Evel eur vatez saoud, paoura merc'h zo er bed.
Kuitaët ma lignez, ma c'herent ha ma zud,
Laket torfetourez, siouaz! e mesk ann dud.
O ma breur Kervoura, den kruel ha digar,
Mar ves-te el lec'h-man, o selaou klemm da c'hoar,
P'az pe eur galon dir, e teufe da domma,

que nous pourrons nous retrouver; ce Dieu un jour fera connaître la vérité, et vous fera rentrer en grâce, après tant de chagrin.

Tryphine s'en va, la femme de chambre continue.

O Dieu! quand je songe à la douleur qu'éprouve la reine à quitter son palais, je ne puis retenir mes larmes. Que Dieu châtie celui qui est cause de tout ceci! Je me retire maintenant dans ma chambre, on ne se doutera pas que j'ai été la cause de son départ.

SCÈNE VIII.

TRYPHINE SEULE.

Je vais me reposer près de cette croix. Mes jambes sont fatiguées; mon cœur est brisé par la douleur, je n'ai plus de forces, je ne puis plus marcher. Que veux-tu donc faire, pauvre Tryphine? Tu as été abondonnée sans raison. A quoi te servent maintenant tes grandeurs? Tu as perdu jusqu'à tes vêtements. Quand je me regarde, je me vois vêtue comme une gardeuse de vaches, comme la plus pauvre fille du monde. J'ai quitté ma famille et mes parents et l'on ma faite criminelle, hélas! aux yeux du monde. O mon frère Kervoura, homme cruel et sans cœur, si tu pouvais entendre les plaintes de ta sœur, quand bien même que tu aurais un cœur d'acier, il s'amollirait si tu me voyais brisée par la douleur, Combien ton cœur est différent du mien : moi je mourrais pour toi, si je te voyais dans la peine.

O klevet ma c'halon gant glac'har o ranna.
Kountrol eo da galon d'ann hini am eus-me;
Me varvje evid-oud, m'az kweljenn en lastre.
Ha ni savet hon daou eveuz ar memes gwad,
Hag eo te da-unan a ro d'in kalounad!
Ne dal ket d'in gouela, na sonjal em ligne,
Nemed pedi Doue da ziouall ma ene.
O c'houi, Gwerc'hez Vari, c'houi evel rouanez,
Bezit m'amm ar baoura a zo emzivadez,
Jezuz krucifiet war lein menez Kalvar,
Konsolit ma c'halon a zo braz he glac'har.
Enn-hoc'h ema ma spi, ma studi, ma spered,
N'em euz tad nemed-oc'h, rak-se ma zikouret,

Sevel a ra.

Me ia da vont enn hent, rak ann noz zo doaniuz,
Ha d'ann den he-unan ec'h ell bout morc'heduz,
Gant aoun na arrufe gan-en ann drouk loened,
Kalz a dud a ouzonn, a zo bet devoret.
Mes Doue, kalon drist, da belec'h ez i-te
Rag da enebourien, da rekourz da vuhe?
Ne anavezan den, ne onn pelec'h monet,
Me hell, gant gwir abek, beza melkoniet.

Kavout a ra eun iliz.

Ebarz enn iliz-ma brema pa'z oun digouet,
Me a raï ma fedenn da rouanez ar bed;
Diouallet oun gant-hi, enn-hi en em fizian,
Ar pez a rin bepred, keit e vin er bed-man.
Gwerc'hez, mamm c'hloriuz, advocadez ar bed,
C'houi ro soulajamant d'ar re zo glac'haret;

Nous sommes tous deux issus du même sang, et c'est toi qui brise mon cœur! Mais à quoi bon pleurer, et songer à ma famille? Il ne me reste plus qu'à prier Dieu de protéger mon âme! Et vous, vierge Marie, comme reine, soyez la protectrice de celle qui est malheureuse et délaissée. Jésus qui avez été crucifié sur le Calvaire, consolez mon cœur, qui est navré de douleur. En vous seul je mets mon espoir, je n'ai pas d'autre père ni d'autre soutien que vous.

Elle se lève.

Je vais me remettre en route, car la nuit est périlleuse et pleine d'inquiétude pour celui qui est seul; je crains de rencontrer les bêtes féroces, je sais qu'elles ont dévoré plus d'un. Mais, mon Dieu, cœur désolé, où prétends-tu aller, pour échapper aux ennemis qui en veulent à ta vie? Je ne connais personne, je ne sais où aller, et ce n'est pas sans raison que je suis dans la désolation.

Elle rencontre une église.

Dans cette église où le hasard m'a conduite, je ferai ma prière à la reine du monde; elle m'a protégée, et c'est à elle que je me fierai aussi longtemps que je serai dans ce monde. O vierge, mère glorieuse, protectrice de ce monde, c'est vous qui consolez ceux qui sont affligés : consolez, consolez cette pauvre reine, riche naguère encore, ne possédant rien aujourd'hui. Mon corps est rompu, mes membres sont engourdis, au

Konsolit, konsolit ar rouanez baour-ma.
Goude kement e doa, n'e deuz brema netra.
Ma c'horf a zo ken skuiz, maro ma izili!
Na sevel na kerzet, siouaz! na hellan mui;
Ma fenn war ma diouskoaz a vrall mezevennet;
N'ann, n'ema ket erfad ma c'horf na ma spered.
Gret sur eo ac'hanon, n'em euz mui a gourach;
Aman e renkan choum hep na finval na flach.
O Jesuz, ma Zalver, hou-man zo kalounad!
Kuiteet gan-en ma zud, ma bro ha ma oll vad,
O klask savetaï da vihana ma buhez;
O Gwerc'hez adorabl, ho pet ousin truez!

Koueza ra evel semplet.

DIVEZ ANN TREDE PENNAD.

---

point que je ne puis plus ni me lever, ni marcher : ma tête chancelle sur mes épaules, comme si j'étais ivre; mon corps, mon esprit, tout est bouleversé. C'en est fait de moi, je n'ai plus aucun courage; il faut rester ici, je ne puis plus remuer. O Jésus, mon Sauveur, quelle angoisse! J'ai quitté mes parents, mon pays, tout ce que je possédais pour sauver ma vie; O vierge compatissante, ayez pitié de moi!

Elle tombe à terre évanouie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

KENT-LAVAR EVIT AR PEVARE PENNAD.

Kompagnunez meulabl, pa hoc'h euz kendalc'het,
Ha kemeret ar boan da zont c'hoaz d'hor c'hlevet,
Me ia da laret d'ehoc'h aman e berr gomzou
Ar pez hon euz dezo da ziskouez dre actou.
Panevet ma'z omp holl glac'haret ar vech-ma,
Gant keuz d'ar rouanez vertuzuz, Tryphina,
E teujenn dre ho mouez da c'houlenn gras ann Ee
Evit monet gwelloc'h a-benn gant he buhe.
Er ghear a Orleanz eo bet en em rentet,
Hag e iliz Sant-Per ez eo choumet kousket.
Ann itron Dukez Iann a zeuaz d'ar mintin,
Hag he c'havaz eno stouet war he daoulin.
Ann dukez souezet a c'houlenn digant-hi
A be-lec'h e oa deuet, petra c'hoarve gant-hi,
Rak herve ma wele, ec'h anavee erfad,
E teue euz a bell, hag e oa trist he stad.
He respont a eure, ha lavaret d'ezhi
E oa eur vinorez karget a ambloari :
« Hag evit savetei ma enor, ma buhe,
« Ez ann araog ma fenn en avantur Doue. »
Ann itron, p'he c'hlevaz a lavaraz d'ezhi :
« Diskleriet d'in, ma merch, abeg ho melkoni. —
« Tud chentil, emez-hi, dre ho galloudeghez,
« A zeu d'am dieza ha me ha ma lignez.
Ann dukez adarre a c'houlennaz out-hi
Hag hi a oa etro da vont da zerviji :

PROLOGUE DU QUATRIÈME ACTE.

Assemblée digne d'éloges, puisque vous persévérez et que vous avez pris la peine de venir encore nous écouter, je vais vous dire en peu de paroles ce que nous voulons représenter devant vous par actes.

Si nous n'étions tous désolés pour le moment de la perte de la reine, la vertueuse Tryphine, je demanderais par votre voix la grâce d'en haut, afin de pouvoir mieux représenter sa vie.

Elle s'est rendue dans la ville d'Orléans, où elle s'est endormie dans l'église de Saint-Pierre; madame la duchesse Jean y vint le matin, et la trouva prosternée à genoux.

Surprise, elle lui demanda d'où elle venait et ce qui lui était arrivé, car à la voir il était évident qu'elle venait de loin, et qu'elle se trouvait dans une triste position.

Sa réponse fut qu'elle était une pauvre orpheline accablée de douleur, et que, pour sauver son honneur et sa vie, elle errait à l'aventure, à la grâce de Dieu.

En l'entendant parler, la duchesse lui dit : — « faites-moi connaître, ma fille, ce qui cause votre affliction. — » Des gentilshommes, dit-elle, parce qu'ils sont puissants, sont cause de mon malheur et de celui des miens.

La duchesse lui demanda encore si elle consentirait

Ma lavaraz d'ezhi ez aje gant doujanz
E servich ar gommun kerkoulz hag ann noblanz.
Ann itron p'he c'hlevaz, he digassaz gant-hi,
He lekeaz er gheghin eur bloaz da zerviji;
Hag eno e choumaz evel marmitounez,
Kass ha digass ar zaout, beteg ar ier-indrez.
Epad oc'hpenn c'houec'h vloaz e choumaz enn ti-ze,
Hep biskoaz na hellaz den gouzout he doare;
Mes kalz e oe souez pa deuent d'ec'h aviza,
O welet pegen humbl ha pegen deol e oa.
Pa oe santet e Brest dienez anez-hi,
Eno e oe glac'har, hirvoud ha melkoni :
Ar roue a gassaz dre holl kannadourien,
Dre eskoptiou Breïz d'he c'hlask ha d'he gonlenn.
Eun deiz e tilec'hiaz gouarner ti ar roue,
Evit mont da Baris da ober eur bâle,
Ma 'z eaz dre Orleanz gant he gompagnunez,
E ti ann dukez Iann e kouskaz eun nozvez.
Mar plij gan-ehoc'h beza evesiant da zellet,
C'houi a welo breman ar pez am euz laret.
Me glev ann dukez Iann hag he demezellet
Oc'h en em aoza flour evit dont d'ho kavet.

Mont a ra kuit.

à aller servir; et sa réponse fut qu'elle servirait volontiers le commun, aussi bien que la noblesse.

Ce qu'entendant la dame, elle l'emmena, et la plaça dans sa cuisine, pour y servir pendant une année; elle y resta pour laver la vaisselle, pour conduire au pâturage les vaches, et les ramener, ainsi que les dindons.

Elle resta plus de six ans dans cette maison, sans que jamais personne pût savoir qui elle était. Cependant plusieurs s'étonnaient, quand ils l'examinaient, de la voir si soumise et si pieuse.

Quand on s'aperçut à Brest de sa disparition, il y eut des gémissements, des sanglots, et de la désolation : le roi dépêcha des messagers dans tous les évêchés de Bretagne, pour la demander et la chercher.

Un jour l'intendant de la maison du roi partit pour aller se promener à Paris; il passa par Orléans avec ceux qui l'accompagnaient, et coucha une nuit chez la duchesse Jean.

Si vous voulez être attentifs, vous verrez maintenant représenter tout ce que je viens de dire. J'entends la duchesse Jean et ses demoiselles, qui se disposent à paraître devant vous.

Il sort.

PEVARE PENNAD.

C'HOARIEL I.

ANN DUKEZ IANN, HE FLAC'H A GAMPR, TRYPHINA.

ANN DUKEZ.

Ma demezell a gampr, tostaït, deut aman,
Sellit ha livirit ha c'houi anav hou-man?
Hervez doare, ema o veachi pell-zo;
He dillad a ziskouez n'ema ket euz ar vrô.

ANN DEMEZELL.

Eleal, ma itron, souez oun p'he gwelan;
N'e deuz ket ann doare da vout euz ar vrô-man.
Me ia d'he dihuna, ïa gant oc'h aotre,
Evit klevet gant-hi he chanz hag he doare.

ANN DUKEZ.

It eta goustadik, da c'hout petra laro;
Feson-vad e deveuz, daoust a bez brô ez eo;
Goulennit digant-hi a bez brô eo deuet,
Mes komzit gant dousder, gant aoun na ve nec'het.

ANN DEMEZELL DA DRYPHINA.

Dihunit, merc'h iaouank, petra rit-hu aze?
N'en d-eo ket mad kousket enn iliz evel-se.

QUATRIÈME ACTE.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE JEAN, SA FEMME DE CHAMBRE, TRYPHINE.

LA DUCHESSE.

Ma femme de chambre, approchez, venez ici; voyez et dites-moi si vous connaissez cette femme? A la voir on dirait qu'elle voyage depuis longtemps; ses vêtements montrent assez qu'elle n'est pas du pays.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est vrai! madame, sa vue me surprend beaucoup; elle ne parait pas être du pays. Je vais l'éveiller, si vous le permettez, pour apprendre d'elle sa position et ce qui la concerne.

LA DUCHESSE.

Oui, allez doucement, pour savoir ce qu'elle dira, elle a bonnes manières, de quelque pays qu'elle soit : demandez-lui d'où elle vient, mais parlez-lui avec douceur, dans la crainte de lui faire de la peine.

LA FEMME DE CHAMBRE A TRYPHINE.

Éveillez-vous, jeune femme, que faites-vous là? ce n'est pas bien de dormir ainsi dans l'église : éveillez-

Dihunit 'ta buan, ha savit, me ho ped,
Elec'h pedi Doue, en em roït da gousket!

TRYPHINA.

Ma iskuzit, itron, rak n'e d-oun ket kousket;
Mes choumet oun aman gant skuisder ha morc'hed;
Deuet euz a bell hent, ker skuiz oun, ha ker fall,
N'hellan monet da glask minic'hi e-lec'h-all.

ANN DEMEZELL.

Savit, deut alesse, da ghemer ann avell,
Hag it da ziskuiza enn eul lec'h bennak gwell.
Kalz tud, ouz ho kwelet, war-n-oc'h a ziskredfe,
Pa n'oc'h anavezet er vrô nag er c'hontre.

TRYPHINA.

Ma oufac'h ma doare, na c'houi na den ebed,
Na zonjfac'h drouk w'ar-n-oun evid-hoc'h d'am gwelet.
Sevel a laret d'in, da c'hout ha me allfe :
Maro ma izili, allaz! poan sur am be.

ANN DEMEZELL.

Ha sonjal a rit-hu, na renkfet ket sevel,
Ha monet alesse enn eul lec'h bennag gwell?
Ma merc'h, evit aman en noz na badfac'h ket.
Hep na golou na tân, na da zibri tamm boed.

TRYPHINA.

Kaer hoc'h euz prezeg d'in, allaz! na hellan ket
Sevel na brec'h, na dorn, na finval troad ebed.

vous vite et vous levez, je vous prie; au lieu de prier Dieu, vous dormez!

TRYPHINE.

Excusez-moi, madame, mais je ne dors pas; je suis tombée ici accablée de fatigue et de chagrin. Venue de loin, je suis si épuisée et si faible, que je ne puis aller chercher un refuge ailleurs.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Levez-vous, venez prendre l'air, et vous reposer en quelqu'endroit meilleur. Beaucoup de personnes, en vous voyant là auraient des soupçons sur vous, puisque vous n'êtes pas connue dans le pays.

TRYPHINE.

Si vous me connaissiez, vous ne me soupçonneriez d'aucun mal, ni vous ni personne au monde, dans quelque triste état que vous me voyiez. Vous me dites de me lever, mais le pourrais-je? Mes membres sont engourdis : j'aurais certainement bien de la peine.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Et croyez-vous donc qu'il ne vous faudra pas vous lever, et vous transporter quelque part ailleurs? Vous ne pourriez passer la nuit ici, sans lumière, sans feu et sans nourriture.

TRYPHINE.

Vous avez beau m'exhorter, hélas! je ne puis remuer ni bras, ni mains, ni pieds. Il me semble que ma

Ma fenn etre daou bez a gredan zo rannet,
Ha c'houi o komz ouz-in, eo beac'h d'in ho klevet.

Ann demezell a ia da gaout ann dukez.

Ma mestrez, me ho ped, mar kemerit ar boan,
E fell d'in e teufac'h da vet-hi hoc'h-unan.
N'e zavfe ket a-chann, evid-oun d'he fedi,
Pa glevan he c'homzou, e teuan da zouezi.

Ann dukez a ia da gavout Tryphina.

Laret d'in, merc'h iaouank, a be vrô oc'h deuet,
Na petra zo gan-ehoc'h a nevez c'hoarvezet;
Rak a-boe m'ho kwelan, e kredan em speret
Hoc'h euz eun neventi, daoust petra e ve bet.
Evit-se ho pedan, laret d'in ho toare, [c'hontre,]
Pe seurt dizeur hoc'h euz ma 'z oc'h deut d'hor
Pe seurt gwall chanz hoc'h euz hag ha ra d'ehoc'h beza
Glac'haret, strafillet, ha digasset ama.

TRYPHINA.

Itron, ma iskuzit, n'em euz gret drouk ebed,
Na d'in, gant ma oufenn, na da zen ken neubet;
Me zo emzivadez, paoura merc'h a gavfet,
Hag a zo gant tud fall em c'hontre trubuillet.

ANN DUKEZ.

Nag evit pes abek, laret d'in, femellen,
E teuent d'ho nec'hi, mar na rec'h poan da zen?
Mar d-oc'h eur verc'h honest, e tleec'h, a gredan,
Choum er gher gant ho tud, e-lec'h donet dre-man.

tête est fendue par la moitié, et c'est avec peine que je vous entends, quand vous me parlez.

La femme de chambre à la duchesse.

Ma maîtresse, si vous daignez en prendre la peine, il vous faudrait venir la trouver vous-même. Elle refuse de se lever, malgré mes instances, et chacune de ses paroles me remplit d'étonnement.

La duchesse s'en va jusqu'à Tryphine.

Dites-moi, jeune femme, de quel pays vous êtes venue, et ce qui vous est arrivé de nouveau, car depuis que je vous vois, je suis persuadée qu'il vous est nouvellement arrivé quelque malheur, je ne sais lequel. Mettez-moi donc, je vous prie, au courant de ce qui vous concerne, et dites-moi quel sort cruel vous a conduite dans ce pays; quelle mauvaise fortune vous désole, vous tourmente et vous amène ici.

TRYPHINE.

Madame, excusez-moi, je n'ai fait de mal, autant que je puis croire, ni à moi-même, ni à personne au monde; je suis une orpheline, la plus pauvre fille que vous puissiez trouver, et tourmentée dans mon pays par des hommes méchants.

LA DUCHESSE.

Et pour quelle raison, dites-moi, jeune femme, vous inquiétait-on? Si vous êtes une femme honnête, vous deviez, il me semble, rester chez vous, avec les vôtres, au lieu de venir par ici.

TRYPHINA.

Gant hoc'h oll vadelez, c'houi lar traou-walc'h,
Ma oufac'h ma doare, me gred ho pe eston; [itron,]
Rak ho klask saveteï ma enor, ma buhe,
Ez ann araog ma fenn, elec'h ma c'hass Doue.

ANN DUKEZ.

Pe seurt tud ar re-ze a ro d'ehoc'h ambloari?
Laret d'in ho toare, pa zeuan d'ho pedi,
Rak diouc'h ma livirit, me am be bolonte,
D'ho sikour e pep-tra, mar hoc'h euz gwirione.
Mar d-eo war hoc'h enor e klaskont ho toania,
Mar d-int païzanted, me raï ho distruja.

TRYPHINA.

Tud-chentil int, itron, ar re c'halloudeka,
A oufet da gavout e neb-lec'h er bed-ma.
Evit ho galloud braz ez int dre holl doujet,
Na gredfe den d'ezho lavarout gher ebed.
Ma zud zo mezekeet zoken balamour d'in,
Biken ken er bed-man den na raï stad ouz-in;
Dreze am euz sonjet kuitat krenn ma c'hontre,
Gwell oa gan-en ober eghet koll ma ene.

ANN DUKEZ.

Na breman, ma merc'h kez, petra a vezo gret!
Ha c'houi oar labourat evit gounid ho poed?
Ha c'houi a vo kountant da vont da zerviji,
En eur plas mad bennag, evit en em dreï?

TRYPHINA.

Itron, me hoc'h assur, oun kountant da vonet

TRYPHINE.

Malgré toute votre bonté, cela est bon à dire, madame! mais si vous connaissiez tout mon malheur, vous seriez étonnée, je pense : c'est pour avoir voulu sauver mon honneur et ma vie que je vais ainsi devant moi, où Dieu me conduit!

LA DUCHESSE.

Quels sont donc ces gens qui vous font de la peine? Dites-moi tout, puisque je vous en prie, et d'après ce que vous me direz, mon désir est de vous protéger, si vous avez raison. Si c'est à votre honneur qu'ils en veulent, et si ce sont des paysans, je les ferai mettre à mort.

TRYPHINE.

Ce sont des gentilshommes, madame, et des plus puissants qu'on puisse trouver au monde. Leur puissance fait qu'ils sont partout redoutés, et personne n'oserait leur faire le moindre reproche. Mes parents sont même déshonorés par ce qui arrive à cause de moi, et jamais plus personne ne fera cas de moi : c'est pour cela que j'ai fui loin de mon pays; j'aimais mieux agir ainsi, que de perdre mon âme.

LA DUCHESSE.

Et maintenant, ma pauvre fille, que ferez-vous? Savez-vous travailler, pour gagner votre vie? Voudriez-vous aller servir en quelque bonne maison, pour vous tirer d'embarras.

TRYPHINE.

Madame, soyez assurée que je servirai volontiers les

Da zerviji noblanz, kerkoulz païzanted;
Ma venn enn tu bennag gant tud am gouzanvje,
Me rafe ma fossubl evit plijout d'ez-he.

ANN DUKEZ.

Ma! savit, merc'h iaouank, ha deut gan-en d'am zi,
M'ho lakaï er gheghin, eur bloaz d'am zerviji.
Eno, me bromet d'ehoch, ho pezo assuranz,
Pa viot em jervij, den na raï d'ehoc'h offanz.

TRYPHINA.

Itron, ho trugarez, kountant oun da vonet,
Me a zento ouz-hoc'h el lec'h ma c'houlenfet :
Hoghen, na hellan ket sevel gant fallente :
Ma diou-sker zo morzet, allas! o kerzet re!

ANN DEMEZELL.

Roït aman d'in ho torn, ha me ho sikouro,
Ha kemerit kourach, mad eo gan-ehoc'h ann dro,
Deomp enn hent war hor pouez, etrezeg ar maner,
Pa 'z eo ann itron-ma ker mad enn ho kenver.

C'HOARIEL II.

ANN DUKEZ, AR C'HOUARNEREZ, TRYPHINA.

ANN DUKEZ.

Orsa! gouarnerez, deut zo gan-en aman,
Eur plac'h d'am zerviji gan-ehoc'h er gheghin man.

nobles et tout aussi bien les paysans; si j'étais quelque part au service de gens qui voulussent de moi, je ferais mon possible pour leur plaire.

LA DUCHESSE.

C'est bien! levez-vous, jeune femme, et suivez-moi jusque dans ma maison; je vous mettrai une année dans ma cuisine, et là, étant à mon service, vous aurez la certitude que personne ne vous offensera.

TRYPHINE.

Madame, je vous remercie, je consens à aller, et à vous obéir en tout ce que vous me commanderez. Mais je ne puis me relever, tant je suis faible; mes jambes sont engourdies, hélas! car j'ai trop marché!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Donnez-moi la main, et je vous aiderai; prenez courage, tout va bien : mettons-nous en route, lentement vers le manoir, puisque madame a tant de bonté pour vous.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA GOUVERNANTE, TRYPHINE.

LA DUCHESSE.

Voyons! gouvernante, j'emmène une fille pour être à mon service, avec vous ici, dans la cuisine. Il faudra

He c'helenn a renkfet, ha lavaret d'ezhi
Petra renk da ober hervez ho fontazi.

AR C'HOUARNEREZ.

Kountant oun anezhi, p'am euz ezom unan,
Mes ret e vo d'ezhi mont dre lec'h a laran.

Da Driphina :

Ha m'ar bezit plac'h mad, ho pezo recompanz,
Mes n'e ket ken eaz-se serviji ann noblanz.

D'ann Dukez :

Itron, me ia eta da c'houlen digant-hi,
Hag hi a ghemero ar garg a rin d'ezhi,
Aman en ho prezanz he c'helenn a fell d'in. —

Da Driphina :

Rak-se taolit evez ouz ar pez a larin.
Da ghenta, er gheghin, e vo ret kaout keuned,
Ha beza zur a dân, evit aoza ar boed;
Kerc'hat dour d'in bemde er pod-houarn braz-ma
Spura ar chaoudourenn abarz dont d'he c'harga.
Neuze, goude ar pred, ho pezo ar zoursi,
Da netaat ar steen, da walc'hi al listri.
Skuba sâl ha keghin, ann diri, ar c'hamprou,
Ha derc'hel e stad-vad ann oll gantoleriou.
Rak-se ho pezet sonj, mar fell d'ehoc'h choum-aman,
Da veza evesiek enn holl zleadou-man.

TRYPHINA.

Kement a larit d'in, mar be Doue kountant,
A rinn; ma na hellan, n'e vezo ket hep c'hoant.
Mar fazian e neb-lec'h, ho pet ouz-in true,
Rak biskoaz n'em euz great ar seurt labouriou-ze.

la conseiller, et lui dire ce qu'elle aura à faire, selon votre bon plaisir.

LA DUCHESSE.

Je la reçois volontiers, car il m'en manque une; mais il lui faudra aller partout où je dirai.

A Tryphine :

Si vous êtes bonne fille, vous serez récompensée. Mais il n'est pas si facile de servir la noblesse.

A la duchesse :

Madame, je vais donc lui demander si elle veut accepter la charge que je compte lui donner. Je veux l'instruire devant vous.

A Tryphine :

Écoutez donc ce que je vais dire. D'abord, il faudra à la cuisine des fagots, puis du feu, pour préparer les repas : il faudra tous les jours me chercher de l'eau dans ce grand pot de fer, puis écurer la chaudière, avant de la remplir? Puis, après les repas, vous aurez soin de frotter les plats d'étain, et de laver la vaisselle. Il vous faudra encore balayer la salle et la cuisine, les escaliers et les chambres, et tenir en bon état tous les chandeliers. Ainsi, si vous voulez rester ici, rappelez-vous qu'il faudra être attentive à remplir tous ces devoirs.

TRYPHINE.

Tout ce que vous dites, je le ferai, s'il plaît à Dieu; et si je ne le puis, ce ne sera pas manque de bonne volonté. Si je manque en quelque chose, ayez des égards pour moi, car jamais je n'ai fait de semblables travaux.

C'HOARIEL III.

AR ROUE ARZUR, AR GOUARNER, AR PRINS SAOZ, AR PAOTR A GAMPR, AR C'HANNAD, AR PACH, ANN TROMPILLER.

AR ROUE.

Ma frinsed, tud ma zi, me zo melkoniet
Pa na glevan gant den kèlou euz ma friet.
Allaz! aoûn-vraz amm euz, gant kement a drevel,
N'e ve en em daolet en eun tu da vervel.
Tryphina! Tryphina! ha possubl e vec'h eet
Ker pront, gant eur pennad, da guitaat ho pried!
Evid-oun da vout bet ouzoc'h eun tammik teer,
Pa ne oac'h pec'herez, ec'h hellec'h choum er gher.
Ma zud keiz, me ho ped da ghemeret ar boan
D'he c'hlask, ha d'he c'havout, ha d'am lemel a zoan.
Ha c'houi, ma zrompiller, grit goulenn anez-hi;
Glac'har zo em c'halon abalamour d'ezhi.

AR GOUARNER.

Kaër a vezo goulenn, rak n'am euz ket klevet
Biskoaz gant eur c'hristen en defe he gwelet,
Ha m'em euz bâleet pell a-walc'h dre ar vrô;
Gher ebed a nez-hi, mui ghet pa ve maro!

AR PRINS SAOZ.

Avis e venn, aotrou, da gass eur c'hannader
Beteg ann dukez Iann, d'he c'hastel ha d'he c'her.
Houn-nez e deuz galloud e kals a brovinso,
Hag a lakaï he foan da c'hoût hag hi zo beo.

SCÈNE III.

LE ROI ARTHUR, L'INTENDANT, LE PRINCE ANGLAIS, LE VALET DE CHAMBRE, LE MESSAGER, UN PAGE, UN TROMPETTE.

LE ROI.

Mes princes, gens de ma maison, je suis dans la désolation de ce que personne ne me donne des nouvelles de mon épouse. Hélas! je crains fort, que succombant à sa douleur, elle se soit précipitée quelque part pour y trouver la mort. Tryphine! Tryphine! est-il possible qu'un coup de tête vous ait fait si facilement abandonner votre mari! Peut-être me suis-je laissé aller quelquefois à la colère; mais puisque vous n'étiez pas coupable, vous pouviez rester à la maison. Je vous en prie, gens de ma cour, mettez-vous à sa recherche, trouvez-là et me tirez de peine. Et vous, mon trompette, demandez-la partout. Oh! elle a rempli mon cœur de désolation!

L'INTENDANT.

C'est en vain qu'on la demandera, car je n'ai jamais entendu dire à personne qu'on l'ait vue, et pourtant j'ai longtemps couru le pays : pas un mot d'elle, pas plus que si elle était morte.

LE PRINCE ANGLAIS.

Je serais d'avis, monseigneur, qu'on envoyât un messager à la duchesse Jean, dans sa ville et à son château : elle a de la puissance sur beaucoup de provinces et elle s'occupera de savoir si Tryphine est vivante.

AR PAOTR A GAMPR.

O Doue! pa zonjann e doare ma mestrez,
Peghen hegar a oa, evit eur rouanez,
E teu d'in kant remors, pa na hellan klevet
Gant nobl na gant partabl e pes brô ez eo eet.

AR C'HANNADER.

Eaz walc'h eo d'ehoc'h kredi, ha pep tra hel lavar,
E deuz en em daolet gant hirvoud ha glac'har,
Ha dre ar velkoni e deuz bet kemeret,
O sonjal enn e breur, petra en deuz savet.
Ma speret a lâr d'in ez eo en em strinket
Er môr braz war e fenn, evit beza beuzet.

AR PACH.

O Doue eternel! ha gwir ve ann dra-ze?
'Ve maro ma mestrez, ha na oufenn doare!
Pa envoran enn-hi, em euz kalz a vorc'hed
Balamour n'he gwelan er gher, gant he fried.
Biskoaz, me hoc'h assur, ia e guirione,
Na weliz femelenn ker joaüs na ker ghe.
Netra nemet klevet he c'homzou dous ha fur,
A ree da bep-unan eurvad ha plijadur.

AR ROUE.

Erfin, p'ho kwelan holl koulz ha me glac'haret,
E kresk ma ambloari, pa zonjan em pried,
Hag ho pedan, ma zud, d'en em lakât e poan
Da c'hout hag hi zo c'hoaz en buez er bed-man,

LE VALET DE CHAMBRE.

O mon Dieu! quand je songe au malheur de ma pauvre maîtresse, elle était si aimable, pour une reine! je suis accablé de chagrin, de ne pouvoir apprendre de personne, noble ni manant, dans quel pays elle s'est retirée.

LE MESSAGER.

Vous pouvez croire facilement, et tout le dit, qu'elle se sera *précipitée*, vaincue par la douleur et la désolation, et aussi par le chagrin, en songeant à l'accusation imméritée et à la perfidie de son frère. Mon esprit me dit qu'elle s'est précipitée dans la mer, la tête la première, pour y trouver la mort.

LE PAGE.

O Dieu éternel! cela serait-il vrai? se peut-il que ma maîtresse soit morte, et que je n'en sache rien! Lorsque je pense à elle, je suis accablé d'inquiétude, quand je ne la vois plus à la maison, auprès de son mari. Jamais, je l'affirme et le dis en vérité, je ne vis de femme aussi joyeuse et aussi gaie qu'elle. Rien que d'entendre ses paroles douces et pleines de sagesse, comblait chacun de joie et de bonheur.

LE ROI.

Enfin quand je vous vois tous partager mon affliction, ma douleur s'en accroît, au souvenir de mon épouse; c'est pourquoi mes gens, je vous prie de faire tous vos efforts pour savoir si elle est encore en vie dans ce monde.

D'he drompiller.

C'houi iell, ma zrompiller, da Orléanz breman,
Da laret d'am moëreb, gant al lizeriou-man,
Ar c'hlac'har zo war-n-omp, balamour d'am pried,
Zo eet en abandon eiz deiz zo tremenet.

ANN TROMPILLER.

Me ia eta, aotrou, hep dalea pelloc'h,
El lec'h ma livirit me iello evid-hoc'h.
Me c'houlenno dre-holl, e kement ha ma 'z in,
Hag hi vo bet gwelet el lec'h ma tremeninn.

C'HOARIEL IV.

ANN TROMPILLER A ZÔN HAG A LAVAR :

Selaouit holl, keriz, noblanz ha bourc'hisien,
Pez am digass aman, hag am euz da c'houlenn :
Ar rouanez a Vreiz, hounnez eo a glaskan,
Hag am laka nec'het, e defot n'hi c'havan,
Pemzek-deiz so dija aboë ma 'z eo kollet,
Ha na glevan gant den en defe he gwelet;
Mes aberz ar roue eo d'in gourc'hemennet
Monet dre Vreiz-Izel, ken n'am bô he c'havet.

Zôn a râ eun tù-all, hag e lavar :

Ar feson anezhi a chalm ann daoulagad,
Femellen ar gaerra, kùn evel eun danvad ;
He bleo zo war velen, he diou-chod rozennet,
He zri bloaz war-n-ughent n'int ket c'hoas tremenet.

Zôn a ra el lec'h-all, hag e lavar.

Piou-bennag he gwelo, hag a hellfe laret

S'adressant à son trompette :

Et vous, mon trompette, vous irez sur le champ à Orléans pour faire connaître à ma tante, par ces lettres, la douleur amère que nous cause la fuite de Tryphine, partie depuis plus de huit jours déjà.

LE TROMPETTE.

Oui, monseigneur, je pars à l'instant même, et pour vous servir, j'irai où vous dites; partout où je passerai je demanderai, dans tous les pays, si la reine n'aurait pas été vue.

SCÈNE IV.

LE TROMPETTE SONNE ET DIT :

Ecoutez tous, habitants de cette ville, nobles et bourgeois, ce qui m'amène ici, et ce que j'ai à vous dire. C'est la reine de Bretagne que je cherche, et je suis bien peiné de ne pouvoir la trouver; il y a déjà quinze jours qu'elle est perdue, et personne ne me dit l'avoir vue. Le roi m'a donné l'ordre de parcourir toute la Bretagne, jusqu'à ce que je l'aie rencontrée.

Il sonne de l'autre côté de la scène, et dit :

Sa vue seule charme les yeux; c'est la plus belle des femmes; elle est douce comme un agneau; ses cheveux tirent sur le blond, ses joues sont comme deux roses, et ses vingt-trois ans ne sont pas encore révolus.

Il sonne sur un autre point du théâtre, et dit :

Quiconque la verra, et dira en quel pays, en quel

E pe vrô, na pelec'h ez eo en em dennet,
Hag a raï kelou mad anezhi d'ar roue,
A vo rekompanset, klevit holl kement-se.

Zôn a ra en eur gherzet. — Ann dukez a zigouez.

Eur-vad d'ehoc'h, dukez Iann, a-berz Arzur, ho niz
En deuz ma digasset da glevet hoc'h aviz;
Tryphina, he bried, euz ar gher a zo eet,
Na glever e nep tu pelec'h eo tremenet.

ANN DUKEZ.

Penaoz! ha possubl eo ve kollet ma nizez?
O klevet ho komzou ez oun dija diez;
Petra zo choarvezet, livirit, ma mignon,
Rak mar e deuz kuiteet, n'en d-eo ket hep rezon.

ANN TROMPILLER.

Evid-oun-me, itron, ne oûn petra zo bet,
Biskoaz, bete vreman, n'am euz anavezet
Seurt dizunvaniez 'tre ar roue hag-hi;
Ann traou a zo bet gret hep raï da c'hoût d'comp-ni.
Setu aman, itron, evid-hoc'h eul lizer
Digant Arzur, ho niz; m'em euz gret ma dever.

ANN DUKEZ, goude beza lennet al lizer.

Setu aman kelou hag am gra souezet,
Ha pa zonjan enn-ho, ma c'halon zo mantret.
Eun devalijen vraz a deu d'in em spered,
Me ia da skuil daëro du-man em c'habined.

lieu elle s'est retirée, et pourra enfin en donner quelque bonne nouvelle au roi, en sera bien récompensé; retenez tous cela.

Il sonne en marchant. — Survient la duchesse Jean.

Duchesse Jean, je vous salue de la part d'Arthur, votre neveu, qui m'a dépêché vers vous pour avoir votre avis. Tryphine, sa femme, s'est enfuie de la maison, et nulle part on ne sait ce qu'elle est devenue.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous? Est-il possible que ma nièce soit perdue! vos paroles m'ont déjà troublée : qu'est-il donc arrivé? dites-moi, mon ami, car si elle s'est enfuie, ce n'est pas sans motif.

LE TROMPETTE.

Pour moi, madame, j'ignore ce qui s'est passé; jamais, jusqu'aujourd'hui je n'ai connu de désaccord entre le roi et elle; tout s'est passé à notre insu. Voici madame, une lettre pour vous, de la part de votre neveu Arthur! J'ai fait mon devoir.

LA DUCHESSE, après avoir lu la lettre.

Voici une nouvelle qui me remplit d'étonnement; quand j'y pense, mon cœur en est navré. Mon esprit s'enveloppe de ténèbres; je vais pleurer dans mon cabinet.

C'HOARIEL V.

TRYPHINA, AR C'HOUARNEREZ, ANN DEMEZELL.

AR C'HOUARNEREZ.

Orsa! marmitonez, pelec'h ez oc'h-hu eet?
Digassit d'in aman dour, ha tân, ha keuned.
Ret eo spura ar steen, hag ar c'hantolerio;
Mar na ouzoc'h ober, it prest diwar ma zrô?

TRYPHINA.

N'ouzon ket dizenti, breman c'houi a welo
Ha me raï ma labour kempenn, ha d'ho menno.

Netaat a râ ar steen.

AR C'HOUARNEREZ.

Petra, penn avelet, ha ne ouzes-te ken,
Ker pouner e fichez evel eul laour-veen!
Sellit e pes postur ez eo en em lâket,
Ann innosantez baour, da bura eun assiet!

Ar paotr môc'h a zigouez, hag e lavar d'ezhan :

Deuz aman te, paotr fall, gwelc'h d'in ar plajou-ma;
Te oar, da vihana, ar feson d'ho zec'ha;
Houman zo eur valbotr ker pouner he spered,
Ne oun da bes micher e vezo-hi laket.

AR PAOTR MOC'H.

Trugare! gouarnerez, nag hirio na varc'hoaz!

SCÈNE V.

TRYPHINE, LA GOUVERNANTE, LA DEMOISELLE.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien! marmitonne, où êtes-vous donc allée! apportez-moi de l'eau, du feu et des fagots. Il faut aussi fourbir les plats d'étain et les chandeliers; si vous ne savez le faire, partez vite loin d'ici.

TRYPHINE.

Je ne sais pas désobéir, et vous verrez bientôt que je m'acquitterai bien de ma besogne et selon vos désirs.

Elle fourbit l'étain :

LA GOUVERNANTE.

Comment, tête éventée, est-ce là tout ce que vous savez faire? Vous vous remuez comme une auge de pierre! Voyez donc dans quelle posture elle s'est mise, la pauvre sotte, pour écurer une assiette.

Le porcher arrive, elle lui dit :

Viens ici, toi, mauvais gars; lave-moi ces plats; toi au moins tu sais comment on doit s'y prendre pour les sécher; celle-ci est une *bonne à rien*, si lourde d'esprit, que je ne sais à quoi je pourrai l'employer.

LE PORCHER.

Merci, gouvernante, ni aujourd'hui ni demain! Je

Me n'oun ket ho mevel, ha na vezin ket c'hoaz.
N'oun ket e tro breman da ober ho keghin,
Monet da ved ma môc'h a gavan eo pred d'in,
Ne d-oun ket marmiton, nag e spi da veza,
An nep a zo e karg a dle ober ann dra.

Mont a ra kuit :

AR C'HOUARNEREZ da Driphina :

Sell ar penn azotet, pe-ghiz en em laka!
Tec'h a zirag ma façz, rag na ouzes netra,
Abuzi plaçz eun all a rez er gheghin-ma,
Tec'h, pe me astenno war da façz ma c'hloga!

TRYPHINA.

Me gav d'in, gouarnerez, e komzit rust ouz-in,
Ma ne ràn ket erfad, e tlefac'h diskouez d'in.

AR C'HOUARNEREZ.

Diskouez dit, friponez, m'edi da zaoulagad!
Da labour, mar kerez, 'as kelenno erfad.
It da skuba ann ti, roït boed d'ar ier-indrez,
Mar na boaniet enn ti, e renkit mont er mez.

Tryphina a skub. — Ar c'houarnerez a lavar :

Penaoz, na ouzez ken? ma malloz a bedan,
Gant ann hini biskoaz as digassas aman!
Roït d'in ar skubellen, ha me ziskouezo d'ehoc'h.

O skeï gant-hi :

Dâlit gant ann dreuzien! da c'hortoz kaout gwassoc'h.

ne suis pas votre domestique, ni le serai de si tôt. Je ne suis pas disposé, pour le moment, à faire votre cuisine; je retourne auprès de mes pourceaux, car je trouve qu'il en est temps Je ne suis pas un marmiton, moi, ni n'espère le devenir; celui qui en a la charge, doit faire le travail.

Il s'en va.

LA GOUVERNANTE à Tryphine.

Voyez donc cette sotte, comme elle s'y prend! Retire-toi de devant mes yeux, car tu ne sais rien; tu prends la place d'une autre ici dans la cuisine; retire-toi, ou je te frapperai à la figure avec ma cuiller à pot.

TRYPHINE.

Il me semble, gouvernante, que vous me parlez bien durement; si je ne fais pas bien, vous devriez me conseiller.

LA GOUVERNANTE.

Te conseiller, drôlesse! Mais où sont donc tes yeux? Ton travail, si tu le voulais, te conseillerait assez. Va balayer la maison et donner à manger aux dindons, car si tu ne travaille pas, il te faudra quitter la maison.

Tryphine se met à balayer. — La gouvernante lui dit :

Comment, est-ce là tout ce que tu sais! Ma malédiction soit sur celui qui t'amena ici! Donnez-moi ce balai et je vais vous montrer.

Elle frappe Tryphine.

Tenez, avec le manche à balai, en attendant pis!

TRYPHINA.

Ret eo zur e vec'h kri, pa deuit da wall-dreti
Eun emzivadez baour kemeret enn ho ti,
A zo e touez ann dud oc'h c'honit he buez ;
Ma oufac'h ma foaniou, ho pe ouz-in truez !

ANN DEMEZELL a zeu, hag a lâr d'ar gheghinerez.

Petra, pez digalon, eo did skeï gant hou-man?
Gwaz out eghet eur c'hi, ouz da zrem pa zellan.
Skeï eur vinorez baour, n'e deuz den d'he sikour ;
He c'helenn a dlefac'h da ober he labour.

AR C'HOUARNEREZ.

Gwell ve gan-en teir gwech labourat evit-hi.
Eet gant he galanted war ar mez da c'hoari !
Houn-nez a zo unan ha na anaveit ket,
Eun dra ha na dâl ket lard eur c'hi ve kroughet.
Evid-hoc'h da facha, me ne rân ket a vân ;
Mar na râ he servich, ne choumo ket aman.
Akuitit evit-hi he c'harg er gheghin-ma,
Ha kassit-hi gan-ehoc'h er gampr da azea.

Mont a ra kuit.

ANN DEMEZELL.

Kè, kè, tra divergont, da vin a ziskouez skler
Ez out eur flaterez hag a oar he micher.

Da Driphina.

Ma merc'h, ali 'venn d'ehoc'h da guitât ar plas-man,
Ha mont da vessaërez gant loened ar gher-man.

TRYPHINE.

Il faut que vous ayez peu de cœur, pour maltraiter ainsi une pauvre orpheline qui a été recueillie dans votre maison et qui est obligée de gagner sa vie parmi les gens; si vous connaissiez mon malheur, vous auriez pitié de moi.

LA FEMME DE CHAMBRE arrive et dit à la cuisinière.

Et pourquoi, femme sans cœur, frappez-vous de la sorte? vous êtes plus méchante qu'un chien, je le vois bien à votre figure : frapper une pauvre orpheline qui n'a personne pour la protéger! votre devoir serait de la conseiller dans son ouvrage.

LA GOUVERNANTE.

J'aimerais trois fois mieux faire moi-même le travail, et qu'elle allât trouver ses galants à la campagne! Vous ne connaissez pas cette fille là! elle ne vaut pas la graisse d'un chien pendu ; tant qu'à votre colère je m'en soucie peu, et si cette fille ne fait pas bien son service, elle ne restera pas ici. Ou bien encore, faites son travail dans la cuisine, et emmenez-la dans votre chambre pour se reposer.

Elle s'en va.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Va, va, insolente, ta mine montre bien que tu es une traitresse, qui sait son métier.

Parlant à Triphine.

Ma fille, je vous conseille de quitter cette place, et de vous faire gardienne des troupeaux de la maison.

TRYPHINA.

El lec'h ma livirit me iell, p'ho pezo c'hoant :
Ne ràn forz e pe stad, nemet ma vec'h kountant.
Ma c'hassit da vessa al loëned, mar keret,
Eno, da vihana, e peoc'h e vin losket.

ANN DEMEZELL.

Ma! it da ved ar môc'h zo duze enn âle;
Grit d'ar paotr dont ama, ha c'houi chomet gant-he.
Ha lakit evez mad na ve nikun tâghet
Gant ar bleidi lountek a zo er c'hoad kuzet.

Kuit.

C'HOARIEL VI.

AR PAOTR MOC'H HE-UNAN.

Orsa! breman eta, pa oun en em wisket,
Me gred oun eun den brao, evit eur paotr denved.
Hoghen breman p'ema ma loëned ho peuri,
Em euz c'hoant da vonet eun tu da bourmeni.
Koulzgoude pa zonjan, pa zellan piz ouz-in,
Eur vicher fall am euz, ha na blij ket kaër d'in,
Rak izellan micher a oufe den da gaout,
Eo zur messa ar môc'h, ann denved hag ar zaout.

Me ho c'haso d'ar gher hag o lakaï er porz,
Hag ho lezo eno, goude holl, ne ràn forz;
Ha neuze me iello da welet ma mestrez,
En defaot n'he gwelan, en em gavan diez.
Ret eo d'in hen anzao, ar merc'hed a garan

TRYPHINE.

J'irai où vous dites, dès que vous le voudrez; peu m'importe quel métier faire, pourvu que vous soyez contente. Envoyez-moi garder les troupeaux, si vous voulez ; là du moins on me laissera tranquille.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est bien ! allez garder les pourceaux, là-bas, dans l'avenue; faites venir ici le porcher, et restez à sa place. Prenez bien garde qu'aucun de ces animaux ne soit dévoré par les loups gloutons qui se cachent dans le bois.

Elle s'en va.

SCÈNE VI.

LE GARDEUR DE POURCEAUX SEUL.

Voyons! maintenant que je suis habillé; il me semble que je suis joli garçon, pour un gardeur de pourceaux! Or, puisque mes animaux sont à paître, je veux aller un peu me promener.

Cependant, quand j'y pense, et que je m'examine, j'ai un vilain métier, et qui ne me plaît pas beaucoup ; car le plus bas métier qu'un homme puisse exercer, c'est de garder les pourceaux, les moutons et les vaches.

Mais je les renverrai à la maison et les mettrai dans la cour, puis je les laisserai là, car, après tout, je m'en moque : alors j'irai voir ma maîtresse, car, loin de sa présence, je me trouve tout mal à l'aise.

Il faut l'avouer, j'aime les filles par-dessus tout au

Mui evit kement tra zo krouet er bed-man;
Mes pa 'z ann da vêt-ho, holl e lavaront d'in :
« Sellit paotrik ar môc'h ! » hag ez eont da c'hoarzin.
Ma ! m'em euz eur vestrez, houn-nez zo deread;
Kement ha diou voul-c'hill ez eo he daoulagad,
He muzellou zo hir, he ghenou faouted mat,
Ha, ma feiz a zen brao, 'n he fri zo eun troatad.
He diou-c'har zo gweet, he zreid a zo skarbet,
He c'horf zo teo ha berr, hag he façz pikotet.
Houn-nez zo eur plac'h vrao, hervez ma zantimant.
Rak houn-nez zo ezet, evit ne d-eo ket koant.
Nag evit kement-se koantiri zo netra;
Pa welan anez-hi, me am euz kalz a joa.
Me a iello breman d'he c'hêr, d'he zaludin,
Hag a welo neuze pes mîn a raï ouz-in.
Laouenn e tle beza, mar e deuz tam spered,
Rak me zo eun den brao hag a feson gwisket.
Breman, p'am euz amzer, eo d'in he c'hemeret,
Rak, ann dra a zo skler, n'am bezo ket bepred.
Neb zo o zerviji noblanz ha bêleien,
N'en deuz nemeur amzer da avela he benn.
Me oa bet eun nebeut en ti eur c'heghiner,
El lec'h mont da vâle, e renkenn chôm er gher

C'hoaz e oan dalc'het mad da devel e pep ghiz,
Pe e koljenn ma lod eveuz ann diservij;
Eur bevez e oa d'in kaout lod euz ar zoubenn,
Da grignat em bije eskern evit tremen.

Enn eur feson bennag e tiverglenn ma dent,
Ma riz fout anez-ho, ha me da vont em hent;

monde; mais quand je m'approche d'elles, elles me disent toutes! « Voyez donc le gardeur de pourceaux! » et elles se mettent à rire.

N'importe, j'ai une maîtresse remplie de charmes : ses yeux sont grands comme deux boules à quilles, ses lèvres sont longues, sa bouche est bien fendue, et, sur ma foi de joli garçon, son nez a bien un pied de long.

Ses jambes sont torses et ses pieds mal tournés, son corps est gros et court, et son visage grêlé. C'est là une belle fille, à mon avis, car elle est à l'aise, si elle n'est pas jolie.

Et après tout, la beauté n'est rien; quand je la vois, je suis ravi de joie. J'irai jusqu'à sa maison, je la saluerai, et je verrai quelle mine elle me fera.

Pour peu qu'elle ait d'esprit, elle sera contente, car je suis un beau garçon, et bien habillé. Maintenant que j'ai un peu de temps, je dois en profiter, car il est évident que je n'en aurai pas toujours.

Ceux qui sont au service de la noblesse et des prêtres, n'ont guère de temps pour se promener, le nez au vent. J'ai été quelque temps sous les ordres d'un cuisinier, et quand je voulais me promener, il fallait rester à la maison.

Encore fallait-il garder le silence sur tout, sous peine de perdre ma part du dessert; c'était aubaine pour moi que j'eusse ma part de la soupe, on me donnait seulement quelques os à ronger, pour passer le temps.

D'une façon ou d'autre je me dérouillais les dents; mais je les envoyai promener, et pris la clef des

Kement-ze a rin c'hoaz.... koulzgoude pa zonjan,
Eur vâtez zo digouet nevez-zo enn ti-man :

Hounnez a garan c'hoaz : n'ouzon a belec'h eo,
Mes zulvui he gwelan, zulvui he c'havan brao ;
Oh ! m'he gwel o tonet, breman ni zivizo,
Ha me welo neuze hag hi am selaouo.

Tryphina a zigouez.

TRYPHINA.

Deuit aman, gwaz bihan, ha me choumo aze,
E touez al loened-ze, hag ho messaï bemde ;
Ha c'houi, it d'ar c'hastel, eno e servijfet
Ar gheghinerez-hont, rak me ne allan ket.

AR PAOTR MOC'H.

Penaoz ! c'houi a gredfe chom aman hoc'h-unan,
Eur plac'h vrao evel d'hoc'h, da vessâ ar moc'h-man !
Eur zervicher bennag a renkac'h da gavet,
Evit hoc'h evessaat, kerkoulz hag ho loened.
Chôm gan-ehoc'h ma-unan a garfenn, war ma fe,
Berroc'h ve an amzer, d'an eil ha d'eghile.
Ni alfe ebatal, pa vo brao an amzer ;
Gwaskedi, mar be fall, elec'h monet d'ar gher.
Euz a vreman ni raï eur marc'had, mar keret :
Me raï ho labour holl, ha ma hini abred.
Mar kirit ma c'harout, evel ma ho karan,
Me ho lamo a vec'h 'tre ma vimp er bed-man.

TRYPHINA.

It d'ar gher, ma mignon, ha sarrit ho kaket,
Rak me ne d-oun ket sur ann hini a glasket.

champs. C'est ce que je ferai encore.... Pourtant quand j'y pense, il est arrivé une nouvelle servante dans la maison.

Je l'aime encore, celle-là ; je ne sais d'où elle vient, mais plus je la regarde, plus je la trouve belle. Oh ! je la vois venir, nous allons causer un peu, et je verrai si elle m'écoutera.

Tryphine arrive.

TRYPHINE, au gardeur de pourceaux.

Arrivez ici, jeune gars ; je viens vous remplacer auprès de ces animaux, pour les garder chaque jour ; allez au château, où vous servirez la cuisinière, car, pour moi, je ne puis le faire.

LE GARDEUR DE POURCEAUX.

Comment ! vous oseriez rester seule ici, avec ces pourceaux, une jolie fille comme vous ? mais il vous faudrait un serviteur, pour vous garder vous-même, aussi bien que vos animaux. Sur ma foi ! je voudrais rester moi-même avec vous ; nous trouverions, l'un et l'autre, le temps plus court. Nous pourrions nous ébattre, quand le temps serait beau, et nous mettre à l'abri de quelque buisson, quand il serait mauvais, au lieu de nous en retourner à la maison. Nous ferons, si vous le voulez bien, un pacte à partir de ce moment : je ferai tout votre travail et le mien encore, et si voulez m'aimer, comme je vous aime, je vous tirerai d'embarras, pendant que nous serons sur la terre.

TRYPHINE.

Allez à la maison, mon ami, et vous taisez, car je ne suis pas celle que vous cherchez.

AR POTR MOC'H.

Roit d'in, da vihana, vad braz a râfe d'in,
Eur pôk, mar plij gan-ehoc'h, abarz m'ho kuitaïn.

TRYPHINA.

Tec'h alesse d'ar gher, ha lèz da zotizou ;
N'en d-eo ket ouz-in-me eo d'id ober chestrou ;
Ma oufac'h piou a venn, ho pe sur abafter
Da veza bet aman re hardiz em c'henver.

AR PAOTR MOC'H.

Porneant e komzez, rak den na oar piou out;
Me ia war ghement-se, divar da drô em rout.
Taol evez koulzgoude n'en em gavfez bourdet,
Rak dre ar mesiou-ma ez euz kalz zourzardet.

Ar paotr a ia kuit. -- Tryphina en em dâol war he daoulin.
— Ann dukez he gwel.

TRIPHINA d'ann daoulin.

Krouer ar sklerijenn hag ann oabl steredet,
Ho taoulagad a wel kement tra zo er bed;
Plijet gan-ehoc'h hirio rei d'in anaoudeghez
Ha me ve bet kiriek d'am holl reuzeudighez.
Petra am euz me gret enep d'ho polonte,
Ma 'z oun laket e poan, e pened, el lastre?
Me pehini zo bet eur brinsez ar gaëra,
A oa enn Hiberni, hag ar binvidika.
Ma c'horf en deuz doughet ann aour hag ann arc'hant,
Ar skarlek, ar perlez, hag ive diamant;
Kurunet rouanez, ha breman oun laket,

LE GARDEUR DE POURCEAUX.

Donnez-moi un baiser, du moins, avant de vous quitter, cela me ferait grand plaisir.

TRYPHINE.

Va-t-en, retire-toi, et finis avec tes sottises ; ce n'est pas à moi qu'il faut faire de ces gestes. Si vous saviez qui je suis, vous seriez bien confus d'avoir été si hardi.

LE GARDEUR DE POURCEAUX.

Tu parles en vain, car personne ne te connait : sur ce, je te quitte, et m'en vais. Prends garde cependant d'être trompée, car il y a beaucoup de soldats dans ces campagnes.

(Le gardeur de pourceaux s'en va. — Tryphine se jette à genoux. — La duchesse la voit.)

TRYPHINE à genoux.

Créateur de la lumière et du firmament parsemé d'étoiles, vos yeux voient tout ce qui est sur la terre ; qu'il vous plaise aujourd'hui de me faire connaître si j'ai été la cause de mon propre malheur. Qu'ai-je fait qui vous ait déplu, pour être à ce point accablée de peine, de douleur et de misère? moi qui ai été une princesse des plus belles et des plus riches qui fussent en Hibernie ! mon corps a été paré par l'or, l'argent, la pourpre, les perles et les diamants ; j'ai porté la couronne de reine ; et aujourd'hui je suis gardeuse de pourceaux, et méprisée de tout le monde ! ô Vierge

Messaërez ar môc'h, gant ann oll disprizet.
O Gwerc'hez c'hlorius, ho pet truez ouz-in,
Roit d'in nerz ha kourach, ma en em gonzolin,
Me pe-hini ez euz dre holl ouz ma goulenn,
Kalz a dud glac'haret siouaz! divar ma fenn.
Setu-me tol-didol, e mesk tud divergont,
Hag o kaout euz ho ferz dismeganz hag affront;
Allaz! paourez ma 'z oun, beza bet enoret,
Em palez hag em zâl e touez ma holl frinsed;
Beza bet nos ha de e kreiz al levenez,
Hag en em gaout brema evel eur goz-vatez!
Pa zonjan em micher, er stad ma'z oun laket,
Kasi e trelatan, hag e trô ma spered.
Erfin, korf hag ene, kalon hag izili,
Siouas! oun en eur reuz, prest da zizesperi.
Ha c'houi, o dukez Iann, ma oufac'h ma doare!
Ez euz eur rouanez enn ho ty, enn drue,
Me gred, hep ket a var, e ve braz ho klac'har,
Ha brassoc'h, ma oûfac'h ez oun d'ehoc'h ken tost kar.
Hoghen ne dal ket d'in klask rekour digant den;
Nemet em zrubuillou allaz! ne zonjan ken.
Lec'h am euz da ouela, mes koulz eo d'in tevel,
Ha pedi ma El-mad hag ar Werc'hez Zantel.

C'HOARIEL VII.

ANN DUKEZ IANN, ANN DEMEZELL, TRYPHINE.

ANN DUKEZ.

Hirvoud am euz klevet gant ar femellen-hont,
A deu d'am lakat trist, ha da raï d'in kalz spont.

glorieuse, ayez pitié de moi, donnez-moi de la force et du courage pour me consoler, à moi que l'on cherche partout, et qui suis, hélas! une cause de désolation pour beaucoup. Me voici le jouet de gens grossiers, qui ne m'épargnent ni la honte ni les affronts : hélas ! pauvre Tryphine, après avoir été comblée d'honneur dans ton palais, par tous les princes de ta cour, après avoir connu nuit et jour la joie et le plaisir, te trouver aujourd'hui réduite à la condition d'une pauvre servante ! quand je pense au métier que je fais, et au pitoyable état où je suis réduite, j'en perds la tête, et mon esprit s'égare. Enfin mon corps, mon âme, mon cœur et mes membres, tout mon être enfin, est dans un si triste état, que je suis près de me laisser aller au désespoir ! et vous, duchesse Jean, si vous me connaissiez, si vous saviez que vous avez une reine dans votre maison, et dans un état si pitoyable, oh ! sans doute votre douleur serait grande, et plus grande encore si vous saviez que je suis votre parente. Mais je ne dois attendre de secours de personne, hélas ! je ne pense plus qu'à mes tourments. J'ai lieu de pleurer, mais c'est inutile, et il ne me reste plus qu'à implorer l'assistance de mon bon ange et de la sainte Vierge.

SCÈNE VII.

LA DUCHESSE JEAN, SA FEMME DE CHAMBRE, TRYPHINE.

LA DUCHESSE.

J'ai entendu gémir cette femme, et cela me rend triste et m'effraye. Je crois en vérité, et malgré ce que

Me gred, e gwirione, daoust petra zo ama,
Ez eo eur re bennag euz ar gwad huella.
Bet oun oc'h he selaou oc'h ober orezon ;
Meurbed eo dudiuz he feden d'am c'halon ;
Karghet eo a zousder hag a humilite,
Hag hec'h holl oberiou zo leûn a garante.

ANN DEMEZELL.

Me am euz-hi kavet alies o pedi,
Hag e sonjiz ato, pa deuen d'hec'h arvesti,
E telleze, hep mar, beza gant peb-unan
Karet ha respetet e peb-lec'h er bed-man.

ANN DUKEZ.

It da laret d'ezhi donet da gomz ouz-in,
M'he c'hemero em c'hampr, ne d-aï mui d'ar gheghin.
Me zalc'ho-mad d'ezhi, ha gan-en e choumo,
Ha keit ha ma vevin bepred m'he difenno.

ANN DEMEZELL da Dryphina.

Klevit, messaërez, deuit da gaout ann itron,
Evit chench a vicher hag a gondition :
Goulennet oc'h gant-hi, er gamp d'he zerviji,
Meurbed ho kav devot, hag e plijit d'ezhi.

TRYPHINA.

Me iello, kredit mad, elec'h ma kommando,
Ha gwella ma hellin out-hi me a zento ;
Bepred e tle ann den dont da oboïssa
D'ann hini hen c'helenn, hag a ro boed d'ezha.

ANN DUKEZ.

Ma merc'h, lavarit d'in ha c'houi a ve kountant

je vois, que cette femme est du sang le plus noble. J'ai écouté sa prière, qui est fort agréable à mon cœur : elle est remplie de douceur et d'humilité, et toutes ses actions sont pleines de charité.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je l'ai souvent trouvée en prière, et, en la considérant attentivement, je pensai aussitôt qu'elle méritait d'être aimée et respectée de chacun et en tout lieu.

LA DUCHESSE.

Allez lui dire de venir me parler ; je la prendrai dans ma chambre, et elle n'ira plus à la cuisine ; je la garderai près de moi, et la protégerai pendant que je serai en vie.

LA FEMME DE CHAMBRE à Tryphine.

Ecoutez, bergère, venez trouver madame, qui vous fera changer de métier et de condition. Elle vous demande pour la servir dans sa chambre, parce qu'elle vous trouve dévote, et que vous lui plaisez.

TRYPHINE.

J'irai, croyez-le bien, où elle me commandera, et lui obéirai de mon mieux ; l'homme doit toujours obéir à celui qui lui donne de bons conseils et qui le fait vivre.

LA DUCHESSE.

Ma fille, dites-moi, consentirez-vous à me servir dans ma chambre ? votre sort en sera moins dur.

D'am zerviji em c'hampr? gwell vo ho kommanant.
Ho kwelet a ran humbl, ha patiant meurbed,
Gant ho fesonniou mad e plijit d'am spered.

TRYPHINA.

D'ehoc'h holl oun, ma mestrez, grit d'in ho polonte.
Me a zento ouz-oc'h bete fin ma buhe.
Hag enn ti hag er meaz, elec'h ma lavarfet,
Birviken na vankin, pa vezin goulennet.

ANN DUKEZ.

Tàn a reot em c'hampr, hag ober ma gwele.
Dont gan-en d'ann iliz, d'ann oferen bemde,
Ha pa 'z inn d'am frejou, oc'h taol ma zervijfet,
Dre ma 'z oc'h eur plac'h fur : setu 'r garg a rafet.

C'HOARIEL VIII.

AR GOUARNER, AR PRINS SAOZ, AR C'HANNADER, EUR PACH.

AR GOUARNER.

Orsa! prinsed vaillant, ha c'houi a zo diskuiz!
Da zont gan-en dioc'h-tu d'ar gher veur a Baris?
Affer am euz e Franz, ha rèt eo d'in monet,
Gant ar roue Loëiz ez oun dighemennet.

AR PRINS SAOZ.

N'euz hini ac'hanomp ha na ve prest da vont,
Pa gommand ar roue, d'ar gher-man, d'ar gher-hont;

Je vous vois humble et soumise, et vos bonnes manières me plaisent beaucoup.

TRYPHINE.

Je suis toute à vos ordres, ma maîtresse, disposez de moi selon votre volonté. Je vous obéirai jusqu'à la fin de ma vie, dans votre maison et hors de votre maison, partout où vous direz, et je ne manquerai jamais d'arriver, dès que vous m'appellerez.

LA DUCHESSE.

Vous entretiendrez du feu dans ma chambre, vous ferez mon lit et m'accompagnerez à l'église, tous les jours, pour entendre la messe; à l'heure des repas, vous me servirez encore à table, parce que vous êtes une fille sage : voilà ce que vous aurez à faire.

SCÈNE VIII.

L'INTENDANT, LE PRINCE ANGLAIS, LE MESSAGER, UN PAGE.

L'INTENDANT.

Or ça! mes princes vaillants, êtes-vous disposés à m'accompagner sur le champ à la grande ville de Paris? J'ai affaire en France, et il me faut partir, car le roi Louis me demande.

LE PRINCE ANGLAIS.

Il n'est aucun de nous qui ne sois prêt à marcher, quand le roi commande, et d'aller dans une ville ou

Rak-se 'ta dilec'hiomp, ha na zaleomp ket,
Rèt eo senti abred, pa eo gourc'hemennet.

AR C'HANNADER.

Deomp eta gant hon hent, evel tud a enor,
Ha goestl da veachi war zouar ha war vor.
Hoghen, dre Orleanz, ma ne d-oc'h ket enep,
E ve mad d'eomp tremen, da welet ho moëreb.

AR GOUARNER.

Eur zonj-vad eo houn-nez, rak pell-zo em boa [c'hoant,]
Da ouzout he doare, d'anaout he gouarnamant.
Eno hon euz esper da gaout dighemer mad,
Digant ann dukez Iann, eur brinsez deread.

DIVEZ AR PEVARE PENNAD, HA DIVEZ ANN DEIZ KENTA.

---

une autre. Partons donc, sans autre délai, le meilleur est d'obéir promptement, quand l'ordre est donné.

LE MESSAGER.

Mettons-nous donc en route, comme des hommes d'honneur, et capables de voyager sur terre comme sur mer. Mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il serait bon de passer par Orléans, pour voir votre tante.

L'INTENDANT.

C'est là une bonne idée, car depuis longtemps je désire avoir de ses nouvelles et connaître son gouvernement. J'espère y être bien reçu par la duchesse Jean, une aimable princesse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE ET DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

KENT-LAVAR EVIT ANN EIL DEVEΣ (1).

Kompagnonez meulabl, p'ho kwelan en silancz,
E kredan oc'h euz c'hòant d'hor gwelet e commancz,
Oc'h ober dilijancz, da reï d'ac'h da welet
An divez ar vuhez a oa bet kommanset.
Ewit donet da-ze me zo bet digasset,
Indign hag incapabl, gant ann oll actoret :
Koulzgoude ez-hon deut, ewit raï d'ac'h kouraj,
Hag ive ar zalud, kent avancz davantaj.
Ma Doue, ma c'hrouer, me ho peed a galon,
Da reï d'in ho graso, ho benediction,
Ma c'hallemp en ho kloar donet da finissa,
Buhez ar roue Arzur, hag hini Tryphina.
Ha c'hui, kompagnonez, me ho suppli ive,
Da vean patiant, en pàd an abarde,
Ha da intent patant gant gwir basiantet
Ar pez a veso d'ac'h brema representet.

(1) Nous donnons ce prologue dans toute son étendue, quoique l'économie matérielle de notre livre, déjà assez volumineux, nous dût conseiller peut-être d'en faire le sacrifice. Mais nous le jugeons trop curieux pour nous résoudre à le passer sous silence. Notre but est de faire connaître dans tous ses détails une *tragedie bretonne,* on les appelle ainsi, telle qu'elle se jouait réellement, avec ses *prologues*, *épilogues*, *bouquets,* toutes ses longueurs enfin. Or, nous manquerions ce but en omettant ces éléments nécessaires et traditionnels de toute pièce du théâtre breton.

Cet épilogue est un de ces morceaux de circonstance, que l'on faisait dans chaque localité, pour toute nouvelle représentation. Il était composé ordinairement par un habitant de la commune où se donnait la représentation, presque toujours

PROLOGUE POUR LA SECONDE JOURNÉE.

Compagnie digne de louanges, en vous voyant garder le silence, je m'imagine que votre désir est de nous voir continuer sans autre retard à vous faire connaître la fin de la vie commencée.

Je suis envoyé pour cela, quoiqu'indigne et incapable, par tous les acteurs ; je suis pourtant venu pour vous donner du courage, et vous souhaiter le bonjour avant d'avancer davantage.

O Dieu, mon créateur, je vous prie de répandre sur moi vos grâces et vos bénédictions, pour que nous puissions finir de représenter, à votre gloire, la vie du roi Arthur et celle de Tryphine. Et vous tous réunis, je vous prie aussi d'avoir la patience d'écouter pendant le reste du jour ce que nous allons tout à l'heure représenter devant vous.

par un des acteurs, qui le débitait lui-même sur le théâtre, soit au commencement de la seconde journée, soit à la fin de la dernière, selon que c'était un prologue ou un épilogue final ou *bouquet;* ce prologue-ci est l'œuvre d'un nommé Jean Le Ménager, fournier au bourg de Pluzunet, dans les Côtes-du-Nord, arrondissement de Lannion. C'est son fils lui-même qui nous a cédé le manuscrit de cet ancien acteur breton.

L'épilogue final ou bouquet, que l'on trouvera à la fin de la pièce, est aussi du même auteur. Ces deux pièces furent écrites pour une représentation de sainte Tryphine, qui se donna au bourg de Pluzunet, vers l'année 1816.

La langue de ce prologue (on l'aura reconnu facilement), est plus moderne que celle du reste de la pièce, et est exclusivement dans le dialecte de Tréguier. LUZEL.

N'in rai hon oll galloud, dimeuz a hor c'hoste,
Wit dont da gontantin ho curiosite,
En-evelep feson, mar beet patiant,
Kent evit mont d'ar gær ho po contantamant.

Eun demezell a digouez war eun inkane en kichen ann theâtr, hag a lavar :

ANN DEMEZELL.

Aotro, mar plij gan-eoc'h, eun neubeud arretet
Ma klewin ho toare, gant gwir basiantet :
Petra ret-c'hui aze ho estlam evel-se,
Na petra newentiz a ra dac'h bout aze !
Mar plij, kompagnunez, roït placz d'em inkane
Ma tostaïn d'ezhan, da glewet hi doare.

Aman e tisken di-war varc'h, ma hâ war an theatr, hag a lavar.

Salud dac'h, den iaoûank, p'am euz ho rancontret,
Ar zalud da gennta d'ann oll a zo gleet ;
Goude ho saludi, gant humilite vraz,
Am euz c'hoant diskourin gant-oc'h eunn neubeud
Laret gant gwirione, a galon ho pedan, [c'hoaz.]
Petra zo a newez barz an assamble-man ?
Med ar pez a ra d'in, na oan ket kustumet
Da gaout kement a dut en eur placz daspuignet ;
P'a dremenen ma hent, z'hon bet saouezet braz,
Gwelet kement a bobl daspuignet en eur placz.
Darn an assistantet a deuz lavaret d'in
A oa eur gomedi a glefac'h da c'hoarin,
Ha dre ma z'hon kurius, e z'hon deut ho bete,
M'ho ped da iskuzin ma incivilite,
Rak n'am euz ket amzer ewit chôm da welet,

De notre côté nous ferons tout notre possible pour satisfaire votre curiosité, de telle façon que si vous êtes attentifs, vous aurez contentement, avant de vous en retourner chez vous.

Une demoiselle arrive sur une haquenée près du théâtre et parle ainsi :

LA DEMOISELLE.

Monsieur, s'il vous plaît, arrêtez-vous un peu, je désire connaître ce qui vous concerne : Pourquoi ces cris et ces gestes, et quelle nouvelle vous a fait monter sur ce théâtre? faites place, je vous prie, bonnes gens, à ma haquenée, car je veux m'approcher de ce personnage et l'interroger.

La demoiselle descend de cheval, puis monte sur le théâtre, et dit :

Je vous salue, jeune homme, puisque je vous ai rencontré ; le salut est d'abord dû à tout le monde : et après vous avoir salué, en toute humilité, je désire m'entretenir un instant avec vous. Dites-moi la vérité, je vous en prie du fond du cœur, qu'y a-t-il de nouveau dans cette assemblée ? ce qui cause mon étonnement, c'est que je ne suis pas accoutumée à rencontrer tant de monde réuni en un même lieu ; je passais mon chemin quand j'ai vu avec surprise tout ce monde assemblé dans cette place. Quelques uns m'ont dit que vous vouliez représenter une comédie, et, comme je suis curieuse, je suis venu jusqu'à vous ; je vous prie de me pardonner ma hardiesse, et n'ayant pas le temps de rester, pour assister à la représentation, je voudrais, si c'était votre bon plaisir, en entendre un ré-

Me a garre klevet, ma ve d'in permetet ;
Rak-se, a galon vad, me deu d'ho supplian
Da disklerian d'in oll an tenor an act-man.

AR PROLOG.

Sonj a rà d'em speret eo troublet an astro,
P'ho kwelan, dimèzell, ô donet da vêd-hon,
Rak me so den iaouank, n'en d'hon ket kustumet
Da gaout antretien gant ann dimezellet.
Med pa gomzet ker brao, gant kement a douçter,
Me a expliko d'ehoc'h, ebars en bèr amzer,
Ar sujet a ra d'in besa n'eûn avancet
D'antretenin ar bobl a so deut d'hor gwelet.
Med kent ewit commancz, me ho suppli, itrôn,
Gant feiz ha karante, deuz a greiz ma c'halon,
Kemerret eur gador, ha me a raï iwe,
Ha n'in a brezego, gant peb civilite.

Azeï a roint a bep a benn ann theatr.

P'ho c'heuz c'hoant da glevet me lar gant gwirione
Hon euz intantion, ann devez a hirie,
Da dont da achuin ar pez so kommanset,
Gant ar c'hras hor Zalver, hag he vam beniget.
Deec'h hor boa commanset diskoez d'ar general
Buhez santez Tryphina, hag hi breur Kervoura ;
Pehini Tryphina a defoa eureujet
Arzur, roue a Vreïz, roue ar Vretonnet.
Tryphina Islantez demeuz a nation
A garrie hi friet deuz a greiz hi c'halon,
Med hi breur Kervoura allaz ! gant drouk out-hi,
A glaskaz ar voyen evit hi distruji.
Hi voë avertisset gant darn demeuz hi zud

sumé. Je vous prie donc, du fond du cœur, de me faire connaître ce que contient cet acte.

LE PROLOGUE.

Il me semble que le cours des astres est troublé, quand je songe, mademoiselle, que vous avez daigné venir jusqu'à moi, car je suis un pauvre jeune homme qui n'ai pas l'habitude d'avoir entretien avec des demoiselles : mais puisque vous parlez si bien, et avec tant de douceur, je vous expliquerai brièvement ce qui m'a porté à m'adresser au peuple accouru pour nous voir. Avant de commencer, je vous en prie du fond du cœur, avec foi et amour, prenez une chaise, j'en ferai autant, et alors nous pourrons discourir en tout honneur.

Ils vont s'asseoir chacun d'un coté du théâtre.

Puisque vous désirez le savoir, je vous dis, en toute vérité, que notre intention est de terminer aujourd'hui ce que nous avons déja commencé, avec la grâce de Dieu et de sa sainte mère. Hier nous avions commencé à représenter devant le public la vie de sainte Tryphine et celle de son frère Kervoura ; cette Tryphine avait épousé Arthur, roi de Bretagne et des Bretons. Tryphine, Islandaise d'origine, aimait son mari du fond du cœur : mais hélas ! son frère Kervoura, par haine contr'elle, chercha les moyens de la perdre. Elle fut avertie par quelques uns des gens de sa maison, qu'il fallait fuir et quitter son palais, le plus secrètement possible. Comme elle errait à l'aventure, accablé de douleur et d'angoisse, elle arriva à Orléans, dans la maison de la duchesse Jean. Elle y

Ma kuitaje ar gêr, heb ober kalz a vrud.
O vont war bouez hi fenn, gant kry ha gant estlam,
A hêz da Orleans, da di an dukez Ian.
Eno a oë pell-braz, gant kall a estranvoa,
Gant kalz a dienez, ar spacz eus a c'hoec'h vloa;
Arzur a oa er gër hag hen braz melkoniet,
En defaot na glewe kezelo he briet.

Chetu ase ann tenor dimeuz ann act kenta :
Me laro d'ac'h tenor ann eil iwe brema.
Affer a arruas gant ar roue Arzur
Da vonet da Baris, balamour d'ar gurun :
Hen raï kommission d'he intandant neuse,
Da vonet ewit-han da gavet ar roue.
An intandant a ies, gant peb seurt dilijancz;
Ma digweas d'esan monet dre Orleanz,
Ha ma hez da repoz da di ann dukez Iann,
Herve lar an istoar, a oa moëreb d'ezan.
Eno pa arruas, e oe dighemeret,
Gant rejouissançz vraz, gant enor ha respet;
Ann itron hen pedin da antren er jardin,
Hag evit gortoz koan gant-hi da diskourin.

ANN DEMEZELL.

Lavaret d'in neuze penaoz oë ann affer.
Tryphina p'hen gwelaz a gomer abafter,
Rak me a gred certenn c'halle bout kastiet,
He vout keït en mizer, en poan bag en penet?

AR PROLOG.

Mad e c'hallet kredi penaoz oa kastiet,
Kement ha ker bihan, ken n'hi anvejoint ket.

resta longtemps, dans la douleur et dans la misère ; elle y resta six ans. Quant à Arthur, il était resté chez lui et avait vécu tout ce temps dans une mortelle inquiétude, de ne recevoir aucune nouvelle de sa femme.

Voilà ce que renferme le premier acte : je vais vous dire à présent ce que renferme le second. Le roi Arthur eut affaire à Paris, dans l'intérêt de sa couronne : il chargea son intendant de sa part auprès du roi de France. L'intendant s'empressa d'exécuter ses ordres; il passa par la ville d'Orléans, et s'arrêta chez la duchesse Jean, qui, d'après ce que dit l'histoire, était sa tante. Il fut reçu avec honneur et réjouissance. La duchesse le pria de l'accompagner dans le jardin, pour causer avec elle, en attendant le souper.

LA DEMOISELLE.

Dites-moi ce qui arriva alors. Tryphine, en le voyant, dut être confuse, car elle était sans doute bien changée, après tant de douleur et de misère.

LE PROLOGUE.

Oui, vous pouvez croire qu'elle était changée, et tellement qu'ils ne la reconnurent pas ; et cela n'est pas étonnant, quand on songe aux misères et aux angoisses où elle vivait depuis six ans. Pendant que

Na oa ket exkiz braz, pa oa en estranvoa
A defoa anduret ar spaçz deuz a c'huec'h vloa.
Pa oa ann intandant ouz e n'em bourmeni,
Ann itron ann dukez ouz hen interroji,
C'hantreaz Tryphina da guntuil zaladenn,
Ann itron an dukez gomzaz out-hi vellenn :
— Penoz, laret, plac'hik, 'n d-eo ket poent d'ac'h [hastan]
Servijin ann taolio, ma hefomp da goanian?
Hi a lavaraz prest, gant komzo douz ha fur,
A hee incontinant da lakad couvertur.
Intandant ar roue, p'hi c'hlevaz o parlant,
N'em lakaz da zellet eun neubeud patiant,
Hag hen incontinant o c'houll euz ann dukez,
Hag hi a ouie piou lerer ouz-hi matez.

ANN DEMEZELL.

O Doue, ma c'hrouer, braz eo konsideri
Penoz eur rouanez a oa ho serviji!
Rak-se lavaret d'in, wit ma lemell a boan,
Hag hi oa anveet kent evit achu koan?

AR PROLOG.

Pa oa ann intandant hag hi gompagnonez,
Azeet ouz ann daol, ha ker koulz ann dukez,
C'houlenn ann intandant digant-hi he doare,
A be bro oa hi matez, na deuz a be contre :
Ann itron, estonet, a lavaraz neuze,
Perak e oa doaniet balamour d'ar plac'h-se.
« Pa medi em servij, me a gred em c'halon,
« A gle bout respectet gant pep seurt nation.

ANN DEMEZELL.

Petra oa ann doan-se a defoa ann dukez,

l'intendant se promenait dans le jardin, et répondait aux questions de la duchesse. Tryphine y vient pour cueillir de la salade, et la duchesse lui parle ainsi : — Eh bien, dites, ma fille, n'est-il pas temps de servir la table, pour nous donner à souper? Elle répondit aussitôt avec douceur et sagesse qu'elle allait sur le champ mettre la nappe. L'intendant du roi, en l'entendant parler, se mit à la regarder attentivement, et demanda à la duchesse si elle connaissait le nom de sa servante.

LA DEMOISELLE.

O Dieu! mon créateur, songer que vous aviez une reine à votre service! Mais dites-moi, pour me tirer de peine, si elle fut reconnue avant la fin du souper.

LE PROLOGUE.

Quand l'intendant, avec les siens, fut assis à la table de la duchesse, il l'interrogea sur sa servante et lui demanda de quel pays elle était. La dame, surprise, dit alors qu'elle avait de l'inquiétude au sujet de cette fille. « Puisqu'elle est à mon service, je crois dans mon cœur qu'elle doit être respectée par chaque nation.

LA DEMOISELLE.

Et pourquoi donc la duchesse était-elle inquiète, et craignait-elle de lui faire connaître sa servante? car

Da disklerian d'esan piou a oa hi matez ?
Rak ma larrje d'esan piou a rer a nêsi,
E haje prest ha prompt ewit hi zaludi.

AR PROLOG.

Tromplet oc'h, a gredan, mar sonjet a ouie
Piou a rer a nêsi, na deuz a be contre ;
Wit-hi besan en ty-se, n'âlje den lavaret
Piou oa, nag a be-lec'h, nag a be voad sâvet.
An itron an dukez a gontaz penn-da-benn
Penoz oa aruet gant-hi ar feumeulenn ;
An intendant neuse a gommansaz doëti,
Pa glew en pe fœçon oa aruet gant-hi.

ANN DEMEZELL.

Me zo saouezet braz o klewet kement-se,
Pa n'hee war gement-se 'n intandant hi bete,
Ewit goulenn out-hi a hi oa Tryphinan,
Priet 'rouc Arzur, rouanez Breiz-vihan.

AR PROLOG.

Salv-ho c'hracz, na ies ket, kass a eure hi faj,
Ewit laret dèsi, ebars en bêrr langaj,
Donet da gomz out-han, a defoa bolonte
Kent ewit monet kuit, da glewet hi doare :
Med hi a lavaraz timad d'ar paj bihan
N'hâje en neb fœçon da barlanti gant-han.
Allaz hi defoa doan na vije deut exprez
Ewit hi c'homerret, evel kriminalez.

ANN DEMEZELL.

Penoz, laret eta hag hi a allas goûd

si elle lui avait appris son nom, il se serait empressé d'aller la saluer.

LE PROLOGUE.

Vous vous trompez, je pense, si vous croyez qu'elle connût sa servante, ainsi que son pays; car quoiqu'elle fût dans sa maison, elle ne pouvait dire qui elle était, de quel pays ni de quel sang. Madame la duchesse lui raconta tout au long comment la jeune fille était arrivée chez elle et alors l'intendant eut des soupçons, en apprenant de quelle manière elle l'avait rencontrée.

LA DEMOISELLE.

Je suis bien surprise, qu'en entendant tout cela, l'intendant n'allât pas trouver la jeune fille, pour lui demander si elle était Tryphine, l'épouse du roi Arthur, et la reine de Bretagne.

LE PROLOGUE

Excusez-moi, il n'alla pas, mais il envoya son page, pour lui dire, en peu de mots, de venir lui parler, parcequ'il désirait s'éclairer à son sujet, avant de se remettre en route. Mais elle répondit au petit page qu'elle ne voulait, en aucune façon, aller parler à son maître. Hélas ! elle craignait qu'il ne fût venu exprès pour l'arrêter, comme une criminelle.

LA DEMOISELLE.

Dites-moi, purent-ils découvrir, avant le départ de

Oa hi oa Tryphina kent wit monet 'n'ho rout ?
Hi, herve a glewan a oa epouvantet
Gant doan, ha gant doëtancz na vije komerret.

AR PROLOG.

An intandant hag hi dut a gonfer assamblez
Ewit goud en tre-ze hag hi oa r 'rouanez ;
Ma oa deliberet ar c'husuil en tre-ze
A oa rèd eur veaj goûd sklèrr ar wirione ;
Ma larjoint d'an itron 'n'eur gir skler a oa hi,
Herve ma kredent mad a oa matez gant-hi.
An itron an dukez, pa glewas kement-se,
A oë glac'haret braz, balamour d'an dra-se.

ANN DEMEZELL.

Petra eta oe groet ewit goûd an affer,
A hi oa Tryphina, rouanez Breïz-izel ?
Rak ewit kement-se na ouie-hint c'hoas netra,
Pa n'halle-int ober dèsi donet da gomz out-han,
Evel m'ho defoa c'hoant, da c'houzoud, a dra sur
A oa hi Tryphina, priet r'roue Arzur.

AR PROLOG.

An itron an dukez a heez incontinant
Da gaout Tryphina, a oa eet en hi c'hambr,
Hag hi goulenn out-hi : laret d'in, p'ho pedan,
Ha c'hui eo Tryphina, rouanez Breïz-vihan ?
Rak mar d'eoc'h Tryphina, me so en melkoni,
O sonjall en pe stad e z'oc'h c'hui barz ma zi.
Ma lavaraz dèsi : o ia, ma mestrez ker,
Me eo sur Tryphina, rouanez Breïz-Izel ! — »

l'intendant, qu'elle était bien Tryphine? D'après ce que vous venez de dire, elle était tourmentée par la crainte d'être arrêtée.

LE PROLOGUE.

L'intendant et ses gens délibérèrent entr'eux pour savoir si c'était bien là la reine; ils tombèrent d'accord qu'il fallait une fois pour toutes s'assurer de la vérité : ils dirent donc à la duchesse clairement, qu'ils étaient convaincus que sa servante était Tryphine elle-même. Madame la duchesse, en entendant cela fut désolée.

LA DEMOISELLE.

Et comment fit-on pour découvrir qu'elle était bien Tryphine, la reine de Bretagne? car malgré tout, ils ne savaient encore rien, puisqu'ils ne pouvaient la décider à parler à l'intendant, comme ils le désiraient, afin d'être certains qu'elle était bien Tryphine, l'épouse du roi Arthur.

LE PROLOGUE.

Madame la duchesse se rendit sur le champ auprès de Tryphine, qui s'était retirée dans sa chambre, et lui demanda : « — Dites-moi, je vous prie, n'êtes-vous pas Tryphine, la reine de la Petite-Bretagne? car si vous êtes Tryphine, je suis désolée, en songeant à l'état où vous vous trouvez dans ma maison. Et elle lui répondit : « — Oh! oui, ma bonne maîtresse, je suis en vérité Tryphine, reine de la Petite-Bretagne?

ANN DEMEZELL.

Hag evel-se ta sur a oë disoloët,
Rouanez Breïz-Vihan, herve ma lavaret?
Me gred erfad neuse a oë rejouissançz,
En palez ann dukez, en toëz an oll noblançz.

AR PROLOG.

Ar brud a redaz prest neuze dre ar c'hastel
A oa anavezet rouanez Breïz-Izell;
Ann dukez a galon a c'houlennaz out-hi,
Pardon deuz ann insult a doa bet hen hi zi,
Hag ann oll assambles, gant enor a respet,
C'houlenn pardon out-hi, noblançz, paysantet,
Demeuz ho ignorançz, pa n'hi anave-int ket.
Hag a greiz hi c'halon ho deuz oll pardonet.
Intandant ar roué distro euz hi veaj,
Hag a retorn da vrest gant kement a gouraj,
Da renta kèzelo d'Arzur ouz hi briet,
A oa en Orleanz, en kastel hi voëreb.
Ar roue pa glevaz a deu da gommandi,
D'hi brinset huellan dont da n'eun assembli,
Evit monet gant-han da gastel hi voëreb,
Da vouit ar rouanez, gant enor ha respet.

ANN DEMEZELL.

Pa oë 'r roue Arzur rentet enn Orleanz,
Me gred a oë eno kalz a rejouissançz,
Deuz e n'em assambli e oa-int oll ravisset,
O vesa pell-amzer ne oa-int ket n'em welet.

AR PROLOG.

Pebeuz rejouissancz, pebeuz contantamant!

LA DEMOISELLE.

Et c'est donc ainsi, selon ce que vous dites, que fut découverte la reine de Petite-Bretagne? Je pense bien qu'il y eut alors grande réjouissance au palais de la duchesse et parmi la noblesse.

LE PROLOGUE.

Aussitôt le bruit se répandit dans le château qu'on avait reconnu la reine de Bretagne. La duchesse lui demanda, du fond du cœur, pardon de l'affront qu'elle avait reçu dans sa maison. Tous ensemble, nobles et paysans, lui demandèrent pardon de leur ignorance, parce qu'ils ne la connaissaient pas, et elle leur pardonna à tous du fond de son cœur.

L'intendant du roi revient de son voyage, et arrive à Brest, plein de joie et de bonheur, pour annoncer à Arthur que sa femme était à Orléans, dans le château de sa tante. Le roi à cette nouvelle, réunit les premiers de ses princes pour l'accompagner jusque chez la duchesse Jean, afin de ramener la reine avec tous les honneurs et le respect qui lui étaient dus.

LA DEMOISELLE.

Quand le roi Arthur arriva à Orléans, je pense qu'il y eut grande rejouissance, et que le roi et la reine furent heureux de se revoir, après une si longue séparation!

LE PROLOGUE.

Quelle réjouissance, et quel bonheur pour les deux époux, quand ils purent se parler! Avec joie et amour

Gwelet an daou briet ho tont da n'emm barlant !
Gant joa ha karante e teu d'hi c'huruni,
Ha d'hi digass gant-han d'hi balez ha d'hi di.
Setu pe war fœçon, dre buissancz Doue,
A oe disoloët facil ar wirione.
Neb a fy en Doue hag er Werc'hez Vary
A veso sikouret en hi vrassan anvouy.

ANN DEMEZELL.

Mad e c'hallet kredi neb a fy en Doue
A veso sikouret en durant hi vuhe,
Ha mad ha raisonnabl eo da eur gwir gristenn
Kaout confiancz vraz er c'hrouer souverenn.
Me hâ d'ho kuitaët gant kalz euz a regret,
D'ar gêr a Landreguer am euz c'hoant da vonet ;
Ha dre-se e teuan da gêmerret conge
Deuz ar gompagnunez, ha digant-oc'h iwe,
Ouz ho trugarekâd, den doucz ha debonner,
Da vout bet hem andret ker doucz ha familier ;
Me bedo ewit-oc'h Jesus-Christ hag hi vam,
Kent en iaoûank, en koz, d'ho miret ouz a vlam ;
Me reket mado d'ac'h, kalz demeuz a ligne,
Ha joa er baradoz, en divez ho puë ;
Adieu d'ac'h, ma mignon, Doue d'ho preservo,
Gracz d'imp da n'emm welet eur wech c'hoas en envo !

AR PROLOG.

Ho trugare, itron, gant kalz euz a regret ;
Me sonje e chomjac'h c'hoas gan-in eunn neubet,
Ho komjo a blij d'in, meurbet ho kavfan doucz,
Dija e c'heuz rentet ma c'halon amouroucz.

Arthur pose la couronne sur la tête de Tryphine, et l'emmène à son palais. Voilà comment, grâce à Dieu, la vérité fut clairement découverte. Celui qui met sa confiance en Dieu et en la sainte Vierge, sera toujours secouru dans le danger.

LA DEMOISELLE.

Oui, vous pouvez en être assuré, celui qui met sa confiance en Dieu sera sous sa protection, durant sa vie ; et il est juste, il est raisonnable, qu'un bon chrétien ait entière confiance en son créateur souverain. Je vous quitte, à mon grand regret, car je dois me rendre à la ville de Tréguier. Je prends donc congé de vous et de la compagnie, en vous remerciant, homme doux et débonnaire, d'avoir été pour moi si aimable et si complaisant ; je prierai pour vous Jésus-Christ et sa mère, pour qu'il daigne vous préserver de toute faute, jeune comme vieux ; je vous souhaite des richesses, beaucoup d'enfants, et les joies du paradis à la fin de votre vie. Adieu, mon ami, Dieu vous garde, et puissions nous nous retrouver un jour dans le ciel.

LE PROLOGUE.

Je vous remercie, madame, avec beaucoup de respect ; j'espérais que vous resteriez encore quelques moments près de moi ; vos paroles pleines de douceur me plaisent, et déja vous avez rendu mon cœur amou-

Hag anfin, pa'z eo rèd eur wech dispartia
Kenavo laran d'ac'h, ken a vô ar c'henta.

An dimêzell a zao war varc'h, hag e hâ kuit.

Kompagnunez santel, arru è an amzer
Ma zê poent d'imp commancz da diskoë hor matier;
Me, dimeuz ma c'hoste, a raïo ma fossupl
Ewit ho kontantin, kent ewit monet kuit,
Me bedo 'n'actorienn da raï kontantamant
D'an noblancz, d'ar gommun, da gement zo presant;
An istoar a so kaër, biskoaz n'ho c'heuz gwelet
Ker truezuz hag hi oar ar memez sujet.
Me hâ da finissan, rak ho importuni,
Ma deui an actorienn ewit represanti;
Beset oll attantif ar rest dimeuz an de,
Hag ho bo kontantamant, moyennant gracz Doue;
Deuz a greiz ma c'halon humblamant me ho peed
Balamour da Doue ma vin me excuset,
Hag ho supplian oll da derc'hell ar silancz,
Me hâ da lakad urz, ma deuer da gommancz,

Mont a ra kuit.

DIVEZ AR C'HENT-LAVAR EVIT ANN EIL DEVEZ.

---

reux. Enfin, puisqu'il faut se séparer, je vous dis : au revoir, à notre première rencontre.

La demoiselle remonte à cheval, et part.

Auditeurs vertueux, le moment est venu d'exposer la matière sous vos yeux : pour moi, je ferai mon possible pour que vous soyez contents avant de partir, et je prierai les acteurs de faire en sorte de satisfaire la noblesse, le commun, enfin tous ceux qui sont ici présents : l'histoire est belle, jamais vous n'en avez vu, sur le même sujet, qui fût aussi digne de votre pitié : mais je finis, pour ne pas vous ennuyer, et pour céder la place aux acteurs : soyez tous attentifs jusqu'à la fin de la journée, et, grâce à Dieu, j'espère que vous serez satisfaits ; je vous prie humblement, du fond du cœur, de m'excuser, et d'observer le silence, je vais donner l'ordre de tenir tout pret pour commencer.

Il se retire.

FIN DU PROLOGUE POUR LA SECONDE JOURNÉE.

KENT-LAVAR EVIT AR PEMPVED PENNAD.

Kompagnunez re-vad, deomp c'hoas da Orleann,
Da welet ar vreiziz e ti ann dukez Yann,
Pa arrujont eno, e oent dighemeret,
Evel ma tellezent, gant enor ha resped.
Ken a vije prest koan ez ejont d'ar jardin,
Hag eno gant glac'har e komzent euz Tryphin ;
Maro a renk beza enn eun tu, emez-ho,
Pa n'hon euz anez-hi ann disterra kêlo.
Tryphina d'ar jardin a ia, hep sonj ebed,
Da zastum saladen, hag ez eo remerket.
« Er vrô-man, a gredan, hoc'h euz tud a neuz vad,
« Eme ar gouarner, hounnez-zo deread. »
Epad ma oant oc'h taol, hag hi ho servicha,
E welaz mad ar prinz, o tont d'hec'h avisa.
Ma teuaz da gaout aoun, ha da guitaat ar zal,
Hag hi d'he c'hambr vihan, he c'halon o strakal.
Dighemennet e oe da zont da gomz out-hà ;
Allaz ! na helje dont, gant a ree o ouela.
Ar gouarner neuze a laraz d'ann dukez :
« Tromplet oc'h, ma moëreb, gant ho servicherez ! »
Na larin ket penaoz e oe anavezet,
Me gav d'in ho pezo plijadur o welet.....
Ar gouarner a gass ar c'hêlou d'ar roue,
Hag e teu d'he c'herc'hat gant kalz a garante.
Setu e pe feson, dre vadèlez Doue,
E oe dizoloet d'ann holl ar wirione.
Nep a fi en Doue, hag er Werc'hez-Vari,
A vezo frealzet ha sikouret gant-hi.

DIVEZ AR PEMPVED KENT-LAVAR.

PROLOGUE POUR LE CINQUIÈME ACTE.

Société trop bonne, allons encore à Orléans, rendre visite aux Bretons qui sont dans la maison de la duchesse Jean. — Quand ils arrivèrent chez elle, ils furent reçus comme ils le méritaient, avec honneur et respect.

Ils allèrent au jardin en attendant que le souper fut prêt, et là ils s'entretinrent avec douleur de Tryphine. « Elle est morte quelque part, disaient-ils, puisque « nous n'en avons aucune nouvelle. »

Tryphine elle-même, entre dans le jardin, par hasard, pour cueillir de la salade, et on la remarque. « Je trouve, dit le gouverneur, que vous avez dans « ce pays des gens de bonne mine; voici une fille « agréable! »

Pendant qu'on était à table, Tryphine, qui servait, s'aperçut bien que le prince la remarquait. Elle eut peur, elle quitta la salle et monta à sa petite chambre, car son cœur éclatait en sanglots.

On la pria de venir parler au prince, mais hélas! elle ne le put, tant elle pleurait. Alors le gouverneur dit à la duchesse : « — Ma tante, vous vous trompez « au sujet de votre servante! — »

Je ne dirai pas comment elle fut reconnue, je pense que vous aurez du plaisir à le voir représenter.... Le gouverneur fait part de la nouvelle au roi, qui vient chercher Tryphine avec amour.

Et voila comment, par la bonté de Dieu, la vérité fut découverte à tous. Celui qui met sa confiance en Dieu et en la sainte Vierge, en sera secouru et consolé.

FIN DU CINQUIÈME PROLOGUE.

PEMPVED PENNAD.

C'HOARIEL I.

AR GOUARNER HAG HE DUD, ANN DUKEZ, HE DEMEZELL.

AR GOUARNER.

Itrôn, me ho salud ; deut omp d'ho pizita
Da glevet ho toare omp deut dre ar vrô-ma.
E oamp o vont e Franz, da gavout ar roue,
Hag hon euz great hor zonj da zont en ho pete.
Gourc'hemennou hoc'h euz digant ho nîz Arzur,
Roue a Vreïz-Izel, pehini ho kâr sur.

ANN DUKEZ.

Deuet mad ra viot-hu, joa am euz p'ho kwelan,
Joa vraz am euz ouz-oc'h bout deut dre an hent-man.
Me ha kement am euz, zo enn ho kourc'hemenn,
N'oc'h ket bet c'hoaz em zi, a ghement ma oufenn.
Deuet tre, kompagnunez, er zâl da ziskuiza,
Da c'hortoz ma vo gret evid-hoc'h da goania.
Pe tremenomp, aotrou, er jardin, mar d-eo gwell,
Evit ma kountfet d'in doareou Breïz-Izell.

Mont a reont d'ar jardin.

Penaoz a ra ma nîz ? hag hen zo glac'haret,
Pa na glev a ghèlou euz Tryphin, he bried ?
Me oar 'vad en deuz bet inou ha melkoni,
Da veza dioucret eur pried evel d-hi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE GOUVERNEUR ET SES GENS. LA DUCHESSE ET SA DEMOISELLE.

LE GOUVERNEUR.

Madame, je vous salue : nous sommes venus dans ce pays pour vous visiter et avoir de vos nouvelles. Nous nous rendions en France, auprès du roi, et nous avons songé à venir vous voir. Nous vous apportons les compliments du roi de la Petite-Bretagne, de votre neveu Arthur, qui vous aime beaucoup.

LA DUCHESSE.

Soyez les bien-venus ; ma joie est grande de vous recevoir, et je suis heureux que vous ayez pris ce chemin. Disposez de moi et de tout ce qui m'appartient ; je ne sache pas que vous soyez encore venus dans ma maison. Entrez dans la salle, pour vous reposer, en attendant qu'on vous prépare à souper. Ou, si vous le préferez, monseigneur, passons dans le jardin, et vous me donnerez des nouvelles de la Petite-Bretagne.

Ils vont au jardin.

Comment va mon neveu ? N'est-il pas désolé de ne recevoir aucune nouvelle de Tryphine, son épouse, Je sais bien qu'il a éprouvé beaucoup de chagrin et de douleur de la perte d'une telle femme.

AR GOUARNER.

Glac'har en deuz bet sur, melkoni hag inou,
Mar en deuz bet kristen dindan bolz ann envou.
Dre holl eskoptiou Breiz en deuz gret he goulenn,
Ha kaër zo bet he c'hlask, n'eo bet gwelet gant den.

Tryphina a zeu er jardin.

ANN DUKEZ.

Chômit, mar plij gan-ehoc'h, aman eun nebeudik,
Me ia da lavaret eur gher d'am matezik.
Klevit aman, plac'hik, pe-tra rit-hu aze?
Ha gwisket ao ann daol ma koanio 'n aotrone?

TRYPHINA.

Prest eo dija, itrôn, ha me zo deut ama
Da gerc'hat saladenn, evit diservicha.

AR GOUARNER.

Houn-nez zo eur plac'h vrao, kempenn ha deread,
Houn-nez a oar respont gant komzou a neuz vad,
Er vrô-man, a gredan, ez euz tud a-feson,
Ho matez, ma moëreb, a zouez ac'hanon.

ANN DUKEZ.

Me bromet d'ehoc'h, aotrou, hounnez zo eur plac'h
Pa oa arru em zi, e oa paour, emzivad, [vad,]
Gant truez vraz out-hi em euz he c'hemeret,
Ha gant peb azaouez e deuz ma zervichet.

AR C'HOUARNEREZ.

Deuit pa blijo gan-ehoc'h, itron, gant ho tud ker,

LE GOUVERNEUR.

Oui, il a été dans la désolation, dans le chagrin et dans les angoisses, comme personne ne le fut jamais sous les voûtes du ciel. Il a fait demander Tryphine dans tous les évêchés de Bretagne; mais on a eu beau la chercher, personne ne l'a vue.

Tryphine entre dans le jardin.

LA DUCHESSE.

Restez un instant ici, je vous prie, pendant que j'irai dire un mot à ma petite servante. — Ecoutez, ma fille, que faites-vous là? — Avez-vous garni la table pour le souper de ces seigneurs?

TRYPHINE.

La table est prête, madame; je suis venue ici cueillir une salade, pour le dessert.

LE GOUVERNEUR.

Voilà une belle fille, proprette et agréable, et qui sait répondre en termes convenables; je crois que dans ce pays-ci il y a des gens comme il faut; votre servante me remplit d'étonnement.

LA DUCHESSE.

Je vous assure, monsieur, que c'est une bonne fille; quand elle arriva dans ma maison, elle était misérable, orpheline; j'en eus si grand'pitié, que je la pris à mon service, et je l'ai toujours trouvée pleine de prévenance.

LA GOUVERNANTE.

Quand il vous plaira, madame, vous pouvez venir

Darevet eo pep tra, laket eo ann dousier.
Na zaleït pelloc'h, gant aoun na ve jenet
Ann dud a gonsekanz o zo deut d'ho kuelet.

ANN DUKEZ.

Azeit, kompagnunez, kemerit ho plasou,
Ha debrit hag evfit, hep espern ma madou.
M'em euz aman bourdel, me a ziskenno d'ehoc'h,
Euz a greiz ma c'halon, gant karante ouz-hoc'h.

Tryphina a zervich euz taol.

AR GOUARNER.

Klevit c'hoaz, ma moëreb, matez vihan ho ti.
A blij d'in goaz-oc'h-goaz, me garfe komz out-hi.
He feson, he sellou, ho deuz ma zouellet,
Ma na gomzan out-hi, vo diez ma speret.

Tyiphina a ia kuit.

ANN DUKEZ.

Gouarner, p'ho klevan, e chouman souezet;
Ma matez zo eur plac'h hag a zellez respet,
Fazia kalz a rit, rak n'en d-eo ket hou-mâ,
Eur plac'h ha na oar ket penaoz e tle beva;
M'hel lavar d'ehoc'h er-fad, biskoaz n'hoc'h euz gwelet
Eur femellen iaouank a ghement a spered,
Nag a ve ker fidel enn he religion,
Bemdez, hag e pep lec'h, ema en oreson.

AR GOUARNER.

Itron, ma iskuzit, rak n'en d-oun ket ker pront,
Da zonet enn ho ti d'ober da zen affront.

avec vos hôtes; tout est prêt, le couvert est mis; ne tardez pas davantage, de crainte de mécontenter les hôtes de qualité qui sont venus vous voir.

LA DUCHESSE.

Asseyez-vous, messieurs, prenez vos places; mangez et buvez sans rien épargner. J'ai ici un vin de Bordeaux, dont je vous verserai de bien grand cœur, parce que je vous aime toujours.

Tryphine sert à table.

LE GOUVERNEUR.

Je vous le répète, ma tante, votre petite servante me plaît de plus en plus; je voudrais lui parler. Ses manières, ses regards m'ont charmé, et, si je ne puis lui parler, mon esprit ne sera pas tranquille.

Tryphine sort.

LA DUCHESSE.

Gouverneur, vos paroles me remplissent d'étonnement; ma servante est une fille qui mérite d'être respectée, et vous vous trompez à son sujet, car elle n'est pas de celles qui ne savent pas se conduire : je vous le dis franchement, jamais vous n'avez vu une jeune femme de tant d'esprit et si fidèle à sa religion : chaque jour et partout, on la voit en prière.

LE GOUVERNEUR.

Madame, excusez-moi, je ne suis pas assez peu réservé pour manquer à qui que ce soit dans votre

Hoghen eun dra bennag a zo deut em spered,
Ken na gomzin out-hi na vin ket divec'hiet.

ANN DUKEZ.

Na fachit ket, ma niz, mar am euz gwall gomzet;
Dleet eo da beb-unan difenn he vignonet,
Ha me a lavar d'ehoc'h n'en deuz merc'h enn ti-man,
Hag a ra diouc'h ma grad, evel ma ra hou-man.
Ha ma hoc'h euz choant braz da gaozeal gant-hi,
E teui aman d'an neac'h, pa vo laret d'ezhi.

AR GOUARNER.

He c'hlevet a renkan, hag en berr e welfet,
Ha gwir abeg am boa d'he digas d'am c'haouet.
Mar teurvez komz ouzin, me a vezo dizamm,
Ha kent ma vezo fin, c'houi ho pezo estlamm.

ANN DUKEZ.

It c'houi, ma demezell, d'he c'hambr en he bete,
Ha livirit d'ezhi dont da gomz ouz-oun-me,
Na larit ken d'ezhi, nemet kaout assuranz,
Biken ebarz em zi ne devezo offanz.

ANN DEMEZELL e kampr Tryphina.

Deuit c'houi, matez a gampr, da gavout ann itron,
Rag ar gompagnunez n'ho pezet ket a aon.
Darn zo euz anezho hag ho deuz esperanz,
Gant pep seurt honestiz da gomz en ho presanz.

TRYPHINA.

Er wech-ma, demezell, ma iskuzit m'ho ped,
Aboë 'm aoun en ti-man, n'em euz ket dizentet,

maison : mais j'ai quelque chose dans l'esprit, et je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que je lui aie parlé.

LA DUCHESSE.

Ne vous fâchez pas, mon neveu, si j'ai mal dit ; mais chacun doit défendre ses amis, et je vous déclare qu'il n'y a aucune femme dans cette maison qui me satisfasse comme celle-ci. Si vous persistez à vouloir lui parler, elle montera ici dès qu'on le lui dira.

LE GOUVERNEUR.

Il faut que je m'entretienne avec elle, et vous verrez bientôt si j'avais de bonnes raisons pour la faire venir. Si elle daigne me parler, je serai soulagé, et vous-même serez étonnée avant la fin.

LA DUCHESSE.

Allez, ma demoiselle, allez la trouver dans sa chambre, et dites-lui de venir me trouver. Ne lui dites pas autre chose, si ce n'est qu'elle peut être assurée que jamais personne ne lui manquera dans ma maison.

LA DEMOISELLE dans la chambre de Tryphine.

Venez, femme de chambre, venez trouver Madame, et ne craignez rien des gens de sa compagnie : il en est parmi eux qui désirent vous parler en toute honnêteté.

TRYPHINE.

Excusez-moi pour une fois, je vous prie, mademoiselle, car depuis que je suis dans cette maison, je n'ai pas encore refusé d'obéir, mais je ne monterai

Mes ne d-inn ket d'an neac'h, ne fell ket d'in monet,
Da gomz ouz ann hini en deuz c'hoant d'am gwelet.
Hag en hano Jesus, laret oun chomet klan,
Warc'hoaz pa veze deiz, me ielo diraz-han.

ANN DEMEZELL a zistro da gavout ar gompagnunez.

Klevit, kompagnunez, souezet oun meurbed,
Rak ar vatez a gampr zo klan ha glac'haret.
Pedet am euz-hi kaer, da zont en ho pete,
Ne ra nemet goëla, n'ouzon petra eo ze.

AR GOUARNER.

Allaz! me zouete e vije chenchamant,
Pa c'houljenn ar verc'h-se diraz-oun da barlant.
Gouela a ra, me gred n'en d-eo ket hep reson,
Rak c'houi a zo tromplet gant ho matez, itron.

ANN DUKEZ.

C'hoant braz am euz, aotrou, goude bout ho klevet,
E tiskleriac'h ar pez a zo enn ho spered.
Eun dra bennag hoc'h euz a dalvoudeghez vraz,
En hec'h enep, n'euz forz, livirit hen freaz.

AR GOUARNER.

Evel dre eun taol bîr digant ar garante,
E karfenn diskleria dioc'h-tu ar wirione;
Mes abarz ma komzin, it c'hoaz, ma fach bihan,
Da gavout ar verc'h-se, nemed-hoc'h hoc'h-unan,
Ha livirit d'ezhi, hep kavout nep morc'hed,
Ec'h ell dont diraz-oun, ne vezo ket nec'het.

pas, je ne veux pas aller devant celui qui désire me parler. Je vous en prie, au nom de Jésus, dites que je suis malade; demain, quand il fera jour, je me présenterai devant lui.

LA DEMOISELLE revient auprès de la société.

Écoutez, compagnie, grand est mon étonnement; la femme de chambre est malade et désolée. Je l'ai priée instamment de venir jusqu'à vous; elle ne fait que pleurer, je ne sais ce que cela signifie.

LE GOUVERNEUR.

Hélas! je me doutais bien qu'il y aurait du nouveau, quand je demanderais à cette fille de venir me parler. Elle pleure, et je pense que ce n'est pas sans motif; madame, vous vous êtes trompée au sujet de votre servante.

LA DUCHESSE.

Je désirerais beaucoup, seigneur, après ce que vous venez de dire, vous voir déclarer ce que vous avez dans l'esprit. Vous avez quelque révélation importante à me faire contre cette fille : n'importe, parlez franchement.

LE GOUVERNEUR.

Comme frappé d'une flèche de l'amour, je voudrais faire connaître sur le champ la vérité. Mais avant que je parle, allez encore, mon petit page, allez trouver cette fille, tout seul, et dites-lui qu'elle peut se présenter devant moi sans crainte, que je ne veux lui causer aucun désagrément.

AR PACH.

Me ia eta, ma mestr, raktal, buhan ha pront;
Abarz nemeur aman, m'em bezo he respont,
Me gomzo gant reson, ha gant pep seurt douster,
Ha ma n'e deu gan-en, he c'hablusted zo sker.

Mont a ra da gavout Tryphina.

Ha d'ehoc'h, matez iaouank; setu me digasset,
Gant ar gouarner d'ho kaout; gant-han oc'h kemennet,
Da zont da gomz out-han eur gher, en hơ profit,
Hag ho recompanso, kent evit monet kuit.

TRYPHINA.

Kaër hoc'h euz, den iaouank, studia ho komzou,
Na gredin birviken mont dirag ann aotrou,
M'am bije bolonte da vont da gomz out-han.
N'em bije ket roët d'ehoc'h ar boan da zont aman.

AR PAC'H.

C'hoaz e karfenn gouzout gant petra oc'h nec'het,
Petra zo c'hoarvezet ma'z oc'h ken enkrezet?
Ha pa n'hoc'h euz biskoaz offanset ar prins-man,
Perag hoc'h euz-hu aoun o tonet diraz-han?

TRYPHINA,

Allaz! Doue a oar, ha me a oar ive;
Hag hen, hep ket a var, a zant ar wirione.
Mar am euz melkoni, n'en d-eo ket hep abeg;
Ouz ma mestrez hep ken em be c'hoant da brezeg.
Da houn-nez e karfenn laret eur gher hep ken,
Ha diouc'h ma laro d'in, me na zaleïn ken.

LE PAGE.

J'y vais sur le champ, mon maître, prompt et léger; et, sans tarder, j'aurai une réponse; je parlerai avec raison et avec douceur, et si elle ne consent à me suivre, sa culpabilité est évidente.

Il va trouver Tryphine.

Salut, jeune servante; je suis envoyé vers vous par le gouverneur qui vous prie de vouloir bien venir lui parler un instant seulement, dans votre intérêt; il vous récompensera avant de partir.

TRYPHINE.

C'est en vain que vous étudiez vos paroles, jeune page, je n'oserai jamais me présenter devant le seigneur. Si mon désir était d'aller lui parler, je ne vous aurais pas donné la peine de venir jusqu'ici.

LE PAGE.

Je voudrais savoir encore ce qui vous inquiète, et quelle est la cause de votre douleur; et puisque vous n'avez jamais offensé ce prince, pourquoi craignez-vous de vous présenter devant lui?

TRYPHINE,

Hélas! Dieu le sait, et moi je le sais aussi : et le prince, je n'en doute pas, pressent aussi la vérité. Si je suis affligée, ce n'est pas sans motif : je voudrais parler à ma maîtresse seule; je désire lui dire un mot seulement, et d'après ce qu'elle répondra, je ne tarderai pas d'avantage.

AR PACH a zistro da gaout ar gompagnunez.

Aotrou ar gouarner, setu me bet ive,
Ha komzet gant douster ha gant pep karante,
Hag e deuz laret d'in ne gredte ket donet;
He mestrez emez-hi, e deuz c'hoant da welet.

ANN DUKEZ.

Souezet oun meurbed, enn traou-ma pa zonjan.
Aotrou, mar plij gan-ehoc'h, hon tennit meaz a boan,
He c'homzou hag ho re a ra d'in diskredi,
Eo c'houi hoc'h-unan eo a ra he melkoni.

AR GOUARNER.

Petra dal ar gomz-se hoc'h euz d'in lavaret?
Eur wech c'hoaz, ho matez, n'hec'h anavezit ket,
Laret, m'ar plij gan-ehoc'h, pegeit-zo emedi,
Enn drô d'ar maner-man, ha matez enn ho ti.

ANN DUKEZ.

Kenta ma he c'haviz, oa eun heuz he gwelet;
E iliz Per, en kear, e oa evel semplet.
Ma ieaz ma demezell da c'houlenn digant-hi,
A belec'h e oa deuet, petra felle d'ezhi?
Eno e oa stouet, hag e skuille daëlou,
M'am boe eun drue vraz o klevet he c'hanvou.
Ma c'houlenniz out-hi petra e devoa gret,
Ma oa ken disleber a gorf hag a speret.
Respont a eure d'in ne oa ket hep reson,
Ez oa enn iliz-se glac'haret he c'halon.
O tilezel he brô, he zud hag he c'herent,
Hep dibri nag eva e oa deut a bell hent.

LE PAGE revient vers la société.

Monsieur le gouverneur, je suis allé à mon tour, et j'ai parlé avec douceur et avec amour : elle m'a répondu qu'elle n'ose se présenter devant vous; c'est à sa maîtresse, dit-elle, qu'elle désire parler.

LA DUCHESSE.

Je suis bien étonnée, quand je songe à tout ceci; seigneur, tirez nous d'embarras, s'il vous plaît : ses paroles et les vôtres me font soupçonner que c'est vous-même qui êtes la cause de sa douleur.

LE GOUVERNEUR.

Que signifie cette parole que vous m'avez dite? Je vous le dis encore une fois, vous ne connaissez pas votre servante. Dites-moi, je vous prie, depuis quand elle habite ce manoir comme votre servante.

LA DUCHESSE.

La première fois que je la rencontrai, elle faisait horreur à voir : elle était évanouie dans l'église de Saint-Pierre, en cette ville. J'envoyai ma demoiselle lui demander d'où elle venait, et ce qu'il lui fallait. Elle était là, prosternée à terre et versant des larmes, si bien que j'en eus pitié, en entendant ses plaintes. Je lui demandai ce qu'elle avait fait, pour se trouver dans un si grand désordre d'esprit et de corps. Elle me répondit que ce n'était pas sans raison qu'elle se trouvait dans cette église, le cœur navré de douleur. Elle avait abandonné son pays, ses gens et ses parents, et était venue de loin, sans boire ni manger. Je l'inter-

Ha me d'ober d'ezhi goulennou hep distag,
Gant aoun ne divije gret eur gwall-daol bennag.
Hag hi da respont d'in, gant eur gomz dous ha mad,
E oa emzivadez, ha truezuz he stad.
Tud chentil galloudek a rea he melkoni,
Hag ho devoa klasket ober gaou braz out-hi.
Kement-se a ra d'in breman kaout douetanz,
Pa welan ne gret ket donet enn ho presanz.

AR GOUARNER.

Ar pez a livirit a grenva ma c'halon
Da ziskleria ar zonj a strafuill ac'hanon.
Kontinuit, itron, ma klevin penn-da-benn
Aboë 'ma enn ho ti, doare ar femellen.

ANN DUKEZ.

Er c'hiz-se p'he c'hleviz, em boë truez out-hi,
Ma krediz d'he c'homzou, m'he digassiz d'am zi.
Ma oë rêt d'in memez, he sikour da zonet,
Rak ker skuiz e oa eet, na helle mui kerzet.
Laket e oe neuze da c'houelc'hi al listri,
Ha da burat ar steen, ha da skuba ann ti,
Servichout er gheghin dindan ma gouarnerez,
Er c'hiz-se emèdi c'houec'h vloaz-zo ma matez ;
Epad ann amzer-ze e deuz bet, m'hoc'h assur,
Kalz trubuill da c'houzanv, ha kalz displijadur.
Bet eo messaërez ar zaout hag ann denved,
Ar ier-indrez, ar môc'h, hep en em glem nepred.
Oc'h-penn ma'z eo, aotrou, ar verc'h ann honesta,
A oufac'h birvikenn da gavout er vrô-mà.
Eun devez koulzgoude, pa oa gant he lôned,

rogeai alors sans interruption, craignant qu'elle n'eût commis quelque crime. Elle me répondit d'une voix douce et bonne, qu'elle était orpheline, et que sa situation était digne de pitié. Des gentilshommes puissants étaient la cause de tout son chagrin, ils avaient voulu lui faire beaucoup de mal. Et tout cela me donne aujourd'hui des soupçons, quand je vois qu'elle n'ose se présenter devant vous.

LE GOUVERNEUR.

Ce que vous venez de dire m'encourage à déclarer ce qui tourmente mon esprit. Continuez, madame, je veux connaître tout au long ce qui concerne cette jeune femme depuis qu'elle est dans votre maison.

LA DUCHESSE.

En l'entendant se plaindre et sangloter de la sorte, j'en eus pitié, j'ajoutai foi à ses paroles, et je l'amenai chez moi. Je fus même obligée de l'aider et de la soutenir, car elle était si fatiguée qu'elle pouvait à peine marcher. On l'employa à laver la vaisselle, à frotter l'étain, à balayer la maison; enfin elle fut dans la cuisine sous les ordres de la gouvernante, et c'est ainsi qu'elle est depuis six ans à mon service. Durant ce temps elle a eu à souffrir, je vous assure, beaucoup de déplaisirs et de tourments. Elle a été gardeuse de vaches, de moutons, de dindons et de pourceaux, sans jamais se plaindre. Ajoutez à cela, seigneur, que c'est bien la plus honnête fille que vous puissiez trouver dans ce pays. Un jour pourtant qu'elle était seule avec ses bêtes, elle pleurait et sanglotait, en songeant à sa

O sonjal en he stad, ec'h huanade meurbed,
Mes gant kement a feiz hag a zevotion,
Ma choumiz souezet, ha mantret ma c'halon.
Ha me sonjal neuze he c'hemer em c'hichen,
Da zervicha em c'hampr, ker zantel he c'haven.
Hag e lavaran d'ehoc'h ez eo bet ann dousa
Am euz gwelet biskoaz em servich enn ti-ma.

AR GOUARNER.

Setu peur-c'hreet eta ann histor anezhi.
O Doue, ma c'hrouer, ma spered ne bâd mui !
N'em euz ken da c'hedal, rêt eo d'in lavaret
Piou zo gan-ehoc'h matez, ha n'hec'h anavit ket.
O Doue, ma moëreb, peger braz ambloarin
A skoï enn ho kalon gant ar gomz a larin !
Hoc'h itrôn, m'hoc'h assur, zo d'ehoc'h servicherez,
Ho mestrez, a dra sur, zo enn ho ti matez !

ANN DUKEZ.

Petra co ar gomz-se a livirit, ma niz ?
Me garfe em c'halon he diskleriac'h hardiz.
Rak pa zonjan enn-hi, e teu d'am soueza,
Me gred ne gavfet ket ma mestrez er vrô-ma.

AR GOUARNER

Itron, chômit aze, eun neubeud, me ho ped,
Ma'z inn d'en em glevet du-man gant ma frinsed.
Ma mennoz am zregass gant kement a strafuill,
Ac'hanoun ma unan n'helfenn ket he ziskuill.

situation, mais avec tant de foi et de dévotion, que je restai à l'écouter toute surprise, et le cœur navré. Je résolus alors de la prendre près de moi, pour me servir dans ma chambre, tant je trouvais sa conduite méritoire. Et, je vous le repête, elle a toujours été la femme la plus douce qui ait jamais servi dans cette maison.

LE GOUVERNEUR.

Voilà donc son histoire terminée. O Dieu, mon créateur, mon esprit n'en peut plus. Je ne dois plus différer, il faut vous dire qui est votre servante, puisque vous ne le savez pas. O mon Dieu, ma tante, de quelle douleur amère la parole que je vais prononcer frappera votre cœur! c'est votre Dame, croyez moi, qui est à votre service, oui, votre maîtresse est servante dans votre maison !

LA DUCHESSE.

Que signifient ces paroles, mon neveu? Je désire, du fond du cœur, que vous parliez clairement. Oui, vos paroles, quand j'y songe, me remplissent d'étonnement, car je ne pense pas que vous trouviez ma maîtresse dans ce pays.

LE GOUVERNEUR.

Madame, restez un moment je vous prie, pendant que j'irai conférer à l'écart avec nos princes. Ma pensée m'inquiète et me tourmente si fort, que je ne pourrais la révéler moi-même.

C'HOARIEL II.

AR GOUARNER GANT HE DUD.

Livirit d'in aman, aotronez, hoc'h ali
Diwarbenn ar vers'h-ma ; enkrezet oun gant-hi.
Me lavar d'ehoc'h a grenn, hounnez eo Tryphina,
Pried hor mestr Arzur, rouanez ar vrô-ma.

AR PRINS SAOZ.

Ha gwir ' ve ann dra-ze? biken n'em be sonjet
E ve hon rouanez ker sempl en em laket.
O Doue, ma c'hrouer, pa deuan d'her c'hlevet,
E varv ma izili, ez oun kazi semplet.

AR C'HANNADER.

Orsa ! livirit d'in hag ann dra-ze ho nec'h ?
Hag a lak ho spered en drubuill hag en bec'h ?
Ma-unan e kredenn, pa deuan d'en em zonjal,
Em boa he gwelet c'hoaz enn eun tu bennag-all.

AR GOUARNER.

Eun ali am euz c'hoaz da c'houlenn, aotronez ;
Ne ouzonn e pe c'hiz diskuill ar wirionez.
Rak hon rouanez vad, pa glevo kement-ma,
A deui da ghemer aoun, marteze da fata.

AR C'HANNADER.

Mar'maomp war ann hent mad, arabad eo zellet

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR ET SES GENS.

Je vous prie, messieurs, de vouloir bien me donner un conseil au sujet de cette fille ; elle m'embarrasse beaucoup. Je vous le dis clairement, cette femme est Tryphine, l'épouse de notre maître Arthur, et la reine de ce pays.

LE PRINCE ANGLAIS.

Cela serait-il vrai ? je n'aurais jamais pensé que notre reine eut accepté une condition si humble. O Dieu, mon créateur, à cette nouvelle, je sens mes membres comme frappés de mort, et je suis près de m'évanouir.

LE MESSAGER.

Eh ! bien, dites-moi, si c'est là ce qui vous inquiète et ce qui pèse sur votre esprit ? pour moi, quand j'y pense, je crois être certain d'avoir vu cette femme en quelqu'autre lieu.

LE GOUVERNEUR.

J'ai encore un conseil à vous demander, messieurs ; je ne sais comment je dois faire connaître la vérité : notre bonne reine, en se voyant reconnue, sera saisie de crainte, et s'évanouira peut-être.

LE MESSAGER.

Si nous sommes dans le bon chemin, nous ne de-

Ouz remorz, na skrupul, na digarez ebed.
Konsiderit hepken, pa glevo ar roue,
Pes joa en devezo, ha Breïz-Izell ive.

AR PRINS SAOZ.

Me a ve aviz d'ehoc'h da c'hervel ann dukez
Ha da reï liou d'ezhi euz ann anaoudeghez.
Amprou a raï ar verc'h, ha neuze e welfomp
Mar d-eo e gwirionez ann hini a glaskomp.

C'HOARIEL III.

AR GOUARNER HAG HE DUD. ANN DUKEZ HAG HE DEMEZELL.

AR C'HANNADER.

Itron, mar plij gan-ehoc'h, tostaït, deut aman,
Da glevet hon segred, ha da zonjal enn-han.
Ho niz ar gouarner, hep laret d'ehoc'h he c'hir,
En deuz sonjet eun dra hag a hell beza gwir.
It da gaout ho matez, goulennit digant-hi
Hag hi eo Tryphina, hon rouanez vad-ni ;
Rak ni gred, enn eur vouez, emêdi enn ho ti,
Ha ni keid-all e poan abalamour d'ezhi.

ANN DUKEZ.

Ha possubl eo ! penaoz ec'h allin-me kredi
E ve rouanez Breiz c'houec'h vloaz-zo'barz em zi ?

vous tenir aucun compte des regrets, des scrupules, des prétextes ; pensez seulement à la joie d'Arthur et de toute la Bretagne, quand ils apprendront l'heureuse nouvelle.

LE PRINCE ANGLAIS.

Je vous conseillerais de faire venir la duchesse, et de lui donner avis de votre découverte · Elle éprouvera la jeune femme, et nous verrons si c'est bien celle que nous cherchons.

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR ET SES GENS. LA DUCHESSE ET SA DEMOISELLE.

LE MESSAGER.

Madame, approchez, venez, s'il vous plait, pour que je vous communique un secret, qui vous donnera à réfléchir. Votre neveu le gouverneur, sans vous en faire part, a pensé une chose qui pourrait être vraie. Allez trouver votre servante, et demandez lui si elle n'est pas Tryphine, notre bonne reine ; car nous sommes tous d'accord pour croire qu'elle est dans votre maison : et il y a si longtemps que nous sommes inquiets à son sujet !

LA DUCHESSE.

Serait-il possible ! et comment pourrais-je croire que la reine de Bretagne est depuis six ans dans ma

O Gwerc'hez, mamm Jezuz, o klevet kement-se
Kazi e fatigan ; na petra a rin-me ?

AR PRINS SAOZ.

Itron, en em drec'hit ; komzit gant madèlez
Mar fell d'ehoc'h dont abenn da c'hoût ar wirionez ;
Rak hi a gred parfet omp deut beteg ama
Evit he c'hemeret, ha lakat he gwana.

ANN DUKEZ, d'he demezell.

Deomp hon diou d'he c'havout, da c'hoût petra laro ;
Hast am euz d'he c'hlevet, daoust petra c'houarvezo.

ANN DEMEZELL.

Na gredin birviken e ve en em laket
Eur rouanez a Vreïz enn eur stad ken displet.

Mont a reont da gavout Tryphina.

C'HOARIEL IV.

ANN DUKEZ DA TRYPHINA.

Tostaït ma merc'h, aman, da gomz ouz ho mestrez ;
Deuet oun d'ho konsoli, pa glevan oc'h diez.

Tryphina en em strink d'ann daoulin.

Laret, ma mignonez, perak oc'h ken reustlet,
Na fell ket d'ehoc'h zoken dont dirak ar brinsed.
Terrupl oun souezet, n'en d-eo ket hep rèson,

maison? O Vierge, mère de Jésus, en entendant ces paroles, je me sens défaillir : et que dois-je faire?

LE PRINCE ANGLAIS.

Madame, remettez-vous ; parlez-lui avec bonté, si vous voulez arriver à connaître la vérité, car elle est persuadée que nous sommes venus ici pour nous emparer de sa personne et la punir.

LA DUCHESSE, à sa demoiselle.

Allons toutes les deux la trouver, pour voir ce qu'elle dira ; j'ai hâte de l'entendre, quoiqu'il puisse arriver.

LA DEMOISELLE.

Je ne croirai jamais qu'une reine de Bretagne soit réduite à une condition si basse.

Elles vont trouver Tryphine.

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE A TRYPHINE.

Approchez, ma fille, venez parler à votre maîtresse ; on m'a dit que vous aviez du chagrin, et je viens pour vous consoler.

Tryphine se jette à genoux.

Dites-moi, mon amie, pourquoi vous êtes si troublée, au point de ne pas vouloir vous présenter devant les princes. J'en suis grandement étonnée, et ce n'est

Eun dra bennag, hep mar, a bouez war ho kalon.

TRYPHINA.

Ma mestrez, me ho ped, dre ar Werc'hez-Vari,
Hag en hano Jezuz, bepred d'am gouzanvi.
Sur ez euz chenchamant em c'horf hag em spered,
Nemet Doue na oar penaoz oun enkrezet.

ANN DUKEZ.

Livirit d'in, ma merc'h, ha c'houi eo Tryphina,
Rouanez Breïz-Izell, dizanaff enn ti-ma ?
Ann dra-ze a ra d'in beza melkoniet;
Mar d-eo c'houi ma nizez, petra hon euz-ni gret?

TRYPHINA.

Ne laran netra d'ehoc'h, nemet ma ho pedan,
En hâno Jezuz-Krist, d'am zikour er bed-man ;
Rak enep ar reson ez oun bet tamallet,
Hag e kren ma c'halon gant aon na venn lazet.

ANN DUKEZ.

Me bromet d'ehoc'h, ma merc'h, hag ho pe meritet
Horrupla gwanerez a oufet da gaouet,
Mar d-oun ann dukez Yan, doan ebed n'ho pezo;
Mes en hano Jezuz, livirit hoc'h hano.

TRYPHINA.

Pa'z eo ret diskleria, hen nâc'h na hellan ket,

pas sans raison ; quelque chose vous pèse, sans doute, sur le cœur.

TRYPHINE.

Ma maîtresse, je vous en prie au nom de la sainte Vierge, et par le saint nom de Jésus, daignez me conserver dans votre maison. Je sais qu'il s'est opéré un grand changement dans mon corps et dans mon esprit, mais Dieu seul connait l'étendue de ma douleur.

LA DUCHESSE.

Dites-moi, ma fille, n'êtes-vous pas Tryphine, la reine de la Petite-Bretagne, qui se trouve dans ma maison, à l'insu de tout le monde? cette pensée m'inquiète, et si vous êtes ma nièce, hélas ! qu'avons-nous fait !

TRYPHINE.

Je ne vous dis rien, sinon que je vous prie au nom de Jésus-Christ, de me secourir dans ce monde ; car j'ai été faussement accusée, et je tremble dans mon cœur de crainte d'être condamnée à mourir.

LA DUCHESSE.

Je vous promets, ma fille, que, quand même vous auriez mérité la peine la plus horrible qui se puisse inventer, si je suis la duchesse Jean, il ne vous arrivera pas de mal ; mais, au nom de Jésus dites-moi votre nom.

TRYPHINE.

Puisqu'il faut parler, je ne puis plus le nier,

Me eo e gwirionez ann hini a laret ;
Me eo sur Tryphina, itron ha rouanez,
C'houec'h vloaz-so enn ho ti oc'h ober ar vatez.

ANN DUKEZ.

O krouer ar bed-man, setu ann taol kleze
A oa lavaret d'in a dreuzje ma ene.
Pardon a c'houlennan euz ann displedoni
Hoc'h euz bet da c'houzanv, ma nizez baour, em zi.

Mont a ra d'he briata hag e kouezont evel semplet.

ANN DEMEZELL.

Aotronez, deait aman, ann diou-man zo kouezet
War ann douar a blad, me gred in fatighet.
N'en d-eo ket hep abek, lec'h hon euz da ouela,
O sonjal er mister zo diskleriet ama.
Setu hon rouanez, hon mestrez, enn hon ti,
Servicherez ann holl, ha na ouie hini!

C'HOARIEL V.

AR GOUARNER HAG HE DUD, ANN DUKEZ, TRYPHINA, ANN DEMEZELL, AR C'HOUARNEREZ, AR PAOTR MOC'H.

AR GOUARNER.

Peoc'h Doue enn ho mesk, petra eo kement-man,
Pa welan ann holl dud ken glac'haret aman?
Ar c'hontrol, m'hoc'h assur, a dlejac'h beza gret,
Hag en em laouennaat pa'z eo anavezet.

oui, je suis, en vérité, celle que vous dites; je suis Tryphine, dame et reine, depuis six ans servante dans votre maison.

LA DUCHESSE.

O créateur du monde, voilà donc le coup d'épée qui, comme on me l'avait prédit, devait percer mon âme! je vous demande pardon, ma pauvre nièce, du mépris et de l'avilissement que vous avez soufferts dans ma maison.

Elle se jette à son cou : elles tombent toutes les deux comme évanouies.

LA DEMOISELLE.

Accourez, mes seigneurs, voici deux femmes qui sont tombées à terre; je les crois évanouies. Ce n'est pas sans raison, et nous avons bien lieu de pleurer, en songeant au mystère qui vient d'être révélé. Notre maîtresse, notre reine, est dans notre maison, la servante de tout le monde, et personne ne le savait!

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR ET SES GENS, LA DUCHESSE, TRYPHINE, LA DEMOISELLE, LA GOUVERNANTE, LE GARDEUR DE POURCEAUX.

LE GOUVERNEUR.

La paix de Dieu soit parmi vous! Que signifie ceci, et pourquoi tout le monde est-il ici dans la désolation. C'est le contraire qui devrait être, il me semble, et il faudrait se réjouir, puisque votre reine est retrouvée.

ANN DUKEZ.

Gwir a larit, aotrou, mes m'em euz melkoni,
Pa zonjann e pe stad eo bet ebarz em zi :
Matez dindan vatez, messəërez loëned,
Gwelit peghen izel e oa gan-comp laket!
Livirit, Tryphina, petra en deuz miret,
Ma ziskuillac'h ho stad d'an nep n'her gwie ket?
M'em bije ho karet ha respetet em zi,
Ha gret d'ehoc'h pep henor, ha pep seurt meuleudi.

TRYPHINA.

Allaz! itron dukez, nep a oa glac'haret,
Hag enep ar rezon, gant tud vraz gourdrouzet,
A oa salo d'ezhan kaout digor enn ho ti.
Doue ra gonforto nep zo en prideri!
Me a iez euz a Vrest, pa oa sarret ann noz,
Hep kompagnunez den, e lec'h mont da repoz,
Gant kement a enkrez, a spont, hag a vorc'hed,
Ma vijenn kemeret evit eun den follet.
War gostez ann hent braz e teuiz da azeza,
D'ann heur a hanter nôz, da grial, da ouela,
O welet e oa ret dilezel ma c'hontre,
Ar roue, ma fried, ma madou, ma ligne.
Goude gouela, krial siouaz! hag hirvoudi,
E kemeriz ma hent, hep den d'am c'hondui.
Ha dont da Orleanz, hep dibri nag eva,
Beteg al lec'h m'ho poa ma c'havet o fata;
Dre 'n abek da eur gaou a enep d'in savet,
Gant tud maliciuz n'em boa biskoaz doaniet.
Allaz! ha n'am boa den da reï d'in assistanz,

LA DUCHESSE.

Vous dites vrai, seigneur ; mais moi j'ai dû chagrin, quand je songe en quel état elle a vécu dans ma maison; servante sous une autre servante, gardeuse de troupeaux, voyez quelle est la basse condition que nous lui avons faite ! Dites-nous, Tryphine, ce qui vous a empêchée de révéler votre position à ceux qui ne vous connaissaient pas? Je vous aurais aimée et respectée, et entourée d'honneurs et de louanges dans ma maison.

TRYPHINE.

Hélas! madame la duchesse, celle qui était dans la douleur et menacée sans raison par des hommes puissants, était heureuse d'avoir trouvé un refuge dans votre maison ; que Dieu protége ceux qui sont dans la peine ! Je quittai Brest à la nuit close, n'étant accompagnée de personne, au lieu d'aller me reposer. Mon inquiétude, ma frayeur et ma crainte étaient telles qu'on aurait pu me prendre pour une folle. Sur le bord du grand chemin je vins m'asseoir, vers l'heure de minuit, et me mis à pleurer et à sanglotter, en songeant qu'il fallait délaisser mon pays, le roi mon époux, mes biens et ma famille. Après avoir pleuré, crié, hélas ! et sanglotté, je me remis en route, sans avoir personne pour me conduire. J'arrivai à Orléans, sans avoir ni bu ni mangé, jusqu'au lieu ou vous m'avez trouvée évanouie : et tout cela pour une calomnie inventée par des hommes méchants à qui je n'avais jamais fait aucun mal. Hélas ! je n'avais personne pour me défendre, puisque c'était mon frère lui-même qui

Pa oa ma breur memes a roe d'in dismeganz.
Oc'h penn ma lavare ar roue ma fried,
Ma lakât er prizon, ma vijenn distrujet.
Kement se a ree d'in gouzanv gant habaskded,
Ma divroïdighez, ha ma foaniou kalet.
N'oun ket c'hoaz divorc'hed, em pried pa zonjan,
Ha n'oufenn e pe c'hîz ez afenn diraz-han.

AR GOUARNER.

Me bromet d'ehoc'h, itron, ar roue ho pried
En deuz kalz a c'hac'har a boë ma'z oc'h kollet.
Pa glevo ann doare, me gred e gwirionez,
E teuio da vèd-hoc'h, gant kalz a levenez.
Meulet ra vo Doue, hag ar Werc'hez-Vari,
P'hon euz bet ann eur-vad hirio d'ho rankontri.
Ha me ia war ma c'hîz da gass d'ar roue Arzur
Eur c'hêlou hag a raï d'ezhan mil blijadur.

ANN DUKEZ.

Evid-oun-me, biken ne vo fin d'am glac'har ;
Biskoaz ne oe kalon, me gred war ann douar
Ken trist ha ma hini, pa deuan d'he zellet,
O sonjal er vuez e deuz bet tremenet !
Kement den zo em zi a renk donet aman
Da c'houl pardon ouz-hoc'h, koulz ha me ma-unan.

Mont a ra d'ann daoulin.

Dre n'hoc'h anaienn ket, ne viot ket enep,
Rouanez Breïz-Izel, pardonit ho moëreb !

TRYPHINA.

M'am bije me gwiet e vijac'h glac'haret,

me faisait cet outrage. Bien plus, le roi mon mari disait même qu'il me mettrait en prison et qu'il me ferait mourir. Tout cela me faisait souffrir avec patience mon exil et mes peines cruelles. Maintenant même je ne suis pas sans inquiétude, et quand je songe à mon époux, je ne sais comment me présenter devant lui.

LE GOUVERNEUR.

Je vous assure, madame, que, depuis qu'il vous a perdue, le roi votre époux est accablé de douleur ; et quand il apprendra la nouvelle, je crois, en vérité, qu'il vous viendra chercher joyeux et content. Que Dieu soit loué, et la Sainte Vierge aussi, du bonheur qu'il nous ont accordé de vous retrouver aujourd'hui. Pour moi, je retourne sur mes pas, pour porter au roi Arthur une nouvelle qui le comblera de joie.

LA DUCHESSE.

Pour moi, ma douleur n'aura pas de fin ; jamais il n'exista, je crois, sur la terre un cœur aussi désolé que le mien, quand je réfléchis et que je pense à la vie qu'elle a menée chez moi ! il faut que tous les gens de ma maison viennent ici vous demander pardon, moi-même la première.

Elle se met à genoux.

Puisque vous m'étiez inconnue, ne m'en veuillez pas ; ô reine de Bretagne, pardonnez à votre tante.

TRYPHINE.

Si j'avais prévu que vous dussiez être affligée, et désolée comme vous l'êtes, madame, j'aurais sup-

Hag e rajac'h hirvoud, itron, evel ma ret,
M'em bije gouzanvet trubuill ha rann-galon
Kent ma lavarjenn d'ehoc'h piou a reat ac'hanon.
Pardonet oc'h gan-en, n'am melkoniet ken,
Me zo dleourez d'ehoc'h brema ha da viken.

ANN DEMEZELL.

Itron ha rouanez, ma hor bije gwiet
Piou a oa en hon touez, e vijac'h enoret ;
Mes pa na wiemp ket, e kredan em c'halon
Hor bezo digan-ehoc'h trugarez ha pardon.

TRYPHINA.

Assuret, demezell, c'houi zo eur femellen
Hag a zo kalounek ha mad e pep termen.
Gret hoc'h euz evid-oun aboe m'oun enn ti-man,
Ha me raï evid-hoc'h 'tre ma vinn er bed-man.

AR C'HOUARNEREZ.

Allaz ! mui eghet den, m'em euz ezomm pardon :
Ho pet truez ouz-in, pardonit d'in, itron,
Rak me eo ann hini zo bet ouz-hoc'h digar
Aman war ma daoulin, m'hen anzao gant glac'har.

TRYPHINA.

Pardonet oc'h, ma merc'h, daoust d'ho tizhegarded,
Biken dre'n abek d'in, ne vô den enkrezet.
Pa vo tud dishanaff eur wech-all enn ho ti,
Komzit dousoc'h out-ho, gant aon d'ho offansi.

porté tourments et crêve-cœur, plutôt que de me faire connaître. Je vous ai pardonné ; ne me faites plus de peine ; je vous suis reconnaissante et le serai toujours.

LA DEMOISELLE.

Madame et ma reine, si nous avions su qui nous avions parmi nous , nous vous eussions honorée ; mais comme nous ne le savions pas, je crois dans mon cœur que vous nous accorderez pitié et pardon.

TRYPHINE.

Oui, mademoiselle, vous êtes une jeune fille pleine de cœur et de bonté ; vous m'avez rendu service pendant que j'ai été dans cette maison, et je ne vous oublierai point, pendant que je serai dans ce monde.

LA GOUVERNANTE.

Hélas! plus qu'aucun autre j'ai besoin de pardon : Ayez pitié de moi, pardonnez-moi, madame : j'ai été dure et sans cœur pour vous, et je l'avoue ici, à genoux et la douleur dans l'âme.

TRYPHINE.

Je vous pardonne, ma fille, quelle qu'ait été votre dureté ; jamais personne ne sera chagriné pour ce qui me regarde. Désormais quand vous aurez dans votre maison des gens que vous ne connaîtrez pas, parlez leur avec douceur , dans la crainte de les offenser.

AR PAOTR MOC'H.

Rouanez Breïz-Izel, me a dle gant reson
Krial hag hirvoudi, goulenn ouz-hoc'h pardon.
Kalz a gomzou hudur am euz d'ehoc'h lavaret,
Hag a ree mez vraz d'ehoc'h, evel m'am euz gwelet;
Mes, en hano Jezuz, pardonit ma gwall-skouer,
Ha na vezit ket drouk na garo em c'henver,
Rak me anaff er vad, mar ho pe bolonte,
Em lakac'h d'ar maro dre'n abek d'an traou-ze.

TRYPHINA.

N'ho pezet ket morc'hed, ma den, na melkoni,
Lezomp ann traou-ze holl, pred eo 'n em frealzi.
Kement zo enn ti-man a zo d'in mignouned,
Ho pet sonj ac'hanon, keit ha ma viot er bed.

AR C'HANNADER.

Gouarner, deomp d'ar gher, breman eo poent monet
Da gass ar c'hêlou-ma da Arzur, he fried.
Pa zigouezimp e Brest, e vezo levenez,
Mar boe biskoaz gwelet enn hon rouantelez.
Kenavo, rouanez, bezit joaüs bepred,
Abarz nebeud amzer e teuimp d'ho kaouet.

TRYPHINA.

Gouzout a rit pep tra, komzit 'vel m'eo dleet.
Grit ma gourc'hemennou, da c'hortoz, d'am fried,
Mar d-eo he volonte, me iell endro d'he di,
Ma n'en d-eo ket, setu, me choumo da reuzi.

LE GARDEUR DE POURCEAUX.

Reine de de la Petite-Bretagne, c'est avec raison que je pleure et que je sanglotte, en vous demandant pardon : je vous ai dit maintes paroles grossières qui vous faisaient grand'honte, comme je l'ai remarqué ; mais, au nom de Jésus, pardonnez-moi mon mauvais exemple, et ne soyez ni dure ni méchante pour moi, car je n'ignore pas que, si vous le voulez, vous pourriez me faire mettre à mort, pour tout cela.

TRYPHINE.

N'ayez ni souci, ni inquiétude, mon garçon ; oublions tout cela, c'est maintenant le moment de se réjouir. Tous ceux qui habitent cette maison sont mes amis ; ne m'oubliez pas, aussi longtemps que vous serez dans ce monde.

LE MESSAGER.

Gouverneur, retournons chez nous ; il est temps de porter la bonne nouvelle à Arthur, son époux. Quand nous arriverons à Brest, il y aura de l'allégresse, si l'on en vit jamais dans notre royaume. Au revoir, notre reine, soyez toujours joyeuse, dans peu nous reviendrons vous prendre.

TRYPHINE.

Vous savez tout, parlez comme il convient. En attendant, faites mes compliments à mon époux : si c'est sa volonté, je retournerai près de lui ; sinon, eh bien ! je resterai malheureuse !

ANN DUKEZ.

Ha possubl ve, itron, e sonchac'h enn dra-ze !
Me a skrivo d'am niz kentoc'h ar wirionę.
Kredi mad a hellit ne oe biskoaz gwelet,
Kement a enoriou ha ma vezo d'choc'h gret.
Ha breman, me ho ped, aotronez ha prinsed,
Livirit d'ar roue kement hoc'h euz gwelet.
M'em euz eur rouanez da zigass diraz-han,
Mar kar kemer ar boan da zont beteg aman.

AR GOUARNER.

Ha d'choc'h eta, itron, ken a vezo neuze!
Biskoaz na riz beach ken joaüs na ken ghê.

C'HOARIEL VI.

AR ROUE HAG HE BACH, AR GOUARNER HAG HE DUD.

AR GOUARNER.

Arzur, roue a Vreiz, setu ni deuet en drô,
Hep mont bete Paris, ne ket hep abek eo.
Deut omp da zigass d'choc'h, gant hast braz eur c'helo,
Hag a raï kalz estlam d'ho kalon, pa glevo.
Kavet hon deuz, aotrou, ho pried, ann itron,
Ann hini a lakee glac'haret ho kalon;
E-ma en Orleanz, gaillard, leun a vuhe;
Setu petra ra d'comp distreï en ho pete.

ARZUR.

Petra livirit-hu? ha me helfe kredi,

LA DUCHESSE.

Se peut-il, madame, que vous pensiez ainsi ! j'écrirais plutôt à mon neveu, pour lui déclarer la vérité. Vous pouvez être persuadée qu'on ne vit jamais autant d'honneurs qu'on vous en rendra. Et maintenant je vous en prie, seigneurs et princes, rapportez au roi tout ce que vous avez vu. J'ai une reine à lui présenter, s'il veut prendre la peine de venir jusqu'ici.

LE GOUVERNEUR.

Au revoir, madame, jusqu'à notre retour ! jamais je n'aurai fait de voyage aussi joyeux et aussi gai !

SCÈNE VI.

LE ROI ARTHUR ET SON PAGE, LE GOUVERNEUR ET SES GENS.

LE GOUVERNEUR.

Arthur, roi de Bretagne, nous voici de retour, sans être allés à Paris, et ce n'est pas sans raison. Nous venons vous apporter, en toute hâte, une nouvelle qui frappera d'un grand saisissement votre cœur, quand vous l'apprendrez. Sire, nous avons découvert notre dame, votre épouse, celle dont la perte navrait votre cœur ; elle est dans la ville d'Orléans, bien portante et pleine de vie : voilà ce qui nous a fait revenir vers vous.

ARTHUR.

Que dites-vous là ? et dois-je croire que vous avez

Ho pe kavet an nep a ra d'in melkoni?
Aotronez, ar gomz-se a ra d'in kazimant,
Koll ma anaoudeghez ha ma entantamant.

AR PRINS SAOZ.

Kredit, hep ket a var, eo gwir ar c'hêlou-ze,
Hag eo iac'h ho pried, a drugare Doue.
Dalit, setu aze lizeriou kachedet,
Digant ann dukez Iann, ho moërcb enoret,

ARZUR o veza lennet al lizer.

O Doue eternel, koll a ran ma skient,
O lenn al lizer-man, a rô d'in da entent
Peghement a boaniou e deuz bet anduret
Ar brinsez Tryphina, hep beza meritet.
Red eo mont da vit-hi, gand henor ha resped,
Noblanz ha tud chentil, prinsed ha baroned,
Bourc'hisien, soudardet, holl ez aimp war eun drô;
Rak-se, ma zrompiller, it da ghemenn d'ezho!

C'HOARIEL VII.

ANN TROMPILLER, AR C'HANNADER.

ANN TROMPILLER.

Selaouit, tud a Vrest, holl eur c'hêlou neve,
Hag eun urz embannet euz a berz ar roue;
Noblanz ha bourc'hisien, prinsed ha baroned,
Ar rouanez a Vreïz a zo anavezet.

Sôn a ra enn tu-all.

retrouvé celle qui me cause tant de douleur ? Seigneurs, ces paroles me font presque perdre l'esprit et la raison.

LE PRINCE ANGLAIS.

Croyez-nous et n'en doutez pas, ces nouvelles sont vraies, votre femme est en bonne santé, grâce à Dieu ; tenez, voilà des lettres scellées de la part de la duchesse Jean, votre honorée tante.

ARTHUR après avoir lu la lettre.

O Dieu éternel ! je perds la raison, à la lecture de cette lettre, qui me fait connaître combien de peines a éprouvées la reine Tryphine quoiqu'innocente. Il faut, il faut aller la chercher, avec tous les honneurs et le respect qui lui sont dus : nobles, gentilshommes, princes, barons, bourgeois et soldats, nous irons tous ensemble ; trompette, allez les avertir.

SCÈNE VII.

LE TROMPETTE, LE MESSAGER.

LE TROMPETTE.

Ecoutez, habitants de Brest, écoutez tous une bonne nouvelle, et un ordre publié à la requête du roi ; nobles et bourgeois, princes et barons, je vous annonce à tous que la reine de Bretagne est retrouvée !

Il sonne de l'autre côté du théâtre.

Ema en Orleanz, e ti ann dukez Iann,
A drugare Doue, gaillard, iac'h ha dizoan.
Mont a raï ar roue, he dud hag he brinsed,
D'he c'herc'hat enn he di gant enor ha resped.

Sôn a ra c'hoaz.

Hag en deuz lavaret kempenn ar c'haronsou.
Ha da vourc'hisien Brest divergla ho armou,
Kabitened arme, ann holl daboulinou,
Ar violonserrien, hag ann holl vinviou.

Sôn a ra ato.

Rak-se ho pedan holl, gret ho tifraë timat,
Ret e vo, mar ghellomp, mont enn eur vandennad.
Biskoaz, me hoc'h assur, n'ez euz bet er vrô-man,
Nevezenti ken kaër evel ma 'z eo houman.

C'HOARIEL VIII.

AR ROUE ARZUR GANT HE HEUL, A SKÔ WAR ZÔR PALES ANN DUKEZ YANN, ANN DUKEZ, HE DEMEZELL HAG HE ZUD.

ANN DUKEZ.

Piou oc'h, kompagnunez, na petra a glaskit?
M'ho kwelan kel laouenn, ha gant kement a lid?
A be-lec'h ez oc'h deut, ha piou a c'houlennit;
N'emedi ket aman ann hini a glaskit.

ARZUR.

Itron, me ho salud, hag a zo deut d'ho ti,

Elle est à Orléans, dans la maison de la duchesse Jean, saine et sauve et en sûreté, grâce à Dieu. Le roi, accompagné de ses princes et de tous ses gens, l'ira chercher, avec tous les honneurs et le respect qui lui sont dus.

Il sonne encore.

De plus, il a donné l'ordre de préparer ses voitures, et recommandé aux bourgeois de Brest de fourbir leurs armes, et aux capitaines d'armes de commander tous les tambours, les violons, enfin tous les instruments.

Il sonne encore.

Ainsi, je vous prie, préparez-vous sur le champ pour aller au-devant de notre reine en grand cortége s'il est possible. Jamais, je vous l'assure, on n'a reçu dans ce pays une nouvelle aussi heureuse que l'est celle-ci.

SCÈNE VIII.

LE ROI ARTHUR ET SA SUITE, FRAPPE A LA PORTE DU PALAIS DE LA DUCHESSE JEAN, LA DUCHESSE, SA DEMOISELLE ET SES GENS.

LA DUCHESSE.

Qui êtes-vous, messieurs, et que cherchez-vous? Pourquoi vous vois-je si joyeux et en si grande cérémonie? D'où venez-vous, et qui demandez-vous? elle n'est pas ici, la personne que vous cherchez.

ARTHUR.

Madame, je vous salue; je viens chez vous en grande

Gant laouenedighez evit hoc'h enori.
Klevet am euz ez oa enn ho ti eur rozen,
Hag a zo, a gredan, savet euz ma boden.

ANN DUKEZ.

O ma niz, terrupl oc'h gant ho komz alaouret,
Mes ret eo diskleria skleroc'h evit na ret,
Pe seurt fourdilizen eo houn-nez a glaskit,
Rak me zo diskredik d'ar pez a livirit.

ARZUR.

Ma moëreb, pa fell d'ehoc'h klevet ma c'hefridi,
Ha gout evit petra oun deut hirio d'ho ti,
Deut oun gant ma Breiziz da gherc'hat ma fried,
Zo pell-zo enn ho ti, hag hoc'h euz heberc'het.

ANN DUKEZ a ghennig ar c'houarnerez.

Ho pried a glaskit, ha c'houi a oar piou e?
Ha c'houi hec'h anafe, ma he gwelfac'h aze?
Setu aman unan, sellit erfad out-hi,
Ha mar hec'h anaveït, eo rèzon ho kredi.

ARZUR.

Salv-ho-kraçz, ma moëreb, n'en d-eo ket houn-nez e,
Hep dont d'hec'h offansi, dizanaff eo d'in-me.

ANN DUKEZ a zigass he demezell.

Distroït aman eta, ha zellit ouz eben;
Unan anez-ho eo pa'z eo gwir n'am euz ken.

joie, pour vous rendre hommage. J'ai appris que vous cachiez dans votre maison une rose qui, je crois, est issue de mon rosier.

LA DUCHESSE.

O mon neveu, vous êtes irrésistible avec vos paroles dorées; mais il faut me dire plus clairement que vous ne le faites, quelle est cette fleur de lys que vous cherchez, car je me méfie de vos belles paroles.

ARTHUR.

Ma tante, puisque vous désirez connaître le motif de mon voyage, et le sujet qui m'a conduit aujourd'hui jusque chez vous, je vous dirai que je suis venu, avec mes Bretons, chercher ma femme qui est depuis longtemps dans votre maison, et à qui vous avez donné l'hospitalité.

LA DUCHESSE fait venir la gouvernante.

Vous cherchez votre femme, mais savez-vous qui elle est? La reconnaîtriez-vous si vous la voyiez là devant vous! En voici une, regardez-là bien et si vous la reconnaissez pour votre femme, il est juste de vous croire.

ARTHUR.

Excusez-moi, ma tante, ce n'est pas celle-là, et, sans vouloir l'offenser, je ne la connais pas.

LA DUCHESSE lui présente sa demoiselle.

Alors, détournez-vous de ce côté et regardez celle-ci, c'est une des deux, car je n'en ai pas d'autre.

ARZUR.

Ken nebeud nag eben, rak sonj am euz bepred,
Euz ann drem a zoughe Tryphina, ma fried.
Mar am be ann enor d'he gwelet en heur-man,
Terrupl en em dromplan mar n'hec'h anavezan.

ANN DUKEZ.

Chomit c'hoas eun nebeud, hag e welfet brema,
Ann hini a glaskit, hag a garit muïa.
Prinsed, hag aotronez, deut er zall, me ho ped,
Da zaludi ar verc'h hoc'h euz c'hoant da welet.

C'HOARIEL IX.

ANN DUKEZ A IA DA GAVOUT TRYPHINA EVN E C'HAMPR ; SKEÏ A RA WAR ANN ÔR, HAG E LAVAR :

ANN DUKEZ.

Tryphina, Tryphina, ha c'houi zo e doare,
Da zont da zaludi ho pried ar roue?
Pa eo Doue kontant, deut d'en em unvani,
Ha me ielo gan-choc'h d'ho kass beteg he di.

TRYPHINA:

O krouer ar stered, c'houi zo holl c'halloudek,
Hag a ro sklerijenn d'ann dut paour diwiziek,
Ho kalloud a zo braz, ho madelez ive,
C'houi oar, gant ann amzer, diskouez ar wirione.
Pa zonjan a zevri, n'oun ket c'hoaz divorc'hed,
Ne ouzon ha me hell mont da gaout ma fried,

ARTHUR.

Ni l'une ni l'autre, car je n'ai pas encore oublié les traits de Tryphine, ma femme. Si j'avais l'honneur de la voir en ce moment, je me trompe fort, si je ne la reconnaîtrais pas.

LA DUCHESSE.

Demeurez encore un peu, et vous verrez maintenant celle que vous cherchez et que vous aimez le plus. Princes et seigneurs, suivez-moi dans la salle, je vous prie, pour saluer la femme que vous désirez voir.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE VA TROUVER TRYPHINE DANS SA CHAMBRE ; ELLE FRAPPE A SA PORTE, ET DIT :

LA DUCHESSE.

Tryphine, Tryphine, êtes-vous disposée à venir saluer le roi votre époux? Puisque Dieu le veut, réconciliez-vous, et j'irai vous reconduire jusqu'en son palais.

TRYPHINE.

O créateur des étoiles, vous êtes tout-puissant; vous éclairez les pauvres gens ignorants : votre puissance est grande, votre bonté aussi, et vous savez, avec le temps, faire éclater la vérité... Quand j'y songe sérieusement, je ne suis pas encore sans inquiétude, et je ne sais si je dois me présenter devant mon époux,

Me p'hini a renkaz kuitât eun deiz a oc,
Ma c'hurun ha ma brò, evit kaout ma buhe.

ANN DUKEZ.

Na zonjit ket en se, nebaon me hoc'h assur,
N'ho pezo nep offanz digant ho paradur ;
Braz eo ar garantez a ziskouez evid-hoc'h,
Deuit diraz-han hardiz, ha me ielo gan-ehoc'h,

C'HOARIEL X.

AR ROUE HAG HE DUD A ZEU DRE EUR PENN, ANN DUKEZ HA TRYPHINA DRE EUR PENN-ALL.

ANN DUKEZ.

Salud, kompagnunez, gant enor ha respet!
Setu aman, aotrou, eur prezant d'ehoc'h miret,
Ha c'houi anav houman evit bout euz ho tud?
O Doue! kement-man a zo eur gwir vurzud!

ARZUR.

Oh ia! me hec'h anav, ha breman oun kontant,
Houn-nez eo Tryphina, zo diraz-oun prezant,

War eur c'hlin.

Rouanez Breïz-Izel, pardon a c'houlennan,
Da veza bet kiriek d'ho poaniou er bed-man;
Ma c'hredi a hellit, aboë ann amzer-ze,
Me zo bet er c'hlac'har dre'n abek d'ehoc'h ive.
Kasset am euz dre holl d'ho klask ha d'ho koulenn,

moi qui, un jour, dus quitter et ma couronne et mon pays, pour sauver ma vie.

LA DUCHESSE.

Ne songez plus à cela, car je puis vous assurer que vous ne recevrez nulle offense de votre mari : il témoigne beaucoup d'amour pour vous; venez sans crainte vous présenter devant lui : je vous accompagnerai.

SCÈNE X.

LE ROI ET SA SUITE arrivent d'un côté, LA DUCHESSE ET TRYPHINE de l'autre côté.

LA DUCHESSE.

Salut, compagnie, avec honneur et respect! Voici, seigneur, un présent que je vous gardais. Reconnaissez-vous cette femme pour être de votre maison? O Dieu! tout ceci est un véritable miracle.

ARTHUR.

Oh! oui, je la reconnais, et maintenant je suis heureux; oui, c'est bien Tryphine, c'est elle que j'ai devant les yeux.

Se jetant à genoux.

Reine de la Petite-Bretagne, je vous demande pardon d'avoir été la cause de vos malheurs dans ce monde : vous pouvez m'en croire, depuis votre départ, moi aussi j'ai été navré de douleur de vous avoir perdue. Je vous ai fait chercher partout, je vous ai

Dre eskoptiou Breïz, o sonjal ho kavjenn.
Eur gwall ziskred, siouaz! hag eun teod millighet,
A zo bet ar penn-kaoz ma oamp dispartiet.
Me bromet, war ma le, keït ha ma vinn er bed,
Ho pezo digan-en pep enor ha respet.

Ar roue a zav.

TRYPHINA.

Guir eo, Arzur, kalz poan am euz bet em buhe;
Mes n'en em glemman ket, pa felle da Zouc.
N'em euz mui paourente, n'em euz mui melkoni,
Pa eo bet ho kalon ken trist ha ma hini.
Ha n'oun-mê ket, Arzur, a verc'h a Hiberni,
Hag ho poa kurunet rouanez enn ho ti?
Evit ho kendrec'hi, ha diskouez d'ehoc'h skleroc'h,
M'em euz eur voalen aour da lakat diraz-hoc'h.

En eur ziskouez ar bizou.

Aotrou, sellit out-hi, ha sellit c'hoaz ouz-in,
Sonjit petra lerjoc'h enn deiz m'he rojoc'h d'in.
Prometi a rejomp ann eil da eghile,
E chomchemp en eul lod, bete fin hor bue.

ARZUR.

Gwir eo, setu ma hân hag hoc'h hini skrivet
Enn aour pur, ha ma zin a zo anavezet.
Tryphina, dre ma fe, biken mui na gredan
Da zen, evit komzou, na welin ma-unan.
Deuit gan-en, ma fried, gant konje ho moëreb,
Hon daou ez omp d'ezhi dleourien heveleb.

fait demander dans tous les évêchés de Bretagne, avec l'espoir de vous retrouver. Un malheureux soupçon hélas! et une langue maudite ont été la cause de notre séparation. Je vous prômets, je vous jure même, qu'aussi longtemps que je serai dans ce monde, vous aurez de moi honneur et respect.

Le roi se lève.

TRYPHINE.

Oui, Arthur, j'ai bien souffert dans ma vie ; mais je ne me plains pas, puisque c'était la volonté de Dieu. Ma misère et mes douleurs sont oubliées, puisque votre cœur a été aussi triste que le mien. Et ne suis-je pas, Arthur, la fille d'Hibernie, que vous aviez couronnée reine dans votre maison? Pour vous convaincre et vous le prouver clairement, j'ai une alliance d'or à vous mettre sous les yeux.

En lui montrant son alliance.

Regardez-là, seigneur, et regardez-moi encore, et songez à ce que vous me dites le jour où je la reçus de vous. Nous nous promîmes l'un à l'autre de rester unis jusqu'à la fin de nos jours.

ARTHUR.

C'est vrai, voilà mon nom et le vôtre gravés dans l'or pur, et mon sceau est connu. Tryphine, sur ma foi, jamais plus je ne croirai personne sur des paroles, jusqu'à ce que j'aie vu moi-même. Suivez-moi, ma femme, avec la permission de votre tante, car nous sommes tous les deux également ses débiteurs. Avec

Gant gras ar Speret-glan ni vevo c'hoaz euruz,
En despet d'ann dud fall ha d'ho zeod binimuz.

ANN DUKEZ.

Meulet ra vo Doue, hag ar Werc'hez Vari,
Pa eo bet laouennet ar vretoned em zi?
Me a ro d'ehoc'h, ma niz, eur rouanez gwisket,
Pa he digasjoc'h d'in, oa truez he gwelet.
Rak-se 'ta, me ho ped, bete fin ho puhe,
Da veza douçz ha mad ann eil ouz eghile.
Pa welit eur mirakl gant Doue diskouezet,
Mar grit poan d'ezhi c'hoaz, ho po brassoc'h pec'hed.

ARZUR.

Ma moëreb, kredit mad ne d-oun ket ker grisiaz;
Ma rafenn ann dra-ze, e venn eun eil judaz.
P'am euz klevet e oa en ho ti ma fried,
Gant joa ha karantez ez oun deut d'he c'haouet.
Rak-se he goulennan, pa'z eo Doue kontant,
Da zonet d'am palez, ha d'am gouarnamant.

TRYPHINA.

Deomp eta, ma fried, en hano ar Werc'hez,
Pa em c'hemerit c'hoaz evit ho rouanez.

D'ann dukez.

Kenavezo, itron, ha d'ehoc'h kant trugarez!
Me bedo evid-hoc'h, Jezus hag ar Werc'hez.

AR GOUARNER.

Deomp holl, gant levenez, gant lid ha meuleudi,

la grâce du Saint-Esprit, nous vivrons encore heureux, en dépit des méchants et des langues envenimées.

LA DUCHESSE.

Dieu soit loué, et aussi la vierge Marie, puisque les Bretons ont retrouvé la joie dans ma maison! Je vous donne, mon neveu, une reine parée, et quand vous me l'avez envoyée, c'était pitié de la voir! Je vous prie d'être, jusqu'à la fin de votre vie, pleins de douceur et de bonté l'un pour l'autre. Vous ne pouvez nier le miracle que Dieu a fait en votre faveur, et si vous lui faites encore de la peine, votre péché n'en sera que plus grand.

ARTHUR.

Ma tante, croyez-le bien, je ne suis pas si cruel, et si j'agissais ainsi, je serais un second Judas. Quand j'ai appris que ma femme était chez vous, je suis accouru, plein de joie et d'amour. Je lui demande donc, puisque Dieu le permet, de m'accompagner dans mon palais et dans mon royaume.

TRYPHINE.

Allons donc, mon époux, au nom de la sainte Vierge, puisque vous m'appelez encore votre reine.

A la duchesse.

Au revoir, madame, avec cent remerciments. Je prierai pour vous Jésus et la sainte Vierge.

LE GOUVERNEUR.

Allons tous avec joie, allégresse et réjouissance,

Da gass ar rouanez d'he falez ha d'he zi.
Biskoaz na rìz beach, abaoe 'm oun er bed,
Hag e defe laket ker laouenn ma spered.

Mont a reont kuit.

DIVEZ AR PEMVED PENNAD.

---

allons reconduire notre reine à son palais, à sa demeure. Je ne fis voyage, depuis que je suis au monde, qui mit mon âme en aussi grande joie.

Ils sortent.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

KENT-LAVAR EVIT AR C'HOUECH'VED PENNAD.

Arzur ha Tryphina a oa enn ho falez
Ken euruz ha biskoaz, e kreiz al levenez.
Ann traïtour Kervoura a zalc'he goloët
E gweled he galon he nec'h hag he zesped.
Berith hag Astaroth, o welout he anken,
A zeu d'he ghennerza, da reï d'ezhan kelen :
« Tryphina, emez-ho, a zo c'hoaz dougherez,
« Eur verc'h vihan a zoug etre he daou gostez.
« Setu aze eun hent da gomz ouz ar roue ;
« Kemer penn ann tri miz da c'houût ar wirione,
« Hag ec'h helli neuze reï d'ezhan da gredi
« E ouiez meur a dra, ha n'out ket fall ali. »
Eur pennad goude-ze, epad ma oa kousket,
E tigasjont d'ezhan eun hunvre millighet,
Eur bourd maliciuz d'ober d'ar rouanez,
Ma vije kondaonet, evel avoultrerez.
Gant eul lod soudarded eo kasset da Raozon,
E pelec'h e choumo eur bloaz enn he frizon.
Ha setu e pe c'hiz e teu ann drouk spered
Da lakat ran-galon etre ar vignouned.

DIVEZ AR C'HOUEC'HVED KENT-LAVAR.

PROLOGUE POUR LE SIXIÈME ACTE.

Arthur et Tryphine étaient dans leur palais, au milieu de la joie, aussi heureux que jamais. Le traitre Kervoura cachait au fond de son cœur son chagrin et son dépit.

Berith et Astaroth, voyant son affliction, viennent l'encourager et lui donner un conseil : « Tryphine, « lui disent-ils, est encore enceinte, elle porte entre « ses flancs une petite fille.

« Voici un moyen de parler au roi : *prends trois « mois pour connaître la vérité*, et au bout de ce « temps fais lui croire que tu sais bien des choses, et « que tu n'es pas un mauvais conseiller. »

Quelque temps après, pendant qu'il dormait, ils lui envoyèrent un songe maudit, un stratagème plein de malice pour faire condamner la reine comme femme adultère.

Elle est conduite à Rennes par une troupe de soldats, et elle y restera un an en prison. C'est ainsi que l'esprit malin met désunion et crève-cœur entre les amis.

FIN DU SIXIÈME PROLOGUE.

C'HOUEC'HVED PENNAD.

C'HOARIEL I.

KERVOURA HE UNAN.

O gwalleur ankeniuz ! setu me diskaret !
Ha reuzeudik er bed, gant kement am euz gret.
Koll a ran ar victor penn-da-benn, er wech-ma,
Ha gant ma gheier dû en em gavan gwassa.
Penaoz e kredin-me en em gaout birviken
Dirak tud a enor ? ouz-in na zello den.
Eun den fall am c'havont, prinsed ha baroned,
Pa'z eo ar rouanez kavet gant he fried.
Ah ! Berith, mab ar c'hast, te zo kiriek d'am poan,
Hag a ra d'in klenvel gant kounnar er wech-man.
Te poa lavaret d'in em bije ar victoar
War ma enebourien, war vôr ha war zouar.
Ha setu me er vez, n'en d-eo ket hep reson,
Pa'z eo anavezet ker skler ma zrahizon.
N'em c'hredor e netra, ne vezin kemeret
Nemed evit fallakr, hag eun teod millighet.
Aviz a ra gan-en n'ez euz ifern ebed,
Na diaoul da ziorren ann drouk, pa ve krouet,
Pa na deuz d'am zikour, ha da reï d'in ali
Dindan an taoliou-man a zeu d'am glac'hari.

Berith hag Astaroth a zeu.

BERITH.

Holla ! choumit aze, rak kavet eo gan-ehoc'h

SIXIÈME ACTE.

SCÈNE I.

KERVOURA SEUL.

O malheur qui m'accable ! me voilà battu, et renversé à terre ! toutes mes finesses n'ont abouti qu'à me rendre misérable. Je suis complètement battu cette fois, et tous mes noirs mensonges ont tourné contre moi : comment oserai-je jamais me présenter encore devant des gens d'honneur ? Personne ne fera cas de moi. Princes et barons me regardent comme un méchant, puisque le roi a retrouvé la reine. Ah ! Berith, fils de Ribaude, c'est toi qui es cause de tout le mal ; j'enrage pour le coup, j'en suis malade ! Tu m'avais promis que je l'emporterais sur mes ennemis, aussi bien sur mer que sur terre ! et me voila accablé de honte, et non sans raison, puisque ma trahison est mise au grand jour. On ne me croira plus en rien, et l'on me regardera partout comme un scélérat et une langue maudite. Il m'est avis qu'il n'y a pas d'enfer, ni de diables pour entretenir le mal, une fois qu'il est né, puisque tu ne viens pas à mon aide et me conseiller, dans les malheurs qui m'accablent aujourd'hui.

Berith et Astaroth arrivent.

BERITH.

Hola ! demeurez un peu, car vous avez trouvé celui

Ann hini a zo goestl da reï assistanz d'ehoc'h.
N'ho pezet nep morc'hed, sentit ouz ma c'homzo
Hag en despet d'ho fri, nebaon m'ho zikouro.

KERVOURA.

Kabluz oun eleal, hag hen anzao a ran ;
Te a hell ma zikour, ha ma lemel a zoan.
Gra d'in c'hoaz bout mignon da Arzur ar roue,
Ha me en em raï d'id eur wech, korf hag ene.

BERITH

Ma n'ec'h euz ken a var, ne vi ket pell e poan ;
Rak me ez kelenno da vonet diraz-han.
Ar rouanez Tryphin zo brazez adarre,
Hag ema c'houec'h miz zo o toughen bugale.
M'en deuz sonj ar roue da gavout digant-hi
Eur mab a vo Dauphin, evit hen frealzi.
Mes me a lavar d'id e vo eur verc'h a vo,
Enn de-ma penn tri miz, da c'houec'h heur, e c'hano.
Kass eur c'hannad d'he di, da lavarout d'ezhan
Ec'h euz eun ezom braz ha c'hoant da gomz out-han.
Ha pa vezi arru, komz d'ezhan er ghiz-se;
Kemer penn ann tri miz da c'hout ar virione.

KERVOURA.

A-walc'h eo kement-se, it ha ma list breman.

An diaoulou en em denn. — Ar c'hannad a zeu.

Ha c'houi, ma c'hannader, tostaït, deut aman :
It evid-oun da Vrest, ha laret d'ar roue
E karfenn eur wech c'hoaz komz ouz he vajeste.

qui est capable de vous tirer de ce mauvais pas. Soyez sans inquiétude, suivez mes conseils, et, vous le verrez bien, je vous aiderai en dépit de tout.

KERVOURA.

Je suis coupable envers toi, j'en fais l'aveu; tu peux me venir en aide, et me tirer d'embarras. Fais moi recouvrer les bonnes grâces du roi Arthur, et je me livrerai à toi corps et âme.

BERITH.

Si vous avez confiance en moi, je vous tirerai d'embarras sans tarder. La reine Tryphine est encore enceinte, depuis six mois elle porte un enfant entre ses flancs. Le roi désire voir naître d'elle un fils, un Dauphin, pour le rendre heureux; mais je te dis que ce sera une fille, et qu'elle naîtra dans trois mois, à partir d'aujourd'hui, à six heures. Envoie un messager à Arthur, pour lui dire que tu as envie, et même grand besoin de lui parler. Quand tu seras en sa présence, parle lui dans ce sens, et donne-lui le terme de trois mois pour connaître la vérité.

KERVOURA.

Cela suffit, allez et me laissez à présent.

Les diables se retirent. — Le messager arrive.

Venez, mon messager, approchez : allez pour moi à Brest, et dites au roi que je voudrais, une fois encore entretenir sa majesté.

AR C'HANNADER.

Lavaret a rit d'in traou hag a zo riskluz,
Pa'z oc'h enebourien, e kavo se am-c'hréuz.
Mes me zo, a gredan, eveuz he vignouned,
Ne gavo ket iskiz ez afenn d'he gaouet.
Kemerit ho repoz, hag ho patianted,
Me a reï respont d'ehoc'h evel m'am bezo bet.

C'HOARIEL II.

AR ROUE ARZUR DRE EUR PENN, KANNADER KERVOURA DRE EUR PENN-ALL.

AR C'HANNADER.

Roue, me ho salud, gant enor ha respet ;
Euz a berz Kervoura ez oun deut d'ho kaouet.
C'hoant braz en deuz zoken, gant pep humilite,
Da hellout he-unan, komz ouz-hoc'h a goste.

ARZUR.

Petra eo he affer, ma c'houlenn ma gwelet?
Hen-nez a zo eun den dihetuz d'am spered ;
Rak me zoughe d'ezhan pep fizianz ha respet,
Hag elec'h ma faëa, en deuz ma glac'haret.

AR C'HANNADER.

Aotrou, c'houi zo roue, c'houi zo holl c'hallouduz,
Mes ann druez ho kra bepred trugarezuz.
Ann den-ze m'hoc'h assur en em gav keuziet,
Hag a c'houlenn iskuz d'he amzer dremenet.
Dievested ann den her gra lies nec'het,

LE MESSAGER.

Vous me parlez-là de choses qui ne sont pas sans péril; puisque vous êtes ennemis, il trouvera cette démarche déplaisante. Mais je suis, je crois, de ses favoris; rassurez-vous donc et attendez patiemment, je vous rapporterai fidèlement la réponse qui me sera faite.

SCÈNE II.

LE ROI ARTHUR D'UN COTÉ, LE MESSAGER DE KERVOURA DE L'AUTRE,

LE MESSAGER.

Mon roi, je vous salue, avec honneur et respect; Je suis envoyé vers vous par Kervoura. Il a un grand désir de pouvoir, en toute humilité, vous entretenir en particulier.

ARTHUR.

Que veut-il, et pourquoi demande-t-il à me voir, c'est un homme que j'ai en horreur. Car, j'avais en lui toute confiance, et au lieu d'en être reconnaissant, il m'a plongé dans la douleur.

LE MESSAGER.

Seigneur, vous êtes roi, vous êtes tout-puissant, mais la pitié vous rend toujours miséricordieux. Cet homme est bien repentant, je vous assure, et il implore le pardon pour le temps passé. L'étourderie de

Hag ar re honesta a vez liez tromplet ;
Ha kalz a ve piket, goude ho gwall vuhe,
Da guitât ho zechou ha da heulia Doue.
Ho preur-kaër er c'hiz-ze a deu d'en em renta,
Hag en deuz ma fedet da zont beteg ama,
Da c'houlenn trugarez, ma permetit d'ezhan,
Euz ann drouk en deuz gret, m'ho ped, pardonit-han.

ARZUR.

Mignon, na ouzon ket petra a respontenn,
Nemed na fell ket d'in derc'hell rankun ouz den.
Ha pa 'z onn adarre euruz em paradur,
E karfenn reï d'an oll eur-vad ha plijadur.
Livirit d'ezhan dont hep aon na melkoni,
Ar pez zo tremenet zo traou ha ne d-int mui.
Pardonet eo ive gant he c'hoar Tryphina ;
N'euz gher euz ann traou-ze, pell-zo barz enn ti-ma.

AR C'HANNADER.

Ho trugarez, aotrou ; me ia breman timat,
Da gass da Ghervoura respont ha kêlou mad.
Eur-vad ha levenez pell amzer enn ho ti !
Bennoz Doue bepred gant ho pried ha c'houi.

C'HOARIEL III.

AR C'HANNADER DA GHERVOURA.

Salut, prins Kervoura, gret eo ma c'hefridi ;
Bet eo euruz ma zrô, kontant vec'h anezhi.

l'homme lui cause parfois bien des chagrins, et les plus honnêtes sont souvent pris ; plusieurs, après avoir mené une vie coupable, désirent s'amender et écouter la voix de Dieu. C'est la situation de votre beau-frère, et il m'a prié de venir jusqu'à vous pour demander miséricorde, si vous daignez lui permettre. Pardonnez-lui, je vous prie, les torts qu'il a eus envers vous.

ARTHUR.

Mon ami, je ne sais que vous répondre, si ce n'est que je ne veux conserver rancune à personne ; ainsi, puisque je suis de nouveau heureux avec ma femme, je voudrais procurer à tous bonheur et plaisir. Dites lui donc de venir sans peur et sans souci ; que ce qui est passé n'existe plus ; sa sœur Tryphine lui pardonne aussi, et depuis longtemps il n'est plus question de tout cela dans cette maison.

LE MESSAGER.

Merci, seigneur ; je vais sur le champ porter la bonne nouvelle à Kervoura. Puissent le bonheur et la joie régner longtemps dans votre maison ! et que la bénédiction de Dieu soit toujours avec vous et avec votre épouse.

SCÈNE III.

LE MESSAGER A KERVOURA.

Salut, prince Kervoura, ma commission est faite ; ma démarche a réussi, et vous serez content. La réponse

It, pa blijo gan-choc'h, respond vad am euz bet,
Plijout a ra d'ez-han ar pez a choulennet.

KERVOURA.

Kannad fidel ha mad, ne gollot ket ho poan,
Mes troït a goste, ha ma list ma-unan.
Ha me ia eun nebeut da zonjal a-zevri,
Penaoz en em ghemer evit he zaludi.

Ar c'hannad en em denn. — Kervoura he-unan.

N'euz kaz a ghement-se, ma c'halon zo karghet,
Enn eur velkoni vraz ez oun bepred dalc'het;
Rak kollet am euz holl kement a esperenn,
M'en em venjo eur wech, pe ne vezin ket den.

C'HOARIEL IV.

ARZUR a zeu dre eur penn; KERVOURA a ia d'he zaludi.

KERVOURA.

Arru eo ann aotrou, me her gwel o tonet;
Me ia d'he zaludi, evel ma 'z eo dleet.
« Ha d'choc'h, ma breur Arzur, dispoz oc'h a bell-zo?
« Neuz-vad hoc'h euz bepred, daoust d'ho enoeo.
« P'am euz klevet e oac'h en laouenedighez,
« Oun deut da ober d'choc'h ma sevenedighez.

ARZUR.

Kervoura, na rit ken nemet paëa ho tle,
O tont d'am zaludi, rak me eo ho roue.

est favorable, allez quand il vous plaira, ce que vous demandez a l'agrément du roi.

KERVOURA.

Messager fidèle et dévoué, votre peine ne sera pas perdue : mais retirez-vous, et me laissez seul. Je vais réfléchir un moment à la manière dont je dois m'y prendre pour me présenter devant lui.

Le messager se retire. — Kervoura seul.

Quoiqu'il en soit, mon cœur est accablé de chagrin; j'ai perdu tout ce que j'espérais; mais je me vengerai une bonne fois, ou je ne suis pas un homme.

SCÈNE IV.

ARTHUR D'UN CÔTÉ DU THÉATRE; KERVOURA VA LE SALUER.

KERVOURA.

Le roi arrive, je le vois venir; je vais le saluer comme je le dois. « — A vous, mon frère Arthur! « Êtes-vous depuis longtemps en bonne santé? vous « avez bonne mine, quels que puissent être vos « ennuis : quand j'ai appris que vous étiez heureux et « joyeux, je suis venu vous offrir mes félicitations. »

ARTHUR.

Kervoura, vous ne faites que payer ce que vous devez, venant me rendre hommage, car je suis votre roi. Il y a longtemps, il est vrai, que nous ne nous

Pell amzer zo, gwir eo, ne voamp en em welet,
Mes joa vraz eo gan-en pa 'z omp en em gavet.

KERVOURA.

Ma c'hoar, livirit d'in penaoz a ra brema,
Hag hi a hell pelloc'h kaout plijadur ha joa?
Allaz! me oar ervad oun enebour d'ezhi,
Ne gretenn birviken monet mui diraz-hi.

ARZUR.

E kement-se, ma breur, fazia eo a rit;
Dousoc'h eo ar verc'h-se evit na esperit.
Biskoaz, me hoc'h assur, n'em euz klevet gant-hi,
Disterra klem ouz-hoc'h, pell diouc'h kaout facheuri.

KERVOURA.

C'hoant am be da laret eur gher trezomp hon daou,
Gant ann amzer, ma breur, c'houi welo mar d-e gaou.
Mar permetit gan-en, n'ez euz offanz ebed,
Nemet ma 'z eo kontrol d'ar pez a esperet.

ARZUR.

Me a bermet gan-ehoc'h, larit ho polonte,
Mar d-eo evit ma mad, ho po joa goude-ze.

KERVOURA.

Ma c'hoar a zo dija dare da wilioudi,
Hag oc'h euz c'hoant da gaout eun dauphin digant-hi,

étions vus, mais ma joie est grande puisque nous nous retrouvons.

KERVOURA.

Et ma sœur, dites-moi comment elle se porte; peut-elle encore trouver quelque plaisir, quelque bonheur? Hélas! je sais bien que je suis un ennemi pour elle, je n'oserai jamais me présenter devant ses yeux.

ARTHUR.

Vous vous trompez en pensant ainsi, mon frère, cette femme est plus généreuse que vous ne croyez. Jamais, je vous l'assure, je ne l'ai entendue proférer contre vous aucune plainte, bien loin qu'elle soit fâchée.

KERVOURA.

Je voudrais vous dire un mot entre nous deux; avec le temps, mon frère, vous verrez si j'aurai menti. Je parlerai donc, si vous me le permettez; il n'y a nulle offense, quoique ce soit contraire à ce que vous espérez.

ARTHUR.

Parlez à votre gré, je vous le permets, et si c'est pour mon bien, vous en aurez de la satisfaction dans la suite.

KERVOURA.

Ma sœur est encore enceinte, et vous avez le désir qu'elle vous donne un dauphin; l'enfant naîtra dans

Tri mîz nemed tri deiz zo choaz ma vo ganet ;
Merkit mad ann amzer, ha neuze e welfet.

ARZUR.

Gan-ehoc'h oun souezet, ha n-eo ket hep abek,
Pa livirit eun dra, ha n'oc'h ket sur gwiziek.
Penaoz merka d'eur c'hreg ann termenn hag ann de?
Micher eun divinour a ghemerit aze.

KERVOURA.

Kaëroc'h a livirin, bete p'am euz boulc'het ;
C'houi a welo eun deiz ha gwir am bo laret.
Ha mar lavaran gaou, biken na c'houlennan,
Beza kredet gant den, war netra er bed-man.
Evel ma laran d'ehoc'h, sonj hoc'h euz da gaouet,
Eur c'hrouadur bihan da veza kurunet.
Ha me a lavar d'ehoc'h, ne ket eur mab a vô,
Eur verc'h vihan a zoug, hag houn-nez a c'hano.
Rak a c'han da dri mîz c'houi a vezo en doan,
Da c'hout ha gwir a vô ar pez a lavaran.
Setu aman ma zin, ha ma fenn da drouc'ha,
Mar na c'hoarvez ar pez a ziouganan ama.

ARZUR.

N'hon euz ezom a zin, gant amzer ni welo,
Bezet gwir, bezet gaou, nikun na zamanto.
Etrez-omp koulzgoude, plijadur zo klevet,
Ar pez n'e ket bet c'hoaz, hag ha zo da zonet.

KERVOURA.

Enn divez, na fell d'in offansi den ebed,

trois mois moins trois jours; notez bien le temps et vous verrez.

ARTHUR.

Vous m'étonnez beaucoup, et ce n'est pas sans raison, en me parlant d'une chose que vous ne connaissez pas. Comment marquer à une femme le terme et le jour? Vous faites là le métier d'un devin.

KERVOURA.

Je vous dirai même davantage, puisque j'ai commencé, et vous verrez un jour si j'aurai dit la vérité. Et si j'ai menti, je demande que désormais personne au monde n'ajoute foi à ma parole. Comme je vous l'ai déjà dit, vous comptez sur un jeune fils pour porter un jour la couronne. Et moi je vous dis que ce n'est pas un fils que vous aurez, mais que Tryphine porte une fille, et c'est une fille qui naîtra. Pendant trois mois vous serez donc en peine de savoir si je dis la vérité : je vous offre ma signature et ma tête à couper, si ce que j'annonce en ce moment n'arrive pas.

ARTHUR.

Nous n'avons que faire de votre signature, nous verrons bien avec le temps, et, vrai ou non, nul ne s'en trouvera mal. Entre nous cependant, on a du plaisir à connaître ce qui n'est pas encore, et ce qui doit arriver.

KERVOURA.

Enfin, je ne veux offenser personne, je désire seu-

Nemet reï da c'houzout ec'h hellan bout kredet.
Digassit d'in lizer pa vo gwilioudet,
Da c'hout hag hen vo gwir ar pez am euz laret.
Aotrou, ho servicher! marteze ho skuizan,
Kenavo ar c'henta, iskuz a c'houlennan.

C'HOARIEL V.

ARZUR HAG HE BACH.

ARZUR.

Setu doughet ann taol gant ar prinz Kervoura;
War ghement-se breman, e sonjan n'oon petra.
Merket am boa ar mìz, ar zizun hag ann de,
Hag int en em gavet evel ma lavare.
Rak-se it, ma fachik, war ann heur, ha buhan,
Da gass ar c'hèlou mad ha ma lizer d'ezhan.

AR PACH.

Aotrou, me ia raktal, hep kammed amzeri,
Ha kent ma vezo pell, me reï ho kefridi.

C'HOARIEL VI.

AR PACH E TI KERVOURA.

Prins huël er vrô-ma, deut oun d'ho saludi;
Roue ar Vretoned am digass enn ho ti.
Setu lizeriou d'ehoc'h, p'ho pezo ho zellet,
Ho po sonj euz eun dra ho poa d'ezhan laret.

lement faire entendre que je suis digne de foi. Ecrivez-moi quand elle sera délivrée, pour me faire connaître si ma prédiction se sera accomplie. Votre serviteur, seigneur; je vous fatigue peut-être; au revoir, et excusez-moi.

SCÈNE V.

ARTHUR ET SON PAGE.

ARTHUR.

Voilà la prophétie du prince Kervoura accomplie! Je ne sais que penser de tout cela. J'avais marqué le mois, la semaine et le jour, et tout est arrivé comme il l'avait dit. Allez, mon petit page, allez promptement et sur l'heure, lui porter la bonne nouvelle, avec cette lettre.

LE PAGE.

Maître, je pars à l'instant, sans perdre un moment, et, avant qu'il soit longtemps, j'aurai rempli votre message.

SCÈNE VI.

LE PAGE CHEZ KERVOURA.

Prince puissant dans ce pays, je vous salue; le roi des Bretons m'envoie vers vous; voici des lettres et, quand vous les aurez lues, vous vous souviendrez d'une chose que vous lui aviez prédite.

KERVOURA a lenn al lizer, hag a lavar :

Palle-charni-morghe! kement-man a blij d'in;
Setu deut ma c'homzou da vout gwir war ar fin.
Kement-ma a ra d'in kaout c'hoaz ann esperanz,
D'en em lakat e gras, ha da gaout audianz.
Pozit aze, ma den, ha me ia da skriva
Eul lizer d'am breur-kaër, da gass gan-ehoc'h d'ezha.

Kervoura a skriv hag a gomz.

« Ma breur, sonjit ervad, ha pouezit ma c'homzou,
« Da eun den gwall-vrudet eo mad komz a-wechou.
« Kemeret oun kasi evid eun teod aspik;
« Mes evid ann taol-man, den na lavaro grik.
« Na skrivin netra ken, ma breur, el lizer-man,
« Me a iel d'ho kwelet a-benn eiz deiz a-c'han. »

Reï a ra al lizer d'ar pach.

Dàlit, pach ar roue, it d'ar gher pa garfet,
Pa 'z eo gaillard ma breur, me a zo divorc'hed.

AR PACH.

Kenavezo, aotrou, me ia em hent breman,
Me a raï evid-hoc'h kerkoulz hag evit-han.

C'HOARIEL VII.

AR ROUE DRE EUR PENN, AR PACH DRE AR PENN-ALL.

AR ROUE.

Setu arru ma fach, me her gwell o tonet.....
Ha gret eo ann affer? petra en deuz laret?

KERVOURA après avoir lu la lettre.

Palle-charni-morghe! tout ceci me plaît fort : Voilà que mes prédictions se sont enfin vérifiées. Maintenant je puis encore espérer de rentrer en grâce auprès du roi et de pouvoir me présenter devant lui. Attendez un instant, mon ami, je vais écrire une lettre que vous porterez à mon beau-frère.

Kervoura écrit, et dit :

« Mon frère, réfléchissez bien et pesez mes paroles!
« A un homme mal famé il est bon quelquefois de
« parler : peu s'en faut qu'on ne me prenne pour une
« langue d'aspic; mais pour le coup, personne ne
« soufflera mot. Je ne vous dirai pas davantage, mon
« frère, dans cette lettre, car j'irai vous voir dans
« huit jours. »

Il remet la lettre au page.

Tenez, page du roi, et partez quand il vous plaira; puisque mon frère est en bonne santé, je suis sans inquiétude.

LE PAGE.

Adieu, seigneur, je me remets en route, et vous servirai comme mon propre maître.

SCÈNE VII.

LE ROI d'un côté du théâtre, LE PAGE de l'autre.

LE ROI.

Voilà mon page de retour, je le vois venir.... La commission est-elle faite? et qu'a-t-il dit?

AR PACH.

N'en deuz laret netra, nemet m'en deuz skrivet
Da sonjal er c'homzou en doa d'ehoc'h lavaret.
Setu aman respont a zeu d'ehoc'h digant-han;
Abarz nebeud amzer en em gavo aman.

AR ROUE.

Troit a goste, ma den, ha ma list da zonjal,
Al lizer-man em c'hass trezeg eun amzer-all.

Ar pach en em denn.

Kervoura zo eun den hag a oar meur a dra,
Kasi kement a lar zo gwir bete vrema.
Bepred e talc'h d'he daol, ha ne ankouaïn ket
Ar c'homzou am-c'holo en deuz d'in lavaret.
Daoust petra vo, mad eo derc'hel al lizer-man,
Ha tevel war bep tra, ken ma vo deut aman.

C'HOARIEL VIII.

KERVOURA A ZO KOUSKET ENN EUR GADOR. — ANN DIAOULOU A ZILAMM WAR ANN THEATR.

ASTAROTH.

Berith, deuz alesse, koulz eo mont da bourmen,
Koll amzer a reomp, na reomp netra ken.
Dibrofid eo aman ar boan a ghemeromp,
Setu goullo hor zac'h, hor micher a gollomp.

BERITH.

Petra a fell d'id-de? N'ouzon petra a ran;

LE PAGE.

Il n'a rien dit, il vous écrit seulement de réfléchir aux paroles qu'il vous a dites. Voici la réponse qui vous vient de lui; sans tarder il se rendra lui-même près de vous.

LE ROI.

Retirez-vous, mon ami, et me laissez à réfléchir, car cette lettre me reporte vers d'autres temps.

Le page se retire.

Kervoura est un homme qui sait beaucoup de choses, et presque tout ce qu'il dit s'est vérifié jusqu'aujourd'hui. Il maintient son dire, et je n'oublierai pas les paroles obscures qu'il m'a adressées. Quoiqu'il puisse arriver, il est bon de conserver cette lettre et de garder le silence, jusqu'à son arrivée.

SCÈNE VIII.

KERVOURA EST ENDORMI DANS UN FAUTEUIL. — LES DIABLES S'ÉLANCENT SUR LE THÉATRE

ASTAROTH.

Viens-t-en, Berith : autant vaut aller se promener, car nous ne faisons que perdre notre temps. Nous nous donnons ici de la peine sans profit; notre sac est vide, et nous perdons notre métier.

BÉRITH.

Que veux-tu ? je ne sais plus ce que je fais : Kervoura

Tromplet eo Kervoura evel d-oun ma-unan.
Pa oa e kreiz he vrud, ez eo kouezet gwassa,
Chetu hen kousket krenn, feaz eo er wech-ma.

ASTAROTH.

Me ia, pa 'z eo kousket, da zisrevel d'ezhan,
Eur sekred, ha biskoaz n'am boa sonjet enn-han.
He gorf a zo kousket, he spered zo dihun,
Ne hall, na noz na de, ober a nep seurt hun.

Tostaad a ra ouz skouarn Kervoura, hag e lavar :

Emaot bepred e poan, hag e torrez da benn
O klask en em venji war da enebourien :
Mes m'ar kerez senti, brema m'es kelenno,
Penaoz en em zikour, ha dre bez seurt ardo.
Te c'heuz aour hag arc'hant, hag ive kalz beli,
Hag a vo sikouret enn heur ma liviri.
Me lar d'id, mar kerez, e vezo c'hoaz kredet
A enep Tryphina ar pez e c'heuz savet.
Kemer eur mignon d'id, eun den sur ha gwiziek,
Ha kass-hen d'ar Rouen dindan aoz eur belek ;
Laka c'hoaz ar roue da gaout displijadur,
Hag ar belek o tont, evel dre avantur,
A raï d'ezhan kredi e deveuz anzavet,
En he c'hovesion, ar pez es poa laret.
Me bromet, ar roue a vezo morc'heduz,
Ha Tryphin a vezo eur wech c'hoaz gwalleuruz.

KERVOURA ho tihun.

He-man zo eun hunvre ! kement-ma renk bout gret,
Me oar petra zo deuet enn nôz-man em spered.

a été trompé, comme je le suis moi-même. Il est tombé au moment où il était le plus puissant : le voilà endormi profondément : il n'en peut plus, cette fois.

ASTAROTH.

Puisqu'il dort, je vais lui révéler un secret, auquel je n'avais jamais songé. Son corps dort, mais son esprit veille, car ni la nuit ni le jour, il ne peut goûter un instant de repos.

Il s'approche de Kervoura, et lui dit à l'oreille :

« Tu es toujours en peine, et tu te casses la tête à « chercher les moyens de te venger sur tes ennemis : « mais, si tu veux m'écouter, je te conseillerai et « t'enseignerai la manière de te tirer d'embarras. Tu « as de l'or et de l'argent, tu es puissant, et tu n'as « qu'à parler pour qu'on s'empresse de te prêter « assistance. Je te le dis, si tu veux on croira encore « ce que tu as inventé contre Tryphine. Prends un de « tes amis, un homme sûr et discret, et qui ait de « l'instruction, et envoie-le au roi, sous le déguisement « d'un prêtre. Cause encore du déplaisir à Arthur : « le prêtre, arrivant comme par hasard, lui fera « croire que Tryphine lui a avoué, en confession, « tout ce que tu as déjà dit au roi. — Tu peux m'en « croire, le roi aura du chagrin, et Tryphine sera « encore une fois malheureuse. »

KERVOURA, s'éveillant.

En voilà un songe ! c'est bien là ce qu'il faut faire. Je sais ce qui m'est venu à l'esprit cette nuit. Si je

Ha m'ar ghellan eur wech kaout em c'hers ann den-ze,
E vezin krenv a-walc'h war spered ar roue.
Na larin netra ken, me ia d'ar ghear a Vrest,
Kent ma teuin a-c'hano, me lakaï mil dempest.
Me lakaï disparti etre ar c'houabrennou,
Etre ann heol al loar, hag ar steredennou.
Tevel zo mevel mad, rak na ve flatterrien ;
Gant amzer, a gredan, me iello tre da benn.

C'HOARIEL IX.

ARZUR DRE EUR PENN, KERVOURA DRE AR PENN-ALL.

KERVOURA.

Ha d'ehoc'h, Arzur, ma breur, roue a Vreïz-Vihan ;
Arru oun d'ho kwelet, na glemman ket d'am poan.
Breman, pa ouzoc'h skler darn euz ar wirionez,
Oun deut d'en em wenna euz ma fallagriez.

ARZUR.

Eleal, ann taol-man a zo d'ehoc'h eur gwarant,
Hag o sonjal en se em euz kontantamant.
Kalz eo konsideri penaoz hoc'h euz gwiet
E oa eur verc'h vihan a zoughe ma fried.
Ha diskleriet ker just ann amzer hag ann heur ;
Rak n'oc'h ket faziet ann disterra, ma breur.

KERVOURA.

Mad a hellit kredi, evid-oun bout laket
Falla teod zo er vrô, dre 'n abek d'ho pried,

puis avoir un tel homme à ma disposition, j'aurai assez d'autorité sur l'esprit du roi. Je n'en dirai pas davantage, je me rends sur le champ à Brest, et avant d'en revenir, je soulèverai mille tempêtes Je mettrai les nuages en guerre, ainsi que la lune, le soleil et les étoiles. Mais il est bon de se taire, de peur d'être entendu et trahi : avec le temps, j'espère venir à bout de mon affaire.

SCÈNE IX.

ARTHUR D'UN COTÉ DU THÉATRE, KERVOURA DE L'AUTRE COTÉ.

KERVOURA.

Salut à vous, mon frère Arthur, roi de la Petite-Bretagne ; je viens vous voir, et je ne me plains pas de ma peine. Maintenant que vous connaissez en partie la vérité, je viens me disculper près de vous des méchancetés dont on m'accuse.

ARTHUR.

Assurément l'évènement vous donne raison, et j'en suis content, quand j'y pense. Je suis fort étonné que vous ayez pu savoir que c'était d'une fille que ma femme était enceinte, et préciser si bien et le temps et l'heure, car vous ne vous êtes trompé en rien, mon frère.

KERVOURA.

Vous pouvez bien croire que, quoique je passe pour la plus mauvaise langue du pays, et cela grâce à votre

Den na viro ouz-in da c'houût ar wirione,
Diwar n 'euz forz petra, p 'am bezo bolonte.
Ha peghement bennag ma lare peb-unan
E oan eun den divad e kenver Tryphinan,
Ne d-oun ket ken kruel da zont gant falzentez
Da zevel eur gwal-vrud, ma n'am euz diazez.
Ia, ha kredit c'hoaz, gant amzer e welfet,
Skleroc'h ar wirionez, evit n'hoc'h euz gwelet.
Mes ann traou-ze, m'hen tou, a zo traou tremenet,
Lezomp-hi a gostez, ha bezomp mignoned.

ARZUR.

Ma breur, bezomp eta mignoned adarre,
Ma n'arru nemed mad, laret d'in ho toare,
Ha m'ar deu glac'har d'in, me zalc'ho evel ken
Da veza ho mignon e-keit ha ma vin den.

C'HOARIEL X.

KERVOURA A IA DA GAVOUT AR FALZ-BELEK.

KERVOURA.

Ha d'ehoc'h, den a enor, unan ma mignoned,
Abars monet e kear ez oun deuet d'ho kwelet.
C'houi a oar ann doare dre-man, mar goar hini,
Hag a hell ma zikour, evit ma frealzi.

AR FALZ BELEK.

Aotrou, me zo hep mar, ho servicher fidel,
Ha keit ha n a hellin, me a reï d'ehoc'h skoazel.
Ha ma em euz netra a helfe talvout d'ehoc'h,
Kement a zo em zi a zo holl evid-hoc'h.

femme, personne n'empêchera que je ne connaisse la vérité, en toute chose, quand cela me plaira. Et pourtant tous s'accordaient à dire que je ne voulais que du mal à Tryphine. Je ne suis pas assez cruel pour répandre de mauvais bruits contre quelqu'un, faussement, et sans motifs. Oui, et soyez persuadé qu'avec le temps vous verrez plus clairement encore la vérité. Mais ce sont là des choses passées, je le jure; n'en parlons plus et soyons amis.

ARTHUR.

Mon frère, je le veux bien, soyons encore amis; et, quoiqu'il en arrive, dites-moi votre pensée; si moi-même j'éprouve quelque chagrin, je n'en resterai pas moins votre ami, pendant que je serai en vie.

SCÈNE X.

KERVOURA VA TROUVER LE FAUX PRÊTRE.

KERVOURA.

Salut à vous, homme d'honneur, mon ami; je viens vous voir avant d'aller en ville; vous connaissez mieux que personne ce qui se passe dans le pays, et vous pouvez me donner aide et consolation.

LE FAUX PRÊTRE.

Seigneur, je suis, n'en doutez pas, votre fidèle serviteur, et autant que je le pourrai, je veux vous être utile. Si j'ai quelque chose qui puisse vous servir, disposez de tout ce qui est dans ma maison.

KERVOURA.

Ar pez a c'houlennan a reot, mar kirit;
Neb a ve dindan bec'h en deuz mall da vont kuit.
Goût a rit ann doare, hag ann trouz a zo bet
Diwarbenn Tryphina hag Arzur, he fried.
Traou terrupl a zo bet klevet enn amzer-zé,
Ma 'z oun disc'hrasiet d'am c'hoar ha d'ar roue.
Traou gwir, me oar erfad, a zo bet diskuillet,
Hag a zalc'hin bepred a zo bet c'hoarvezet.
C'hoant am euz, mar ghellan, da aoza ann traou-ze,
Ha da gaout ho kras-vad ann eil hag eghile.
Ar roue, a gredan, zo evid-oun bepred;
Hoghen euz ann tu-all, biken na vinn kredet.

AR BELEK

Diskleriet d'in, aotrou, skleroc'h ho fontazi,
Ma hellin en em drei, ha sonjal a-zevri.
Mar 'z euz bet traou-rec'huz, ez int holl tremenet,
Hag e kredan ez oc'h breman holl mignoned.

KERVOURA.

Orsa! ne d-eo ket se; neb a ve offanset
A c'houlenn, gant reson, beza didamallet,
Ann holl a sonj d'ezho em euz-me gwall-gomzet
War stad ar rouanez, hep n'he doa meritet.
Hag a ran avis d'ehoc'h, kement den zo er vrô,
Na reont nemet krozal, ha dispenn ma hano.
Sonjit eta pe-ghiz gallout ma skoazia,
Pa 'z oc'h den ghinidik hag o choum er gher-ma,

KERVOURA.

Ce que je veux vous demander, vous pouvez le faire; celui qui est sous une charge est pressé de s'en débarrasser. Vous connaissez les histoires et les bruits qn'on a répandus au sujet de Tryphine et d'Arthur, son époux. Des choses effrayantes ont été dites en ce temps-là, si bien que j'ai perdu les bonnes grâces de ma sœur et du roi. Je sais que les choses révélées étaient vraies, et je persisterai toujours à dire qu'elles sont arrivées. Je voudrais, si c'était possible, arranger tout cela, et reconquérir les bonnes grâces d'Arthur et de Tryphine. Le roi, j'en suis persuadé, m'est encore favorable. Mais d'un autre côté, on ne me croira jamais.

LE PRÊTRE.

Dites-moi plus clairement, monseigneur, ce que vous désirez, afin que je puisse me retourner et y réfléchir sérieusement. S'il y a eu des choses regrettables, tout est passé, et je crois qu'aujourd'hui vous êtes tous amis.

KERVOURA.

Oh! il n'en est rien; celui qui a été injustement accusé veut, avec raison, être disculpé. Tout le monde croit que j'ai mal parlé de la reine, sans qu'elle l'ait mérité, je vous dirai même que tous les habitants du pays ne font que murmurer contre moi et déchirer mon nom. Songez donc au moyen de me venir en aide, puisque vous êtes né et domicilié dans cette ville. Un de ces jours, présentez-vous devant le

Unan ann deisiou-man, it dirag ar roue,
Gant habit eur belek, ma oblijit en se,
Da lavaret d'ezhan e deuz kovesaët,
Ouz-hoc'h ar gwallou braz zo d'ezhi tamallet,
Hag a ouzoc'h erfad ez euz bet traïtourez,
E kenver ar bughel, dre he fallagriez.

AR BELEK.

Aotrou, braz e komzit, pa fell d'ehoc'h ma lakât
Da ober eun dra fall, da goueza e gwall stad.
C'hoant hoc'h euz d'am lakât ar reuzeudika den,
A zo hag a vezo war ann douar biken.

KERVOURA.

Perag bout reuzeudik? ma mignon bezit sur,
Ne ouio den netra, nemet ma breur Arzur;
Hoghen ann anzao-ze a reï hep mar ebed
Ma vinn enn he c'hras-vad, ha neuze enoret.

AR BELEK.

Aotrou, c'houi gomz aze euz eur c'hrim dangeruz,
Hag a grio venjanz eun deiz dirak Jezuz.
Hag e ve gwir ann dra, nen d-eo ket permetet
Diskleria pec'hejou a ve kovessaët.

KERVOURA.

Souezet oun gan-ehoc'h, pa ho kwelan war gren,
Gant eun dra ha ne vô anavezet gant den.
Komzit a vouez izel, hag etrez-hoc'h ho taou,
Biken ne d-aï ma breur da ziskuill ho komzaou.
Mar grit d'in ann dra-ze, me ho lakaï kontant,
Pevar mil skoed ho po en aour hag en arc'hant.

roi, sous le déguisement d'un prêtre, dites-lui, pour m'obliger, que Tryphine vous a avoué en confession les grands crimes qui lui sont reprochés, et que vous êtes certain qu'il y a eu trahison de la part de la mauvaise mère à l'égard de son fils.

LE PRÊTRE.

Seigneur, vous parlez de choses graves; vous voulez m'amener à commettre une mauvaise action, et m'exposer à tomber dans le malheur; vous voulez faire de moi l'homme le plus misérable qui ait jamais existé on qui existera jamais.

KERVOURA.

Comment, misérable? Mon ami, soyez convaincu que personne, Arthur excepté, n'aura connaissance de rien; mais cet aveu fera, sans nul doute, que je recouvrerai ses bonnes grâces, et par suite des honneurs.

LE PRÊTRE.

Seigneur, vous me parlez-là d'un crime qui n'est pas sans péril, un crime qui un jour criera vengeance devant Jésus. Et quand la chose serait vraie, il n'est pas permis de révéler des péchés avoués en confession.

KERVOURA.

Je suis bien surpris de vous voir trembler ainsi pour une chose dont nul n'aura connaissance. Parlez bas, et qu'il n'y ait que nous deux; jamais mon frère ne révélera rien de vos paroles. Si vous faites cela pour moi, je vous récompenserai de façon à vous contenter; vous aurez quatre mille écus en or et en argent.

AR BELEK.

Evit aour nag arc'hant ne dle morse ann den
En em lakaat en riskl da ober gwall dermen.

KERVOURA.

Gwall dermen? c'hoaz eur wech, m'hoc'h assur ne
Dre ma 'z eo ann traou-ze a bell-zo tremenet. [vo ket,]
Peghen nebeut a dra a ra d'ehoc'h ma refuz!
Ma oblijit en-se, ha me ho kraï euruz.

AR BELEK

Ma! aotrou, it d'ar ghear, gret vezo ko koulenn,
Kenta ma her c'havin elec'h na vezo den.
Mes c'houi, taolit evez da veza d'in fidel;
N'her grafenn ket d'eun-all, na pa dlefenn mervel.

KERVOURA.

N'ho pezo ket a gheûn, me vezo evid-hoc'h;
Ha mar am zervichit, me hen talvezo d'ehoc'h.

C'HOARIEL XI.

KERVOURA HAG HE BACH.

KERVOURA.

Baleït, ma fachik, da vit d'in daou zoudard,
Godisserien desket, hag eun tammik kanfard.
Grit d'ezho dont buhan aman da gomz ouz-in,
Hag ho devo cher-vad, mar bezont feal d'in.

LE PRÊTRE.

Ni pour de l'or ni pour de l'argent on ne doit s'exposer à finir mal.

KERVOURA.

Finir mal ? Je vous le dis encore une fois, il n'en sera rien, puisque toutes ces choses se sont passées il y a longtemps. Me refuser pour si peu de chose ! faites cela pour moi, et je vous rendrai heureux.

LE PRÊTRE.

Eh ! bien, j'y consens : retournez chez vous, seigneur, il sera fait selon votre désir, la première fois que je le rencontrerai seul. Mais vous même, soyez fidèle à votre promesse ; je ne le ferais pas pour un autre, quand je devrais mourir.

KERVOURA.

Vous n'aurez pas à vous repentir, je vous défendrai ; si vous me rendez ce service, je saurai le reconnaître.

SCÈNE XI.

KERVOURA ET SON PAGE.

KERVOURA.

Allez, mon petit page, allez me chercher deux soldats, habiles parleurs, et quelque peu fripons : faites qu'ils viennent sur le champ me parler ; je les traiterai bien, s'ils me servent fidèlement.

AR PACH.

Livirit d'in, ma mestr, pere a c'houlennet.

KERVOURA.

Digass d'in daou baotr mad, ha dreist pep tra segret.

C'HOARIEL XII.

AR PACH D'AR ZOUDARDET.

Ha d'ehoc'h, paotred ar c'hoard, deuit da gaout ann
Ezom 'n deuz ac'hanoc'h, paëamant ho pezo. [aotro,]
Cher-vad, me hoc'h assur, ho pezo digant-han,
Ha peb a bez arc'hant, ma sentit mad out-han.

AR C'HENTA SOUDARD.

Pa gomz d'eomp a cher-vad, ni iell, p'ho pezo [c'hoant],
Ha pa hon euz kêlou da gaout c'hoaz paëamant.

C'HOARIEL XIII.

KERVOURA, ANN DEN A GAMPR, AR C'HANNADER, AR PACH, AR ZOUDARDET.

ANN EIL SOUDARD.

Ha d'ehoc'h, hor prins, hor mestr, petra zo a neve,
Pa'z omp dighemennet da zont en ho pete?

LE PAGE.

Maître, désignez-moi ceux que vous désirez.

KERVOURA.

Amène-moi deux bons gars, et avant tout capables de garder un secret.

SCÈNE XII.

LE PAGE AUX SOLDATS.

Je vous salue, gens de la garde ; venez trouver mon maître, il vous fera bonne chère, et il vous payera généreusement. Il vous traitera bien, je vous le promets, et de plus, il vous donnera à chacun deux pièces d'argent, si vous faites bien ce qu'il commandera.

LE PREMIER SOLDAT.

Puisque vous nous parlez de bonne chère, nous sommes prêts à vous suivre, quand il vous plaira, surtout puisqu'on nous promet en outre un salaire.

SCÈNE XIII.

KERVOURA, LE VALET DE CHAMBRE, LE MESSAGER, LE PAGE, LES SOLDATS.

LE SECOND SOLDAT.

Salut, prince, notre maître ; qu'y-a-t-il de nouveau, pour qu'on nous invite à venir vous trouver ?

KERVOURA.

Paotred vad, da ghenta, ha c'houi vo segret d'in ?
Ne gollot ket ho poan evit senti ouz-in.

AR C'HENTA SOUDARD.

Pa eo plijet gan-ehoc'h, aotrou, hon dighemenn,
Ni vezo d'ehoc'h segret, ha gwir zervicherien.

KERVOURA.

It eta, me ho ped, ho taou d'en em guzet
E berjez ar roue, elec'h n'ho kwelor ket.
Eur brouz koad zo eno, hag eur radennek stank ;
Ar pez a lavaran a renk bout gret divank.
Di ez eot eta, hag e renkot skoachan ;
Mes taolit evez-mad penaoz ho kelennan.
Ar rouanez a Vreïz a dle dont d'al lec'h-se,
En aviz komz ouz-in ; kroghit enn-hi neuze.
Hoghen klevit erfad, n'he dismegansit ket,
Mes divizit gant-hi evel amourouzed.

ANN EIL ZOUDARD.

Evel ma livirit, ouz-hoc'h ni a zento,
Ha mar hor be gwall aoz, prins, c'houi hon difenno.

Ar zoudarded a ia kuit, ar pach a zeu.

KERVOURA.

It-hu, ma fach bihan, bete Tryphin, ma c'hoar,
Da gass al lizer-man ; mes klevit ha c'houi oar :
Rabat a oufe den man euz ho kefridi,
Ar pez zo etrez-omp, ne zell nemet out-hi.

Mont a ra kuit; ann den a gampr hag ar c'hannader a zeu.

KERVOURA.

D'abord, mes bons gars, promettez-vous de me garder le secret? Vous ne perdrez pas votre peine, à exécuter mes ordres.

LE PREMIER SOLDAT.

Maître, puisqu'il vous a plu de nous faire venir, nous vous promettons d'être discrets, et de vous servir fidèlement.

KERVOURA.

Eh! bien, allez, je vous prie, vous cacher tous les deux dans le verger du roi, de manière à ce que personne ne vous voie. Il y a là un taillis et une fougeraie bien fournie. Ce que je vous dis doit être exécuté fidèlement. Vous irez donc vous cacher dans ce verger : mais écoutez bien mes recommandations. La reine de Bretagne doit se rendre dans ce lieu pour me parler ; saisissez-la aussitôt. Mais, entendez bien, ne l'outragez point, tornez-vous à lui parler, comme des amoureux.

LE SECOND SOLDAT.

Tel que vous le désirez, nous exécuterons vos ordres, et s'il nous en arrive du mal, vous nous défendrez, prince.

Les soldats s'en vont, et le page arrive.

KERVOURA.

Allez, mon petit page, allez porter cette lettre à ma sœur Tryphine, mais entendez-le bien, il faut que personne ne sache rien de votre commission ; ce qu'il y a entre nous ne regarde qu'elle seule.

Le page s'en va; arrivent le valet de chambre et le messager.

KERVOURA.

Klevit, ma den a gampr, ha c'houi ma c'hannader,
Ret e vo d'choc'h monet, mes na livirit gher,
Da verjez ar roue, da c'hout ha c'houi welo,
Tud fall, hag a gredan a dle tremen eno.

ANN DEN A GAMPR.

Pa livirit, aotrou, eo joa gan-eomp monet,
Ha mar gwelomp netra, en em gavint tromplet.
Mad eo d'ezho diouall, rak sur mar ho ziomp,
Kent ma 'z int ac'hane, hi a ouio piou omp.

KERVOURA.

Mar gwelit euz a bell eun ober dishonest,
It unan ac'hanoc'h d'ar palez, prim ha prest,
Da gherc'hat ar roue hag e gompagnunez,
Ha c'houi, grit ho tifrae da zont gant-ho ivez.

SCÈNE XIV.

AR PACH HA TRYPHINA.

AR PACH.

Salud d'choc'h, ma itron, me zo deut d'ho kaouet,
Gant ho preur Kervoura espress oun digasset.
Dâlit, mar plij gan-choc'h, lennit al lizer-man,
Skrivet en deuz ebarz ar pez a fell d'ez-han.

Tryphina al lenn al lizer, hag a lavar :

Ma den koant, it d'ar gher, ha lavarit d'ezhan,

KERVOURA.

Écoutez, mon valet de chambre, et vous aussi mon messager; il faut vous rendre secrètement, et sans en rien dire à personne, dans le verger du roi, pour guetter de mauvaises gens qui, je crois, doivent passer par là.

LE VALET DE CHAMBRE.

Puisque vous le voulez, monseigneur, nous irons avec plaisir, et si nous rencontrons ces gens dont vous parlez, ils auront affaire à nous. Ils feront bien de se tenir sur leurs gardes, car si nous les prenons, avant qu'ils s'en retournent, ils auront appris à nous connaître.

KERVOURA.

Si vous remarquez de loin quelqu'action déshonnête, un de vous se rendra en toute hâte au palais et amènera le roi, avec toute sa société, pour en être témoins; vous-mêmes vous les accompagnerez.

SCÈNE XIV.

LE PAGE ET TRYPHINE.

LE PAGE.

Je vous salue, madame : Je suis envoyé vers vous par votre frère Kervoura. Prenez, s'il vous plaît, cette lettre et la lisez; il y a écrit ce qu'il désire.

Tryphine lit la lettre, et dit ensuite :

Mon bel ami, retournez près de mon frère, et dites-

E kement a lavar me a zento out-han.
Deuet eta pa garo, me ia d'ar c'hoat a-benn,
Mad e kavan monet, ma breur eo em goulenn.

C'HOARIEL XV.

TRYPHINA ER C'HOAT, ANN DAOU ZOUDARD.

AR C'HENTA SOUDARD.

Deiz-mad d'ehoc'h, merc'h iaouank, gwall vuhan e [kerzit],
Kel laouenn ho kavan ; ha da eur fest ez it ?
C'houi zo eur plac'h re vrao ; chomit da ziskuiza,
Azezit eun nebeut, gan-eomp da ziviza.

TRYPHINA.

Tec'hit diouz-in, tud fall, n'en d-eo ket c'houi a dle
Derc'hel da eur c'hreg fur ar seurt preposiou-ze.
Ma oufac'h ma doare, ne vec'h ket ken friant ;
Mes diouc'h ma reot d'in, ho pezo paëamant.

Ann den a gampr a ia da glask ar roue.

ANN EIL ZOUDARD.

Gwall zimpl eo ann hini na hell gourdrouz bepred,
Mes p'hon euz bet ann eur d'ho peza rankountret,
Hor bezo bep a bôk evit hor paëamant,
Pa na aotreit d'eomp hirraat hor c'homplimant.

TRYPHINA.

Mar em godissit re, e vezin oblijet

lui que je suis prête à lui obéir en tout ce qu'il demande. Qu'il vienne donc quand il voudra, je vais à l'instant au bois; je trouve bon d'y aller, puisque c'est mon frère qui me le demande,

SCÈNE XV.

TRYPHINE DANS LE BOIS, LES DEUX SOLDATS.

LE PREMIER SOLDAT.

Bonjour, jeune fille : vous marchez bien vite! et je vous trouve bien joyeuse! vous allez, sans doute, à quelque festin. Vous êtes une bien belle fille! restez donc vous reposer; asseyez-vous un peu pour deviser avec nous.

TRYPHINE.

Eloignez-vous, méchants! est-ce à vous de tenir de semblables propos à une honnête femme! Si vous me connaissiez vous ne seriez pas si entreprenants. Mais vous serez payés selon votre conduite à mon égard.

Le valet de chambre va chercher le roi.

LE SECOND SOLDAT.

Il est bien simple celui qui ne sait au moins menacer. Mais puisque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer, nous aurons chacun un baiser de vous pour notre récompense, puisque vous ne voulez pas nous permettre de plus longs compliments.

TRYPHINE.

Si vous poussez trop loin la plaisanterie, je me

Da c'hervel war al lec'h ar roue ma fried.

AR C'HENTA SOUDARD.

Me renonci ! ma breur, les-hi, ha deuz aman ;
Sell pebez bagad tud a zeu war ann tu-man.

ANN EIL SOUDARD.

Ah ! palassambie ! er wech-man int bourdet,
Mar d-eo ho bolonte sonjal hor c'hemeret.

Lamout a reont er meaz.

C'HOARIEL XVI.

AR ROUE HAG HE DUD A ZEU.

AR PRINS SAOZ.

Harzit ! harzit ! ma zud, setu daou zen vechant
O sailla dreist ar vur, hag o vont baléant.
Eun dra bennag a zo c'hoarvezet er c'hoat-man.
Rak-se e renker goût petra zo gret enn-han.

ARZUR a dosta ouc'h Tryphina, hag a lavar :

Livirit d'in, itron, hag evel-se eo dleet
Da eur c'hreg a-feson beza gant galanted ?
Birviken, m'hen toue, na gredjenn da gomzou,
Mes brema eo ret mad doughen feiz da destou.
Deuit aman holl, ma zud, setu ar wirione,
Ha dleet eo d'eur c'hreg fur beva er feson-ze ?
Setu eun dra hanad, hag a ra da gredi
Em euz eun avoultrez da rouanez em zi.

verrai obligée d'appeler le roi, mon mari.

LE PREMIER SOLDAT.

Diable y soit, camarade, laisse-la, et viens ici : vois quelle foule vient vers nous !

LE SECOND SOLDAT.

Ah ! *palasambié !* ils sont bien trompés cette fois, si leur intention est de s'emparer de nous.

Ils se précipitent hors du verger.

SCÈNE XVI.

LE ROI ET SA SUITE ARRIVENT.

LE PRINCE ANGLAIS.

Arrêtez-le ! arrêtez-le ! mes gens, voilà deux drôles, qui sautent par dessus le mur et qui prennent la fuite. Il s'est passé quelque chose dans ce bois, il faut savoir ce qu'on y a fait.

ARTHUR, s'approchant de Tryphine, lui dit :

Dites-moi, madame, est-ce bien d'une honnête femme d'être ainsi avec des galants ? Jamais, je le jure, je ne l'aurais cru sur des paroles ; mais maintenant je suis forcé d'ajouter foi aux témoins. Venez tous, mes gens, et apprenez la vérité : est-ce ainsi que doit vivre une femme sage ? Voilà qui est clair, et qui me donne à croire que j'ai dans ma maison une reine adultère.

AR GOUARNER.

Penaoz! ha Tryphina eo ar femellen-ze?
Biskoaz na welliz merc'h ker goloet ha se.
Me doueje d'ar bed e oa ann honesta
Femellen a gavfet birviken er vrô-ma.

ARZUR.

N'ouzon petra em dalc'h, na petra 'vir ouz-in,
N'he zreujan war ar lec'h gant eun taol kleze vlin.
Tec'h buhan diouc'h ma façz, tra vil hag effrontet;
Kalz a dud a-feson a zo gan-ez bourdet.

Sevel ra he gleze evit skeï.

AR GOUARNER.

Paouezit, roue Breïz, ne d-it ket ker buhan;
Eun den eveuz ho renk na dle ket he-unan
Dilufra he enor o skeï kriminaled,
Gant dorn, na gant kleze, nag e feson e-bed.

ARZUR.

Ne harz mui ma spered, ranna ra ma c'halon.
Ret eo kass ann dra vil garrotet d'ar prizon.
M'hen toue war ma fenn, evit sur ar vech-ma,
Ne hallo ket achap, e renko perissa!

AR PRINS SAOZ.

Ni zo holl aotrone, ha n'e ket hon dever,
He c'hass prizonnierez, na mont gant-hi e ker.
Ret eo kavout aman zoudarded dizamant,
Evit he garroti, pa 'z eo eur c'hreg vechant.

LE GOUVERNEUR.

Comment! et c'est Tryphine cette femme-là? Jamais je ne vis de femme aussi dissimulée. J'aurais juré au monde entier qu'elle était la plus honnête femme qu'il fût possible de trouver dans le pays.

ARTHUR.

Je ne sais ce qui me retient et m'empêche de la traverser sur la place avec la pointe de mon épée. Retire-toi vite de devant ma face, chose vile et effrontée : tu as trompé grand nombre d'honnêtes gens.

Il lève son épée pour la frapper.

LE GOUVERNEUR.

Arrêtez, roi de Bretagne, ne soyez pas si prompt; un homme de votre rang ne doit pas ternir son honneur en frappant des criminels, ni de sa main, ni de son épée, ni d'aucune autre façon.

ARTHUR.

Mon esprit ne peut plus résister, et mon cœur est brisé : il faut la charger de chaînes et la jeter en prison, cette chose vile. Je le jure sur ma tête, cette fois elle n'échappera pas; il faut qu'elle meure!

LE PRINCE ANGLAIS.

Nous sommes tous des seigneurs, et il ne nous convient pas de la conduire en prison, ni de l'accompagner en ville. Il faut faire venir des soldats sans pitié pour la garotter, puisque c'est une méchante femme.

ARZUR.

It eta, pach bihan, laret d'ar zoudarded
Dont aman gant kerdin, ma vezo eréet.

C'HOARIEL XVII.

AR PACH HAG AR ZOUDARDED.

AR PACH.

Deiz-mad d'ehoc'h, tud vaillant, deuit da gaout ar [roue,]
Arru zo chenchamant hag eur c'hêlou neve.
Siouaz ar rouanez zo er vech-ma kavet
Er c'hoat, o troug-ober, gant daou zen divroet.

AR C'HENTA SOUDARD.

He-man zo eur c'hêlou a nevez dihunet,
Nemed ar seurt traou-se n 'euz mui gant ar brinsed.
Petra eo d'ar roue goulenn he zoudarded ?
Ni hon euz hon dever, ha na zoursiomp ket.

AR PACH.

Laret so d'ehoc'h dont pront, digass kerdin gan- [ehoc'h,]
Ar roue he-unan eo her gourc'hemenn d'ehoc'h.
Hag e renkot he c'hass garrotet d'ar prizon ;
Kaër hoc'h euz enebi, dont a reot, ma mignon.

ANN EIL ZOUDARD.

Penaoz ? ha possubl eo e ve ker fall he stad,
Ma vo ret dre justis eur wech c'hoaz labourat ?

ARTHUR.

Allez, mon petit page, allez dire à des soldats de venir avec des cordes, pour qu'elle soit garottée.

SCÈNE XVII.

LE PAGE ET LES SOLDATS.

LE PAGE.

Salut, vaillants soldats : venez trouver le roi, car il y a du changement et du nouveau. Hélas ! la reine a été rencontrée dans le bois, faisant le mal avec deux étrangers.

LE PREMIER SOLDAT.

Voilà une nouvelle récemment éclose ! on ne voit plus que de semblables choses parmi les princes. Et pourquoi le roi demande-t-il ses soldats ? Nous avons notre devoir à remplir, et nous ne nous soucions point de cela.

LE PAGE.

On vous dit de venir promptement, et d'apporter des cordes ; c'est le roi lui-même qui vous l'ordonne. Vous aurez à garotter la reine et à la conduire en prison. Vous avez beau résister, il faudra venir, camarade.

LE SECOND SOLDAT.

Comment ! se peut-il que sa position soit assez triste pour donner encore du travail à la justice ? C'est pour

Kement-se zo d'comp holl eun dismeganz e Breïz,
Mes pa hor goulenner, senti zo mad ha reiz.

C'HOARIEL XVIII.

AR ROUE HAG HE DUD, ANN DAOU ZOUDARD,
TRYPHINA GLAC'HARET.

ARZUR.

Deuit, soudarded vaillant, hep melkoni ebed,
Amarrit ar verc'h-se, hep truez na resped.
Ha kassit-hi gan-ehoc'h d'ar prizon e kreiz ker,
Elec'h n'e devezo na goulou na sklerder.

AR C'HENTA SOUDARD.

Hag a rin, ma aotrou, senti eo ar gwella ;
Gwell eo plijout da vestr, eghet disc'hrasia.

Da Dryphina :

Pa 'z eo gourc'hemenet, roït ho tivreac'h aman,
Ma tanvaïnt a vlaz eveuz ar c'herdin-man.

TRYPHINA.

Hou-man zo chenchamant ! ma Doue c'houi oar tout,
Hag a laka ho re, pa ghirit, enn hirvoud.
Pa 'z eo c'houi a bermet, n'em euz nemet plega,
Ma brassa enebour eo a ra kement-ma.

ARZUR.

Petra ? penn abafet, na liviri netra,
Evit en em zifenn dirag ar brinsed-ma ?

nous tous une grande honte en Bretagne : mais puisqu'on nous demande, il est bon et juste d'obéir.

SCÈNE XVIII.

LE ROI ET SA SUITE, LES DEUX SOLDATS, TRYPHINE DÉSOLÉE.

ARTHUR.

Venez, vaillants soldats, n'ayez nulle inquiétude et garottez cette femme, sans pitié ni respect ; puis vous la conduirez à la prison, au centre de la ville, où elle ne verra ni lumière ni clarté.

LE PREMIER SOLDAT.

Je le ferai, sire, car le meilleur est d'obéir ; il vaut mieux plaire à son maître que d'encourir sa disgrâce.

A Tryphine.

Puisqu'on l'ordonne, présentez vos bras, pour qu'ils goûtent un peu de ces cordes.

TRYPHINE.

Hélas ! quel changement ! Mon Dieu, vous savez tout, et quand il vous plaît, vous mettez les vôtres dans la douleur. Puisque vous le permettez, je n'ai qu'à me soumettre ; c'est mon plus grand ennemi qui fait tout ceci.

ARTHUR.

Comment, tête stupide, vous ne dites rien pour votre défense, devant tous ces princes ? Je voudrais moi-

Me garfe ma-unan klevet pelloc'h gan-ez,
Petra c'heuz da laret, evit da zigarez.

TRYPHINA.

Me n'em euz, siouaz d'in! netra da lavaret,
Evit ma gwennadur, nemet ma 'z oun bourdet.
E Doue e fizian, pa n'am euz sikour ken.
Ar bed-ma a zo leun a wall-damallerien.

ARZUR.

Eun iskuz eo hen-nez hag a zo gwan meurbed,
Hag a gaver ato war deod eur c'hreg kollet....
Kassit-hi alesse e-lec'h n'hi gwelin ken,
Rak evit assamblez n'en em gavimp biken.

C'HOARIEL MIX.

ARZUR HE-UNAN.

O gwalleur argarzuz! ô pried disleal!
Muntrerez eur galon a oa d'id ken feal!
Me a zonje parfed e oaz ann honesta
Euz ar groaghez a oa o ren war ar bed-ma.
Ma vije kement-se c'hoarvezet e segret,
Enn eur feson bennag et vije goloët;
Mes pa oar ar bed-oll, ez oun mezekeet;
Ha ma na reor justiz, e vin disenoret.
Me a ia d'ann iliz, da gavout eur belek,
Da c'houlenn he ali, ar re-ze zo gwisiek,
Hag a lavaro d'in, o tont d'am c'hentelia,
Ha me dle dre justis lakaat he c'hastia.

même en savoir plus long de vous, et connaître vos excuses.

TRYPHINE.

Hélas! je n'ai rien à dire pour me disculper, si ce n'est que j'ai été trahie. Je mets ma confiance en Dieu, puisque personne ne vient à mon secours. Le monde est plein de calomniateurs.

ARTHUR.

C'est là une excuse de bien peu de valeur, et que l'on trouve sans cesse sur la langue d'une femme perdue.... Emmenez-la où je ne la verrai plus; jamais nous ne devons nous retrouver ensemble.

SCÈNE XIX.

ARTHUR SEUL.

O malheur exécrable! O épouse déloyale! meurtrière d'un cœur qui t'était si dévoué. J'étais convaincu que tu étais la plus honnête de toutes les femmes qui règnent dans ce monde. Si la chose s'était passée secrètement, on l'eût dissimulée de quelque manière : mais tout le monde en est instruit, je suis couvert de honte ; et si justice n'est faite, je serai déshonoré. Je vais à l'église trouver un prêtre, et le consulter sur ce que je dois faire; les prêtres sont des gens instruits qui peuvent me donner un bon conseil, en me disant si je dois remettre à la justice le soin de la punir.

C'HOARIEL XX.

ARZUR HAG AR BELEK FAOZ.

ARZUR.

C'houi, tad spirituel, a dle ma frealzi,
Hag hervez ann iliz am c'helenn difazi,
Da c'hout e pe feson e tle beza gwanet
Eur vaouez reuzeudik a offans he fried.

AR BELEK.

Aotrou, kalz eo sonjal ez-oc'h enn enkrez-se,
Gant eun oriadez fall hag eun dra didalve.
Houn-nez a rea gwall-hent kent ann deiz a hirio ;
M'em euz he c'helennet war ann traou-ze pell-zo.
Aboë ar penn-kenta eveuz ann tamallou,
Me a ouie erfad e ree gwall-bec'hejou.
Roue, grit o tever, n'em euz ken da laret ;
Pa na chench a vuhe e renk beza lazet.

ARZUR.

Me ia war-se d'ar gher, gant keuz ha gant glac'har,
Ma en deuz bet biskoaz roue war ann douar ;
Me ia d'em em ghemer hag a viro erfad
N'am bezo mui gant-hi birviken kalounad.
Me a skrivo lizer d'am breur-kaër Kervoura,
Evit gouzout penaoz e vo gret ar gwella.

C'HOARIEL XXI.

AR PACH DA GHERVOURA.

Kervoura, me ho ped, lennit ar lizer-man,

SCÈNE XX.

ARTHUR ET LE FAUX PRÊTRE.

ARTHUR.

Père spirituel, vous devez me consoler, et, selon l'église, me conseiller sagement sur la manière dont on doit punir la femme misérable qui offense son mari.

LE PRÊTRE.

Seigneur, il m'en coûte de penser que vous vous trouvez dans un cas si pénible, par la faute d'une méchante femme, amoureuse et de mauvaise vie. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'elle s'est écartée du droit chemin; il y a longtemps que je lui ai donné des conseils à ce sujet. Depuis les premiers reproches, je savais parfaitement qu'elle commettait de grands péchés. Roi, faites votre devoir; je n'ai pas autre chose à vous dire : puisqu'elle ne veut changer de vie, il faut qu'elle meure.

ARTHUR.

Sur ce je m'en retourne, accablé de chagrin et de douleur, si jamais roi le fut sur la terre. Je vais m'y prendre de manière à éviter à l'avenir, de sa part, toute peine de cœur. Je vais écrire une lettre à Kervoura, mon beau frère, pour lui demander ce que j'ai de mieux à faire.

SCÈNE XXI.

LE PAGE A KERVOURA.

Kervoura, lisez cette lettre, je vous prie, car c'est

Rak ar roue Arzur eo am digass aman.
Dre 'n abek d'he bried ema en ambloari,
Ne oar e pe feson dont a-benn anez-hi,

KERVOURA o kemer al lizer,

Setu eur galounad a zeu diouc'h merc'hed fall;
M'em boa laret d'ezhan teurel pled ha diouall.
Gret d'ezhi a garo, pa laran gwirione,
E vezan hubodet evel eul leon goue.

C'HOARIEL XXII.

AR ROUE a zeu dre eur penn, KERVOURA dre ar penn all.

KERVOURA.

Salud d'choc'h, ma breur-kaër, mar d-och ker [glac'harek,]
Evel m'am euz klevet, n'en d-eo ket hep abek.
Elec'h ma 'z euz tud fall n'ez euz nemet traou ghin,
Petra hoc'h euz eta c'hoaz da lavarout d'in?

ARZUR.

Goulenn a ran ouz-hoc'h ha c'houi a ve aviz,
Diwarbenn Tryphina, d'he lakaat e justiz.
Dastumet am eus-hi e kear, enn eur gampr kloz,
Elec'h n'e deuz sklerder nag enn deiz, nag enn noz.
Me a garje beza enn douar interret,
Enn devez hag enn heur m'am euz hec'h anaveet!
Oc'h-penn d'am holl c'hlac'har, d'am nec'h ha melkoni,
Ann dismeganz am euz a ra d'in dizec'hi.

le roi Arthur qui m'envoie ici. Il est accablé de douleur amère, au sujet de sa femme, et il ne sait comment la traiter.

KERVOURA prenant la lettre.

Voilà le crève-cœur que causent les femmes de mauvaise vie! je l'avais prévenu de prendre garde et de veiller. Maintenant, qu'il la traite comme il voudra; quand je dis la vérité, on me hue comme un lion sauvage.

SCÈNE XXII.

LE ROI d'un côté du théâtre, KERVOURA de l'autre côté.

KERVOURA.

Je vous salue, mon beau-frère : si vous êtes aussi désolé qu'on me l'a dit, ce n'est pas sans raison. Où il y a de méchantes gens, il n'arrive que des choses fâcheuses. Qu'avez-vous donc encore à me dire?

ARTHUR.

J'ai à vous demander si vous êtes d'avis qu'il convienne de livrer Tryphine à la justice? Je l'ai fait renfermer à la ville, dans une chambre où elle ne voit de lumière ni le jour ni la nuit. J'aurais voulu être enseveli sous terre, le jour et à l'heure où je l'ai connue! Ajoutez à ma douleur, à mon inquiétude et à ma tristesse la honte dont je suis accablé et qui me fait dessécher. O mon Dieu, mon créateur, quand

O Doue, ma c'hrouer, pa zonjan em spered,
Eur roue evel-d-oun ken izel diskaret!
Pa c'horrean ma fenn, e rusian gand ar vez;
Nep en deuz eur seurt nec'h, ve e galon diez?

Azeza 'ra evel semplet.

KERVOURA.

Gan-ehoc'h oun souezet, ouz ho kwelet nec'het;
Nep a ra krimou braz a renk beza gwanet.
Na chomit ket pelloc'h war-se d'en em nec'hi,
Eun darfetourez eo, grit justis anez-hi.
Eun draitourez fallakr, a zo ker goloet!
Kabluz euz he gwallou, e deuz ma dikriet.
Me zouete erfad, aboë he c'hrim kenta,
E tleje gwech-pe-wech en justis finissa.
Grit, grit ho polonte; me lar en assuranz,
Ho kurunen ha c'houi, hoc'h euz drez-hi offanz.
Ha n'oufenn e pe c'hiz e vec'h satisfiet,
Nemet dirag justis, pa vezo distrujet.

ARZUR.

Dija am euz klevet ali meur a zen fur,
Hag holl e leveront, goude traou hen hudur,
E renk, hep mar ebed, dre justis perissa,
Da c'houelc'hi ann offanz e deuz gret d'ann ti-ma.
Ret e vezo he c'hass hep dàle da Roazon,
Dirag ar parlamant, gant hon testou gwirion;
Me gollo ma c'hurun ha ma rouantelez,
Ma n'e varv ec wech-man, pa eo torfetourez.
Ghervel holl dud ma zi a vezo ret ober,

j'y songe, un roi comme moi être tombé si bas! quand je lève la tête, j'en rougis de honte. Ah! celui qui éprouve de tels chagrins a le cœur bien triste!

Il s'asseoit et reste comme évanoui.

KERVOURA.

Vous m'étonnez, quand je vous entends parler de votre embarras : quiconque commet de grands crimes, doit être puni. Ne vous tourmentez donc pas plus longtemps à ce sujet : elle est criminelle, faites en justice. C'est une méchante femme, perfide et dissimulée; coupable de tous les crimes qui lui sont reprochés, elle a voulu m'en charger. Je me doutais bien, depuis son premier crime, que tôt ou tard, elle finirait devant la justice. Faites, faites votre volonté : mais je vous dis en vérité, qu'elle a insulté et votre couronne et votre personne. Je ne vois de satisfaction pour vous, que lorsque vous l'aurez fait condamner et mettre à mort.

ARTHUR.

J'ai déjà recueilli les conseils de plus d'un homme sage, et tous m'ont dit qu'après des actions si infâmes, il fallait, sans hésiter, la faire périr par la justice, pour laver l'affront qu'elle a fait à ma maison. Il faut la conduire sans autre délai à Rennes, et la faire paraître devant le parlement, avec les témoins sincères; et que je perde ma couronne et mon royaume, si cette femme ne périt pas, puisqu'elle est criminelle! Il faut faire venir tous les gens de ma maison, pour entendre mes

Da glevet ma urzou, d'he c'hass er meaz a gher ;
Evit ma 'z aï neuze eur vanden zoudardet
D'he c'hass bete Roazon, gant armou diouallet.

Tud ar roue a zeu, ar gouarner ar prins saoz,
ar c'hannader, ann den a gampr, soudardet.

AR GOUARNER.

Setu aman ho tud, prest-kloz d'ho serviji ;
Pa eo c'houi a gommand, na ell d'en enebi.
Ha pa 'z eo da Roazon et tle beza kasset,
Ha n'e deuz ken rekours, eo pred d'ezhi monet.
C'houi eta soudarded, it raktal d'ar prizon,
Likit-hi war eur jao, garrotet a-fesoñ ;
Ha c'houi, etrez-hoc'h holl, kemerit hoc'h armou,
Gant aon n'ho pe argad o tremen ann henchou.

C'HOARIEL XXIII.

AR ZOUDARDED A IA DA GHERC'HAT TRYPHINA.

AR ZOUDARD KENTA.

Deuit c'houi, kourtizanez, ha n'e d-eo ket d'ar bâl,
Elec'h ma oac'h gwech-all kustumet da vragal,
Da c'hoari ann dinsou, ar c'hartou goloet ;
D'ar prizon da Roazon, ma mignonez ez eet.

TRYPHINA.

Ma Doue, ma c'hrouer, kalon a c'houlennan,
Da herzel ouz ar vez, ebarz ann darvoud-man.

ordres, et la conduire hors de la ville : une troupe de soldats armés l'accompagnera alors jusqu'à Rennes.

Arrivent les gens du roi, le gouverneur, le prince anglais, le messager, le valet de chambre, des soldats.

LE GOUVERNEUR.

Voici vos gens, tout prêts à vous servir ; quand vous commandez, nul ne doit faire d'opposition. Puisqu'il faut la conduire à Rennes, si elle n'a pas d'autre recours, il est temps de partir. Vous donc, soldats, allez sur le champ à la prison, et mettez-la sur un cheval, après l'avoir bien garottée ; et vous autres, prenez vos armes, de crainte que vous ne soyez attaqués sur les chemins.

SCÈNE XXIII.

LES SOLDATS VONT CHERCHER TRYPHINE.

LE PREMIER SOLDAT.

Venez, gourgandine, suivez-nous, non pas au bal, où, naguère encore, on vous voyait briller, jouer aux dés et aux cartes ; c'est à la prison de Rennes qu'il faut aller aujourd'hui, ma mignonne amie.

TRYPHINE.

Ô Dieu qui m'avez créé, donnez-moi le courage nécessaire pour supporter la honte dont on m'abreuve

Pa 'z eo ret d'in monet, evel eur c'hreg diroll,
Gant eun hevelep heul, ha dirag ar bed holl.

ANN EIL ZOUDARD.

Kaer hoc'h euz hirvoudi ; ali a rafenn d'ehoc'h,
Da ghimiada d'ho tud, kement-se ve gwelloc'h ;
Rak me gred em spered, birviken n'ho kwelan
O lakat mui o treid war barveou ar ghear man.

TRYPHINA.

N'em euz na kun na kar, siouaz d'in er bed-man,
Ha n'em euz keûn ebed o kuitaat ar ghear-man.
Ma esperanz a zo en gwir roue ar bed,
Hen-nez a zo gan-en, hag a heuillin bepred.

AR C'HENTA SOUDARD.

Diloc'homp, konsortet, hep pelloc'h safari,
Pa renkomp hec'h ambroug beteg ar failleri.
Ho komzou koulzgoude, rouanez, a zo mad,
Mar kar, ho tifenno, hag her graïo erfad.

TRYPHINA o vont enn hent.

Pa zellan war ma lerc'h, hag a bep koste d'in,
O welout ann armou, e teu souez vraz d'in.
Nebaon n'ho poa ezom evit eur femelleun,
Da veza ken armet, pa n'hell en em zifenn.

ANN EIL ZOUDARD, arruet gant ar prizon.

It tre aman, itron, setu ar palesiou
Hag ar c'hamprou dread, evit ho tellidou.

dans cette extrémité, puisqu'il faut aller, comme une femme sans mœurs, en une telle compagnie, et devant tout le monde.

LE SECOND SOLDAT.

Vos pleurs et vos sanglots ne servent à rien; je vous conseille de dire adieu aux vôtres, cela vaudrait mieux, car je suis persuadé que je ne vous reverrai jamais plus poser vos pieds sur les pavés de cette ville.

TRYPHINE.

Hélas! je n'ai plus ni amis, ni parents dans ce monde, et je quitte cette ville sans regret. Je mets tout mon espoir dans le roi de l'univers, celui-là est avec moi, et je le suivrai toujours.

LE PREMIER SOLDAT.

Partons, camarades, sans plus de bruit, puisque nous devons la conduire jusqu'au *Faillery*. Pourtant, o reine, vos paroles sont bonnes; s'il le veut, il vous défendra, et il fera bien.

TRYPHINE se mettant en route.

Quand je regarde derrière moi et autour de moi, et que je vois ces armes, je suis bien étonnée. Certes, vous n'aviez pas besoin de toutes ces armes pour une faible femme qui n'a aucune défense.

LE SECOND SOLDAT, en arrivant à la prison.

Entrez, madame; voilà les palais et les beaux appartements qui conviennent à vos mérites. Voilà une

Setu eur c'holc'hed plouz evid-hoc'h da wele,
Hag ar c'hefiou-houarn-man war ho treid, noz ha de.

TRYPHINA er prizon.

Setu gant al laëron rouanez Breiz-Izel!
N'em euz nep esperanz pelloc'h nemet mervel.
Pa n'em euz avocat er bed-man d'am zikour,
Ne bado ket pell-braz procès ann torfetour.

DIVEZ AR C'HOUEC'HVED PENNAD.

---

couette remplie de paille qui vous servira de lit, et, nuit et jour, vous aurez ces fers aux pieds.

TRYPHINE dans la prison.

Voilà la reine de Bretagne renfermée avec les voleurs! Je n'ai plus d'autre espoir que la mort! et comme je n'ai personne au monde pour prendre ma défense, il ne sera pas long, le procès du criminel.

FIN DU SIXIÈME ACTE.

KENT-LAVAR EVIT AR SEIΣVED DEVEΣ.

Eur bloaz a dremenaz kent n'hellaz ar roue,
Lakaat enn he spered achui ar procez-se.
Kemeret ann testou, mont gant-ho da Raozon,
Lakât he dibenna, oa pounner d'he galon.
Pa oa et ar procez dirag ar parlamant,
Eleiz a lavare d'ar roue kaout damant;
Mes Kervoura e kuz a c'houeze enn he benn
E vije dizenor evit ar gurunenn.
Tryphina er prizon gant kalz a baourente,
Allaz! dre hir amzer, alies a ouele.
Elec'h eur vaouez vrao, mar oë biskoaz gwelet,
E oa kik ha kroc'hen, bete 'n eskern uzet.
Gant eur chaden houarn a oa war hi c'horf noaz,
Ha war hi divesker, e devoa eur boan vraz.
He gwele da gousket oa ann douar kalet,
Pe eur goz c'holc'hed plouz gant ann astu malet.
Eur goanvez e choumaz er prizon hec'h-unan,
Dre amzer erc'h ha skorn, hep na goulou na tàn.
Dre vrazder he foaniou na helle ket miret
Na deue da drelati, ha da chench he spered.
O Doue! emez-hi, zo krouer d'ar bed-man
Biken ne vezo fin d'am enkrez ha d'am foan.
En-hoc'h, Gwerc'hez Vari, ema ma esperanz,
Ha na deufac'h-hu ket d'am lemel a wall-chanz?
Sentuz a oa bepred enn hec'h holl fedennou.
E Doue e fisie daoust d'hec'h holl ankeniou.
Hag evel-se Doue hag ar Werc'hez-Vari
A zigassaz eun El d'ar prizon da vet-hi.
Respontet oe d'ezhi : « Tryphina, ma merc'h vad,
« Klevet eo da beden enn env, gant Doue 'n Tad.

PROLOGUE POUR LE SEPTIÈME ACTE.

Un an se passa avant que le roi pût se résoudre à terminer ce procès. Prendre les témoins, aller avec eux à Rennes et faire exécuter Tryphine, c'était trop lourd pour son cœur.

Lorsque le procès fut déféré au parlement, grand fut le nombre de ceux qui prièrent le roi d'avoir de la clémence ; mais Kervoura lui suggérait hypocritement que ce serait un déshonneur pour la couronne.

Tryphine dans sa prison, et dans la plus grande misère, se désolait et pleurait sans cesse. Si naguère encore on l'avait vue belle et heureuse, maintenant elle était amaigrie, et desséchée jusqu'aux os.

Une chaine de fer qui entourait son corps nu et ses jambes lui causait de grandes douleurs, elle n'avait d'autre lit que la terre dure, ou une mauvaise couchette de paille moulue par la vermine.

Elle resta seule dans cette prison durant tout un hiver, par un temps de neige et de gelée, et privée de lumière et de feu. Telle était la rigueur de ses peines, qu'elle n'y put résister ; elle s'exaltait parfois jusqu'au délire.

O mon Dieu, disait-elle, o créateur du monde, je ne verrai donc jamais un terme à mes peines et à ma douleur ? En vous, vierge Marie, je mets tout mon espoir ; ne viendrez-vous pas me retirer du malheur ?

Elle fut toujours soumise, dans toutes ses prières, et, au milieu de toutes ses peines elle avait confiance en Dieu. C'est pourquoi Dieu et la Vierge Marie envoyèrent un ange vers elle, dans sa prison.

L'ange lui dit : « Tryphine, ma chère fille, ta prière « a été entendue dans le ciel, par Dieu le père. Tes

« Gwelet co da boaniou gant Jezuz ha Mari ;
« Sell ouz ann daolenn-man, zo deuet d'id digant-hi. »
Kement-se he lakaz da ghemeret kalon,
Da choum en habaskded e gweled he frizon,
Ha da c'houzanv laouen ann holl zismegansou
A vezo gret d'ezhi dre varn ar justissou.
Arvestit, me ho ped, kruelded ann dud fall
A damalle d'ezhi, ha c'hoaz e kreiz he zal,
Ar pez biskoaz er-bed ne oa bet c'hoarvezet ;
Diez a oa d'ezhi derc'hel he habaskded.
Prouvet oe war-n-ezhi krimou braz ha pouezuz,
Ha digasset da wir gant testou gwalleuruz.
Ha gant ar parlamant, war lavar ann testo,
E oe gret he froces, ha barnet d'ar maro.
Da ghenta e vezo torret a rouanez,
Diwisket he c'hurun, rôghet he dantelez.
Ha doughen ann torch-koar a-benn gant ruiou ker,
Diskleriet da c'hreg-fall dre zetanz ar barner.
Goude-ze e renko, dirag ann holl brinsed,
Goulenn huel pardon ouz ar roue he fried,
Ha staghet gant kerdin, e vezo traïnellet
Da ghichen ar chaffot, da veza dibennet.
Tryphina, paourez keaz, Doue d'ho konforto !
Distroït d'ho prizon, da c'hortoz ar maro.
Ha deomp da Zant-Malo, da c'hout ha ni gavfe
Zikour da Dryphina, da rekour he buhe.
Da eskop Sant-Malo eun El a c'hourc'hemenn
Armi ar mab-bihan, hag he wiska e gwenn ;
Mont gant-han da Roazon, he vagherez ive,
Ha bout eno warc'hoaz, teir heur goude kreizte.

DIVEZ AR SEIZVED KENT-LAVAR.

« peines ont été vues par Jésus et Marie ; vois ce ta-
« bleau, qui vient de Marie. »

Ces paroles lui donnèrent du courage, et la résignation nécessaire pour vivre au fond de sa prison, et souffrir, sans se plaindre, toutes les humiliations dont l'accablerait la sentence des juges.

Remarquez, je vous prie, la cruauté de ces méchants qui lui reprochaient, en sa présence, ce qui n'était jamais arrivé : qu'il devait lui en coûter, de souffrir tout cela sans perdre patience !

On prouve qu'elle était coupable de crimes grands et lourds, qui furent affirmés par des témoins malheureux ; et le parlement, sur le dire de ces témoins, instruisit son procès, et la condamna à mort.

D'abord elle sera déclarée déchue de la royauté, on la dépouillera de la couronne et on déchirera ses dentelles. Puis elle devra parcourir les rues de la ville, en portant une torche de cire, la sentence des juges l'ayant déclarée femme indigne.

Ensuite il lui faudra, devant tous les princes, et à haute voix, demander pardon au roi son époux : enfin on la liera de cordes et on la trainera sur une claie jusqu'au pied de l'échafaud, où elle sera décapitée.

Tryphine, pauvre femme, que Dieu vous soutienne ; retournez à votre prison, pour attendre la mort ! et nous, allons à Saint-Malo, pour voir si nous y trouverons quelque secours pour lui sauver la vie.

Un ange donne l'ordre à l'évêque de Saint-Malo d'armer le jeune enfant, de l'habiller de blanc, de le conduire à Rennes, accompagné de sa nourice, et de s'y trouver pour le lendemain, à trois heures après midi.

FIN DU SEPTIÈME PROLOGUE.

SEIZVED PENNAD.

C'HOARIEL I.

AR ROUE HAG HE DUD ; KERVOURA HAG HE BACH.

ARZUR.

Tennit d'in ma c'harrons ha ma artilleri,
Ma 'z aimp holl da Roazon, hag en kavailliri.
C'houi, pa hoc'h euz gwelet, a vezo ma zesto,
Da lakaat Tryphina, ar fallez, d'ar maro.
Pried dizeur ma 'z oun ! roue dizenoret !
Biskoaz na riz béach gant kement a vorc'hed ;
Mes pa eo ret monet, ne dàl ket koll amzer ;
Kalz a vo souezet 'bars ma teuinn d'ar gher.

AR GOUARNER.

Allon ! setu ho tud prest-klok da zilec'hia,
Ho preur-kaer Kervoura, o vont er penn-kentà.
Prinsed hag aotrone, tud-chentil, marc'heïen ;
Hardiz ec'h hellit mont gant eun heul-evel-henn.

AR PRINS SAOZ.

Roue, mar permetit, m'em be c'hoant da laret
E ve gwell marteze kemeret habaskded.
Gant grad-vad ann itrôn, torrit ann dìmizi,
Hag en hano Jesus, list he buhez gant-hi.

ARZUR.

Ar pez a livirit ne oa ket c'hoaz deuet

SEPTIÈME ACTE.

SCÈNE I.

LE ROI ET SA SUITE; KERVOURA ET SON PAGE.

ARTHUR.

Préparez mon carosse et mon artillerie, car il nous faut aller tous à Rennes, en voiture ou à cheval. Vous, puisque vous avez tout vu, vous serez mes témoins, pour faire condamner à mort Tryphine, la perfide. Malheureux époux que je suis! roi déshonoré! jamais je ne me mis en route avec autant de douleur; mais puisqu'il faut aller, ne perdons pas de temps; plusieurs seront étonnés avant mon retour.

LE GOUVERNEUR.

Voilà vos gens tout prêts à partir, avec votre beau-frère Kervoura à leur tête. Princes et seigneurs, gentilshommes et cavaliers; vous pouvez hardiment aller en si belle compagnie.

LE PRINCE ANGLAIS.

Seigneur roi, si vous le permettez, je voudrais vous dire qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas tant se presser. Avec le consentement de Tryphine, annulez votre mariage; mais au nom de Jésus, laissez-lui la vie.

ARTHUR.

Ce que vous me dites-là ne m'était pas encore venu

Ebarz em c'houstianz, kennebeut em spered ;
Mes p'am euz kommanset, m'hen toue war ma le,
Me gollo ma c'hurun, pe Tryphin he buhe.

AR PRINS SAOZ.

Me ne laran netra a ghement a garfenn
Hoc'h offansi, aotrou, ha na rinn birvikenn :
Mar grit ho klem evel ma hellit he ober,
P'e defe mil vuhez, bikenn ne deu d'ar gher.

ARZUR.

Eun dra a zo brudet, n'heller ket he n'ac'h mui
Dirag ar parlamant e renko achui.
Ne c'houlennan aman netra ne met justis,
Ann testou a renko diskleria ho avis.

AR GOUARNER.

Greomp fin, aotrone ; kerkoulz eo deomp paouez
Evel laret netra evit ar rouanez.
List ann traou da vonet hervez ar parlamant ;
Ne larin netra ken, gras d'he da gaout damant !

Mont a reont hoH da Roazon.

C'HOARIEL II.

TRYPHINA ENN HE FRIZON.

Doue ra gonforto ar galon glac'haret !
Allaz ! gant ann amzer en em gavan doaniet !
Setu me nao miz-so dalc'het kloz enn toull-man,
Dre galz a amzer rust, hep goulou hag hep tàn.

dans l'esprit, ni dans la conscience ; mais puisque j'ai commencé, j'en fais le serment, ou je perdrai ma couronne, ou Tryphine mourra.

LE PRINCE ANGLAIS.

Je ne dis rien, seigneur, et ne voudrais jamais rien dire qui pût vous offenser : si vous portez votre plainte, comme vous pouvez le faire, et quand elle aurait mille vies, jamais elle n'en reviendra.

ARTHUR.

Une chose qui a été divulguée, ne se peut plus cacher : il faut que cela finisse devant le parlement. Je demande qu'il soit fait justice et rien autre chose : les témoins devront déclarer ce qu'ils savent.

LE GOUVERNEUR.

Finissons-en, seigneurs ; nous ferions aussi bien de nous taire, que de rien dire en faveur de la reine. Laissez aller les choses au gré du parlement : je n'en dirai pas davantage, mais puissent-ils montrer quelque pitié !

Tous se rendent à Rennes.

SCÈNE II.

TRYPHINE SEULE DANS LA PRISON.

Que Dieu console les cœurs brisés ! Hélas ! à force de souffrances, je me sens défaillir. Depuis neuf mois je suis renfermée dans ce lieu, sans lumière et sans feu, malgré la rigueur de la saison. O Créateur des

O Krouer ar stered, Tad ann dud emzivad,
Digassit, me ho ped, eur c'hemm bennag em stad ;
Santout a ran ma c'horf o tont da fatiga
Gant kalz a baourentez, gallout a ran gouęla.....

Gouela a ra.

Guech-all e oan kustum da veza o kousket
War ar plun dous ha blod, enn eur gwele stignet :
Setu eur gôz-c'holc'hed war eur gwele gwial,
Hag ar plouz dindan-oun gant astuz o finwal.
Kaledet ma c'hroc'hen gant ann amzer galet,
Ha ma c'horf, noz ha de, zo gant al laou krignet.
Paourentez hep he far ! o buhez effreizuz !
Sikour a c'houlennan digan-ehoc'h, ma Jezuz !
Me garfe e ve prest ha justis ha gloasiou,
Dre varn ha dre setanz, d'achui ma foaniou.
Gwell eo gan-en mervel, pa 'z eo ret perissa,
Kent evit choum pelloc'h enn toull-man da vreina !

C'HOARIEL III.

AR BARNER-BRAZ, AR C'HUZULIER, ANN DANEVELLER, AR GREFIER, AR ROUE HAG HE DUD.

ARZUR.

Salud d'ehoc'h, présidant, en stad ha qualité,
Pa 'z eo deuet d'ho palez ho prins hag ho roue,
Setu aman eur glemm, sur hoc'h euz hi klevet,
P 'ema enn ho prizon nep a zo tamallet.
N 'e vezet drouk gan-ehoc'h mar teuan da bledi,
Rak n'em euz alvocat evit ma c'helenni.

étoiles, Père des orphelins, apportez, je vous prie, quelque changement à ma situation ; je sens mon corps succomber sous le poids de tant de misères, et j'ai bien raison de verser des larmes...

Elle pleure.

Naguère encore j'étais accoutumée à dormir sur le duvet moëlleux, dans un lit bien paré, et maintenant voilà ma méchante couche sur un lit d'osier, avec de la paille où pullule la vermine. Ma peau s'est endurcie sous la rigueur du temps, et nuit et jour mon corps est dévoré par les insectes ! Misère sans égale ! O vie affreuse ! Jésus, secourez-moi ! justice et tortures, sans plus tarder ! et que la sentence des juges vienne mettre un terme à mes tourments ! j'aime mieux mourir sur le champ, puisqu'il le faut, que de rester plus longtemps pourrir dans ce trou !

SCÈNE III.

LE GRAND-JUGE, LE CONSEILLER, LE RAPPORTEUR, LE GREFFIER, LE ROI ET SA SUITE.

ARTHUR.

Salut, président, en état et qualité ; votre prince et votre roi est venu à votre palais, pour vous porter une plainte dont certainement vous avez déja connaissance, car celle qui en fait l'objet est présentement dans votre prison. Vous ne trouverez pas mauvais que je plaide moi-même ma cause, et ne prenne aucun avocat pour me conseiller. Je vous reconnais pour mon parlement

Me hoc'h anav e Breïz evit ma farlamant,
Hag ez oun d'ehoc'h roue, mes ne rit ket seblant.

AR C'HUZULIER.

Aotrou, ni a zo d'ehoc'h bepred servicherien,
Nemet en hoc'h hâno ne oufemp barna den,
Hag ez omp prest ato da ober penn-da-benn
Kement a zoug hor c'harg, hervez ho kourc'hemenn.

ARZUR.

Entrez-hoc'h, aotronez, evel ma 'z oc'h galvet,
Da ober gwirionez, gant Doue hag ar bed,
Gant ann affer am euz ez-oun deuet ma-unan,
Da glevet ho justis, ha da zenti buhan.

AR BARNER BRAZ.

Enn eur garg ken huël bihan eo hon dellid,
Awechou e vankomp, nebeut en em akuit
Da heuil ann dorn leal evel ma 'z eo dleet;
Mes ni raï hon dever p'hoc'h euz hor reketet.

ARZUR.

Selaouit, aotronez, ar glemm a zigassan,
Ha taolit evez-mad petra a lavaran.
Ar ghenta klemm am euz da ober em pledi
A enep Tryphina, a ra d'in pridiri,
Dre bez ma 'z oun out-hi enn iliz eureujet.
Me a garfe biskoaz n'am bije he gwelet!
Dek vloaz-so, a gredan, em euz-hi eureujet,
Ha lekeat rouanez war ann holl Vretoned.
Gant resped hag enor, e pep ghiz he c'harenn,

en Bretagne, car je suis votre roi, mais ne vous en inquiétez pas.

LE CONSEILLER.

Sire, nous sommes toujours prêts à vous servir; nous ne pouvons rendre la justice qu'en votre nom, et vous nous trouverez toujours disposés à remplir notre devoir, et à obéir à vos ordres.

ARTHUR.

Messieurs, puisque vous êtes appelés par Dieu et par les hommes à rendre la justice, je viens vous soumettre ma plainte, entendre votre sentence pour m'y conformer aussitôt.

LE GRAND JUGE.

Pour une charge aussi élevée, nos mérites sont bien peu de chose et quelquefois nous nous trompons. Bien peu suivent la bonne route sans jamais s'en écarter. Nous ferons notre devoir, puisque vous le demandez.

ARTHUR.

Messieurs, écoutez la plainte que je porte devant vous, et faites bien attention à ce que je dis. La première plainte que j'ai à porter contre Tryphine me cause beaucoup de chagrin, car j'ai été uni à elle dans l'église. Ah! je voudrais ne l'avoir jamais vue! Voilà dix ans, si je ne me trompe, que je l'ai prise pour femme et que je l'ai faite reine sur tous les Bretons. Je l'aimais et lui rendais le respect et les honneurs dus à son rang; et elle, elle m'a comblé de honte! On

Hag hi e deuz gret d'in disméganz beteg henn.
Enn artiklou kenta e oa bet tamallet
Da vout lazet he mad, goude ma oa ganet.
Bet d'ezhi bolontez d'am laza ma-unan ;
Difisiout anez-hi ha diouall a hellan.
Kuiteet e deuz ma zi ha ma rouantelez,
Ha bet o redek brô e spaçz eur c'houec'h bloavez.
Goude kement-se holl, ez-oun gant-hi tromplet,
Rak evit eur zantez em boa hi c'hemeret;
Breman ez euz kaoz-all, hag a droc'h penn-da-benn
Hec'h holl madoberiou, a-dalek ho grisienn.
Pa oan em plijadur, oc'h penn eur bloaz a oa,
Ha pardonnet d'ezhi ann tamallou kenta,
Dre walleur evid-oun, em euz hi bet kavet,
Er c'hoat a-dre ma zi, gand eul lod galanted.
Tud a oa o welet, a oar ar wirione,
Pa glevfet ho c'homzou, e kredfet koulz ha me.

ANN DANEVELLER.

Ann traou-ze zo pounner, diez da ziluia,
Hag a laka enkrez en spered ann dud-ma.
Me hel lavar d'ehoc'h krenn, c'houi evel hor roue,
A hell he c'hastiza, hep kaouet hor c'honje.

ARZUR.

Ma menoz n'e ket se; gwell eo gan-en kaouet
Setanz ar parlamant, ha na vin ket blamet.
Aviz e venn eta ez afac'h d'ar prizon,
Da ober ann enklask, da glevet he rezon.

l'avait d'abord accusée d'avoir tué son enfant, aussitôt après sa naissance; on dit même que son intention était de me faire mourir moi-même. J'ai donc raison de me défier d'elle, et de me tenir sur mes gardes. Elle a quitté ma maison et mon royaume, et pendant six années entières elle a voyagé à l'aventure. Bien plus, elle m'a indignement trompé : je l'avais toujours regardée comme une sainte; mais voici une autre accusation qui s'élève contre elle, et qui coupe à leur racine toutes ses bonnes actions. Il y avait plus d'un an que je vivais avec elle heureux et content, et que j'avais oublié les premières accusations portées contre elle, lorsque, pour mon malheur, je la rencontrai dans un bois, derrière ma maison, avec des galants. Il y a des témoins qui connaissent la vérité, et quand vous les aurez entendus, vous croirez comme moi.

LE RAPPORTEUR.

Ce sont là des charges graves, difficiles à débrouiller, et qui ne laissent pas que de mettre du souci dans l'esprit de ces gens (les juges). Je vous le dis brièvement, comme roi, vous pouvez la punir, sans avoir recours à nous.

ARTHUR.

Ce n'est pas là ce que je veux : pour être à couvert de tout blâme, je préfère avoir la sentence du parlement : je vous conseille donc de vous rendre à la prison pour faire une enquête et entendre ses raisons.

C'HOARIEL IV.

AR BARNER-BRAZ, AR C'HUZULIER, ANN DANEVELLER, AR GREFIER, TRYPHINA ENN HE FRIZON.

AR BARNER-BRAZ.

Rouanez Breïz-Izel, savit, mar plij gan-ehoc'h,
A-berz ar parlamant omp deuet beteg en-hoc'h
Da zispleg diraz-hoc'h, diouc'h ma toug ar reked,
Ar c'hrimou hoc'h euz gret a enep ho pried.

TRYPHINA.

Setu me prest, aotrou, na hellan ket kuza ;
Larit ho fontazi dirag ar c'hreg paour-ma.
Rak, evel ma welit, n 'em euz difenn ebed
Enep ar rezoniou hoc'h euz da lavaret.

AR GREFIER.

Me ho ped, ma itron, da zelaou ar c'hlemmou
En deuz gret ac'hanoc'h ar roue hon aotrou.

AR C'HUZULIER.

Da ghenta e lavar penaoz hoc'h euz ganet
Eur c'hrouadur bihan, hag hoc'h euz hen lazet.

TRYPHINA.

Ar gomz-ze, aotronez, a zeu d'am frealzi ;
N 'em euz gher da respont, m'ho ped d'am eskuzi,
Rak biskoaz na weliz ar pez em boa ganet,
Hag e lavarjont d'in n 'em boa bughel ebed.

SCÈNE IV.

LE GRAND-JUGE, LE CONSEILLER, LE RAPPORTEUR, LE GREFFIER, TRYPHINE, DANS SA PRISON.

LE GRAND-JUGE.

Reine de Basse-Bretagne, levez-vous, s'il vous plaît : nous venons vous trouver de la part du parlement, pour vous exposer, comme le porte la requête, les crimes dont vous vous seriez rendue coupable envers votre époux.

TRYPHINE.

Je suis toute prête, seigneur, je ne puis rien cacher ; faites donc connaître votre volonté à cette pauvre femme, car, vous le voyez bien, je n'ai aucune défense contre vos accusations.

LE GREFFIER.

Je vous prie, madame, d'écouter les accusations portées contre vous par le roi notre maître.

LE CONSEILLER.

Premièrement, il dit que vous avez donné le jour à un enfant que vous auriez fait mourir.

TRYPHINE.

Cette parole, Messieurs, me donne consolation ; je n'ai rien à répondre, et je vous prie de m'excuser, car je ne vis jamais ce qui naquit de moi, et on me dit que je n'avais pas d'enfant.

AR C'HUZULIER.

Neuze en deuz laret ho poa bet bolonte
Gant drouk ouz ho pried, da gahout he vuhe.

TRYPHINA.

Ma Doue zo enn env, hennez a c'houlennan
Da ziskuill gwirionez, rak bepred her c'haran.

AR C'HUZULIER.

Hag he glemm diveza eo d'ho peza kavet
Er c'hoat, a dre ann ti gant eul lod galanted.

TRYPHINA.

Ma oufac'h, aotronez, difazi ma doare,
Evel ma oar unan hanad ar wirione,
Ho pefe mil remors o sonjal er c'hreg-man,
Hag enn drubarderez gret d'ezhi er bed-man.
Setu ar pez am euz aman da lavarout ;
Ma c'horf ha ma buez a zo enn ho kalloud.

AR C'HUZULIER.

Ar pez a livirit a zo leûn a furnez,
Mes ni a renk gwelet sklèroc'h ar wirionez,
Ha goût mar 'z euz testou da laret evel-henn ;
Rouanez, n'é ket ni eo hoc'h enebourienn.

C'HOARIEL V.

AR ROUE HAG AR BARNER-BRAZ.

AR BARNER.

Aotrou, bet voar gant-hi, hag e deuz respontet,

LE CONSEILLER.

Il dit encore que vous aviez l'intention, tant vous le haïssiez, de lui ôter la vie.

TRYPHINE.

Mon Dieu est dans le ciel, c'est lui que je prie de faire connaître la vérité, car j'aime toujours Arthur?

LE CONSEILLER.

Enfin sa dernière plainte est de vous avoir trouvée avec des galants dans un bois, derrière sa maison.

TRYPHINE.

Si vous connaissiez la vérité, Messieurs, comme quelqu'un la connaît bien, vous auriez mille remords en songeant à cette pauvre femme que voici, et à la trahison dont elle a été victime. Voilà ce que j'ai à vous dire pour le moment : mon corps et ma vie sont en votre pouvoir.

LE CONSEILLER.

Ce que vous dites est plein de sagesse, mais il nous faut connaître plus clairement la vérité et savoir s'il y a des témoins pour soutenir ces charges. Reine, ce n'est pas nous qui sommes vos ennemis.

SCÈNE V.

LE ROI ET LE GRAND JUGE.

LE GRAND JUGE.

Sire, on s'est rendu auprès d'elle, et elle a répondu

Gant komzou souczuz, ha gant patianted.
Mar teurvezfe gan-ehoc'h monet beteg en-hi,
Me gred, en gwirione, ho pe truez out-hi.

ARZUR.

Ma ia! me zo kontant, hag a iel, pa garfet,
N'am euz ket pridiri evit mont d'he gwelet;
Mes ar procez boulc'het a renk monet da benn,
Ma enor, ma c'hurun, hag ar vrô her goulenn.

Mont a reont da ghichen dôr ar prizon.

AR BARNER.

Itron, setu arru ar roue ho pried;
M'ho ped, enn han' Doue, da zont gant habaskded
Aman, da gomz out-han, evel ouz eur gwir zen,
Hervez ar wirionez, me gred n'e c'houlen ken.

TRYPHINA.

Gwir zen Arzur? oh ia! m'her goar, aotrou barner,
Mes me zo tamallet, hag hen zo tamaller.

Enn eur ziskouez skeuden ar Werc'hez.

M'em euz en em c'hoestlet d'ar Werc'hez vennighet,
Respontet-hi, mar kar, evid oun na rin ket.

ARZUR.

List ar femellen-ze, n'hi anavezit ket,
Klevit mouez ann testou, ma vo he frocez gret.
Gwelet e vo e fenn o ruilla d'ann douar,
Grit diank ho tever, pa eo me hel lavar.

avec modération, et de manière à nous étonner. Si vous daigniez aller vous-même jusqu'à elle, je crois en vérité que vous en auriez pitié.

ARTHUR.

Eh! bien, j'y consens; j'irai quand vous voudrez; je ne crains pas d'aller la voir : mais le procès est commencé, et il faut qu'il aille jusqu'à la fin. Mon honneur, ma couronne et le pays l'exigent.

Ils se rendent près de la porte de la prison.

LE JUGE.

Madame, le Roi votre époux vient vous voir; au nom de Dieu, je vous en prie, venez lui parler avec douceur et docilité, comme à un homme juste et qui aime la vérité : je crois qu'il ne demande pas autre chose.

TRYPHINE.

Arthur un homme juste? oh! oui, je le sais, monsieur le juge; mais je suis accusée, et c'est lui l'accusateur.

Montrant l'image de la vierge.

Je me suis vouée à la Vierge sainte; qu'elle réponde, si elle le veut, pour moi, je ne le ferai point.

ARTHUR.

Laissez cette femme, vous ne la connaissez pas. Écoutez les témoins, et que son procès soit fait. On verra sa tête rouler à terre. Faites votre devoir sans faiblesse, c'est moi qui vous le dis.

C'HOARIEL VI.

AR BARNER HAG HE DUD, ANN DAOU ZEN A GAMPR, KANNADER KERVOURA, DAOU DEST FAOZ.

AR BARNER D'ANN DEN A GAMPR.

C'houi eta, ma mignon, a lar hoc'h euz gwelet;
Diskleriet d'in aman gwirionez hed-a-hed.

ANN DEN A GAMPR.

Me hen tou war ma le, gwelet am euz eur c'hreg,
Gant daou c'halant iaouank, enn eur c'hoat radennek,
Oc'h ober eno traou ha ne oant ket honest,
Hag ar c'hreg eo houman; a ghement-se oun test.

AR BARNER.

Kement-se a zo mad; c'houi brema kannader,
Ha gwelet hoc'h eus-hu ann hevelep ober?

KANNAD KERVOURA.

Evel ma 'z eamp er c'hoat, ha n'hor boa sonj ebed,
E weljomp ar c'hreg-se, prez war-n-hi o kerzet.
Ma chomchomp enn hor zao, da hellout remerki
Petra ha helje bout, petra c'hoarie gant-hi.
A-nebeud-da-nebeud ez ejomp tre er c'hoat,
Ha ni gwelet daou zen hag a zavaz timad.
Ma krogjont a bep tu d'ann demezell vrao-ze,
Hag hi a choumaz kren da ziviza gant-he.
Enn drebad amzer-ze, assur ne ouiemp ket,
E oa ar rouanez e ken fall darempred.

SCÈNE VI.

LE JUGE ET SA SUITE, LES DEUX VALETS DE CHAMBRE, LE MESSAGER DE KERVOURA, DEUX FAUX TÉMOINS.

LE JUGE AU VALET DE CHAMBRE.

Vous dites donc, mon ami, que vous avez vu : — Dites-nous la vérité tout du long.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je l'affirme, sur la foi du serment, dans un bois, où abonde la fougère, j'ai vu une femme en la société de deux jeunes galants, se conduire d'une façon déshonnête, et cette femme, la voilà, je l'atteste.

LE JUGE.

C'est bien. — Et vous, messager, avez-vous aussi été témoin d'une semblable conduite ?

LE MESSAGER DE KERVOURA.

Comme nous entrions dans le bois, sans songer à mal, nous vîmes cette femme que voilà, qui paraissait pressée, et qui hâtait le pas. Nous nous arrêtâmes pour voir ce que ce pouvait être et ce qu'elle allait faire. Nous nous avançâmes peu à peu dans le bois et alors nous vîmes deux hommes qui se levèrent tout à coup. Ils prirent chacun par une main cette belle demoiselle, qui resta aussitôt deviser avec eux. En ce moment là nous ne savions certainement pas que c'était la Reine que nous trouvions en si mauvaise société. Nous allâmes sur le champ trouver le Roi, qui

Ma 'z ejomp da gavout ar roue hag he dud,
O vont da chasseal gant tourni ha gant brud.
Neuze ann daou c'halant a lammaz ac'hano,
Mes hi a choumaz glaz, elec'h ma oa gant-ho.

AR BARNER.

Pa hoc'h euz diskleriet breman ho testeni,
E renkit beza c'hoaz digasset diraz-hi.
Rak se gret ho tifrae evit ma 'z imp a-raok,
Riskl a zo kent ar fin ne devezo gwall stok.

Tostaat a reont ouz dôr ar prizon evit beza konfrontet.

AR BARNER da Dryphina.

Setu aman daou zen hag ho deuz diskleriet
Beza ho kavet fall a enep ho pried.
Mar hoc'h euz eun nep tra evit en em wenna,
Grit moyen d'ho dispenn, pe e viot gwassa.

TRYPHINA.

Ne fell d'in e nep ghîz na dispenn nag ober,
Peb unan a lezan da gomz enn he ghenver.
Doue a zisklerio eur wech ar wirione,
Goude ar vuez-man, ha kentoc'h, marteze.

AR BARNER.

Hervez ma komz hou-man, e renkit lavaret,
Eeun-hag-eeun diraz-hi, ar pez hoc'h euz gwelet.

ANN DEN A GAMPR.

Ha n'e ket gwir, itron, pa oamp o vont er c'hoat,

se disposait à aller à la chasse, accompagné de ses gens, avec grand bruit et vacarme. Alors les deux galants se précipitent hors du bois, mais la femme, toute pâle, resta sur la place.

LE JUGE.

Maintenant que vous avez déposé votre témoignage, il faut encore vous faire paraître devant elle. Préparez-vous donc à nous accompagner ; je crains fort que tout ceci ne finisse par tourner à son malheur.

On s'approche de la porte de la prison pour les confronter.

LE JUGE à Tryphine.

Voici deux hommes qui ont déclaré vous avoir trouvée en faute envers votre époux : si vous avez quelque moyen de vous disculper, détruisez leurs accusations ou vous vous en trouverez mal.

TRYPHINE.

Je ne veux ni faire ni défaire, ni accuser ni me défendre en aucune manière; je laisse chacun libre de parler à son avantage. Dieu fera connaître un jour la vérité, après cette vie, et plus tôt, peut-être.

LE JUGE.

Vu la manière dont parle cette femme, il faut que vous disiez sans détour devant elle, ce que vous avez vu.

LE VALET DE CHAMBRE.

N'est-il pas vrai, madame, qu'au moment où nous

Ne oamp ket c'hoaz tost d'ehoc'h, pa ho kweljomp er-
Hag ann daou gourtizan a zavaz ac'hano [fad],
Da greghi enn ho torn, ma 'ch azejoc'h gant-ho.
Neuze, ken eeun ha tra, e teuaz ar brinsed
En esper ho paka, c'houi hag ho kalanted;
Mes hi a oa lijer, hag a zaillaz er mez,
Ha c'houi choumaz gan-eomp, abafet gant ar vez.

AR BARNER.

C'houi, d'ho tro, kannader, ha c'houi n'hoc'h euz
Na mui na nebeutoc'h evit ma zo laret? [gwelet]

AR C'HANNADER.

Me lar ar memes tra evel ann aotrou-ze;
Ar pez a welaz-hen, e weliz ive me.
Ha ne laran netra a ghement n'he ket gwir,
Dirag nobl ha partabl me a zalc'ho ma ghir.

AR BARNER.

Itron, ha c'houi anzao ar pez ho deuz laret?
Mar hoc'h euz da zifenn, komzit hardi, m'ho ped.

TRYPHINA.

Adeo! adeo! ma zud; kerkoulz eo d'in mervel.
Er c'hiz-se e werzit rouanez Breïz-Izel!
Me a bed ar Werc'hez hag he Mab bennighet
Da gaout truez ouz-omp e deiz ar varn galet.

entrions dans le bois, nous n'étions pas encore près de vous que nous vous remarquâmes bien, et que les deux galants s'étant levés alors et vous ayant pris par la main, vous vous êtes assise près d'eux? Aussitôt arrivèrent fort à propos les princes, dans l'intention de vous prendre, vous et vos galants; mais ceux-ci étaient lestes, et se précipitèrent hors du bois, et vous seule restâtes, couverte de honte et de confusion.

LE JUGE.

Et vous, messager, dites-nous à votre tour, n'avez-vous vu ni plus ni moins que ce qui vient d'être dit?

LE MESSAGER.

Je dis comme ce monsieur; ce qu'il a vu, je l'ai vu aussi. Je ne dis rien qui ne soit vrai, et, devant nobles et vilains, je maintiens ce que j'ai dit.

LE JUGE.

Madame, reconnaissez-vous la vérité de ce que ces hommes ont déclaré? Si vous avez à répliquer, vous pouvez parler en toute assurance.

TRYPHINE.

Adieu! adieu, mes gens! j'aime autant mourir. Est-ce donc ainsi que vous vendez la reine de Bretagne! je prie la sainte Vierge et son divin fils, d'avoir pitié de nous au jour du jugement redoutable!

C'HOARIEL VII.

AR ROUE HA KERVOURA DRE EUR PENN ; TUD AR LEZ-VARN DRE AR PENN-ALL.

ARZUR.

Aotronez a justis, ha c'houi, holl, tud a lez,
Me gred ez eo pred d'in kavout barnedighez.
Skuiz oun o valea war baveou ar ghear-ma.
Mar fell d'ehoc'h ma grad-vad, hastit d'am diboania.

AR BARNER BRAZ.

Aotrou, n'è ket me eo a zalc'h pelloc'h ar varn,
C'houi, ar ghevren enep, a ere hon daouarn.
Arzur, Roue a Vreïz, ha na ve ket moyen
Da bellaat ar maro, gant doussoc'h pinijen ?
Hen anzao a ran d'ehoc'h, ma c'halon zo piket,
Rak, mar d-eer dre justis, e varvo ho pried.

ARZUR.

Ne lavaran netra ; d'ehoc'h eo da ober gwir,
Mes mar grit azaouez, ann dro a vezo hir.
Rak na faziet ket, mar na rit ho tever,
M'em bo gwir e-lec'h-all, hag en em gavfet berr.

AR C'HUZULIER.

D'ehoc'h eo, enn holl-d'ann-holl, d'ober ho polonte.
Ma na livirit gher, e renk koll he buhe,
Nemet m'hon euz truez o sonjal ez eo ret,
Dre aked ar justis, e vec'h dispartiet.

SCÈNE VII.

LE ROI ET KERVOURA d'un côté du théâtre : LES GENS DE LA COUR DE JUSTICE de l'autre côté.

ARTHUR.

Messieurs de la justice, et vous tous, gens de la cour, je pense qu'il est temps de rendre le jugement. Je suis las de me promener sur les pavés de cette ville, et si vous tenez à conserver mes bonnes grâces, hâtez-vous de me tirer de peine.

LE GRAND JUGE.

Sire, ce n'est pas moi qui retarde la sentence ; c'est vous-même, partie adverse, qui nous liez les mains. Arthur, roi de Bretagne, n'y aurait-il pas moyen d'écarter la mort, et de se contenter d'une peine plus douce ? Je vous l'avoue, mon cœur est ému, car si l'on procède par la voie de la justice, votre épouse devra mourir.

ARTHUR.

Je ne dis rien, c'est à vous de rendre justice ; mais si vous fléchissez par considération, l'affaire traînera en longueur. Car ne vous trompez pas, si vous ne faites votre devoir, j'obtiendrai justice ailleurs, et alors vous serez bien pris.

LE CONSEILLER.

Vous pouvez, en toute chose, faire votre volonté. Si vous ne dites rien, il faudra qu'elle meure. Mais nous déplorons qu'il faille vous séparer avec la rigueur de la justice.

KERVOURA.

Me a gav er c'hontrol, hon euz brasoc'h rezon
P 'e deuz dizenoret tud a gondition.
Ma na vije kabluz, ne oa ket deuet ama,
N 'e deuz divec'h ebed, lakit hi dibenna.

AR GREFIER.

Mad eo sonjal, aotrou, eo hi ho c'hoar hena,
Hag ho pe ar galon da lakat he laza.
N 'e laran netra ken, a-walc'h hon euz laret ;
Doue ra gonforto nep a zo glac'haret.

KERVOURA.

Ema ar garg gan-ehoc'h, hag e welit dre-ze
Skler a-walc'h pebez poan a zellez ann traou-ze.
Ha pa lar ar roue e deuz dimilitet,
Ez oc'h tud diskiant ma n 'he c'hondaonit ket ;
Ha mar d-eo pec'herez, ha c'houi d'he fardoni,
Birviken na zougfet barn goude he hini.

ANN DANEVELLER.

Holla ! list ho tisput, ha sonjit er c'hargou,
Ret eo ma 'z aï ar gwir gant lavar ann testou.
N 'hon euz ezom ebed da denna drouk-c'hras den,
Rak d'ar pez a glevan a gredan, netra ken.

AR C'HUZULIER.

Me zo bet er prizon, ouz hec'h interrogi,
Er poent-se n 'euz netra da laret a-nez-hi.
Ker parfet e komze, ken a oan souezet,
O sonjal e petra e oa bet tamallet.

KERVOURA.

Moi je trouve au contraire que nous avons d'autant plus raison d'agir ainsi, qu'elle a déshonoré des gens de qualité. Si elle n'était pas coupable, elle ne serait pas ici, elle n'a aucune excuse, faites lui couper la tête !

LE GREFFIER.

Il est bon de penser, monseigneur, que c'est votre sœur ainée ; et vous auriez le courage de l'envoyer mourir !... Je n'ajouterai rien, nous en avons dit assez ; Dieu soit en aide à ceux qui sont affligés !

KERVOURA.

C'est à vous de prononcer sur son sort, et vous voyez clairement la punition que méritent de si grands crimes ; d'ailleurs, puisque le roi dit qu'elle a démérité, vous êtes des insensés si vous ne la condamnez pas, et si elle est coupable et que vous l'acquittiez néanmoins, jamais jugement vous ne porterez plus après celui-là.

LE RAPPORTEUR.

Holà ! trève à vos disputes ; songez aux charges ; la justice doit suivre la déposition des témoins. Nous n'avons nul besoin de nous attirer les disgrâces de personne ; je crois à ce que j'entends, rien de plus.

LE CONSEILLER.

Je suis allé l'interroger dans sa prison, et sur ce point il n'y a rien à lui reprocher. Ses réponses étaient si modérées et si douces, que je ne puis penser sans étonnement aux graves accusations portées contre elle.

AR BARNER.

Setu ann traou ho deuz diskleriet ann testou,
Pouezit ho a-zevri, ha grit hoc'h artiklou.
Peur-c'hréat eo ar varn, ne welan nep eskuz,
Diouc'h lavar ann testou, Tryphina zo kabluz.

Ann daneveller a skriv, hag a ro ar paper d'ar barner.

AR BARNER a lenn.

Hervez ar c'hargou-man, me am euz kondaounet,
Tryphina da dremen dre ar poaniou kalet :
N'euz mui arvar ebed na renko perissa,
Pa brouver war-n-ezhi ann holl oberiou-ma.
Enn avoultriach vraz, siouaz! eo bet kavet,
Gant mez ha dismeganz d'ann noblanz ha prinsed.
Oc'h penn c'hoaz, ez eo bet tamallet da veza
Eur vuntrerez ifam, e deuz laket laza
He c'hrouadur bihan, pa oa gant-hi ganet,
Ha gourdrouzet zoken ar maro d'he fried.
Rak-se, en han Doue, em euz-hi kondaounet,
Hervez ar wir justis, da veza dibennet.
Hag e renko ober ann amand enorab,
Diskleriet eur c'hreg fall, ha muntrerez he mab.
Hag he c'hourc'hemennan ma vezo c'hoaz stlejet,
Da ghichen ar chafod elec'h ma vo lazet,
Goude goulenn pardon ouz ar roue Arzur,
Diwisket he c'hurun, ha merk he renadur.
Varc'hoaz a-benn teir heur e vezo sevenet
Gwanerez Tryphina, diouc'h m'e deuz meritet.
Netra na hell mirout; ne vezo ket appel,
Hep truez na damant, ret eo d'ezhi mervel.
Ann holl a oar hanad ezomp gwir varnerienn,

LE JUGE.

Voici les déclarations des témoins; pesez les avec attention, puis rédigez la sentence. Le jugement est terminé, je ne vois aucune excuse, et, d'après la déposition des témoins, Tryphine est coupable.

Le rapporteur écrit et donne le papier au juge.

LE JUGE lisant :

D'après ces charges-ci, j'ai condamné Tryphine à passer par les dernières peines : il n'y a plus à en douter, il faut qu'elle meure, puisque tous les faits à sa charge ont été prouvés. Hélas! elle a été surprise en adultère, à la honte et au déshonneur des nobles et des princes. De plus, on l'a accusée d'un meurtre infâme, d'avoir donné la mort à son enfant aussitôt après sa naissance; elle est même allée jusqu'à menacer de faire mourir son époux. En conséquence, au nom de Dieu, je l'ai condamnée, selon la justice, à avoir la tête coupée. Mais auparavant elle devra faire amende honorable, et elle sera déclarée publiquement femme de mauvaise vie, et meurtrière de son fils. J'ordonne en outre qu'elle soit traînée jusqu'au pied de l'échafaud où elle doit mourir, après avoir demandé pardon au roi Arthur, et dépouillée de sa couronne et des insignes de la royauté. Demain à trois heures, sera exécuté ce jugement, qui punit Tryphine comme elle l'a mérité. Rien ne peut en empêcher l'accomplissement; la sentence est sans appel; il faut qu'elle périsse, sans pitié ni merci : chacun sait que nous sommes les vrais juges, et que le royaume de Bretagne est sous notre juridiction. Juge du parlement,

Ha rouantelez Breïz zo enn hor gourc'hemenn.
Barner ar parlamant, euz he berz e komzan,
Ann holl a renk plega d'ar setanz a zougan.
Me ia gant ma dorn propr da zina ann arret,
Ma 'z aï gant ar bourreo da veza dibennet,

Zin a ra.

AR BARNER d'ar roue.

Aotrou, setu aman a pez a c'houlennec'h,
Barnet eo Tryphina, rak-se ne d-eo mui dec'h.
Varc'hoaz, hervez ar varn, e kollo he buhe ;
Ne vezo ket a c'halv, nemet c'houi a rafe.

ARZUR.

Kement-se a glaskenn, mes ret eo da ghenta,
Embanna ann arret da brinsed ar ghear-ma ;
Rak-se, ma zrompiller, c'houi a renko monet
Da reï da c'hoût d'ar bobl e vezo distrujet.

C'HOARIEL VIII.

ANN TROMPILLER A ZÔN, HAG A LAVAR :

Selaouit, me ho ped, prinsed ha baroned,
En em gavit en kear, gant Arzur oc'h galvet,
Da welet distruja ann dorfetourez-hont
A dle mont d'ar maro gant heul braz, ha gant spont.

Kerzet ha zôn a ra.

Aotronez, ha noblanz, ha c'houi, itronezed,
Bourc'hisien, tud a lez, ha c'houi, demezelled,

je parle en son nom, et tout le monde doit courber la tête sous la sentence que je rends. Et je signe cet arrêt de ma propre main, afin que le bourreau puisse emmener cette femme pour lui couper la tête.

Il signe.

LE JUGE s'adressant au roi.

Sire, voici ce que vous demandiez; Tryphine est jugée, elle ne vous appartient plus. Demain, aux termes de la sentence, elle perdra la vie; il n'y aura pas d'appel, à moins qu'il ne vienne de vous.

ARTHUR.

C'est ce que je voulais : mais il faudra d'abord publier la sentence et la faire connaitre aux princes qui sont dans cette ville : allez donc, mon trompette, et faites savoir au peuple qu'elle doit être mise à mort.

SCÈNE VIII.

LE TROMPETTE SONNE ET DIT :

Écoutez, je vous prie, princes et barons; Trouvez-vous en ville, c'est Arthur qui l'ordonne, pour voir couper la tête à la grande criminelle, qui doit marcher à la mort avec nombreux cortège, et grande épouvante.

Il sonne de la trompette en marchant.

Seigneurs et nobles, et vous aussi, mesdames, bourgeois, hommes de cour et vous, mesdemoiselles, ar-

Oll vicherourienn kear, a bep condition,
Klevit ar c'hourc'hemen a barlamant Roazon.

Kerzet ha zôn a ra.

Ar rouanez Tryphin a zo gret he frocez,
Ha gant ar parlamant kavet avoultrerez,
Hag evel eur c'hreg-fall e renko finissa ;
Ar bed-man, a gredan, war he du-ghîn a ia.

Kerzet ha zôn a ra.

Selaouit ann tenor euz he barnedighez :
Da glevet he setanz e teuio d'ar palez,
En amant enorab e tougo eun torch koar,
Ha da deir heur, he fenn a gouezo d'ann douar.

C'HOARIEL IX.

TRYPHINA ENN HE FRIZON.

Ma c'halon a zantan ken doun ouz ma fikad !
Achu eo ma amzer, ann dra-ze zo hanad.
O Doue Eternel, ha c'houi Gwerc'hez Vari,
Ha na zeufet-hu ket da raï d'in minic'hi?
Setu me pell-a-zo o toughen paourentez,
Hag e klanv hag en iac'h bepred poaniou nevez!
Ma Jezuz, roït d'in graçz da hellout anavout,
Perag ez-oun keit-all en poan hag en hirvoud.
P'am bije diskaret, tanet hoc'h ilizou,
Ha saotret gant maliçz hoc'h holl zakramanchou,
E kredtenn e tlefac'h kaout c'hoaz ouz-in truez,
P'am gwelit o c'houzanv kement a baourentez ;
O roue ar stered, c'houi zo trugarezuz,

tisans et gens de toute condition, écoutez la sentence du parlement de Rennes.

Il marche et sonne.

Le procès de la Reine Tryphine est terminé ; le parlement l'a convaincue d'adultère, et l'a condamnée à mourir comme une femme de mauvaise vie. Ce monde, je suis tenté de le croire, tourne à l'envers.

Il marche et sonne.

Écoutez la teneur du jugement : elle se rendra au palais, pour entendre sa sentence, et, pour faire amende honorable, elle portera une torche de cire par les rues de la ville : Enfin, à trois heures sa tête roulera à terre !

SCÈNE IX.

TRYPHINE DANS SA PRISON

Comme mon cœur palpite et m'aiguillonne ! Mon temps est fini, cela est évident ! Dieu éternel, et vous, Vierge Marie, ne viendrez-vous pas me donner assistance ? Voilà bien longtemps que je suis misérable, et, malade ou bien portante, toujours accablée de peines nouvelles. Jésus, daignez me faire connaitre pourquoi vous me laissez si longtemps en peine et désolation. Quand j'aurais renversé et brûlé vos temples saints, profané par méchanceté tous vos sacrements, alors même vous auriez pitié de moi, à me voir souffrir tant de misère. Roi des étoiles, ô mon Dieu, vous êtes plein de miséricorde, et votre bonté est si grande pour les

D'ann anevaled-mut oc'h ken madelezuz!
Ann envned dre ann env a fringol en ho kloar,
Ar pesked er mòr-braz, ar prenved enn douar;
Rei a rit da bep-tra ebat ha levenez,
D'ar femellen baour-man na rit nemet keaznez.
Perag oun-me lekeat ken izel, ken mezuz?
Ha d'ar maro grisiaz koundaounet, ma Jezuz!
Mervel! N'ouzoc'h-hu ket eta petr' eo mervel?
Me n'oun ket pec'herez, ma Jezuz, c'houi her gwel.
Ha pa 'z oc'h eun Doue karghet a vadelez,
Perag am list enn poan, pa n'oun ket pec'herez?
Dija emaoun o komz evel eun penn follet,
Pa 'z oun gan-ehoc'h, Jezuz, er wech-ma dilezet.
Tryphina, paourez keaz, petra a fell d'id-de?
En em venji a ri bete war da Zoue?
Ne rann ket, ma Jezuz, pardon a c'houlennan,
Ma foan eo am laka da gomz en doare-man.

Ann El Raphaël a gomz euz ann env.

RAPHAEL.

Dalc'h-mad, Tryphin', dalc'h-mad!

TRYPHINA.

Hag a rinn, ma Doue!
Ken a viot kontant me zougo paourente.

AN EL.

Ret eo anduri poan, evit gounit ar c'hloar.

TRYPHINA.

Kement-se a ra d'in gouzanv war ann douar.

animaux privés de raison! Les petits oiseaux du ciel se réjouissent et chantent votre gloire, comme les poissons dans la grande mer, et les insectes sur la terre. A chaque créature vous donnez sa part de plaisirs et de joie, et à cette pauvre femme-ci vous ne donnez que tourments! Pourquoi suis-je si humiliée et couverte de tant de honte! Pourquoi, mon Dieu, suis-je condamnée à une mort si terrible? Mourir! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur? Je ne suis pas coupable, vous le savez, mon Dieu! Vous êtes plein de bonté, et vous me laissez en peine, et je suis innocente!... Ah! je parle déjà comme une folle; oui, je deviens folle, en songeant que vous aussi vous m'abandonnez, mon Dieu? Tryphine, ô pauvre femme, que veux-tu? Tu veux donc te venger de ton Dieu même? Non, non, mon Jésus; je vous demande pardon! c'est ma souffrance seule qui me fait parler de la sorte.

L'ange Raphaël lui parle du ciel.

RAPHAEL.

Courage, Tryphine, courage!

TRYPHINE.

Oui, mon Dieu, j'aurai du courage! Je souffrirai jusqu'à ce que vous soyez content.

L'ANGE.

Il faut souffrir, pour conquérir la gloire.

TRYPHINE.

C'est ce qui me donne la force de souffrir sur cette terre. Oui, ce qui me donne du courage, au milieu de

Hag e vinn kennerzet, daoust d'am holl ankeniou,
O sonjal kaout eur wech joaüsted ann envou.

AN EL.

Gloar evit tourmanchou !

TRYPHINA.

Kement-se a glaskan.
Gant poaniou ar bed-man n 'em bezo mui a zoan.

AN EL.

Ann dra-ze eo, ma merc'h.

TRYPHINA.

Pa eo c'houi hel lavar,
Ret eo klask ann envou, ha lezel ann douar.
Senti a rinn, ma mestr; c'houi zo ouz ma netaat,
Hag o lemel ar fank diouc'h ma ene divad....
Hoghen keid amzer zo aboë ma 'z oun aman,
Dilezet gant ann oll, hag o tivoaska poan!
Ne welin mui ma brô, na palez ma fried,
Na lidou ann iliz, nag eost ar Vretoned!
Me, hepken a varvo!... pa zeuan d'en em zellet,
Pa welan ma c'horf paour, e pe stad eo laket,
Evel eun aneval dindan ar chaden-ma!...
Gwerc'hez, deuit d'am derc'hel, mont a rann da fata.

ANN ÈL.

Peoc'h ho pezo, ma merc'h, klevet eo ho peden
Enn env, gant Doue 'n Tad, n'en em glemmit mui ken.
Deuit kentoc'h da sonjal er poaniou en deuz bet
Da c'houvanv evid-hoc'h he Vab muia karet.

mes tourments, c'est la pensée que je jouirai un jour des joies du ciel.

L'ANGE.

Gloire pour tourments !

TRYPHINE.

C'est ce que je demande. Les souffrances de ce monde, je ne les crains plus !

L'ANGE.

C'est bien, ma fille.

TRYPHINE.

Je n'écouterai que vous ; il faut chercher le ciel et oublier la terre. Je vous obéirai, mon maître. C'est vous qui me purifiez, et qui enlevez les souillures qui flétrissent mon âme.... Mais il y a si longtemps que je suis dans cette prison, abandonnée de tout le monde et brisée par la souffrance. Ah! je ne reverrai plus mon pays, ni le palais de mon époux, ni les solennités de l'église, ni la moisson au milieu de mes Bretons! Moi seule je mourrai !... Quand je me regarde, et que je vois à quel triste état est réduit mon pauvre corps, chargé de chaines comme un animal !... Vierge, soutenez-moi, je vais mévanouir !

L'ANGE.

La paix soit avec vous, ma fille ! Votre prière a été entendue dans le ciel, par Dieu le père : cessez de vous plaindre, songez plutôt aux peines que son fils bien-aimé a souffertes pour vous. Celui-là versa jusqu'à la

Hen-nez, bete memes ar banne diveza,
A skuillaz he holl wad, pa oa war ar bed-ma,
Ha biskoaz evit-se n'en deuz en em glemmet,
Laouen da anduri, dre 'n abek d'ar pec'hed.
Ha c'houi, ma merc'h Tryphin, hoc'h euz ann hardister
D'en em glemm ouz Doue, evit poaniou dister.
Ma ro d'ehoc'h, ma c'hoar gher, er bed-man ran-
Ho pezo digant-han, en env, ho karedon. [galon],

Ann Èl en em ziskouez.

Distroït, sellit aman eun daolen d'ar Werc'hez,
Hou-man ho frealzo e kreiz hoc'h holl enkrez.
Bezit bepred fidel bete 'n heur diveza,
Ne chomfet ket mui pell ama da languissa.

Ann El a ia kuit.

TRYPHINA.

El kaër evel ann heol, kannad ann Eternel,
Konsolet eo gan-ehoc'h ho mignounez fidel.
Me a zo a vreman da Roue ann envou,
Biken mui na glemman evit doan na gloasiou.
Savit, savit, justis, ho chafot enn he zao,
Kontant oun da vervel dre ar c'hrisa maro.
Me choumo er beden gan-ehoc'h, Gwerc'hez Vari,
Ken na zeui war ma fenn ann hach da lugherni.

C'HOARIEL X.

ESKOP SANT-MALO. ANN EL RAPHAEL.

ANN EL.

Klevit, Tad enoruz, Eskop a Zant-Malo,

dernière goutte de son sang, quand il était dans ce monde, et pourtant il ne se plaignit jamais, car il était joyeux de souffrir pour les pécheurs. Et vous, ma fille Tryphine, vous osez faire monter vos plaintes jusqu'à Dieu pour un peu de douleur! Si dans ce monde, ô ma sœur chérie, il vous envoie tourments et crêve-cœur, par combien de tendresse il vous récompensera dans le ciel!

L'ange devient visible.

Détournez-vous, voyez cette image de la Vierge; c'est elle qui vous consolera au milieu de vos tourments. Soyez-lui fidèle jusqu'à votre heure dernière; vous ne resterez plus longtemps languir ici désormais.

L'ange disparaît.

TRYPHINE.

Ange éclatant comme le soleil, messager de l'éternel, votre amie fidèle a été consolée par votre voix. Je suis tout entière maintenant au roi des cieux, et jamais plainte ne sortira plus de ma bouche, quels que puissent être mes peines et mes tourments. Justice, lève, lève vite ton échafaud; je suis toute prête à souffrir la mort la plus cruelle. Je resterai en prière avec vous, ô vierge Marie, jusqu'au moment où la hache du bourreau brillera au-dessus de ma tête!

SCÈNE X.

L'ÉVÊQUE DE SAINT MALO. L'ANGE RAPHAEL.

L'ANGE.

Écoutez, père vénérable, évêque de Saint-Malo :

Gourc'hemennet eo d'ehoc'h gant Jezuz hon Aotro,
Aoza reiz ar bughel, ar Malouin bihan ;
D'ar ghear vraz a Roazon e renkit mont gant-han.
He vagherez hag hen a vo ret da gaouet,
Varc'hoaz goude kreiz-deiz, da deir heur tremenet.
Gwisket-hen en seïz gwenn, e c'hiz eur marc'hegher ;
Hen-nez ho souezo, kent ma zeufet d'ar gher.
Armit-hen a bep pez evel eur brezeler,
Gant eur marc'h dindan-han, hag a vezo lijer.
Grit eta ho tifrae, goût a rit gant rêzon,
Nep a zent ouz he vestr, a ve d'ezhan mignon.

Ann El a guita.

C'HOARIEL XI.

ANN ESKOP, AR SEGRETOUR, AR VAGHEREZ HAG AR MALOUIN.

ANN ESKOP.

Selaouit, klevit holl ar pez zo lavaret
Gant El-Gouarner ar mab am euz pell-zo maghet,
Ret eo monet gant-han d'ar ghear-hont a Roazon,
Beteg ar parlamant, n'ouzon ket ar rêzon.
Setu aze arc'hant, hag ît da glask d'ezhan,
Eur wiskamant seï gwen, euz ar mezer kaëran.
Hastit c'houi d'he ghempenn, pa 'z och he vagherez,
Holl a renkomp monet d'he gass beteg al lez.

Ann eskop hag ar segretour a ia er meaz.

AR VAGHEREZ.

N'euz netra er bed-man a ve ken dereat,

il vous est commandé de la part de Jésus, notre maître, de bien préparer l'enfant, le petit Malouin, car il vous faut aller avec lui à la grande ville de Rennes. Sa nourrice et lui devront s'y trouver demain, pour trois heures de l'après-midi. Habillez-le de soie blanche, comme un vrai chevalier. Cet enfant vous étonnera avant votre retour à Saint-Malo. Armez-le de toutes pièces, comme un guerrier, montez-le sur un cheval léger et rapide. Prenez donc vos dispositions : quiconque obéit bien aux ordres de son maître, vous le savez, sera chéri de lui.

L'ange disparaît.

SCÈNE XI.

L'EVÊQUE, LE SECRÉTAIRE, LA NOURRICE ET LE MALOUIN.

L'EVÊQUE.

Écoutez et comprenez bien tout ce qui est ordonné par l'ange-gardien du fils que j'élève depuis longtemps. Il faut aller avec lui à la ville de Rennes, et paraître devant le parlement, j'en ignore le motif. Voici de l'argent pour aller lui acheter un habillement de soie blanche, de ce qu'il y a de plus beau. Hâtez-vous de le parer, puisque vous êtes sa nourrice : nous devons l'accompagner devant la cour.

L'évêque et le secrétaire sortent.

LA NOURRICE.

Il n'y a rien au monde d'aussi agréable que

Evel zenti abred ouz nep a ra hor mad.
Deomp eta, ma bughel, pa 'z eo gourc'hemennet,
En beach war eun drò, gant Doue kenteliet.

AR MALOUIN d'he vagherez.

Livirit d'in, ma mamm, petra a vezo gret
Gan-en-me e Roazon, pa vezimp arruet.
Piou em anav eno, hag a ra d'in monet,
Na da be seurt micher e vezin-me laket?

AR VAGHEREZ en eur wiska ar c'hrouadur.

N'ouzon doare, ma mab, er pez a c'houlennet,
Ken diwisiek ha c'houi oùn, ken na vimp digouet.
Ma mabik malouin, choum eta en da bòz,
Birwiken n'az gwiskan, mar renkan da c'hortoz.

AR SEGRETOUR a zeu gant eur c'hleze.

Dalit, setu aman ar pez zo kommandet
D'hen lakat brezelour, evel ma 'z eo dleet.
Me ia da vit d'ezhan eur c'houpl pistolenno
Da lakàt ouz he varc'h, daoust hag hen a denno?

Ar segretour a ia kuit.

AR MALOUIN.

Sellit! kaëra kleze! gortoït, ma magherez,
Ret eo d'ehoc'h ma lezel, ma he dennin er mèz.
Me bromet d'ehoc'h, ma mamm, eur wech ma vinn des-
Me a c'hoario eun taol, evel ma 'z eo dleet. [ket,]

AR VAGHEREZ.

Ma mab, enn han' Doue, choum gan-en patiant,
Ret eo poultra da vleo, evit ma vezi koant.

d'obéir promptement à ceux qui nous font du bien. Allons donc, mon fils, puisqu'on nous l'ordonne, mettons-nous ensemble en route, à la grâce de Dieu.

LE MALOUIN à sa nourrice.

Dites-moi, ma mère, ce qu'on compte faire à Rennes, quand nous y serons arrivés. Et qui donc me connaît là et me demande ; que veut-on faire de moi ?

LA NOURRICE en habillant l'enfant.

Je ne sais rien, mon fils, de tout ce que vous me demandez ; je n'en sais pas plus que vous, jusqu'à ce que nous soyons arrivés. Mais reste donc tranquille, mon cher petit Malouin, je n'arriverai jamais à t'habiller, si tu ne restes en repos.

LE SECRÉTAIRE apporte une épée.

Tenez, voici ce qui est recommandé pour l'habiller en guerrier, comme il convient. Je vais chercher encore une paire de pistolets, qui seront mis aux arçons de son cheval. En tirera-t-il ?

Le secrétaire s'en va.

LE MALOUIN.

Voyez, la belle épée ! Attendez un peu, ma nourrice, laissez-moi, je veux la sortir du fourreau. Je vous prie de croire, ma mère, qu'une fois que j'aurai appris, j'en jouerai comme il faut.

LA NOURRICE.

Mon fils, au nom de Dieu, reste un instant en repos ; il faut poudrer tes cheveux, car je veux que tu sois beau.

AR MALOUIN.

Brao vinn, war ma welan, terripl e vinn deread,
Hag eur brezelour klok da vonet d'ar gombat.

AR VAGHEREZ.

Klevit ma c'hrouadur, pa na ouzoc'h doare,
Evit mont da Roazon, ne d-it ket d'ann arme.

AR MALOUIN.

Kaër hoc'h euz laret d'in, ne d-oun ket ker berr-wel,
Pa bourvezer armou, me gred e vo brezel.

AR VAGHEREZ.

Souezet oun meurbed o klevet ho komzou,
C'houi n'oc'h ket kreuv a-walc'h da zoughen ann [armou.]
Mes evit plijadur eo e viot laket
E c'hiz eur marc'hegour, eun den brao akipet.

Ar segretour a zeu gant diou bistolenn.

AR MALOUIN.

Setu arru ma mestr gant ar bistolennou,
Mar'z euz karghet unan, breman e vo tennou.
Ret eo d'in goût ann tres, hag ive ar feson
Da c'hoari ma zaoliou d'ar penn pe d'ar galon.

AR SEGRETOUR.

Orsa! ha prest oc'h-hu? Mall eo d'comp diloc'ha,
Ann eskop ho koulenn, deomp buhan da vet-ha.

LE MALOUIN.

Oui, je serai beau, à ce que je vois; je serai charmant, et, de plus, un guerrier accompli pour marcher au combat.

LA NOURRICE.

Apprenez, mon enfant, puisque vous ne le savez pas, que pour aller à Rennes, vous n'allez pas à l'armée.

LE MALOUIN.

Vous avez beau dire, je ne suis pas si simple; puisqu'on se procure des armes de la sorte, il y aura guerre, je pense.

LA NOURRICE.

Vous m'étonnez beaucoup par vos paroles : vous êtes trop faible pour porter des armes; c'est seulement pour le plaisir de vous voir ainsi, qu'on vous habille et vous équipe comme un véritable chevalier.

Le secrétaire apporte deux pistolets.

LE MALOUIN.

Voici venir mon maître avec des pistolets; s'il en est un de chargé, tout à l'heure vous entendrez du bruit. Il faut que j'apprenne la manière et la façon de bien viser à la tête ou au cœur.

LE SECRÉTAIRE.

Voyons, êtes-vous prêts? Il nous est temps de partir; l'évêque vous demande, allons vite le rejoindre.

AR VAGHEREZ.

Prest omp; gwelit, aotrou, hag hen a zo d'ho krad,
Aviz a ra gan-en ez eo akipet mad.

AR MALOUIN.

Kent evit mont a-chàn, me a renko gwelet,
Ha me oufe tennan, hep beza bet desket.

Eun tenn a laosk.

DIVEZ AR SEIZVED PENNAD.

LA NOURRICE.

Nous sommes tous prêts : voyez, monsieur, si vous le trouvez à votre gré, pour moi, je le trouve bien équipé.

LE MALOUIN.

Avant de partir, je veux voir si je saurai bien tirer, sans l'avoir jamais appris.

Il tire un coup de pistolet.

FIN DU SEPTIÈME ACTE.

KENT-LAVAR EVIT ANN EIΣVED PENNAD.

Mont a reer d'ar prizon, da gherc'hat Tryphina,
Deuet eo dirag ann holl, gant e dillad brava;
Ma vezo diwisket d'ezhi, gant kalz a vez,
He c'hurun, he mantel, he dillad pez-ha-pez.
Eun torch koar enn he dorn, dierc'hen, diskabel,
Ez a dre ruiou kear; staghet war ann dreinel,
He c'hasser d'ar chafot : hag eno, daoulinet,
E c'houlenn, gant daëlou, pardonn ouz he fried.
N'ez euz kalon gristen, daoust pegher kriz e ve,
Na zeufe da ouela, o welet ar verc'h-se,
Dierc'henn, diskabel, hag he bleo amarret,
Prest kloz war ar chafot da veza dibennet.
Ne wel eno nemet enebourien touet,
He breur, he c'hovesour, ann testou millighet.
Sul-vrassoc'h eo he c'hrim, he glac'har, he zourmant,
Sul-vrassoc'h eo ho joa hag ho c'hontantamant.
N'en em dromplet nikun, daoust dec'h holl grueldet,
N'ez euz gwall gonstianz, ha na vezo gwanet :
Ann den a ra er bed ann draïtourez a gar;
Mes kent ma vezo fin, en devezo glac'har.
War a welan eta, setu ar rouanez
Prest kloz da finissa, ha da goll he buez.
Me he c'hlev o krial, hag o c'hourc'hemenni
Hec'h ene da Zoue, ha da Werc'hez Vari.
« Gwerc'hez sâkr, emez-hi, bete 'n heur a vrema,
« Hoc'h euz ma zikouret em ezommou brassa;

PROLOGUE POUR LE HUITIÈME ACTE.

On va chercher Tryphine à sa prison, et on la montre au public parée de ses plus beaux vêtements, pour qu'elle soit dépouillée, à sa honte et confusion, de sa couronne, de son manteau, enfin de toutes ses parures une à une.

Une torche de cire à la main, pieds nus et tête découverte, elle parcourt les rues de la ville; on l'attache ensuite sur une claie, et on la traîne jusqu'au pied de l'échafaud : là elle se prosterne à genoux et, les larmes aux yeux, demande pardon à son époux.

Il n'est pas de chrétien, au cœur si endurci qu'il puisse être, qui n'ait versé des larmes, en voyant la pauvre femme sur l'échafaud, pieds nus, la tête découverte, les cheveux liés et toute prête à être décapitée.

Autour d'elle, partout, elle ne voit que des ennemis, son frère, le confesseur, les témoins maudits. Plus sont grands le crime, la douleur et les angoisses de leur victime, plus ils sont joyeux et contents.

Mais que personne ne s'y trompe; malgré toute sa cruauté, il n'y a pas de conscience coupable qui ne doive un jour être châtiée; l'homme, dans ce monde, commet toutes les trahisons qu'il veut; mais avant la fin il s'en repentira.

Selon toutes les apparences, la reine est donc sur le point de finir et de perdre vie. Je l'entends se lamenter, et recommander son âme à Dieu et à la vierge Marie.

« Vierge sainte, dit-elle, jusqu'à ce moment vous

« Me na ran ket a gas evit kuitad ar bed,
« Nemet ma 'z in gan-choc'h da balez ann drinded.
« Adeo a lavaran d'ann noblanz, d'ar brinsed;
« Ho pet sonj a-c'hanon, etrez-hoc'h, c'houi merc'hed,
« D'ar Werc'hez, mamm Jezuz, dalc'hit devotion,
« Evid-oun-me a varv a enep ar rezon! »
Tavit, itron, nebaon kent mervel a welfet
Diskleria gwirionez d'ann hini ne oar ket.
Selaouit, me a glev mouez skiltr ann trompillo,
Arru eo Èl Doue, hennez ho tilivro.
Eur mab bihan e gwenn e weljont o tônet,
Gant-han eur c'hleze noaz, eur bistolen bantet,
Hag a lar d'ar bourreo : — Kamarad, arretet!
Rak mar skoït re vuhan, en em gavfet tromplet.
Eno oë gwelet mesk, eno oë klevet krï,
Kreghi er falz testou, lakât ho amarri,
Ar c'hôvesour disgwir gant kerdin ereet,
En presanz ar roue, ha dirag ar brinsed.
Hag ar mab d'ar chafot, goude ho c'hemeret,
Da ziëren he vamm, d'he lemel a benet.
Troc'ha ann holl gherdin, hag eno enn he za :
« Bezit dizoan, itron, c'houi choumo da veva! »
Bez' en devoa gant-han eno he vagherez,
Da ziskuill gwirione, koulz hag ann draïtourez.
Ann eskop hag he dud, holl en em zikourjont
Da dizolo maliçz gaouiaded divergont.
A-dal ar penn-kenta bete 'n heur a neuze,
E tiskleriaz ar mab d'ann holl ar wirione :
Souezi e eure ar roue, ar brinsed,
'O sonjal e gwallou ann trubard millighet.
Neuze e teu a-raok, da zaludi he dad :

« m'avez toujours secourue dans mes plus grands « besoins; je quitterai sans regret ce monde, si je « vais avec vous au palais de la sainte Trinité. »

« Adieu, nobles et princes; et vous, jeunes filles, « ne m'oubliez pas; soyez toujours dévotes à la « Vierge, mère de Jésus; pour moi, je meurs injus- « tement. »

Consolez-vous, madame; avant de mourir vous verrez annoncer la vérité à celui qui ne la connait point. Écoutez! j'entends la voix éclatante des trompettes; c'est l'ange du Seigneur qui vient vous délivrer.

On vit arriver un jeune enfant, vêtu de blanc, tenant d'une main une épée, de l'autre un pistolet armé. Il dit au bourreau : « Arrêtez, camarade! si vous frappez « trop vite, malheur à vous! »

Alors vous eussiez vu un grand trouble et entendu des cris : les faux témoins et le confesseur déloyal furent arrêtés et liés de cordes devant le roi et les princes.

Aussitôt après les avoir fait arrêter, l'enfant monte sur l'échafaud pour délivrer sa mère de ses liens et de ses tourments : et après avoir coupé toutes les cordes, il dit en se redressant de toute sa taille : « Soyez sans crainte, madame, vous ne mourrez pas! »

Sa nourrice était près de lui, pour faire connaître la vérité, aussi bien que la trahison, et l'évêque se joignit aussi à eux pour dénoncer la méchanceté des traîtres.

Depuis le commencement jusqu'à ce moment, l'enfant dévoila la vérité devant tout le monde, et le roi et les princes furent saisis d'étonnement en apprenant les méchancetés du traître maudit.

« Ho pet kalon, Arzur, setu aman ho m ab,
« A oa gret ar c'huzul, kent ma oa deiet er bed,
« Da gavout he vuhe, ha da veza debret. »
Ann enor diaghent er foz a oa kuzet,
Mes neuze gant sklerder e oë dizoloet.
Arzur a c'houlennaz pardoun ouz he bried,
He gwiskaz rouanez dirag ann holl brinsed.
Arzur na vankaz ket, barner leal d'he dro,
Da reï, war gomz he vab, ho gwir d'ar falz testo.
Ar belek reuzeudik a oe dizangravet,
Ha torret war ar rod; hag ar re-all kroughet.
Me gred ez oc'h e poan da c'houzout c'hoaz eun dra :
Pe-seurt poan en devoe ann trubard Kervoura :
Hennez, diouc'h he grimou ne oa ket er bed-ma
Gwanerez kevatal evit he gastiza !

DIVEZ ANN DIVEZA KENT-LAVAR.

Puis s'avançant pour saluer son père : « Ayez du « cœur, Arthur ; voici votre fils, qu'on avait comploté, « avant sa venue au monde, de faire mourir et de « manger. »

Jusque là l'honneur gisait au fond d'une prison obscure ; mais la lumière éclatante de la vérité l'éclaire dès ce moment, Arthur demanda pardon à son épouse, et lui fit reprendre ses habits de reine, devant tous les princes.

Juge équitable à son tour, Arthur ne manqua pas de juger les faux témoins, sur la parole de son fils. Le prêtre coupable fut dégradé et brisé sur la roue ; les autres furent pendus.

Je pense que vous êtes en peine de savoir encore une chose : qu'elle fut la punition du traître Kervoura ? Pour celui-là, il n'y avait pas dans ce monde de peine proportionnée à ses crimes !

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER PROLOGUE.

EIZVED PENNAD.

C'HOARIEL I.

AR ZOUDARDED A IA D'AR PRIZON DA GHERC'HAT TRYPHINA.

KANTA SOUDARD.

Tryphina, deuit a raog, ret eo mont dizamant
Da glevet hoc'h arret dirag ar parlamant.
Hou-man eo, a gredan, ho péach diveza,
Peur-c'hret eo ho procez, ret eo d'choc'h finissa.

EIL SOUDARD.

Ret eo kerzet mibin, hep ober ormido,
Rak mar na deuit founuz, ni hon daou ho stlejo.
Deuit da glevet ar fest a zo bet d'choc'h aozet,
Dre garantez ouz-oc'h e kuzul ar brinsed.

TRYPHINA.

Ar c'hélou joaüs-se a c'hortoënn pell-zo.
N 'e ket eur gwalleur d'in anduri ar maro ;
Kavout a ran memes em euz kontantamant
P 'am lemer a enou, a boan hag a dourmant.

Ar grefier a zeu da lenn d'ezhi ann arret.

AR GREFIER.

Greg, azezit aze timat war ar billot,
Sonjit enn ho kwalleur, hag ivez enn ho faot ;
Ha selaouit gant pled ho setanz hag ho fin,
Achu eo, ar wech-ma, ho proces war ar fin.

HUITIÈME ACTE.

SCÈNE I.

LES SOLDATS VONT CHERCHER TRYPHINE A LA PRISON.

PREMIER SOLDAT.

Tryphine, avancez ; nous devons vous conduire sans pitié, devant le parlement ; c'est, je le crains bien, votre dernier voyage ; votre procès est fini, il faut mourir !

SECOND SOLDAT.

Il faut marcher lestement, et sans faire de cérémonie, car autrement, nous vous trainerons à nous deux ; venez assister à la fête qui vous a été préparée au conseil des princes, et par amour pour vous.

TRYPHINE.

J'attends depuis longtemps cette bonne nouvelle. Ce n'est pas un malheur pour moi que de mourir ; j'éprouve même du contentement a être délivrée de mes tristesses, de mes peines et de mes tourments.

Le greffier vient lui lire l'arrêt.

LE GREFFIER.

Femme, asseyez-vous là sur le billot ; songez à votre malheur et aussi à vos fautes ; écoutez attentivement votre sentence et votre fin, car cette fois votre procès est bien terminé. Vous avez été condamnée

Kondaounet oc'h dre varn d'ann diveza gloasiou,
E pinijen leal euz ho kwall oberiou.
Eun torch koar a zougfet dre ruiou ar ghear-ma,
Evit goulenn pardon ouz Doue da ghenta ;
Neuze e viot staghet war bouez hoc'h izili
War eun draïnel mezuz, da vont d'ar failleri.
Ha da satisfia da enor ho prinsed,
Hoc'h euz dre ho kwallou kement dismeganset,
Eno dirag ann holl e viot diskleriet
Eur femellen diroll, hag eur c'hreg debordet.
Neuze, evit ann traou a zo war-n-hoc'h prouvet,
Dre avis ar justis e viot dibennet.
Dre ma 'z oc'h kondaonet d'ann diveza gloasiou,
E viot diwisket euz hò kuiskamanchou ;
Aman, a bez-da-bez, dirag holl dud ar ghear
E kolfet o kurun, ho noblanz hag ho kloar.
Ha d'ehoc'h-hu, bourrevien, e roan ma gourc'hemenn
Da ober ho tever, hep gourzez na termenn,

AR C'HENTA SOUDARD, o lemel ar gurunen.

Allon 'ta, rouanez, renoncit d'ho kurun,
D'ho kuiskamanchou kaer, sonjit enn ho fortun.
Disposit hoc'h ene, er feson ma kerret,
Birviken n'ho kuitaan, ken na viot lazet.

ANN EIL SOUDARD.

Houman zo eun amzer, gwelet eur rouanez,
O vont war ar chafot, ha da goll he buez!

par jugement au dernier supplice, en punition de vos forfaits. — Vous parcourrez les rues de cette ville tenant à la main une torche de cire, pour demander pardon à Dieu d'abord; puis vos membres seront honteusement liés sur une claie, et vous serez ainsi traînée jusqu'au pied de l'échafaud. Et pour donner satisfaction aux princes, que vous avez déshonorés par vos crimes, là, vous serez publiquement déclarée femme de mauvaise vie et sans mœurs; enfin, vu les charges qui existent contre vous, et dont la vérité a été reconnue, d'après la sentence rendue par les juges, on vous coupera la tête! Et comme vous êtes condamnée au dernier supplice, vous serez dépouillée de vos ornements, qu'on vous enlèvera un à un, devant tous les habitants de la ville; vous perdrez votre couronne, votre noblesse et votre gloire. Et vous, bourreaux, je vous commande de faire votre devoir, sans retard, ni délai.

LE PREMIER SOLDAT, lui enlevant la couronne.

Eh! bien donc, reine, renoncez à votre couronne et à vos beaux vêtements, pour ne songer qu'à votre triste sort. Préparez votre âme, comme il vous plaira ; je ne dois vous quitter qu'après vous avoir donné la mort.

LE SECOND SOLDAT.

Quel temps que celui-ci! une reine qui monte sur l'échafaud pour y perdre la vie!

C'HOARIEL II.

AR ROUE HAG HE DUD. KERVOURA HAG HE RE. AR BARNER, HA TUD AL LEZ A ZEU DRE EUR PENN. TRYPHINA, GANT AR ZOUDARDED DRE AR PENN ALL.

ANN EIL SOUDARD, da Dryphina.

Kroghit enn torch-koar-man, deuit dirag ar Roue,
Da c'houl pardon out-han, evit ho kwall vuhe.

TRYHHINA, dierc'hen, dispak he bleo, ha war he daoulin.

Pardon a c'houlennan ouz Doue da ghentan ;
N 'am euz, e gwirionez, offanset nemet-han.
Evid-hoc'h, ma fried, ma c'halon hel lavar,
N 'e ket em c'hirieghez mar hoc'h euz bet glac'har.
Mar n 'e ket bet hon ti evel eur baradoz,
N 'e ket ma c'harantez ezvezant zo bet kaoz.
Mar d-oun bet dibarfed enn holl vertusiou-all,
Pardon a c'houlennan, rak n 'em euz gret ken gwall.
Adeo ! Arzur, adeo ! hep droulanz e varvan,
Ha pa n 'am c'harit mui, petra rinn er bed-man ?

Sioulanz eur pennadik. Ar Roue a dro he benn. Ann den a gampr ha kannad Kervoura a zeu gant kerdin.

AR BARNER, d'ar zoudarded.

N 'e ket evit gouela omp en em zastumet ;
Mes evit kass da benn ar pez a zo barnet.
Staghit-hi enn draïnell, it a-lesse gant-hi,
Enn despet d'he zellou, grit fin euz a nez-hi.

AR C'HENTA SOUDARD.

Deuz eta, ribaodez, n'ez euz ken evid-oud,

SCÈNE II.

LE ROI ET SA SUITE. KERVOURA ET SA SUITE. LE JUGE ET LES GENS DE LA COUR ARRIVENT D'UN COTÉ; TRYPHINE ARRIVE DE L'AUTRE COTÉ, CONDUITE PAR DES SOLDATS.

LE SECOND SOLDAT, à Tryphine.

Prenez cette torche de cire, et venez devant le Roi, pour lui demander pardon de votre vie coupable.

TRYPHINE à genoux, nu-pieds et les cheveux déliés.

Je demande pardon à Dieu d'abord; je n'ai véritablement offensé que lui seul. Quant à vous, mon époux, si vous avez éprouvé du chagrin, la faute n'en est pas à moi; si notre maison n'a pas été toujours comme un paradis, ce n'est pas que j'aie manqué d'amour pour vous. Si je n'ai pas été accomplie en toutes les autres vertus, pardonnez-le moi, car je n'ai pas commis d'autre mal. Adieu, Arthur, adieu! Je meurs sans ressentiment; et puisque vous ne m'aimez plus, que ferais-je désormais dans ce monde.

Un moment de silence. Le Roi tourne la tête. Le valet de chambre et le messager de Kervoura arrivent avec des cordes.

LE JUGE, aux soldats.

Ce n'est pas pour pleurer que nous sommes réunis ici, mais bien pour exécuter le jugement. Attachez-la sur la claie, puis emmenez-la, et finissez-en avec elle, en dépit de ses regards.

PREMIER SOLDAT.

Venez, Ribaude, il n'y a plus de rémission pour

Ne dâl ket d'id reuzi, na kana da hirvoud;
Azez, hep ormidou, war ann draïnel vrao-man,
Karrons ar merc'hed-fall, pa 'z eont euz ar bed-man.

TRYPHINA, oc'h en em lakat war ann draïnel.

O Doue, ma c'houer, sellit na pebez kanv!
Allaz! traou hirvouduz zo ret d'in da c'houzanv.
Enep ar wirionez e reer dismeganz d'in,
Gwerc'hez ar gwerc'hezed, ho pet truez ouz-in.

Ober a reont diou drô war ann theâtr.

ANN EIL SOUDARD.

Ha deomp war ar chafot, setu achu hon trô!
N'hoc'h euz mui da c'houzanv nemet taol ar maro.

AR C'HENTA SOUDARD.

Ret eo gorren he bleo, hag ho ëren er-fat,
Ma kavimp he gouzoug da droc'ha dilikat.
Larit adeo d'ar bed, d'ho tud, d'ho mignoned,
Rak kalz a zo aman, war ho pouez glac'haret;
Ha sonjit gant preder enn hoc'h heur diveza,
Birviken e buez n'ez eot euz al lec'h-ma.

TRYPHINA, daoulinet war ar chafot.

Jezuz, krouer ar bed, klevit ouz ma feden,
Setu me war ar fin em diveza termen,
Etre ho taouarn sâkr e lakan ma ene,
Evit ma 'z aï gan-ehoc'h da joaüsted ann ee.
Gwerc'hez, mamm da Zoue, bete 'n heur a vrema
Hoc'h euz ma zikouret em ezommou brasa;
Me ne ran ket a gâz evit kuitâd ar bed,

vous; cessez donc de vous lamenter, et de chanter votre complainte : allons, asseyez-vous sans façon sur cette belle claie, le carrosse des femmes de mauvaise vie, quand elles quittent ce monde.

TRYPHINE en se mettant sur la claie.

O Dieu, mon créateur, voyez quel convoi! Ah! que de douleurs et d'humiliations! C'est injustement qu'on me fait tant d'outrages : ayez pitié de moi, ô vierge des vierges!

Ils font deux tours sur le théâtre.

SECOND SOLDAT.

Le voyage est fini; montons sur l'échafaud ; vous n'avez plus à souffrir que le coup à la mort.

PREMIER SOLDAT.

Il faut relever ses cheveux, et les bien lier, afin de couper plus facilement son cou délicat. Dites adieu au monde, à vos gens, et à ceux que vous aimez, car il en est beaucoup ici qui sont désolés à votre sujet ; songez sérieusement à votre heure dernière ; vous ne vous lèverez plus vivante de la place où vous êtes.

TRYPHINE agenouillée sur l'échafaud.

Jésus, créateur du monde, écoutez ma prière, car me voici enfin à mon heure dernière. Je mets mon âme entre vos mains divines, pour que vous la conduisiez aux joies du ciel. O Vierge, mère de Dieu, jusqu'à ce moment vous m'avez toujours secourue dans mes plus grands besoins ; je quitte ce monde sans regret; mais faites que j'aille avec vous au palais de la

Nemet ma 'z aïnn gan-ehoc'h da balez ann Drinded.
Adeo eta d'ar bed, ha d'am holl vignoned,
Adeo d'am stourmajou, ha d'am poanicu kaled.
Adeo a lavaran d'ann noblanz, d'ar brinsed ;
Ho pet sonj ac'hanon, c'houi dreist pep tra, merc'hed ;
D'ar Werc'hez, mamm Jezuz, dalc'hit devotion ;
Evid-oun, me a varv enep gwir ha reson.
Me eo ho rouanez, ho prinsez evel ken ;
Petra bennag ma 'z oun diskaret evel-henn.
Deiz ar varn ziveza, pa vezo trô Doue,
E vo anavezet skleroc'h ar wirione.
Me a bardon d'ann holl, aman dirag Doue,
Euz a greiz ma c'halon, ha gant gwir garante.
Adeo a lavaran, c'hoaz eur wech d'ehoc'h, Arzur,
Pardonit Tryphina, atao ho paradur !

ANN EIL SOUDARD.

Me a zo deut ken trist, o klevet ar c'hreg-man,
N'am euz ket ar galon d'he skeï.... choum a renkan.
Hervez he c'homzou holl, ez eo innosantez ;
Ker zur ha ma'z oun den, ne d-eo ket pec'herez.

AR C'HENTA SOUDARD.

Na lâr ket ann dra-ze, pe e vezi gwanet ;
Euz eun dra e komzez, ha n 'ec'h euz ket gwelet.
Pa 'z eo kommandet d'eomp ober fin anez-hi,
Greomp-hen buhan-afo, hep choum da druezi.

ANN EIL SOUDARD.

Setu da hach aman, pa 'z out ken kounnaret,

sainte Trinité! Adieu donc au monde! Adieu à tous ceux que j'ai aimés! Adieu aussi à mes tourments et à mes peines cruelles! Je dis adieu à la noblesse et aux princes! Vous surtout, jeunes filles, ne m'oubliez pas; soyez toujours dévotes à la Vierge, mère de Jésus; pour moi, je meurs contre la justice et la raison. Je suis toujours néanmoins votre princesse, votre Reine, quelque soit l'état d'abaissement et d'humiliation où vous me voyez ici! Au jour du jugement dernier, quand viendra le tour de Dieu, on connaîtra clairement la vérité. Je pardonne à tous mes ennemis, ici, devant Dieu, du fond du cœur, et sans amertume. Adieu, Arthur; encore adieu! Pardonnez à l'infortunée Tryphine, toujours votre épouse, malgré tout!

LE SECOND SOLDAT.

Je suis si triste, en entendant cette femme, que je n'aurai jamais le courage de la frapper.... il faut y renoncer. D'après ces paroles, elle est innocente. Oui, aussi sûr que je suis un homme, elle n'est pas coupable.

LE PREMIER SOLDAT.

Ne dis pas cela, ou tu seras puni; tu parles de ce que tu ne connais pas. On nous a commandé d'en finir avec elle; obéissons promptement, et ne nous laissons pas attendrir.

LE SECOND SOLDAT.

Voici ta hache, puisque tu es si endiablé; coupe lui

Dibenn-hi da unan, me n 'he dibennin ket.
Pa zellan ouz he drem, e varv ma izili,
N 'em euz ket ar galon da zarc'hao war-n-ezhi.

AR C'HENTA SOUDARD.

Terribl, a nevez-zo, ez out deut tener gliz ;
Bet so d'id eun amzer, e oaz eun den gardiz,
Pa zistripes da-vad groaghez ha bugale....

ANN EIL SOUDARD.

Mes e brô ann Turked, ma den, e oamp neuze.

TRYPHINA.

Eun hân ' Doue, ma zud, n 'en em skandalit ket,
Ma dilivrit a boan, sevenit ann arret.
Rak na c'hortoan ken nemet fin d'am buhe ;
Ho pet, o ma Jezuz, truez ouz ma ene.

ANN EIL SOUDARD.

Biken n 'he dibennin, na pa dlefenn miga ;
Koueza 'ra ma bouc'hal euz ma dorn, o krena.
Pa glevan he c'homzou, e chouman saouzanet ;
Grâ evel ma kiri, evid-oun ne rinn ket.

AR C'HENTA SOUDARD.

Orsa ! re a feson a ghemeromp gant-hi ;
Ro d'in da hach, me ia da reï he stal d'ezhi.

Sevel a ra ann hach.

ANN EIL SOUDARD.

Gortoz, selaou pès trouz ! Enn drompill a zoner.

la tête toi-même, pour moi je ne le ferai point. Quand je regarde son visage, mes membres deviennent sans force ; je n'ai pas le courage de la frapper.

LE PREMIER SOLDAT.

Te voilà devenu bien tendre, depuis peu ; j'ai vu un temps où tu étais un terrible homme, quand tu éventrais les femmes et les enfants....

LE SECOND SOTDAT.

Mais nous étions alors dans le pays des Turcs !

TRYPHINE.

Au nom de Dieu, mes amis, ne vous disputez pas ! Délivrez-moi de peine, et exécutez l'arrêt ; je n'attends plus rien que la fin de ma vie. O mon Dieu, ayez pitié de mon âme !

LE SECOND SOLDAT.

Je ne la décapiterai jamais, et quand je devrais mourir. Ma hache s'échappe de ma main tremblante. Ses paroles me frappent d'étonnement. Agis comme tu voudras ; pour moi je ne ferai rien.

LE PREMIER SOLDAT.

Eh ! nous faisons trop de façons avec elle ; donne-moi ta hache, je vais lui donner son compte.

Il lève la hache.

LE SECOND SOLDAT.

Arrête ! écoute, quel vacarme ! on sonne de la

Sell ! marc'heïenn o tont a zaoulamm-ru en ker !

Ar Malouin hag ann eskop a zigouez war varc'h e tâl ann théatr, ar segretour o sôn gant he drompill. Ar vagherez a zigouez ive ; holl war ghezek. Ar Malouin, eur c'hleze noaz enn he zorn, eur bistollen a zaou denn enn dorn-all. Daou denn a losk, hag e krî :

AR MALOUÏN.

Choumit, kamaraded, ne d-ît ket re vuhan,
Rak diouc'h ma her grafet, en em gavfet e poan.
Mar grit eur paz a-raok, ha mar hi dibennet,
Gant eun tenn pistolen oc'h kerkent diskaret.
Difenn a rân ma mamm, justis e devezo
War he enebourien, ha war ar falz testo.
C'houi, kôvesour gaouiad, a dlefe bout lazet,
M 'em bezo ho puez dirag ann holl brinsed.
Penaoz ! ha n 'am euz den d'am zikour e Roazon,
Da greghi enn dud-man, d'ho zeurel er prizon ?
Justis ar parlamant, mar ho list da bellaat,
Hervez ma c'hoarvezo, ho pezo kalounad !

D'ann den a gampr, ha d'ar c'hannader.

Deuit aman, daou vab gast, breman gant ho kerdin,
C'houi hag ho falz velek, dioc'h-tu, m'hoc'h ëreinn.
Barnerrien aounik, torrit pront hoc'h arret,
Rak ann tri den fall-man a renk bout distrujet.
Na vezit ket kouard, kreghit enn-ho hardi,
Me ho souezo c'hoaz kent ma vo disparti.

ARZUR.

Gant pe wir, krouadur, a res-te kement-ma ?

trompette. Regarde ! des cavaliers qui entrent au galop dans la ville.

Le Malouin et l'évêque de Saint-Malo arrivent à cheval près du théâtre. Le secrétaire sonne de la trompette ; la nourrice est aussi avec eux. Tout le monde est à cheval. Le Malouin tient une épée nue d'une main, et un pistolet à deux coups de l'autre. Il tire les deux coups, et crie :

LE MALOUIN.

Arrêtez, soldats ; ne frappez pas trop vite ! car selon que vous ferez, vous vous en repentirez. Celui qui fera un pas, pour frapper cette femme, je le tue à l'instant d'un coup de pistolet. Je défends ma mère ! Elle aura justice contre ses ennemis, et contre les faux témoins. Et toi, faux prêtre, tu as mérité la mort ; j'aurai ta vie, devant tous les princes. Comment ! Je ne trouverai personne dans cette ville de Rennes qui m'aide à arrêter ces gens, et à les jeter en prison ? Justice du parlement, si vous les laissez échapper, vous vous en repentirez.

Au valet de chambre et au messager.

Venez ici, misérables, avec vos cordes ; elles serviront à vous lier, et le faux prêtre avec vous. Juges peureux, cassez vite votre arrêt ; ce sont ces trois misérables qu'il faut mettre à mort. N'ayez nulle crainte, saisissez-les hardiment ; je vous étonnerai encore avant de vous quitter.

ARTHUR.

De quel droit, enfant, agis-tu de la sorte ?

AR MALOUIN.

C'houi her gouïo, Arzur, mes ret eo da ghenta
Diërenn ha sevel ar c'hreg vertuzuz-ma.
Kourach, itron, kourac'h, choum a reot da veva.
Goulenn a rec'h bemde sikour digant Doue,
Setu me arruet, meulomp he drugare.

Kreghi a ra enn he dorn, hag e teu gant-hi da gavout ar Roue

Arzur, Roue a Vreïz, distroit, klevit breman,
Ho mab hag hec'h hini a gomz ouz-oc'h aman.
Ia, en gwirionez, hi e deuz ma ganet,
Hag abalamour d'in e deuz bet mill bened.
Miret diouc'h ar maro gant holl c'halloud Doue,
Oun bet maghet e kuz gant ann Tad santel-ze.
N'emaoun ket ma-unan den da veza kredet,
Bout zo aman tud beo, ho c'hlevout à helfet.
Ma mamm, n'ho pet mui doan, mes chonmit en ho sa,
Biskoaz na weljoc'h mab kel laouen gant ar joa.
Kuitaït ho klac'har, ho mez, ho melkoni;
Aun dud fallâkr d'ho zrô a renko damanti.

TRYPHINA.

Eur mab d'in, ma Doue!

Sellet a ra out-han.

Na kaër eo ma bughel!
Arzur, n'hoc'h euz ezom na testou na diel.
Ma c'halon ha ma gwad a domm, a verv out-han;
Ma mab eo, ma Doue, ma mab a vennighan.

Sevel a ra he dorn war benn ar c'hrouadur.

LE MALOUIN.

Vous le saurez, Arthur ; mais il faut d'abord délivrer de ses liens et relever cette femme vertueuse. Courage, madame, vous vivrez : vous imploriez chaque jour l'assistance de Dieu ; c'est lui qui m'envoie à votre secours ; bénissons sa miséricorde.

Il la prend par la main, et s'avance avec elle vers Arthur.

Arthur, Roi de Bretagne, détournez-vous, et écoutez votre fils et celui de cette femme, qui vous parle ici. Oui, en vérité, c'est elle qui m'a donné le jour, et c'est à cause de moi qu'elle a souffert tant de maux. Sauvé de la mort par la toute puissance de Dieu, j'ai été élevé secrètement par le saint évêque que vous voyez, et si vous ne me jugez digne d'être cru, il y a ici des gens qui sont vivants, vous pouvez les interroger. Ma mère, ne craignez plus rien ; restez, jamais vous n'avez vu de fils rempli d'autant de joie. Plus de douleur, de honte, ni de tristesse ! Les méchants seront punis à leur tour.

TRYPHINE.

Un fils à moi, mon Dieu !

Elle regarde l'enfant.

Comme il est beau, mon fils ! Arthur, vous n'avez besoin ni de témoins ni de titres. Mon cœur s'échauffe et mon sang bout pour lui. Oui, c'est mon enfant, ô mon Dieu ! Je bénis mon fils !

Elle étend la main sur la tête de l'enfant.

KERVOURA.

Eur marmouz evel-se hag eur c'hoz mec'hiek
En defe hardisded diraz-oun da brezeg!
Hag e ve den ker sot da gredi d'he gomzo;
He-man zo eur mab gast, n'en d-eo ket euz ar vro.
Hag e rôfac'h, Arzur, kurun ar Vretoned
Da vab eur ribaodez, pe da eun divroet!
Pa zonjan enn dra-ze, eo ker braz ma desped,
M'am be c'hoant d'he flastra, ma ve d'in aotreet.

ANN ESKOP.

Na vezit ket ker zimpl da gredi ann dra-ze.
Ne vemp ket deuet aman, panevet urz Doue.
Nann, n'e ket eur bastard eo ar c'hrouadur-man,
D'ehoc'h-hu, roue a Vreïz, me respont anez-han.

ARZUR.

Lavar d'in, krouadur, eun dra euz da lignez,
Rak ma spered a vrell, ha braz eo ma souez.
N'em euz bet mab biskoaz a-baoë 'ma oun er bed,
Hag oun souezet-meur aman ouz da glevet.

AR MALOUIN.

Pardon a c'houlennan digan-ehoc'h-c'houi, ma zad,
Me eo ho krouadur, bez am euz testou mad.
Ma eontr Kervoura a ieaz d'ober al lez
Da verc'h ar roue Saoz, hag a oa penn-herez;
Ma prometaz d'ezhan gwellaat d'he glenved;
Ha gant eur sorcerez e oa bet kelennet
Da gavout eun Dauphin, kenta mab eur Roue,

KERVOURA.

Un singe et un moryeux de cette espèce aurait l'audace d'élever la voix en ma présenee ! et il se trouverait des gens assez sots pour le croire ! c'est un fils de ribaude, qui cherche aventure ! Et vous donneriez, Arthur, la couronne de Bretagne à un aventurier, au fils d'une coquine ! Quand j'y songe, ma colère est telle que, si vous me laissiez faire, je l'écraserais sous mes pieds !

L'ÉVÊQUE.

N'en croyez rien, Arthur : nous ne sommes venus ici que sur l'ordre de Dieu : non, cet enfant n'est pas un bâtard ; je vous réponds de lui, o Roi de Bretagne.

ARTHUR.

Enfant, dis-moi quelque chose de ta famille, car mon esprit se trouble, et mon étonnement est extrême. Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai eu de fils, et je suis grandement surpris en vous entendant parler.

LE MALOUIN.

Je vous demande pardon, mon père, car je suis votre fils, et j'en ai de bonnes preuves. Mon oncle Kervoura alla faire la cour à la fille du Roi des Anglais, qui était fille unique ; le Roi était malade, et Kervoura lui promit de le guérir. Une sorcière lui avait donné le conseil de se procurer un jeune Dauphin, premier né d'un roi, et de le saigner quand il

Hag a-benn eur c'houec'h mîz hen diwada ; neuze
Rostad he izili, hag hen kass war eur plad
D'ar roue a vro Saoz, da zibri kik ha gwad.
Ha sonj hoc'h euz, ma zad, pa iejoc'h euz ar vrô,
Da welet ar Roue, enn he glenved-maro ?
En keït-se ho pried a zeuaz da c'houelioudi,
Ha me eo ar bughel a oë ganet gant-hi.
Ma magherez ha me a oë kerkent lestret
Da vont d'ann Hiberni, enn eul lec'h assinet,
Da dremen ar c'houec'h mîz. E-pad ma oamp o vont,
Ec'h arruaz gan-eomp laëron-vôr divergont.
Hor merdaidi lazet, ni a choumaz gant-he,
Ha dare oë bet d'eomp koll ivez hor buhe.
Mes Jezuz hag he Vamm ho deuz hon diouallet,
Hag e tal Sant-Malo e oamp gant-ho lêzet.
Ann aotrou ann eskop (bennoz d'he vadelez),
A zeuaz d'hor c'herc'hat, da vont enn he balez.
Orsa ! Aotrou eskop, ha c'houi, ma magherez,
Ma zikourit breman da brouv ar wirionez.

ANN ESKOP.

Assur, Roue a Vreïz, gwirionez a lavar,
Rak m 'em euz-hen maghet 'boë 'ma war ann douar ;
Eun El a berz Doue, 'zeuaz da laret d'in
E renkjenn mont d'ann aod, hep kammed arretin,
Hag ho digass gan-en, hen hag he vagherez,
Ha lakat ho beva, gant resped ha furnez,
Ha kass gan-en eun den hag a vije segret,
Hep raï da c'hout da zen e renkjent bout maghet.
M 'em euz hen bet maghet a c'houdevez em zi.
Deac'h, goude ann offis, e oë roët d'in ali

serait âgé de six mois, pour ensuite servir, sur un plat, ses membres rotis au vieux Roi, qui devait en manger la chair, et en boire le sang. Ne vous rappelez-vous pas mon père, que vous quittâtes le pays, pour aller voir le Roi sur son lit de mort ? Dans l'intervalle votre femme accoucha, et je suis l'enfant à qui elle donna le jour. Je fus aussitôt embarqué, avec une nourrice, pour aller passer six mois en Hibernie, en un lieu désigné. Dans le trajet, nous fûmes pris par des pirates audacieux. Nos matelots furent mis à mort ; ma nourrice et moi nous restâmes en leur pouvoir, et peu s'en fallut que nous ne perdissions aussi la vie. Mais Jésus et sa Mère nous ont protégés, et nous fûmes laissés près de la ville de Saint-Malo. Monseigneur l'évêque que voici (bénie soit sa bonté), vint nous recueillir, et nous reçut dans son palais. Allons ! Monseigneur l'évêque, et vous ma nourrice, venez à mon aide, pour prouver que j'ai dit la vérité.

L'ÉVÊQUE.

Je l'affirme, Roi de Bretagne, tout ce que l'enfant a dit est vrai, car c'est moi-même qui ai pris soin de lui, depuis qu'il est né. Un ange envoyé de Dieu vint un jour me dire qu'il fallait me rendre promptement sur le rivage, recueillir un enfant que j'y trouverais, avec sa nourrice, les traiter avec respect et sagesse ; il m'ordonna de prendre avec moi une personne discrète, car nul ne devait être instruit de leur présence chez moi. Je l'ai donc élevé dans ma maison, jusqu'aujourd'hui. Hier, après ma messe, il me fut recommandé

D'he wiska penn-da-benn, e-c'hîz eur marc'heg meur,
Ha bout arru aman hirio, a-benn teir heur.

AR VAGHEREZ.

Na pa dlefenn mervel, me ia da ziskleria
Ar wirionez breman, war-eeun, evel m 'e-ma.
Ho preur-kaër Kervoura a zeuaz bete ma zi,
Hag a lavaraz d'in, a-grenn ha difazi,
E vije ret d'in mont gant ar bughel paour-ma,
D'ar vrô a Hiberni, c'houec'h miz, 'vit he vaga ;
Mes me na ouienn ket p'evit tra hor c'hasset.
Ha neuze war ar môr pa oamp bet ambarket,
Eul lodad laëron-vôr zo gan-eomp digouezet.
Hor martoloded paour, siouaz! ho deuz lazet;
Me a oe dare d'in ivez koll ma enor
Ha ma buez, pe daol ar bughel-se er mor.
Mes holl c'halloud Doue en deuz hon diouallet,
Pa oant o vont d'hor skeï, d'ann douar int kouezet.

ARZUR.

Pa glevan ho komzou, e chouman saouzanet,
O sonjal er poaniou e deuz bet ma fried.

AR MALOUIN.

Ha diouc'h m'am euz klevet, ar wech-man diveza,
Setu petra eure ma eontr Kervoura :
Kass a reaz d'am mamm, da lavaret d'ezhi
Donet da gomz out-han, er c'hoat a-dre ann ti.
E-lec'h dont he-unan, e kassaz daou zoudard
Da ober mez d'ezhi, gant jestrou skanvelard.

de l'habiller tout de blanc, comme un véritable chevalier, et de me trouver avec lui ici, aujourd'hui à trois heures.

LA NOURRICE.

Et quand je devrais mourir, je dirai la vérité, sans détour, comme elle est. Votre beau-frère Kervoura vint me trouver dans ma maison, et me dit qu'il fallait, sans réplique ni hésitation, aller avec ce pauvre enfant au pays d'Hibernie, et l'y nourrir pendant six mois. Mais j'ignorais pour quel motif on l'y envoyait. Une fois embarqués sur la mer, nous fûmes rencontrés par une bande de pirates. Hélas! nos pauvres matelots furent tués, et moi-même je faillis perdre mon honneur et ma vie, parce que je refusais de jeter l'enfant à la mer. Mais le Dieu tout-puissant est venu à notre secours, et au moment où ils se préparaient à nous frapper, ils ont été renversés à terre.

ARTHUR.

Mon étonnement est extrême quand j'entends ces paroles, et que je songe aux tourments qu'à endurés Tryphine.

LE MALOUIN.

Et comme je l'ai appris, voici ce que fit en dernier lieu mon oncle Kervoura : — Il envoya prier ma mère de venir lui parler dans le bois, derrière la maison; au lieu de s'y rendre lui-même, il envoya deux soldats

Nêuze ann testou-man, pere oa o welet,
Ho deuz, enep ar gwir, er c'hiz-se diskleriet
E oa ma mamm eno evit hoc'h offansi,
Epad en em zifenn a oa he fontazi.
Neuze c'hoaz dre arc'hant en devoa gounezet
Eur belek, pehini en deuz d'ehoc'h lavaret
E devoa kòveseet out-han ar gwallou-ze,
Ha c'houi hoc'h euz kredet d'ar pez a lavare.

KERVOURA.

Erfin, ne badan mui; me drelato a-grenn,
Ma na d-a mab ar c'hast diouc'h ma façz ac'halenn.
He-man zo eun diaoul, pe eur magisian,
O trompla tud honest, hag ho lakat e poan.
Dâl, furlukin ganet, da ghenta eur skouarnad,
Ha mar groignez ou-in, m'es tesko gant ma zroad.

AR MALOUIN.

Forz d'in! forz d'al lezen! ha d'ann dud a justis!
Forz d'am zad, ha d'am mamm, ha d'ar gurun a Vreiz!
Prinsed ha barouned, venjanz a c'houlennan,
Euz ann insult gret d'in gant ann den fallakr-man.

ANN ESKOP.

Kompagnunez huël, me zo mezekeet,
O welet skeï eur mab, zo gant Doue karet.
Rak-se ma livirit n'en d-eo ket ho pughel,
Me c'houlenn ho lakât da denna d'ann dufel.
Roue, mar em c'hredit, lakit ar wirione
D'an nep a c'hounezo; ha lezomp etrez-he.

pour la couvrir de honte, par des gestes honteux. Alors les témoins que voici, qui observaient tout, ont déclaré, contrairement à la vérité, que ma mère était là pour vous offenser, lorsqu'elle ne songeait qu'à se défendre. — Ensuite il gagna avec de l'argent un prêtre qui vous a dit que la reine lui avait confessé ces forfaits; et vous, vous avez ajouté foi à ses paroles!

KERVOURA.

Je n'y puis plus tenir; je perds la raison, si ce bâtard ne disparaît de devant ma face. C'est là un fils de l'enfer, ou un magicien qui veut nuire à d'honnêtes gens, et les mettre en peine. — Tiens, polisson, reçois pour commencer ce soufflet, et si tu grognes, je te caresserai avec mon pied.

Il lui donne un soufflet.

LE MALOUIN.

A mon secours! à moi, la loi et la justice! Protection pour mon père et ma mère, et pour la couronne de Bretagne! Princes et barons, je veux vengeance de l'insulte qui m'a été faite par cet homme perfide.

L'EVÊQUE.

Hauts et puissants seigneurs, je rougis de honte de voir frapper ainsi un enfant aimé de Dieu. Si vous prétendez, Arthur, qu'il n'est pas votre fils, je demande le combat singulier. Roi, si vous me croyez, vous donnerez raison à celui qui sera vainqueur : autorisez le combat et que personne ne s'en mêle!

ARZUR.

Ma breur-kaër Kervoura, ha c'houi a ve dizank,
Da c'hoari ann dufel ouz ar bughel iaouank?
Ret eo d'ehoc'h hen ober. Mar d-eo Tryphin he vamm,
C'houi a zo torfetour, ha ma fried divlamm.

KERVOURA.

Me a renonçz a grenn da ghement Doue zo,
Ma na d-a ma c'hleze e kreïz he vouzello!
Rak-se na deuet den da varn na me nag hi;
Mes etrez-omp hon daou e vezo ar barti.

AR MALOUIN.

Mad! list gan-eomp, ma zad; ma ne d-oun evit-han,
E vo iaouankik flamm e varvin er wech-man.
Setu eur mab nao vloaz, n'e ket dek achuet,
Hag a denno venjanz ouz he vamm glac'haret.

KERVOURA.

Deuz eta mec'hiek, rak ne ran ket a stad
Evit kant evel d-out ebarz en eur gombad.

AR MALOUIN.

Kommansomp pront eta da denna ann taolio:
Jezuz-Krist hag he Vamm bepred am zikouro.

Ar malouin a ra eur gwall daol da Ghervoura.

Ah han! ah han! ma eontr, setu ma 'z oc'h tiet.
Me a ouie er-fad en em gavjac'h tromplet.

Kervoura o koueza d'ann douar.

Allaz! ia, ma niz, tiet oun er wech-ma:

ARTHUR.

Mon beau frère Kervoura, êtes-vous en mesure de vous battre en combat singulier contre cet enfant? Il le faut. Si Tryphine est sa mère, vous êtes un criminel, et ma femme est innocente.

KERVOURA.

Je renonce à tous les dieux possibles, si je ne lui plonge mon épée dans les entrailles! En attendant, que personne ne juge ni elle ni moi; c'est entre nous deux que se jouera la partie.

LE MALOUIN.

C'est bien! laissez-nous, mon père; si je ne suis le plus fort, je mourrai dans la fleur de l'âge. Vous allez voir un enfant dans sa dixième année, venger sa mère désolée.

KERVOURA.

Viens donc, morveux! cent de ton espèce, je n'en ferais nul cas dans un combat.

LE MALOUIN.

Commençons à l'instant. Que Jésus-Christ et sa mère me protégent toujours.

Le malouin atteint gravement Kervoura.

Eh! bien, eh! bien, mon oncle, vous voilà atteint. Je savais bien que vous seriez trompé!

Kervoura tombant à terre.

Hélas! oui, mon neveu; je suis bien atteint cette

Achu eo ma buhe, pred eo d'in finissa.
Gwalleur ! gwalleur war-n-oun ! me eo ar falla den
A zo, hag a zo bet war ann douar o réen.
Tryphina, ma c'hoar ghez, pardon a c'houlennan ;
Te choumo en buhez, ha me a varv aman.
Dre da holl wirionez te ec'h euz gounezet,
Ha me, gant ma maliçz, em euz siouaz ! kollet.
Arzur, Roue a Vreïz, setu aze ho mab !
Setu hoc'h heritour, bughel diouc'h ann dibab.
Pardonit d'in, ma breur, na hellan laret ken
Pa 'z eo arru ann heur ; adeo da virviken !

ANN ESKOP.

Setu aman, aotrou, eur burzud braz ha skler,
A zo gret diraz-hoc'h gant eur bughel dister.
Arzur, Roue a Vreïz, tostaït, deuit c'hoas ama,
Ho mab a gomz ouz-hoc'h, hag hini Tryphina.

AR MALOUIN.

Orsa ! ma zad Arzur, pardon a c'houlennan
M 'am euz offanset den a ghement zo aman.
Me a oa dileuret gant Doue da zifenn
Ha da denna ma mamm digant he bourevienn.
Ha m 'em euz c'hoant, ma zad, ia mar permetet,
E ve ar falz testou dirag ann holl kroughet.

ARZUR.

Ma mab, me bromet d'ehoc'h vo gret ho polonte.

Diskouez a ra ar falz-testou.

Allon 'ta ! bourrevienn, amarrit ann dud-se.

fois ! Ma vie est terminée, je vais mourir. Malheur, malheur à moi ! Je suis le plus méchant des hommes qui existent, et qui aient jamais existé sur la terre. Tryphine, ma pauvre sœur, je vous demande pardon ; vous vivrez, et moi je vais mourir ici. Vous avez triomphé, par votre seule droiture, et moi je suis vaincu, malgré tous mes détours. Arthur, roi de Bretagne, voila votre fils ! C'est votre héritier, le meilleur des enfants. Pardonnez-moi, mon frère ; je n'en puis dire d'avantage, car mon heure est venue : adieu pour toujours !

L'ÉVÊQUE.

Voici, seigneur, un miracle grand et éclatant, opéré sous vos yeux par un faible enfant ! Arthur, roi de Bretagne, approchez, venez ici, c'est votre fils et celui de Tryphine qui vous parle.

LE MALOUIN.

Eh ! bien, mon père Arthur, si j'ai offensé quelqu'un de tous ceux qui sont ici présents, je lui demande pardon. J'ai été envoyé par Dieu pour défendre ma mère, et l'arracher des mains des bourreaux : maintenant je demande, mon père, si vous le trouvez bon, que les faux témoins soient pendus devant tout le monde.

ARTHUR.

Mon fils, il sera fait selon votre volonté.

Montrant les faux témoins.

Allons ! bourreaux, liez-moi ces gens-là. Quant

Ar falz-velek a-vad, hennez a vo torret
Diraz-omp war ar rod, hag ann daou-all kroughet.
Ha ni, deomp war eun drô, prinsed ha baroned,
Da enori gant lid Tryphina, ma fried.
Kerc'hit d'in ma c'harrons, evit ma 'z ai enn-ha
Ma mabik Malouin, hag he vamm Tryphina.
Tryphina, ma fried, pardon a c'houlennan
Euz ann holl offansou am euz gret d'ehoc'h dre 'man.

TRYPHINA.

Me ho pardon, Arzur, gant ar memes kalon
Evel ma souhetan kavout eun deiz pardon.

AR C'HENTA SOUDARD.

C'houi eta, testou faoz, savit war ar chafot ;
Mes evit ar belek, torret vô war ar rod.

ANN EIL SOUDARD.

Allon eta ! tud fall, gounezet gant arc'hant,
Breman ho pô ar groug, evit ho paëamant.

Ar Roue, Tryphina, ar Malouin hag ann eskop a ia enn ho c'harronsou d'ar ghear, gant ar brinsed hag ar varoned. Sônerrien, taboulinerrien, hag ar musik er penn a raog.

C'HOARIEL III.

ASTAROTH HA BERITH A ZILAMM EN EUR GRIAL : HAO! HAO! HAO!

ASTAROTH.

Hao ! ma mignon ker, brema 'vad es pezo,

au faux-prêtre, celui-là sera brisé sur la roue, ici, devant nous : les deux autres seront pendus. Et nous, princes et barons, allons tous ensemble, en grande cérémonie, rendre à Tryphine, mon épouse, les honneurs qui lui sont dus. Amenez mon carrosse : je veux y mettre à mes cotés mon fils chéri le Malouin, et Tryphine sa mère. Tryphine, ma femme, je vous demande pardon de vous avoir tant offensée.

TRYPHINE.

Je vous pardonne, Arthur, du fond du cœur, et comme je désire qu'il me soit pardonné un jour.

LE PREMIER SOLDAT.

Allons donc, faux témoins, montez sur l'échafaud ; et quant au prêtre, il sera brisé sur la roue.

LE SECOND SOLDAT.

Allons ! mauvaises gens, gagnés avec de l'argent, vous aurez maintenant la corde au cou, pour récompense !

Le Roi, Tryphine, le Malouin et l'évêque se rendent en ville dans des voitures, accompagnés des princes et des barons. Des sonneurs, des tambours, et la musique les précèdent.

SCÈNE III.

ASTAROTH ET BERITH SE PRÉCIPITENT SUR LA SCÈNE EN CRIANT HAO ! HAO ! HAO !

ASTAROTH.

Hao ! Ah ! mon cher ami, c'est maintenant que tu

Hag e ve ien da wad, en-berr ni as tommo.
Arru omp da vid-oud, koulz ha da falz testou,
Evit mont war eun drò da bunz ann iferniou.

Kreghi a ra en Kervoura.

Krog aman 'ta, Berith, mab ar c'hast feneant,
He-man zo eur c'hanfard ha pouner he borpant!

BERITH.

Lez ar penn-man gan-en; deomp gant-han d'ann
Korf hag ene ez aint da zevi enn eur bern! [ifern;]

DIVEZ BUHE SANTEZ TRYPHINA HAG AR ROUE ARZUR.

---

en verras de belles. Si ton sang est refroidi, nous le rechaufferons bientôt ! Nous venons te chercher, toi et les faux témoins, pour vous précipiter ensemble dans le puits de l'enfer !

Ils s'emparent du corps de Kervoura.

Prends donc ici, Berith le mauvais fainéant, car voici un gaillard dont la casaque a son poids.

BERITH.

Laisse-moi ce bout-ci ; portons-le en enfer ; corps et âme qu'ils y aillent tous brûler en un tas !

Ils l'emportent.

FIN DE LA VIE DE SAINTE TRYPHINE ET DU ROI ARTHUR.

AR C'HIMIAD.

Arvestidi re-vad, arru eo ann amzer
Ma eo pred finissa, ha ma 'z aimp holl d'ar gher.
Keuz am euz em c'halon, defaot n 'am euz gallet
Rei d'ehoc'h kontantamant evel ma veritet.
Ar gher-se finissa a dleomp da zouja,
Pa glevomp hen henvel e tleomp holl krena.
Eur wech e renkomp mont ! hervez ann heritach
Deuet d 'eomp digant Adam, pa vô fin hor beach.
Ar prezeghenou kaër, kerkoulz ha bommou kan,
Ar muzik ann dousa a glevomp er bed-man,
Ho deveuz ho zermen ; ar maro gant he lançz
A reï d'ezho tevel ha lezel ho c'hadançz.
Ar Rouane memes hag ar batriarched,
Ann dud eveuz ho c'hef, gant Doue kurunet,
Daoust d'ho enor, d'ho brud, ha d'ho holl vrazderio,
Pa erruo ho fin, hennez ho diskaro.

Mes pa eo pred d'eomp holl kemeret hor c'himiad,
E c'houlennan konje ouz-oc'h, a galon-vad.
Faziou hon euz gret, o komz hag o c'hoari,
Trugarez hor bezo, pa n'hor beuz deskouni.
Ni zo tud euz ar vrô, ann holl aman her goar,
N 'hon euz ket a studi, ha n 'omp ket helavar.
N 'hon euz ket baleet, na gwelet ar c'heriou,
Na desket e nep ghiz nep seurt kademiou.

A hent-all, a ouzoc'h, n 'ez euz den war ar bed,

L'ADIEU.

Honorables assistans, le moment est arrivé de finir, afin que chacun puisse s'en retourner chez soi. Je regrette du fond du cœur de n'avoir pu vous contenter, comme vous le méritiez.

Il faut réfléchir sur ce mot de fin, et quand nous l'entendons prononcer, nous devrions tous trembler. Il nous faudra tous partir un jour, c'est l'héritage commun qui nous a été légué par Adam.

Les beaux discours, les concerts harmonieux, les musiques les plus douces qu'il soit possible d'entendre dans ce monde, tout passe ; la mort, avec son sceptre, les fera se taire, et laisser leurs cadences.

Les Rois eux-mêmes et les patriarches, et ceux qui en sont issus, et qui ont été couronnés par Dieu, quels que puissent être leurs honneurs, leur renommée et leurs magnificences, la mort les abattra tous, quand leur heure sera venue.

Mais puisqu'il faut nous séparer et nous dire adieu, je prends congé de vous de bon cœur. Nous avons commis des fautes, en parlant et en jouant ; mais vous serez indulgents, car nous n'avons pas d'instruction.

Nous sommes des gens du pays, vous le savez tous ; nous n'avons jamais été à l'école, et nous ne sommes pas éloquents ; nous n'avons pas voyagé, ni visité les villes, enfin nous n'avons jamais fréquenté aucune académie.

D'ailleurs, vous savez bien qu'il n'y a personne sur

Hag a blijfe d'ann holl, na biskoaz n 'ez euz bet.
Mab Doue he-unan, hor Zalver bennighet,
Pa oa war ann douar, a zo bet tamallet.
Evit ho tic'haoui euz ar boan hoc'h euz bet,
Em euz c'hoant da reï d'ehoc'h breman pep a vôked ;
Ho dastumet am euz er jardin a Eden,
Gouzout a rit n 'em euz jardin-all ebed ken.
D'ar veleïenn zantel, dibabet gant Doue,
A-bep rum, a-bep stad, evit hor c'hass d'ann ee,
Me rô evit bôked d'ezho ar bec'herien,
Pa 'z int hor pastored hag hon diouallerien.
Goude d'ann dud-chentil, tud e karg ha noblanz,
P 'hon euz bet ann enor da gomz en ho frezanz.
E roan evit bôked ar gurunen a spern,
A zougaz hor Zalver, d'hon tenn euz ann ifern.

Ma teuio da bikat ho c'halon, ho ene,
Ma vezint kalounek evit difenn ar fe,
Ha da lakât urz-vad e-touez ar gristenien,
Ha ma vint da Zoue bepred servicherien.
D'ar priejou kristen a roan evit bôked
Skouer-vad ha vertuziou ar zent patriarched,
Ma c'houzanvint ann eil defaotou eghile,
Ha ma en em garint holl epad ho buhe.
Ha c'houi, goersed-iaouank, me ho ped da heulia
Ann den iaouank Joseph, pa oa war ar bed-ma ;
Hennez a zesko d'ehoc'h karet ar burete,
Ober mad ho labour er gwel euz a Zoue.
Ha c'houi, merc'hed iaouank, me ho ped da heulia
E pep darvoud, ho c'hoar, Santez Cecilia,
Houn-nez war he musik a c'houlenne bepred
Digant Doue ar c'hraçz da virout he gwerc'hded.

la terre qui puisse contenter tout le monde, et qu'il n'y en eut jamais. Le fils de Dieu lui-même, notre Sauveur, a été blamé, quand il était parmi les hommes.

Pour vous dédommager de votre peine, je veux offrir un bouquet à chacun de vous ; je les ai cueillis dans le jardin d'Eden, car vous savez tous que je n'en ai pas d'autre.

Aux prêtres sacrés, qui ont été choisis par Dieu, de tout rang et de toute condition, pour nous conduire au ciel, je donne pour bouquet les pécheurs, puisqu'ils sont nos pasteurs et nos gardiens.

Puis aux gentilshommes, aux gens en dignité et aux nobles (puisque nous avons eu l'honneur de parler devant eux), je donne pour bouquet la couronne d'épine que porta notre Sauveur, pour nous racheter de l'enfer.

Puisse-t-elle piquer leur cœur et leur âme, et les rendre ardents pour la défense de la foi et le maintien du bon ordre parmi les chrétiens, pour qu'ils soient toujours les fidèles serviteurs de leur Dieu.

Aux époux chrétiens je donne pour bouquet le bon exemple et les vertus des saints patriarches, pour les engager à supporter mutuellement leurs défauts, et à s'aimer durant toute leur vie.

Et vous, jeunes gens, je vous prie de suivre l'exemple du jeune Joseph, quand il était dans ce monde ; celui-là vous enseignera à aimer la pureté et à vous bien acquitter de vos devoirs en vue de Dieu.

Et vous, jeunes filles, je vous prie de suivre, en toute occasion, l'exemple de votre sœur Sainte Cécile ; celle-la, sur sa musique, demandait toujours au

Kent evit achui, arvestidi karet,
Gant aon na chomfe den hep kavout he vôked,
Me ia war ar C'halvar, da c'hoût ha me gavfe
Eur bôked deread da holl dud ar c'hontre.
Kroaz Jezuz, ma Zalver, am euz eno kavet,
A ghennigan d'ann holl evit ho gwir vôked ;
Na vezo den fachet, daoust a bez-stad e ve,
Mar kennigan d'ezhan eur boked ar seurt-se.
Ebarz ar vuez-man a Zantez Tryphina,
Savet gan-eomp e gwerz, evit he diskleria,
Dre resped evid-hoc'h, ni garje bout laket
Muioc'h a skientchou evit n'hoc'h euz gwelet.
Mes arabad eo klemm, c'houi oar ar wirionez,
N'en d-eo ket ar bed-holl a eun dalvoudeghez ;
Me zo eur fornier simpl euz a vourk Pluzunet,
Dister enn he studi, hag izel a spered.
Evesiant ez-oc'h bet da glevet hor c'homzou,
Graçz d'eomp d'en em welet eun devez enn envou !
Adeo a laran d'ehoc'h breman a galon-vad,
Kenavezo, ma zud ; da draonien Jozaphad !

DIVEZ.

Seigneur la grâce de pouvoir conserver sa virginité.

Avant de finir, chers auditeurs, pour que personne ne reste sans bouquet, je vais sur le mont du Calvaire, pour voir si je n'y trouverai pas une fleur qui soit agréable à tous les habitants du pays.

J'ai trouvé là la croix de Jésus, notre Sauveur, et c'est elle que je vous présente à tous pour vrai bouquet ; personne ne se fachera, je le pense, quelqu'il puisse être, de ce que je propose.

Dans cette vie de Sainte Tryphine, mise par nous en vers (1), pour être représentée, nous aurions voulu, chers auditeurs, pour vous être agréables, mettre plus de talent que vous n'avez vu.

Il ne faut cependant pas se plaindre, vous connaissez la vérité ; tout le monde n'a pas les mêmes talents, et moi je ne suis qu'un simple fournier du bourg de Pluzunet, léger de science et mince d'esprit.

Vous avez prêté beaucoup d'attention à nos paroles : puissions-nous nous retrouver tous réunis dans le ciel ! Et maintenant je vous dis adieu du fond du cœur, jusqu'au jour où nous nous reverrons dans la vallée de Josaphat !

FIN.

---

(1) Ceci ne doit pas être pris à la lettre : Le fournier Jean Le Ménager, qui est probablement l'auteur de cet *Epiloque* ou *Adieu*, n'est pas l'auteur de *Sainte Tryphine*, et quand il dit : *mis par moi en vers,* il faut l'entendre uniquement de l'*Adieu (ar C'himiad)*.

ERRATA.

Page 3, ligne 9 : *Irlandais*, lisez : *Islandais*.
Ibid : *Colline*, lisez : *Colliné*.
Page 37, ligne 10 : au lieu de : *en retirer la chair*, lisez : *en rôtir la chair*.
Page 71, ligne 17 : *Je connais les coutumes*, lisez : *les usages*.
Page 79, ligne 14 : au lieu de : *gardée*, lisez : *gardées*.
Page 81, ligne 1 : au lieu de : *ne serais*, lisez : *ne serai*.
Page 87, ligne 19 : au lieu de : *nos ordres*, lisez : *mes ordres*.
Page 117, ligne 23 : au lieu de : *m'a ordonnée*, lisez : *m'a ordonné*.
Page 155, ligne 15 : au lieu de : *qui perce le cœur*, lisez : *qui me perce le cœur*.
Ibid, ligne 15 : au lieu de : *reçoit*, lisez : *reçut*.
Page 187, ligne 3 : au lieu de : *duchesse*, lisez : *la gouvernante*.
Page 215, ligne 24 : au lieu de : *sois*, lisez : *soit*. — Ligne 25 : au lieu de : *d'aller*, lisez : *à aller*.
Page 221, ligne 27 : au lieu de : *je suis venu*, lisez : *je suis venue*.
Page 223, ligne 29 : au lieu de : *accablé de douleur*, lisez : *accablée*.
Page 225, ligne 5 : au lieu de : *le premier acte*, lisez : *la première journée*.
Page 241, ligne 14 : au lieu de : *je suis heureux*, lisez : *je suis heureuse*.
Ibid, ligne 25 : au lieu de : *je sais*, lisez : *je pense*.
Page 247, ligne 15 : au lieu de : *trouver*, lisez : *chercher*.
Page 355, ligne 22 : au lieu de : *créé*, lisez : *créée*.
Page 363, ligne 11 : au lieu de : *on prouve*, lisez : *on prouva*.
Page 411, ligne 13 : au lieu de : *qui n'ait versé*, lisez : *qui n'eût versé*.

IMPRIMERIE DE TH. CLAIRET.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

lui qui rapporte un volume
s la dernière date timbrée
ssous devra payer une amen-
e cinq cents, plus deux cents
chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

UO 30 MAR 2007

a39003 002858230b

CE PB 2889
.T79 1863
COO TRYPHINE, SA SAINTE TRYPH
ACC# 1189174

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 19 05 0